



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P 331.1

\*

**BIBLIOTHÈQUE**

**DE**

**M.<sup>r</sup> CHEVILLARD,**

**SOUS-INTENDANT MILITAIRE,**

**OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,**

**CHEVALIER DE ST.-LOUIS**

**et des Ordres Militaires de**

**SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.**

~~~~~

**HARVARD COLLEGE  
LIBRARY**



**IN MEMORY OF  
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM  
CLASS OF 1914**

**SECOND LIEUTENANT  
COAST ARTILLERY CORPS  
UNITED STATES ARMY**

**WELLESLEY, MASSACHUSETTS  
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918**



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire,  
Quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXVII.

Δ  
B P 3 31.1  
✓ +

WYOMING COLLEGE LIBRARY  
LIBRARY FUND

Jan 28, 1947

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

## LETTRE I.

*De la décadence des Lettres & des Mœurs, depuis les Grecs & les Romains, jusqu'à nos jours; par M. Rigoley de Juvigny, Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon. A Paris, chez Merigot le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue parée.*

Ce ne sont donc pas les seuls Auteurs de l'Année Littéraire qui s'élèvent contre la corruption des  
N<sup>o</sup>. 1. 2 Janvier 1787. Aij

## **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

tance que les fots attachent à cette espèce de farce, ne la rendoit très-férieuse. Philosophes, si vous êtes vraiment enflammés de l'amour de l'humanité, si vous êtes citoyens, cessez donc de porter de grands coups qui ne frappent que l'air ; que votre éloquence extermine des monstres réels, qui exercent sous vos yeux & autour de vous les plus affreux ravages ; foudroyez ce luxe destructeur de toutes les vertus, qui, pour assouvir les fantaisies d'un petit nombre d'hommes, dévore la substance de tout un peuple, tonnez contre la corruption des mœurs, le plus terrible fléau des Empires ; essayez de rappeler & de raffermir les grands principes de morale qui sont la base de toute société ; & sur-tout défendez la Religion, sans laquelle il n'y a plus de morale ; arrêtez les progrès du mauvais goût ; dirigez les jugemens du public ; n'ayez aucun respect pour les sottises qu'on applaudit ; le succès d'une comédie ou d'un discours, ne sont point des objets aussi frivoles qu'on se l'imagine. Le mauvais goût suppose toujours la



dégradation des esprits & la perte de ce bon sens national , si nécessaire pour le maintien de l'ordre : pourquoi laisser cette fonction honorable à ceux que vous décriez , que vous injuriez sans cesse , à ceux que vous affectez de mépriser , quoique votre conscience vous dise qu'ils ont raison : pourquoi , tandis que vous êtes sérieusement occupés à vous moquer de quelques vieilles légendes , tandis que vous nous rabâchez péniblement les *Craissades*, la *St. Barthelemy*, les *Cevennes*, &c. vos adversaires s'efforcent-ils de guérir les maux présents, auxquels l'Etat est en proie ? pourquoi ceux à qui vous prodiguez les épithètes les plus grossières & les plus indécentes, sont-ils , en dépit de vous & de votre verbiage , les vrais amis de l'humanité , les vrais citoyens , les vrais Philosophes.

Je m'imagine qu'*Horace* , *Séneque* , *Perpne* , tous trois courtisans , tous trois d'un esprit agréable & poli , tous trois hommes de bonne compagnie & d'un bon ton , se feroient donné à Rome, un ridicule complet, si au lieu

de s'élever comme ils ont fait, contre le luxe, la corruption & le mauvais goût de leur siècle; ils s'étoient avisés de se répandre en déclamations & en invectives contre la rudesse & la grossièreté des premiers temps de la République; s'ils avoient déploré avec amertume, la férocité parricide des *Brutus* & des *Manlius*, l'exil de *Coriolan*, le meurtre des *Gracques*, les séditions des Tribuns, les querelles des Plébéiens & des Patriciens, &c. Et voilà ce que font nos graves penseurs, qui cependant s'imaginent être du meilleur ton, & qui ne doivent assurément qu'à la déraison générale, qu'à l'esprit de vertige répandu dans la Nation, l'avantage de n'être pas universellement fiftés. J'excepte de cette foule de prétendus Philosophes, le seul *Jean-Jacques Rousseau*, qui du moins a eu le bon esprit d'exercer son éloquence sur les vices qui frappoient ses regards; ses invectives contre les mœurs de son siècle, sont la meilleure & la plus saine partie de son ouvrage, & le placeroient au rang des meilleurs moralistes, s'il n'en eût

pas détruit. l'effet par les rêveries, les chimères & les dangereux paradoxes.

Dans le très-petit nombre d'Ecrivains qui sont restés constamment attachés aux bonnes mœurs & au bon goût, & qui ont fait un noble usage de leurs talens, on distingue M. Rigoley de Juvigny. Ses divers écrits, & sur-tout celui qu'il vient de publier, annoncent un riche fonds de connoissances solides, un esprit juste & délicat, un style exercé, & cette éloquence si précieuse, quand elle n'est employée qu'à parer la raison. Ce coup-d'œil rapide sur la littérature ancienne & moderne dont il expose les commencemens, les progrès & la décadence, prouve que les Ecrivains grecs & romains, lui sont aussi familiers que ceux de sa nation : les portraits qu'il en trace, quelque frappans qu'ils soient, n'auroient pas le mérite de la nouveauté, s'il n'eût trouvé l'art de les rajeunir, en opposant habilement les qualités de ces grands hommes, aux défauts aujourd'hui à la mode. Par exemple, après avoir loué & justifié *Hérodote*, il ajoute : » Lui a-t-on

» jamais reproché d'aypit fait un  
 » roman de l'Histoire, & de ne l'avoir  
 » écrite que dans l'intention formelle  
 » de fronder les loix & les usages  
 » de son pays ou des peuples qu'il  
 » avoit visités ? De se moquer des  
 » Dieux qu'ils adoroient ? D'avoir  
 » essayé d'anéantir leur Culte ? De  
 » s'être attaché à combattre, à dé-  
 » truire tous les préjugés utiles ? A  
 » souffler l'esprit d'indépendance &  
 » d'orgueil sous le masque hypocrite  
 » de la Philosophie ? L'a-t-on accusé  
 » d'avoir, comme quelques-uns de nos  
 » Historiens récents, insulté à l'auto-  
 » rité légitime des Puissances, & sou-  
 » levé contr'elles tous les peuples,  
 » sous le prétexte absurde d'une iné-  
 » galité, d'une liberté absolue, dont  
 » l'homme, de quelque état, de  
 » quelque condition qu'il soit, quelque  
 » pays qu'il habite, n'est pas même sus-  
 » ceptible ? A-t-on jamais pu lui repro-  
 » cher encore d'avoir, en style lâche,  
 » rampant, diffus & boursoufflé, rai-  
 » sonné l'Histoire, c'est, à-dire, de  
 » l'avoir noyée dans un fatras de ré-  
 » flexions inutiles, triviales, dange-

» reuses, prétendues philosophiques ;  
 » ou dans de froides & affomantes  
 » digressions capables de rebuter ou  
 » de faire mourir d'ennui le lecteur  
 » le plus intrépide ? Cette manière  
 » d'écrire l'Histoire, loin de mériter  
 » à *Hérodote* les honneurs qu'il reçoit,  
 » ne lui eût attiré que de justes mé-  
 » pris ».

L'éloge de *Xenophon* amène des réflexions critiques dont l'application est facile. « Quand on pense en sage, on écrit en sage. *Xenophon*, l'un des plus illustres disciples de *Socrate*, ne fit usage de la Philosophie que pour inspirer la crainte des Dieux, & faire briller davantage l'honneur & la vertu que son pinceau religieux se pur savait encore embellir de nouveaux chapmes. On voit que c'est là son seul but. Il n'écrit point l'Histoire pour s'ériger en réformateur : il n'affecte point d'y donner des leçons aux Rois, ni des préceptes au genre humain : c'est plus par les choses, que par le coloris enchanteur de son style, qu'il veut nous attacher : en un mot, fidèle & sé-



» vère observateur des devoirs im-  
 » posés à tout Historien, il ne cherche  
 » pas à flatter la malignité des lecteurs  
 » ignorans & superficiels, par un cy-  
 » nisme révoltant, mais à contenter  
 » & à nourrir les bons esprits, qui  
 » préfèrent au clinquant du mensonge,  
 » le solide éclat de la vérité ».

En traçant le caractère de *Sénèque* le  
 tragique, il ne perd pas de vue nos mo-  
 dernes Auteurs de tragédies, & leur  
 donne indirectement une grande leçon.  
 » Quoique *Sénèque*, dit-il, ait affecté  
 » de faire dominer dans ses Tragédies,  
 » le ton philosophique, il n'en abuse  
 » jamais; pour y jeter à dessein ces  
 » maximes audacieuses, dont le but  
 » est d'opérer une révolution subite  
 » ou insensible dans les esprits. Ci-  
 » toyen autant que Philosophe, on  
 » voit qu'il chérit sa patrie, qu'il en suit  
 » les loix, & qu'il respecte les Dieux  
 » qu'elle révère; par-tout il montre à  
 » quel point il déteste le vice; par-  
 » tout il en inspire l'horreur; & lorf-  
 » qu'il parle de la vertu, il en fait  
 » d'éloge avec un enthousiasme si vrai,  
 » que l'on voit qu'il exprime les sen-

» timens de son cœur. Si ces admira-  
» bles qualités ne peuvent excuser les  
» défauts du Poëte , elles doivent du  
» moins faire estimer le Philosophe.

Nous ne dissimulerons pas que *Sé-  
néque* ne mérite pas toujours les  
louanges que *M. de Juvigny* lui donne  
ici , & qu'il y a dans une de ses Tra-  
gédies , un ~~choeur~~ très - impie , qui  
commence par ce vers :

*Post mortem nihil est , ipsaque mors nihil.*

Il n'y a rien après la mort , & la mort elle-  
même n'est rien ;

L'Auteur ne s'est pas contenté  
d'apprécier de la manière la plus juste,  
le mérite de *la Pharsale de Lucain* ,  
mise de nos jours presque au-dessus de  
*l'Enéide* ; il joint à ce jugement , un  
parallèle aussi solide que brillant ,  
entre le bel-esprit & le génie ; c'est  
un des plus beaux morceaux de l'ou-  
vrage.

« Le bel-esprit incapable d'em-  
» brasser son sujet d'un coup-d'œil ,  
» ne le conçoit que d'une manière  
» vague , indécise , confuse : comme

» les idées sont fugitives, il est forcé  
 » de les saisir à l'instant qu'elles nais-  
 » sent ; ennemi de cette noble simpli-  
 » cité & de ce beau coloris de la  
 » nature, qui se répand par une lu-  
 » mière uniforme, il ne veut que  
 » semer des brillans ; il n'emploie que  
 » des couleurs vives, dures & tran-  
 » chantes, qui étonnent, éblouissent  
 » & fatiguent : toujours incertain dans  
 » sa marche, il abandonne brusque-  
 » ment un objet, pour en tracer un  
 » autre, & revenir négligemment à  
 » un autre : le sentiment lui est presque  
 » toujours étranger, parce que, ja-  
 » loux de faire étalage d'un vain sça-  
 » voir, il discute & raisonne quand  
 » il faut sentir. Rien n'est plus froid  
 » que son délire ; il prend l'équerre  
 » & le compas lorsqu'il s'agit d'un  
 » beau désordre : le feu, ou plutôt la  
 » lueur de son imagination, n'a ni  
 » foyer ni chaleur ; il s'éteint comme  
 » il s'allume. En un mot, le bel-  
 » esprit n'a que de la superficie, &  
 » point de profondeur. De là cette  
 » facilité de revenir sur son ouvrage,  
 » sans que les changemens qu'il peut

» y faire, nuisent en rien à l'ensemble,  
 » puisqu'il n'y en a point, & que  
 » l'ouvrage, en général, n'est qu'une  
 » espèce de placage (qu'on nous passe  
 » cette expression), qui se pose, s'en-  
 » lève, s'ajuste à la volonté de l'ou-  
 » vrier. Il n'en est pas ainsi du génie :  
 » enfant chéri de la nature, créateur  
 » comme elle, il produit sans effort.  
 » Conçoit un sujet, le voit, quel-  
 » que vaste qu'il soit, dans toute son  
 » étendue, en tracer le plan, deter-  
 » miner ses justes proportions, varier  
 » les ornemens qui doivent l'embellir,  
 » former, par un accord harmonieux  
 » de toutes les parties, un ensemble  
 » parfait, n'est pour le génie que la  
 » conception d'un instant. Supérieur  
 » à sa matière, il la voit & la traite  
 » dans tous ses rapports, il lui donne  
 » la forme & les couleurs : tout ce  
 » qu'il touche porte son empreinte ;  
 » la toile s'anime, le marbre respire ;  
 » sa marche est celle de la nature :  
 » toujours en activité, le feu dont il  
 » est animé, hâte sa fécondité, & re-  
 » nouvelle sans cesse ses idées gran-  
 » des, fortes & profondes : s'il s'élève,  
 » c'est avec majesté qu'il est sublime ;

» s'il s'abaisse , c'est avec noblesse  
 » qu'il est simple & naturel : enfin ,  
 » rien ne sort imparfait de sa main ;  
 » tout ce qu'il enfante est neuf , &  
 » porte, en naissant , le sceau de l'im-  
 » mortalité ».

M. de Juvigny me paroît beaucoup trop favorable à *Plin l'ancien*, lorsqu'il dit qu'il n'eut rien de commun avec le siècle de décadence où il a écrit. Quoique ce grand interprète de la nature, soit assurément très-digne des éloges que M. de Buffon lui a donnés : quoique son immense érudition, la vivacité & la force de son imagination, la précision & l'énergie singulière de son style, son indignation contre les excès du luxe & de la corruption lui assurent une place distinguée entre les plus grands hommes de l'antiquité ; il n'est pas moins vrai qu'il a payé le tribut au mauvais goût de son siècle : que son style est obscur, âpre & ferré ; qu'il court après les anthithèses & les rapprochemens puérils ; qu'il affoiblit souvent ses plus vigoureuses pensées par des subtilités misérables & des raffinemens ridicules.

En achevant le tableau du siècle de



*Louis XIV*, l'Auteur se livre à la juste indignation dont tout homme sensé ne peut se défendre , en voyant l'injuste mépris qu'affectent la plupart de nos Philosophes pour ce siècle à jamais mémorable dans les fastes de l'esprit humain. N'est-on pas révolté , quand on entend reprocher à *Bossuet* , de n'avoir pas mêlé à ses discours autant de philosophie , autant de morale publique , autant de grandes leçons pour ceux qui gouvernent les hommes ou dirigent leurs opinions , que nos Ecrivains modernes.

» Il est vrai que les grands Ecrivains  
 » du siècle de *Louis XIV* n'employoient  
 » pas le ton arrogant & emphatique  
 » de notre siècle : ils n'embouchoient  
 » pas la trompette pour annoncer à  
 » l'univers qu'ils étoient les sages de  
 » la terre , & que les Rois & les peuples  
 » eussent à les écouter : ils n'attaquoient  
 » pas dans un délire si  
 » commun de nos jours , & l'Autel  
 » & le Trône : mais la vérité éclairoit  
 » leur génie , la raison guidait leur  
 » plume , le goût faisoit le charme  
 » de leurs écrits. Ils manquoient heu-  
 » reusement de ce genre d'esprit , dont

» notre siècle est si fier : ils n'étoient  
 » pas Philosophes, suivant l'idée que  
 » nous attachons aujourd'hui à ce  
 » vain nom.

Mais quelles plus grandes leçons !  
 quelle philosophie plus mâle & plus  
 noble ! quelles vues plus étendues &  
 plus sublimes ! quelles pensées plus  
 grandes & plus vraies que celles  
 qu'on trouve dans le discours sur  
 l'Histoire universelle & les Oraisons  
 funèbres de *Bossuet*, dans le Télé-  
 maque de *Fénelon*, dans les Carac-  
 tères de *la Bruyère*, dans les Maximes  
 de *la Rochefoucault*, dans les Pensées  
 de *Pascal*, dans les Essais de *Nicolas*,  
 dans les Discours de *Bourdaloue* &  
 de *Massillon*. Opposez à ces chef-  
 d'œuvres de la véritable éloquence,  
 les amplifications de *Thomas*, le  
 Bélisaire de *Marmontel*, les Considé-  
 rations sur les Mœurs de *Duclos*, les  
 Délamations frénétiques de l'Abbé  
*Raynal*, la plupart de nos Discours  
 académiques, & vous sentirez com-  
 bien ces productions sont petites,  
 froides, mesquines ou extravagantes.

Les Ecrivains du siècle de *Louis*  
*XIV*, ose-t-on dire aujourd'hui, ne

*pourroient pas avoir d'effor, puisque  
lent siècle n'en avoit pas. Et quel  
effor plus vigoureux que celui d'un  
siècle qui a perfectionné la langue,  
la poésie, l'éloquence, la philosophie  
morale, la seule qui influe sur les  
mœurs publiques & sur le bonheur  
de l'Etat; car la physique & les ma-  
thématiques qui se perfectionnent né-  
cessairement avec le temps, exigent  
plus de patience que d'effor, & n'agis-  
sent point sur l'esprit national. Mais  
peut-être n'expliquons-nous pas bien  
la pensée des modernes Philosophes,  
qui prétendent que le siècle de Louis  
XIV n'avoit point d'effor, peut être  
ont-ils raison; car les Ecrivains de  
ce siècle étoient sages & circonspects;  
ils n'avoient point l'audace d'attaquer  
le Trône & l'Autel; ils ne fouloient  
pas aux pieds ce qu'il y a de plus  
sacré parmi les hommes; ils ne con-  
fondoient pas tous les genres, ne  
renversoient pas tous les principes;  
ils ne débitaient pas avec enthousiasme  
des mensonges & des absurdités;  
ils n'étaient pas avec une  
arrogance fastueuse, des systèmes ex-  
travagans, des maximes fausses &*

dangereuses ; ils n'outrageoient pas avec impudence, le bon sens, la Religion & les Mœurs ; & j'avoue qu'en cela, ils étoient bien éloignés du sublime *effort* qu'ont pris les puissans génies de notre siècle.

La partie la plus curieuse, la plus intéressante & la plus utile de cet ouvrage, est celle qui contient les jugemens de l'Auteur sur les *virtuosos* littéraires de notre siècle. *Fon-tenelle* est à la tête, & avec raison, quoiqu'il appartienne autant au siècle de *Louis XIV* qu'à celui-ci, puisque c'est lui qui le premier a monté la littérature sur le ton où elle est aujourd'hui. « Bel Esprit, auquel le ma-  
 » nège philosophique a décerné les  
 » honneurs qui ne sont dus qu'aux  
 » grands hommes ; que les partisans  
 » du mauvais goût ont intérêt de  
 » soutenir & de préconiser, parce  
 » qu'ils plaident leur propre cause,  
 » en défendant la sienne ; que ses pa-  
 » négyristes enthousiastes sont em-  
 » barrasés de définir ; qu'ils présen-  
 » tent à l'admiration du monde litté-  
 » raire, comme une énigme, dont  
 » eux-mêmes ne peuvent trouver le

» mot ; qu'ils regardent comme un  
 » génie créateur , quoiqu'il n'ait rien  
 » inventé ; qu'ils élèvent jusqu'aux  
 » nues , puis sont forcés , après lui  
 » avoir prodigué les louanges les plus  
 » outrées , d'avouer qu'il est foible  
 » par tout , & n'a pleinement réussi  
 » dans aucun genre ».

On a cependant osé dire qu'un  
 pareil Ecrivain *ne pouvoit être apprécié*  
*que par de nouveaux principes & un*  
*nouveau siècle de lumières.* Le siècle de  
*Louis XIV* , qui l'a jugé & méprisé ,  
 étoit sans doute un siècle de ténè-  
 bres , l'on ne connoissoit point alors le  
 vrai beau , & les principes du goût  
 étoient inconnus. Mais peut-être ( car  
 les pensées de nos Ecrivains modernes  
 sont toujours équivoques ) peut-être  
 cela veut-il dire seulement ; que dans  
 le siècle du génie & du goût , un  
 homme sans goût & sans génie , n'a  
 dû faire aucune sensation , mais que  
 dans le siècle du bel-esprit & du mau-  
 vais goût , il a dû tenir un rang dis-  
 tingué.

*Voltaire* a eu sans doute plus de  
 talens & plus d'éclat que *Fontenelle* ,  
 mais il n'a fait qu'achever la révolu-



tion commencée par son précurseur. Personne n'ignore que l'estime pour *Voltaire* s'est changée en une véritable idolâtrie ; qu'il a des Autels, des Prêtres, des dévôts fanatiques ; cette superstition n'annonce pas un esprit philosophique ; l'objet de ce culte extravagant étoit lui-même le moins philosophe des hommes, le plus esclave des passions vulgaires, le moins conséquent, le moins exact, le moins décent ; & pour le ton & les mœurs, bien inférieur au Philosophe *Sénèque*, qui de son temps a joui de la même célébrité & produit la même illusion. Lorsque *Quintilien* commença d'enseigner la rhétorique, il trouva que les jeunes gens n'avoient presque entre les mains que *Sénèque* : aujourd'hui les jeunes gens font leurs études dans *Voltaire* ; c'est lui qui leur donne ce ton tranchant, cette présomption, ce persiflage, cette frivolité, & ces idées fausses qui affoiblissent & dégradent leurs talens naturels. Sa vie n'a été qu'une farce continuelle ; & jamais réformateur & chef de secte n'a mieux joué le rôle de *Tabarin*. Il connoissoit

bien le peuple qu'il vouloit endoctriner. Il a beaucoup de traits de ressemblance avec *Luther* : le Moine allemand disoit que ses ennemis étoient *l'Antechrist*, la bête de *l'Apocalypse* ; le Poëte Parisien les appelloit *Cuistras & Sodomites*.

Le plus fameux après *Voltaire*, est *J. J. Rousseau* ; celui-ci est un fou triste & mélancolique ; l'autre est un fou enjoué & badin : le premier a perdu la religion par ses sarcasmes ; le second a perdu l'éducation par ses sophismes ; en cela seul il a été vivement secondé par la foule des philosophes, qui d'ailleurs le détestoit & le persécutoit, parce qu'il se croyoit assez grand pour être chef de parti. C'eût été en vain que ces zélés réformateurs auroient infecté du poison de leurs maximes la génération présente ; la génération future bien instruite & bien élevée, eût détruit promptement leur ouvrage, en rapportant des écoles publiques dans le monde, le respect pour la religion & les principes du bon goût : il a donc fallu crier contre ces écoles publiques, où l'on puïsoit des idées contraires à la nou-

velle doctrine ; injures , calomnies ,  
 railleries , rien n'a été épargné pour  
 dégouter les parens d'envoyer leurs  
 enfans dans les Colléges , où l'on n'ap-  
 prend , disent-ils , que du latin : les charla-  
 tans & les aventuriers ont profité du  
 stratagème des philosophes & de la sot-  
 tise du public , pour faire de l'éducation  
 une branche considérable de com-  
 merce : les faubourgs de Paris sont  
 remplis de maisons soi-disant d'édu-  
 cation , de Pensions Académiques ,  
 » où tout est enseigné , hors ce qu'il  
 » faut sçavoir , où toutes les Sciences  
 » sont affichées , étalées sur la porte ,  
 » mais où l'ignorance professe dans  
 » l'intérieur. Nous en avons été  
 » témoins nous-mêmes plus d'une fois.  
 » C'en est pas que le prix des Pensions  
 » des Elèves ne soit excessif ; ce  
 » qui prouve , il est vrai , l'opulence  
 » & non le discernement des Parens.  
 » Cette fastueuse éducation se réduit  
 » cependant à donner aux Enfans une  
 » espèce d'uniforme militaire , à les  
 » mettre sous les armes , à faire faire  
 » à tous ces mirmidons , indistincte-  
 » ment , l'exercice ; comme si les en-  
 » fans

» fans d'un Bourgeois, oud'un homme  
 » qui n'a d'autres titres que les ri-  
 » chesses, étoient destinés à comman-  
 » der les armées? C'est pourtant ce  
 » qu'on enseigne avec le plus de soin  
 » & d'exactitude ».

Tout ce que dit l'Auteur sur les abus de l'éducation, est aussi solide qu'éloquent. Il n'est ni moins intéressant ni moins énergique, quand il passe en revue nos travers, nos folies, & toutes les sottises où nous entraînent un stupide engouement & un enthousiasme aveugle; les Musées, les Ballons, le Magnétisme sont présentés dans tout leur ridicule: c'est particulièrement la décadence des mœurs, l'horrible corruption qui a gagné toutes les classes de la société, que l'Auteur déplore avec le plus d'indignation & d'amertume; & je ne puis mieux terminer l'extrait de cet ouvrage, qu'en vous citant ses réflexions judicieuses & frappantes sur la Comédie lyrique de la *Folle par amour*, qui depuis longtemps attire la foule aux Italiens.

» C'est pour la première fois, dit-il,  
 » qu'une *maladie* a été choisie comme

N<sup>o</sup>. 1. 1 Janvier 1787. B

» un sujet propre à amuser & à divertir  
 » les Spectateurs , qui pourtant ne  
 » s'amuseut, ni ne se divertissent, mais  
 » au contraire, pleurent & sanglotent  
 » comme des fous, sans savoir de quoi  
 » & pourquoi. Ce qui fait encore plus  
 » de pitié, c'est de voir les femmes  
 » suffoquer, étouffer, jeter de dou-  
 » loureux & profonds soupirs, comme  
 » si elles étoient attaquées de la même  
 » maladie que *Nina*. Cherchez le but  
 » moral de ce Drame, & vous trou-  
 » veriez que si *Nina* avoit eu un père,  
 » il l'eût unie à son amant, c'est-à dire,  
 » qu'un père n'est plus qu'un tyran,  
 » dès qu'il s'oppose à la folle passion  
 » de sa fille, de son fils, & qu'il use  
 » de son autorité paternelle pour les  
 » empêcher de contracter des alliances  
 » souvent dangereuses, inégales, quel-  
 » quefois deshonorantes. Ce Drame  
 » annonce donc aux enfans, qu'ils peu-  
 » vent forcer leurs parens à les unir  
 » à l'objet de leurs desirs, quel qu'il  
 » soit, honnête ou non. Belle leçon,  
 » & digne de ce siècle, où le philo-  
 » sophisme n'a déjà que trop réussi à  
 » anéantir l'obéissance & le respect que

**\* les enfants doivent à leurs parents \***

» Ce sont pourtant des pères, des

« mères qui courent à ce spectacle, &

• qui n'en sentent pas le danger! •

## L'érudition réunie avec le goût

la plus saine critique, un style riche,

élégant & varié, d'une éloquence

noble & franche connue aujourd'hui

des seuls amateurs des anciens; tout,

dans cet ouvrage, nous paroît digne

de l'importance du sujet & de la cause

qu'il défend. Il doit être accueilli des

bons citoyens, des honnêtes gens.

des vrais littérateurs; on doit sur-tout

s'empresse de le mettre entre les mains

de la jeunesse, pour l'éclairer sur le

choix de ses modèles. Si le mérite réel

& incontestable de ce livre, n'exi-

geoit pas de nous un pareil témoi-

gnage, peut-être soupçonneroit-on que

l'amour-propre à quelque part à nos

éloges: car nous retrouvons avec une

sorte de complaisance dans cette nou-

... nouvelle production, la même manière de

... penser que nous confignons tous les

ibars dans nos Feuilles, & nous pou-

vous nous encouragez de voir nos

ides embellies par le style de M. de

P. 22

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Juvigny, & nos jugemens confirmés  
par le sien.

Je suis, &c.

---

L E T T R E II.

*Almanach Littéraire , ou Etrennes  
d'Appollon pour 1787 , avec une  
notice des Ouvrages nouveaux , rem-  
plie d'Anecdotes intéressantes ; par  
M. Daquin de Château - Lyon :  
prix , 24 sols , chez tous les Libraires.*

Tout louer est d'un sot , tout blâmer d'un  
caustique ;

**A**DIT quelqu'un : on n'accusera  
pas M. *Daquin* d'être caustique ; il  
est toujours dans l'extase de l'admi-  
ration & de la louange ; il trouve tout  
beau , tout bon , tout excellent : si  
l'optimisme n'eût pas été réduit en  
système avant lui , il en auroit été  
l'inventeur , l'apôtre & le martyr ,

comme le docteur *Pangloss*. Une humeur si débonnaire ne le rend pas très-difficile sur le choix des Pièces qu'il insère dans son *Almanach* ; mais il paroît que les Auteurs qui lui envoient de la prose ou des vers , s'en accommodent assez : il y en a même un qui lui a adressé sur ce sujet , les vers suivans :

On te reproche avec aigreur ,  
 Dans tes *extraits* , que la raison approuve ,  
 D'avoir un peu trop de douceur ;  
 Et l'épigrammariste trouve  
 Que tu ferois bien mieux de draper chaque  
 Auteur.

Poursuis ta paisible carrière ,  
 Sans briller aux dépens d'autrui ;  
 Sois indulgent par caractère :  
 Du jeune Auteur deviens l'appui ;  
 Retarde son vol téméraire ,  
 Sois son conseil & son ami.  
 Si ton *Almanach* débonnaire  
 Depuis dix ans est accueilli ,  
 C'est qu'il est vraiment fait pour plaire.  
 On le prend & reprend toujours avec  
 plaisir ,



## 30. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Sa variété nous amuse ;  
 Et dans ses momens de loisir ,  
 Daquin y fait jaser son agréable Muse ,  
 Peisse cet estimable & doux littérateur ,  
 Coster des jours purs & tranquilles ,  
 Loïn du jalous , du calomniateur ,  
 Et sur-tout bien loïn des Zoffes !  
 Puisse-t-il , entouré des graces & des ris ,  
 Voir un jour ce charmant ouvrage ,  
 Recueil de nos meilleurs écrits ,  
 Lui rapporter aptant , & même davantage ,  
 Que le *Journal de Paris* !

*Droit au solide alloit Bartolomée*, Ce  
 dernier vœu est bien touchant ; mais  
 la bénignité de M. *Daquin* trouve sa  
 récompense en elle-même ; elle n'a  
 pas besoin d'être encouragée par des  
 motifs d'intérêt. Au reste, ces *extraits*  
*que la raison approuve*, sont de petites  
*notices* innocentes , où l'on trouve  
 pour toute raison *pulchrum* , *bonum* ,  
*rectum* ; & si la raison ne les approuve  
 pas , ceux qui les approuvent ont du  
 moins leurs raisons.

Ce ne sont pas les *notices* de l'*Al-*  
*manach Littéraire* qu'il faut louer ; ce

sont les peines & les soins que se donne M. *Daquin*, pour recueillir des anecdotes peu connues, & quelquefois intéressantes. En voici une, par exemple, qui doit faire plaisir, parce qu'elle peint dans un beau jour la bonhomie exquise, qui faisoit le fond du caractère du Poète le plus caustique que nous ayons eu dans ce siècle; c'est de *Piron*, on le voit bien, que nous voulons parler.

« Un Aveugle mendoit dans le passage des Feuillans qui mène aux Tuileries. Dans l'espérance de ramener en sa faveur, la charité du public, ce bonhomme avoit affiché sur sa loge d'assez mauvais vers de sa façon. Un jour qu'il se plaignoit à un de ses bons amis du peu d'argent que lui rapportoit sa verve poétique: *eh! que ne t'adresses-tu à M. Piron? Il passe ici tous les jours; il est aveugle comme toi, & fait mieux des vers. Le pauvre diable profitant de l'avis, se fait avertir du moment où passeroit l'Auteur de la *Métromanie*, & lui présenta humblement sa requête. Très-volontiers, Confrère, lui dit Piron,*

### 32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*j'y ferai de mon mieux , sois - en bien sûr.* Effectivement , au retour de sa promenade , & en repassant devant l'Aveugle , il lui remit les vers suivans :

Chrétiens , au nom du Tout-Puissant ,  
Faites-moi l'aumône en passant !  
L'Aveugle qui vous la demande  
Ignore qui la lui fera ;  
Mais Dieu , qui voit tout , le sçaura :  
Il le priera qu'il vous la rende.

Cette aventure singulière , jointe au mérite des vers que tout le monde voulut avoir , fit gagner une grosse somme à l'Aveugle des Feuillans ».

Les deux anecdotes qu'on va lire paroîtront peut-être plus piquantes , en les rapprochant l'une de l'autre.

Le Duc de Vendôme chérissoit les lettres , & aimoit *Campistron* : cet Auteur tragique n'étoit pas de la force d'*Eschyle* , mais il étoit brave comme lui ; il suivoit le Duc à la guerre , & ne restoit jamais dans les quartiers de réserve. A Steinkerque , où le Prince chercha & brava tant de dangers , au plus fort de la mêlée , il apperçoit *Campistron* près de lui : « *Que diable*

*Saites-vous ici, lui dit le Général ? Hâ ! bien, Monseigneur, répondit le Poëte ; si vous vous y trouvez mal ; allons-nous-en ».*

*Voltaire n'étoit curieux des combats que de loin : cette curiosité l'avoit conduit au siège de Philisbourg. « M. de Voltaire, lui dit le Maréchal de Barwich, vous viendrez sans doute avec nous voir la tranchée ? -- non, non, M. le Maréchal, je me charge du soin de chanter vos exploits, sans avoir l'ambition de les partager ».*

Nos savans qui ne doutent de rien, & nos suffisans beaux-esprits auront peine à croire le trait suivant, trait d'une modestie simple & rare, qui accompagne toujours le vrai mérite.

*Le fameux Duval, Bibliothécaire de l'Empereur François, répondit souvent aux questions qu'on lui faisoit : je n'en sçais rien. « Un ignorant, lui dit un jour : l'Empereur vous paye pour le sçavoir ; l'Empereur, répliqua Duval, me paye pour ce que je sçais ; s'il me payoit pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'Empire ne suffiroient pas.*

Les bons mots des courtisans sont devenus rares en France ; on ne trouve plus guères parmi eux , cette gaieté franche , cette liberté de saillies à laquelle le plus superbe de nos Rois, *Louis XIV* , laissoit pourtant prendre l'essor ; car s'il sçavoit régner , il sçavoit aussi s'amuser ; & comment un Roi s'amusera-t-il , si tout le monde est gêné , & s'ennuye autour de lui ? « Le fameux Comte de *Grammont* , dont *Hamilton* a écrit les *Mémoires* , cachoit soigneusement son âge dans les dernières années de sa vie. Ce Seigneur étant un jour au dîner de *Louis XIV* , le Monarque demanda à l'Evêque de *Senlis* , qui étoit aussi fort vieux , quel âge pouvoit avoir le Comte de *Grammont*. Le Prélat répondit au Roi ; Sire , j'ai quatre-vingt-trois ans. Le Comte en a pour le moins autant ; car nous avons fait nos études ensemble. M. de *Senlis* se trompe , s'écria le Comte ; ni lui ni moi n'avons jamais étudié ».

On sçait que *Mademoiselle de Lenclos* logeoit rue des Tournelles au Marais. Les hommes aimables qui composoient la société de cette fille

célèbre , s'appelloient les oiseaux des Tournelles. Peu de personnes connoissent les vers que fit *Charleval* à ce sujet :

Je ne suis plus oiseau des champs ,  
Mais de ces oiseaux des Tournelles ,  
Qui , sans choix des saisons nouvelles ,  
Se parlent d'amour en tout temps ,  
Et qui plaignent les tourterelles  
De ne se baiser qu'au printemps.

Au milieu de ces gentilleſſes françoises , on est bien-aïſe de rencontrer de temps en temps quelques traits plus relevés & d'un grand caractère. Quelle grandeur , par exemple , & quelle ſierté dans la réponse ſuivante de l'hypocrite *Cromwel* ! Lorsqu'il eut préparé la Flotte qui prit la Jamaïque à l'Eſpagne , l'Ambaſſadeur de cette Couronne lui demanda s'il avoit à ſe plaindre du Roi ſon Maître , & quelle réparation il vouloit. Le Protecteur lui répondit : « *Je veux que les Mers ſoient libres , & que l'Inquiſition ſoit abolie ſur la terre* ».

L'action que l'on va lire de *Frédéric-le-Grand* , eſt au-deſſus de tout éloge.

Bvj

Un Lieutenant-Colonel Ruffien , reformé à la fin de la guerre de 1756 , ne cessoit de solliciter le Roi pour son remplacement. Cet Officier devint si importun , que Sa Majesté défendit absolument qu'on le laisât approcher d'elle. Il parut un libelle violent contre ce Monarque. Quoique *Frédéric* fût très-indulgent à cet égard , l'audace de l'Ecrivain l'offensa à un tel point , qu'il promit 50 *Frédéric* d'or à celui qui le dénoncerait. Le Lieutenant-Colonel se fait annoncer à son Souverain ; il avoit , disoit-il , un rapport intéressant à faire au Roi. Cet Officier est admis. « Sire , vous avez promis 50 *Frédéric* d'or à celui qui déclareroit l'Auteur de telle Satyre ; c'est moi ; j'apporte ma tête à vos pieds ; mais tenez votre parole royale ; & pendant que vous punirez le coupable , envoyez à ma pauvre femme & à mes malheureux enfans , la récompense promise au dénonciateur. *Frédéric - le - Grand* connoissoit déjà l'Auteur du libelle. Le Prince intrépide fut frappé de la fâcheuse extrémité à laquelle le besoin

portoit un Officier estimable d'ailleurs.  
 • Rendez-vous sur le champ à Spandau , lui dit le Roi , & attendez sous les verroux de cette forteresse, les effets du juste courroux de votre Maître .--- Sire , j'obéis ; mais les 50 Frédéric d'or ?----- Dans deux heures , votre femme les recevra : attendez-moi un moment. » Le Monarque entre dans un cabinet ; quelques minutes après , il en sort. « Prenez , dit-il au Lieutenant - Colonel ; prenez cette lettre , & remettez-là au Gouverneur de Spandau , qui ne doit l'ouvrir qu'après le dîner ». L'Officier arrive au terrible Château qui lui étoit assigné pour demeure , & s'y déclare prisonnier. Au dessert , le Commandant ouvre la lettre. Elle contenoit ces mots : « Je donne le commandement de Spandau au porteur de cet ordre ; il verra bientôt arriver sa femme & ses enfans , avec les 50 Frédéric d'or. Le Commandant actuel de Spandau ira à B..... en la même qualité. Je lui accorde cet avancement , en récompense de ses services. *Frédéric* ».



Parmi plusieurs pièces de vers que contient cet *Almanach*, & qui sont moins agréables à lire que les anecdotes précédentes, nous avons distingué la Fable de M. le Bailli, & une Épître de M. le Brun. Commençons par la Fable :

### LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Au son de l'aigre fifre, au bruit sourd du  
rambour,

Dans les murs de Paris, on promenoit un  
jour

Un Chameau du plus haut parage,  
Et mille curieux, en cercle ramassés,  
Pour le voir de plus près, lui fermoient le  
passage,

Et ne le voyoient pas assez.

L'un admiroit sa taille, une autre sa sou-  
plesse,

Celui-ci sa vigueur, celui-là sa noblesse.

Un riche, moins jaloux de compter des  
amis,

Que de voir à ses pieds ramper un monde  
esclave,

Dans le Chameau lquoit un air soumis.

Un Magistrat aimoit son maintien grave,

Tandis qu'un avare enchanté ,  
 Ne cessoit d'applaudir à sa sobriété :  
 Un Boffu vint , qui dit ensuite :  
 « Hé ; Messieurs , pourquoi ces propos.  
 Vous ne prenez point garde à son plus  
 grand mérite.  
 Voyez s'élever sur son dos  
 Cette gracieuse éminence !  
 Qu'il paroît léger sous ce poids ,  
 Et combien sa figure en reçoit à la fois  
 Et de noblesse & d'élégance ! »  
 En riant du Boffu , nous faisons comme lui.  
 A sa conduite en rien la nôtre ne déroge  
 Enfin , dans l'éloge d'autrui ,  
 L'homme fait toujours son éloge.

Cette Fable est très-naturellement  
 contée ; la morale qui est juste , sans  
 être commune , y est , on ne peut pas  
 mieux , adaptée ; ou plutôt , elle se  
 fait sentir à chaque discours des specta-  
 teurs. Cette morale est d'autant plus  
 piquante , qu'on en peut faire tous les  
 jours l'application à la plupart des  
 éloges qu'on entend dans le monde.  
 Dès-lors on devine le motif qui excite  
 M. Condorcet à louer d'Alembert ; M.

*Garat à louer Thomas, &c. &c. Venons à M. le Brun & à son Epître adressée à Thémire, pour lui prouver que les vers sont plus nuisibles qu'utiles en amour.*

Imprudente ! eh ! pourquoi demander que  
ma lyre

Soit confidente de nos feux ?

Dérobons aux jaloux un folâtre délire ;

Le bel-esprit est dangereux.

Apollon, par un sort funeste,

Vit toujours Cythérée indocile à ses vœux ;

Il vit Daphné farouche à se tendre avec eux ;

Fugitive, elle échappe à l'amour qu'il  
atteste ;

Il la suit, il la presse, il baise ses che-  
veux ;

Le myrte disparaît, un vain laurier lui  
reste.

Amour, volage amour ! ces revers sont tes  
jeux.

Qui chante le bonheur, perd l'instant d'être  
heureux.

Peu savent allier les graces & la rime

Corneille avoit peu l'art d'être aimable &  
sublime.

Racine l'eux en vain , Racine eut un rival :  
Un mortel éclipfa cet immortel génie ;  
Il se vit enlever sa tendre Iphigénie.  
Peut-être qu'en amour l'esprit même est  
fatal.

Ah ! le cœur est si loin d'aimer ce qu'il  
admire !

Le caprice est toujours si près de la beauté !  
Une belle à nos vers sourit par vanité ;  
Dans ce miroir flatteur la coquette se mire ,  
Et préfère , en secret , au talent respecté ,  
Un stupide élégant de parfums infecté.

Le Dieu des vers , tu le sçais , ma Thémire ,  
Est le Dieu qui répand le jour :  
Cent fois il a trahi les mystères d'amour.  
Les vers sont indiscrets , ils aiment à pa-  
roître ;

Un secret mis en vers cesse bientôt de  
l'être.

Mais on dit qu'Apollon rend l'amour plus  
charmant.

Vante moins de son art le frivole agrément.  
L'ame ne s'écrit point : les rimes cadencées  
Voilent d'un faux éclat ses naïves pensées.

Orner l'amour , c'est le trahir ;  
Lui-même est sa parure , on ne peut l'em-  
bellir.

42 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

La candeur n'est qu'un fard du moment  
qu'elle est peinte :

L'ame perd de ses feux , même en les exprimant.

L'amour s'évapore en aimant :

L'esprit n'est pas sans art , & nul art n'est  
sans feinte.

Mâ Thémire , fuyons ce perfide ornement.  
Tout l'art du tendre amour est de n'en  
point connoître.

Un soupir dit assez les flammes qu'il fait  
naître.

Oui , de nos cœurs émus le doux faisisse-  
ment ,

Nos regards attendris , nos mains entre-  
lacées ,

Mille baisers de feu sur nos lèvres pressées ,  
Peignent mieux que les vers un tendre  
égarement.

Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point  
leurs glaces

Avec le feu du sentiment !

Le sein de Thémire ou des graces

Est le parnasse d'un amant.

Cette pièce ne doit être regardée que

comme un jeu d'esprit. Sans cela, presque toutes les pensées en paroïtroient fausses. De tout temps, l'amour inspira des vers, & la Poësie prêta à l'amour bien des charmes qu'il n'avoit pas. Qu'il y ait eu des Poëtes malheureux en amour, cela même a servi à ranimer leur verve, & à varier leur ton ; mais combien d'autres ont dû les bonnes fortunes les plus brillantes au talent des vers, & même à un talent très-médiocre ! les graces ont plus souvent favorisé les Poëtes que les Héros ; mais les graces ont leurs favoris, & *Vénus* a les siens. *Racine* fut préféré avant d'être sacrifié. *Chaulieu*, *la Fare*, *Hamilton*, *Bernard*, & d'autres encore étoient plus fêtés que des petits maîtres.

Qui chante le bonheur perd l'instant d'être heureux.

*Qui chante le bonheur est heureux encore.* Il y a plus de délices pour l'imagination que pour les sens, & c'est par l'esprit qu'on double ses jouissances. *L'Ame ne s'écrit point.* Je n'entends pas

- cela. L'Ame d'un Poëte & d'un amant passe dans leurs écrits. Les bons vers d'amour sont ceux que l'ame a inspirés. C'est ce qui met tant de différence entre les vers de *Tibulle*, & ceux de nos petits rimeurs de boudoir qui osent se comparer à lui,

Orner l'amour, c'est le trahir.

Peindre un amour qu'on ne sent pas, c'est une trahison sans doute; mais on ne peint bien qu'un amour bien senti; & comment seroit-ce trahir l'amour que d'en développer les véritables sentimens?

Lui-même est sa parure, on ne peut l'embellir.

Le sentiment bien exprimé embellit l'amour qu'il rend plus délicat.

La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est peinte.

Subtilité énigmatique. La candeur se peint dans les discours; & pourquoi seroit-elle un fard, du moment qu'elle s'exprime! la candeur est-elle

un fard dans les vers de la Fontaine?

L'ame perd de ses feux, même en les exprimant.

L'ame épanche ses feux dans ses expressions; mais elle s'échauffe encore par la peinture de ses sentimens; sa chaleur & ses feux agissent sur elle-même.

L'amour s'évapore en rimaht.

C'est un amant bien froid que celui qui perd son amour en cherchant une rime.

L'esprit n'est pas sans art, & nul art n'est sans feinte.

Aussi n'est-ce point l'esprit qui doit dicter les vers de l'amour. Toutes ces maximes ingénieuses & subtiles que M. le Brun prodigue à sa *Thémire*, sans une seule expression de sentiment, ne prouveroient-elles pas qu'il n'en étoit que foiblement épris? Et n'est-ce point par une feinte d'esprit, que, n'ayant rien à lui dire de tendre & de



passionné, il a voulu lui persuader que le talent de peindre l'amour en beaux vers, n'étoit qu'une *feinte* ? En effet, on ne trouve que de l'esprit dans cette Epître; le ton en est froidement élégant & un peu maniéré; les anthithèses y reviennent trop fréquemment pour ne présenter que la même idée. La plus mauvaise de toutes est celle-ci :

Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point  
leurs glaces  
Avec le feu du sentiment.

On demandera peut-être pourquoi M. le Brun n'a trouvé que des *glaces* dans les *eaux d'Hélicon* ? Ces eaux n'ont point glacé les vers des *Anacréon*, des *Horace*, des *Tibulle*, des *Virgile*, ni des *Racine*. Les deux derniers vers de son Epître ne sont qu'une pointe de jeune homme. Le *sein de Thémire qui est le parnasse d'un amant*, est dans le goût du cavalier *Marin*. Remarquez que ces pensées en pointe sont rarement vraies; car si le *sein de Thémire est le parnasse d'un*

*amant* , il doit lui inspirer des vers ; & l'Auteur a voulu dire le contraire.

On trouve aussi dans cet *Almanach*, une Épître de *Voltaire* au Grand Prieur de *Vendosme*, datée de 1717, & qui est peu connue. Elle est pleine d'esprit, d'étourderie, de jolis vers, & d'une familiarité quelquefois très-indécence ; le Poëte fait apparôître l'ombre de *François I*, qui le félicite sur les liaisons avec *Vendosme*, & qui lui apprend que le Grand Prieur a, sans le sçavoir, ce que lui *François I*, sçavoit très-bien avoir reçu de la belle *Ferroniere*. *Voltaire* n'y met pas tant de façon, & nomme en toutes lettres, ce que nous ne voulons pas nommer.

Une des pièces les plus singulières de ce Recueil, est un extrait du testament de *M. Grosley*, sçavant d'un caractère original, mort à Troye en Champagne. Nous en rapporterons deux articles, qui doivent faire un honneur infini à sa mémoire.

« Je lègue une somme de six cens livres pour contribution de ma part, au monument à ériger au célèbre *Antoine Arnauld*, soit à Paris, soit à

Bruxelles. L'étude suivie que j'ai faite de ses écrits , m'a offert un homme , au milieu d'une persécution constante , supérieur aux deux grands mobiles des déterminations humaines, la crainte & l'espérance; un homme détaché de toutes vues d'intérêt, d'ambition , de bien-être & de sensualité qui , dans tous les temps , ont formé les recrues de tous les partis , &c. »

« Edifié de la manière dont M. de Guigne , mon confrère à l'Académie des Inscriptions , cultive les lettres sans forfanterie , sans intrigue , sans prétention à la fortune , je lègue à lui , & à ses enfans , s'il me prédécédoit , la somme de trois mille livres ».

Un millionnaire peut faire un testament plus fastueux ; mais un particulier , d'une fortune modeste & honnête , n'en peut faire un d'une générosité plus sage & plus éclairée.

Je suis , &c.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE III.

*Histoire d'Elisabeth, Reine d'Angleterre, tirée des écrits originaux anglois, d'actes, titres, lettres & autres pièces manuscrites qui n'ont pas encore paru ; par Mademoiselle de Keralio. Première livraison, 2 vol. in-8°. A Paris : on peut souscrire chez l'Auteur, rue de Grammont, N°. 17 ; & Lagrange, Libraire, au Palais Royal, N°. 123, côté de la rue des Bons Enfans.*

**D**ANS un temps où presque tout le monde est persuadé, ou du moins  
N°. 2. 9. Janvier 1787. C.

paroît l'être , que les femmes ne sont point inférieures aux hommes , en esprit , en génie , en talens , & sont capables de produire , comme eux , des chef-d'œuvres en tout genre ; je n'oserai dire qu'en tremblant , & avec la crainte d'être accusé du crime de lèze-galanterie , qu'on n'a jamais vu , & qu'on ne verra jamais , ni un bon Poème épique , ni une bonne Tragédie , ni une bonne Histoire sortir des mains d'une femme. En accordant à ce sexe une imagination vive & mobile , de la délicatesse , de la noblesse même dans les sentimens , de la finesse dans les idées , & une ingénieuse sagacité ; on peut dire que la nature ne l'a pas doué d'une organisation assez forte & assez nerveuse pour exécuter les vigoureuses opérations du génie , pour saisir un grand ensemble , pour embrasser un plan dans toute son étendue , en ordonner les diverses parties , les distribuer dans cette juste proportion qu'elles doivent avoir avec le tout ; en un mot , pour approfondir un sujet avec cette pénétration de vue & d'entendement qui

aggrandit la sphère de l'esprit humain. Non , le coup-d'œil de l'aigle n'a pas été donné aux femmes.

Après avoir lu les deux premiers volumes de l'*Histoire d'Elisabeth*, j'ai été émerveillé des recherches, des connoissances, de l'érudition, quelquefois du style de Mademoiselle de Keralio ; mais je n'ai point changé d'opinion, & j'ai dit : si une femme étoit capable de bien écrire l'histoire, c'est à Mlle. de Keralio que cet honneur seroit réservé.

Cet ouvrage, selon les promesses de l'Auteur, doit avoir quatre volumes : le quatrième ne contiendra que les Pièces justificatives & la table des matières. Que sera-ce donc que cette histoire d'*Elisabeth* en trois volumes, puisqu'*Elisabeth* ne joue pas encore le principal rôle dans les deux premiers, & qu'à peine y est-il question d'elle ? Le règne de *Henri VIII* occupe d'abord plus de trois cens pages ; les règnes d'*Edouard VI*, & de *Marie* remplissent le reste du premier tome. Au commencement du second, *Elisabeth* monte sur le Trône : mais presque

aussi-tôt *Marie Stuart*, Reine d'Ecosse, paroît sur la scène. Son histoire, qui même n'est pas encore finie dans le tome second, & qui tiendra sans doute une bonne place dans le troisième, attire tout l'intérêt. On n'y voit *Elisabeth* que comme un personnage secondaire qui a eu beaucoup d'influence sur le sort de la Reine d'Ecosse; mais qui jusqu'à présent est éclipsée par sa rivale. L'histoire d'*Elisabeth* n'est qu'un épisode dans celle de *Marie*. Si *Verriot* eut traité ce sujet, il eût peint d'abord à grands traits & rapidement l'état politique & religieux de l'Angleterre à l'avènement d'*Elisabeth*; il n'auroit raconté que les faits antérieurs les plus nécessaires pour l'intelligence des premiers événemens de son règne; & cette introduction auroit été un chef-d'œuvre de précision & de clarté, comme celle des Révolutions de Suède. Du moment qu'il auroit présenté son Héroïne sur le théâtre de l'histoire, il en auroit fait son personnage dominant; il ne l'auroit pas négligée pour une autre, & la tragique aventure de

*Marie* n'auroit été qu'un épisode touchant, qui n'eût point absorbé son véritable sujet, & n'auroit point rompu l'unité de son tableau. Il n'auroit pas fait en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, des incursions assez longues pour faire oublier ni l'Angleterre, ni sa Reine. Il auroit évité sur-tout l'étagage érudit des citations & des preuves, qui embarrasse & appesantit la marche de la narration. L'Historien doit être instruit; il doit avoir fait toutes les recherches nécessaires qui servent d'échafaud à son édifice; mais l'édifice achevé, il enlève tout cet échafaudage qui en offusqueroit la vue, & balaye avec soin les décombres qui dépareroient & souilleroient son monument. Ainsi *Versot* n'auroit jamais étouffé son récit sous un amas de notes qui détournent l'attention, & annoncent plutôt l'ouvrage du compilateur, que de l'homme de génie.

Après avoir remarqué les défauts du plan de l'*Histoire d'Elisabeth*, avec une sincérité qui sera plus utile à son Auteur que des adulations perfides, occupons - nous maintenant à faire



sentir ce qu'il y a d'intéressant & d'estimable dans les détails, en nous bornant toutefois à ce qui concerne la véritable Héroïne de notre Historienne; car nous sommes circonscrits dans les limites d'un extrait, beaucoup trop court sans doute, pour faire connoître tout le mérite extrinsèque de cette production.

*Elisabeth*, fille de *Henri VIII*, & d'*Anne de Boulen*, fut déclarée illégitime, après le supplice de sa mère; mais avant de mourir, son père lui rendit ses droits à la succession, après le Prince *Edouard*, s'il mourait sans enfans. *Elisabeth* avoit alors douze ans accomplis; sa taille & sa figure se développoient avec avantage, mais plus encore ses talens & son génie. Elle avoit au-dessus de son âge & de son sexe, une prudence & une discrétion qui présageoient ce qu'elle devoit être. Presqu'entièrement maîtresse d'elle-même, après la mort de *Henri*, elle vécut retirée, solitaire, appliquée à des études sérieuses, toutes relatives aux devoirs & aux obligations du rang suprême, comme

si elle eût prévu que ce degré de gloire l'attendoit. Si quelquefois l'amitié du jeune Roi, dont l'âge étoit voisin du sien, l'appelloit à sa Cour, pour en partager avec elle tous les plaisirs, elle y demeuroid peu, sembloit n'y chercher que la douceur de le voir, & retournoit à sa vie privée.

Sous le règne de *Marie*, qui succéda à *Edouard*, *Elisabeth* eut des terribles épreuves à essuyer. Dès l'instant où *Marie* étoit montée sur le trône, elle avoit paru déterminée à se marier, & la Nation le désiroit. Le premier qu'elle sembla favoriser de son choix, fut le jeune *Courtenay*, qu'elle avoit fait Comte de *Devonshire*. Le Comte se refusa aux intentions de la Reine, plus sensible aux charmes d'*Elisabeth*, dont l'âge de vingt ans étoit plus conforme au sien, que celui de *Marie*, âgée de trente-neuf ans. Il parut l'aimer dès qu'il la vit. Cette préférence fut remarquée; on crut voir que la Princesse ne recevoit pas avec indifférence, les premières marques d'une passion respectueuse. *Marie* en fut instruite, &

son aversion pour sa Sœur devint excessive, lorsqu'elle lui vit ajouter aux actes d'illégitimité & d'hérésie qu'elle lui reprochoit sans cesse, le crime odieux d'être sa rivale, & rivale préférée. Depuis ce moment, elle traita *Elisabeth* avec une dureté extrême : comme fille illégitime de *Henri VIII*, elle n'eut aucun rang à la Cour ; comblée de dégoûts, elle se retira dans une maison de campagne ; & là, les observations continuelles, l'espionnage, & d'autres marques d'une haine jalouse, la poursuivoient encore.

Le règne tyrannique de *Marie* souleva beaucoup de mécontents, qui firent un parti ; *Wiat*, à la tête des rebelles, osa entrer dans Londres, où il fut pris, les armes à la main. Dans ses interrogatoires, il avoit chargé le Comte de *Devonshire* & la Princesse *Elisabeth* ; il espéroit qu'à l'appui de ces grands noms, ou peut-être pour les avoir dénoncés, il pourroit obtenir sa grace. *Marie* fit arrêter sa Sœur & le Comte. *Elisabeth* étoit malade lorsqu'on lui signifia l'ordre de la Reine ; elle fut menée à Londres

comme prisonnière d'Etat; on l'interrogea comme telle : elle nia les crimes dont elle étoit accusée, & protesta qu'elle avoit ignoré la conspiration. On voulut la surprendre, en lui disant que le Comte de *Devonshire* avoit tout avoué, même son intelligence avec elle ; mais elle pénétra la perfidie de ce discours ; & sans soupçonner le Comte, ni le défendre, elle continua d'affirmer sa propre innocence : après l'interrogatoire, elle fut conduite à la Tour. Pour l'effrayer davantage, on la fit entrer par la porte destinée aux criminels de lèze-majesté; on lui ôta les personnes de sa suite, on ne mit auprès d'elle que des Catholiques dévoués aux volontés de la Reine. Cependant *Wiat* ayant perdu l'espoir d'obtenir sa grace ; déclara dans sa prison, qu'il avoit calomnieusement impliqué la Princesse & le Comte de *Devonshire* ; qu'il les déchargeoit devant Dieu, de toute accusation ; & afin qu'on ne tint point secrète cette déclaration, il la réitéra sur l'échafaud, devant tout le peuple. Son discours renversa les projets de la

Reine ; elle se permit seulement de retenir sa Sœur en prison , contre toute justice , sous le prétexte d'ôter aux mécontents les moyens d'agir & de se rallier sous son nom.

*Elisabeth* attendoit dans le silence & l'obscurité , sa grandeur future. Lorsqu'après la rebellion de *Wiat* , on lui avoit proposé d'épouser le Duc de Savoie , elle avoit refusé ce parti , & son refus l'avoit fait enfermer au Château de Woodstock. La dureté de *Bonnefield* , chargé de sa conduite , ses manières brutales firent soupçonner qu'il avoit un ordre secret de se défaire d'elle ; mais bientôt la mort de *Marie* vint la tirer de ces périls & de sa captivité , pour la mettre sur le Trône. Les Chambres du Parlement étoient assemblées , lorsque *Marie* expira. A peine la simple décence arracha aux grands une marque de regret. L'Archevêque d'Yorck fut chargé d'annoncer à la Chambre des Communes , la mort de la Reine , & en même temps de déclarer la Princesse *Elisabeth* , légitime & incontestable héritière du trône d'Angle-

terre. La Chambre retentit aussi-tôt de ces acclamations accoutumées : *Vive la Reine Elisabeth ! que son règne soit long & heureux !* A l'instant elle fut proclamée Reine d'Angleterre, de France & d'Irlande, au son des trompettes, interrompu souvent par les clameurs de la joie populaire. Elle apprit à la fois, la mort de *Marie* & les transports de ses sujets : aussi-tôt elle se rendit à Londres, où elle fut reçue avec les mêmes acclamations. Au moment où, selon l'usage, elle entra dans la Tour, saisie d'un sentiment profond, au souvenir du jour où *Marie* l'y avoit fait conduire comme criminelle d'Etat, elle versa des larmes, se prosterna, & rendit grâces à l'Etre suprême de la différence des temps. Elle accueillit avec bonté ceux qui avoient exercé contre elle le plus de rigueur, & parut oublier leurs torts.

Dès la première année de son règne, elle s'occupa sérieusement des soins de la Couronne & du bien de son Royaume. L'année suivante, les Députés de la Chambre des Communes

lui présentèrent une requête pour la supplier de choisir un Mari. La Reine répondit à-peu-près en ces termes :

« Le respect & l'attachement qui  
 » ont dicté votre demande , me sont  
 » agréables , quoique le sujet ne m'en  
 » plaise nullement. Je suis persuadée  
 » que le Ciel m'a fait naître pour ne  
 » songer en toute chose qu'à la gloire,  
 » & j'ai fait choix de l'état le plus  
 » dégagé des choses humaines. Si les  
 » alliances qui m'ont été proposées ,  
 » & les dangers que j'ai courus ,  
 » avoient pu me déterminer à prendre  
 » le titre de femme , j'aurois fait un  
 » choix , & j'y ai pensé dans le temps  
 » que j'étois simple citoyenne. Mais  
 » aujourd'hui que le soin du Royaume  
 » m'est confié , il seroit imprudent à  
 » moi d'y joindre les embarras qui  
 » sont la suite nécessaire du mariage.  
 » J'ai fait choix d'un mari ; c'est le  
 » Royaume de l'Angleterre , & voilà  
 » le gage de cette alliance ». A ces  
 mots , elle leur montra l'anneau qu'elle  
 avoit reçu à son couronnement. En-  
 suite , après un court intervalle : « Ci-  
 toyens , reprit-elle , ne dites point

» que je suis fans enfans ; vous tous ,  
 » & tous les Anglois , êtes les miens .  
 » Je ne puis qu'applaudir à votre  
 » générosité , lorsque vous n'avez pas  
 » prétendu diriger mon choix ; je  
 » n'aurois pas trouvé cette action digne  
 » de votre prudence , vous qui êtes  
 » nés mes sujets , ni de moi , comme  
 » Princesse absolue . Si je prends un  
 » engagement , je promets que ce ne  
 » sera point au désavantage de la  
 » Nation , & que je donnerai un père  
 » à mes sujets . Mais si je persiste dans  
 » la résolution de demeurer libre ,  
 » sans doute la providence , vos con-  
 » seils & mes propres vues me choi-  
 » siront un successeur plus digne peut-  
 » être de vous gouverner qu'un héri-  
 » tier direct . Souvent la postérité des  
 » bons Rois dégénère . Quant à moi ,  
 » je désire , pour ma mémoire & pour  
 » la gloire de mon nom , qu'on puisse  
 » graver sur mon tombeau : *Ci gît*  
 » *Elisabeth , qui vécut & mourut vierge ,*  
 » *Reine d'Angleterre* » .

La Réformation , persécutée par  
*Marie* , monta sur le Trône avec *Eli-*  
*sabeth* . La nouvelle Reine s'attribua ,



par un écrit qu'elle rendit public , le titre de Chef suprême de l'Eglise Anglicane , disant qu'elle ne vouloit pas être privée plus long-temps de ce qui appartenoit justement à sa Couronne ; qu'après Dieu , elle avoit l'autorité suprême sur tous les sujets de son Royaume , & sur tous les biens temporels & spirituels , sans que nulle Puissance étrangère eût le droit & l'autorité de s'y opposer , & d'exercer dans ses Etats quelque juridiction que ce fût. Telles furent les opérations d'une Reine de vingt cinq ans ; avant l'année révolue , elle avoit affranchi ses Etats du joug Espagnol , rétabli les Loix promulguées par *Henri VIII* & son fils , fait la paix avec la France & l'Ecosse , soumis l'ambition & fixé les opinions. Une profonde prudence avoit créé ce grand ouvrage ; une fermeté inébranlable ne permit jamais qu'on y apportât la plus légère atteinte.

L'Empereur & les Princes Chrétiens lui écrivirent en faveur des Evêques , des Prêtres & autres citoyens volontairement bannis de son Royaume.

Ils demandoient que les Catholiques  
 Romains y eussent des Temples par-  
 ticuliers. Telle fut en substance, la  
 réponse d'*Elisabeth*. « Bien que ces  
 » Prélats & autres se fussent opposés  
 » publiquement au repos de l'Etat ;  
 » qu'ils eussent obstinément rejeté  
 » à ses yeux la même doctrine, que  
 » la plupart avoient embrassée sous le  
 » règne de *Henri VIII*, & d'*Edouard*  
 » *VI* ; quoique ce fût une offense  
 » envers son peuple, elle vouloit bien  
 » les traiter encore comme ses sujets ;  
 » mais le salut de l'Etat, son honneur  
 » & sa conscience ne lui permettoient  
 » pas de souffrir que les Catholiques  
 » Romains eussent des Temples. L'An-  
 » gleterre n'adoptoit point une Re-  
 » ligion nouvelle, mais une doctrine  
 » conforme aux règles de la primitive  
 » Eglise ; & permettre la diversité des  
 » cultes, ce seroit exposer les gens de  
 » bien à prendre un dangereux esprit  
 » de parti, à entretenir les desseins  
 » des factieux, capables de troubler  
 » l'Etat, & de confondre sans cesse  
 » l'esprit des choses divines, avec  
 » celui des intérêts humains ; projet

» pernicieux par l'effet & par l'exem-  
 » ple , dangereux à ceux même à  
 » qui elle auroit accordé cette fa-  
 » veur. Elle ajouta qu'à la prière de  
 » ces grands Princes , elle daignoit  
 » encore offrir aux bannis volontai-  
 » res , le retour dans ses Etats , la  
 » restitution de leur rang & de leurs  
 » biens , sous la condition qu'ils obéi-  
 » roient aux Loix. »

*Elisabeth* ne voyoit-elle pas que son raisonnement contre la diversité des cultes justifioit le parti qu'on prenoit ailleurs , d'extirper la Réformation , & condamnoit la foiblesse qu'on avoit eue de la laisser établir en Angleterre ? Comment pouvoit-elle se plaindre des rigueurs qu'on exerçoit contre les Protestans , puisqu'elle faisoit gloire de les exercer contre les Catholiques ? Comment enfin osoit-elle demander aux autres Puissances , le libre exercice de la Religion Protestante , elle qui refusoit des Temples au Catholicisme ?

Tandis que *Philippe* , Roi d'Espagne , cherchoit à répandre dans l'Europe les semences des divisions & des

guerres qui éclatèrent depuis ; la politique d'*Elisabeth* opposoit une barrière insurmontable aux artifices de ce Prince. Tranquille au sein de ses Etats , elle commençoit à essayer cet art , qu'elle posséda si parfaitement, de nuire aux intérêts des Cours étrangères , d'entretenir les divisions , & d'en profiter pour la gloire ou l'aggrandissement de son Royaume. Elle vouloit conserver la paix , parce qu'elle avoit formé le projet de rendre sa Nation commerçante. En effet , après quelques années , elle ouvrit aux Anglois le passage vers des climats qui leur étoient inconnus ; & à l'exemple de l'Espagne , du Portugal & de la France , ils y portèrent les productions de leur patrie , & reçurent en échange les richesses qui lui manquoient.

*Elisabeth* fit un établissement qui porte l'empreinte de son génie. Le Monastère ou plutôt l'Eglise paroissiale de Westminster , destinée jusqu'alors au couronnement des Rois & à la garde des archives royales , fut consacrée à l'éducation de la jeunesse & à

celle de douze pauvres citoyens, pour lesquels elle fonda des places de ses propres deniers : on les appella les Ecoliers de la Reine. « Je ne veux pas, disoit-elle, que l'Etat perde le fruit des lumières que la nature place quelquefois, & peut-être plus souvent chez l'enfant obscur d'un artisan ou d'un laboureur, que chez l'enfant d'un citoyen riche & puissant ». Elle plaça dans ce Collège, des Professeurs & des Maîtres habiles, & leur recommanda de lui élever des sujets utiles à la Nation, à l'Eglise, & fidèles à leur Reine.

Un soin très-important l'occupa bientôt, celui de remédier à l'altération des Monnoies. Elle fit substituer aux espèces altérées, celles d'or & d'argent au plus haut titre; elle prévint le renouvellement de la fraude qui avoit introduit cette mauvaise Monnoie, transporté chez l'étranger l'or & l'argent pur, en défendant d'en faire fondre ou transporter d'aucune espèce; elle réduisit à leur juste valeur les espèces de bas aloi, & les racheta avec les espèces de juste titre ;

ce qu'elle ne put faire sans y perdre. Lorsque tout ce qu'il y en avoit d'altérées fut rentré dans ses coffres, elle en fit frapper de nouvelles; & durant tout son règne, le titre de la Monnoie a été plus franc en Angleterre qu'il ne l'avoit été depuis deux cens ans : c'est le meilleur qui ait eu cours alors dans toute l'Europe. *Edouard VI & Marie* n'avoient osé entreprendre ce grand ouvrage. *Elisabeth* sentit combien il étoit important de rétablir l'honneur de l'administration angloise, & la confiance générale, soutien des sociétés politiques. Elle diminua le prix de quelques denrées de première nécessité, sur-tout dans les lieux habités par des gens pauvres, & dont l'industrie étoit la seule ressource. Ce ne put être que par une diminution de droits sur ces mêmes denrées, & cette diminution ne pouvoit être supportée que par elle; mais elle vouloit que ses sujets fussent heureux; elle désiroit avec passion d'en être aimée; & le soin qu'elle prenoit de leur bonheur, fut le seul moyen qu'elle employoit

pour retenir dans l'obéissance, ceux que la différence de Religion éloignoit d'elle.

Cette Reine, qui avoit des qualités si grandes & si rares, payoit néanmoins le tribut aux foiblesses de son sexe : on connoît sa jalousie puérile contre *Marie Stuart* ; elle ne pouvoit dissimuler sa haine au seul nom de cette Princesse, la plus belle femme de son temps. La fière *Elisabeth*, dominée par le désir de plaire, toujours occupée de l'étude des mouvemens les plus gracieux, du soin d'augmenter ses charmes, de toucher par la douceur de sa voix & de ses regards, donnoit tout-à-coup des marques de colère, & répondoit avec aigreur, dès qu'un seul mot échappé à ses courtisans, lui retraçoit l'idée de la Reine d'Ecosse & de quelque comparaison entr'elle & cette Princesse. Elle s'appliquoit avec tout le soin dont elle étoit capable, aux arts dans lesquels elle sçavoit que *Marie* étoit exercée ; & si les louanges qu'on lui donnoit, ne renfermoient pas une idée de supériorité sur sa ri-

vale , elle contenoit à peine le dépit qui la dévorait.

La Reine d'Ecosse ayant envoyé *Melvil* en ambassade à la Cour d'Angleterre , *Elisabeth* , flattée par les discours adroits de cet Ambassadeur , lui laissa voir toute la déraison d'une excessive jalousie. Elle lui fit plusieurs questions sur les voyages qu'il avoit faits en différens pays ; il en parla avec grace ; & passant des observations politiques aux détails curieux & agréables , il fit valoir ce que les différens habillemens des femmes avoient de plus favorable à la taille & à la figure. Depuis ce moment , *Elisabeth* ne parut plus à ses yeux , que vêtue des différens habits en usage dans les pays qu'il avoit parcourus. Quoiqu'elle eût les cheveux d'un blond ardent , elle croyoit les avoir très-beaux ; & *Melvil* fut obligé de lui dire que l'habit qui la paroît le plus , étoit l'habit italien , parce que les femmes italiennes laissoient alors flotter leurs cheveux. A chaque avantage que l'Ambassadeur louoit en elle , son premier mouvement la portoit à



demander si la Reine d'Ecosse le possédoit aussi , & à quel degré ; & son dépit éclatoit , lorsque la réponse ne lui étoit pas favorable. Enfin , elle demanda positivement qui des deux étoit la plus belle. *Melvil* , moins embarrassé qu'il ne paroïssoit devoir l'être , lui répondit que *Marie* étoit la plus belle femme de l'Ecosse , & *Elisabeth* la plus belle de l'Angleterre. La comparaison de leurs tailles fut un autre objet de curiosité. *Melvil* ayant avoué que *Marie* avoit l'avantage sur *Elisabeth* : *elle est donc trop grande* , répondit vivement celle-ci ; *car ma taille est dans les plus justes proportions*. La rivalité des talens trouva sa place dans ces entretiens. La Reine d'Angleterre prétendit chanter , danser , toucher du clavecin , avec plus de grace & de goût que *Marie Stuart* ; & *Melvil* eut lieu de se convaincre qu'une femme animée d'une passion si violente , ne seroit jamais que l'implacable ennemie de sa rivale ; & c'est là ce qui occupoit , ce qui tourmentoit cette *Elisabeth* , si grande dans son administration , si puissante dans l'Eu-

rope, si fastueuse & si magnifique dans la Cour; cette Souveraine, toujours environnée de l'éclat & de la majesté de son rang, qui avoit rétabli le calme dans ses États, l'ordre dans ses Finances, augmenté sa Marine, soutenu le Commerce, & qui devoit un jour l'accroître d'une manière si glorieuse ! Le monde ne sçait pas combien est petite la sagesse qui le gouverne !

*Elisabeth* ne vouloit point d'époux, mais elle avoit des favoris ; entr'autres *Robert Dudley*, qu'elle éleva au rang de Comte de *Leicester* & de *Dembigh*. La réception du Comte se fit à Westminster avec beaucoup de solennité. La Reine interrompit quelquefois la gravité de la cérémonie par les bontés familières dont elle ne pouvoit s'empêcher de donner des marques à son favori, en présence des Grands du Royaume, des Ambassadeurs des Cours étrangères, & même de *Melvil*. Cette conduite & son choix prouvoient assez toutes ses foiblesses. *Elisabeth*, si habile dans le choix de ses Ministres, de ses Généraux, de ceux

à qui elle confioit ses intérêts dans les Cours étrangères , étoit peu délicate sur le mérite de ses favoris. *Leicester* n'avoit en sa faveur qu'une figure agréable , les manières libres & empressées d'un courtisan , l'art facile de captiver un esprit sensible à la flatterie. Uniquement occupé de sa beauté , de ses graces , de ses talens , de ses charmes , il estimoit peu les qualités solides du cœur & de l'esprit , qui semblent en effet assez inutiles pour plaire aux femmes. Si jamais les bontés d'une Souveraine furent assez grandes pour enflammer l'ambition d'un sujet , il faut convenir que c'étoient celles d'*Elisabeth* pour *Leicester* , & qu'il a dû se flatter d'obtenir sa main. Il en étoit si peu digne , que plusieurs Ecrivains du temps , imbus des préjugés qui régnoient alors , expliquoient l'attachement d'*Elisabeth* par l'astrologie judiciaire & l'influence des astres.

Tandis qu'*Elisabeth* s'abbaïsoit à ces indignes foibleesses , elle veilloit en Reine à la paix & à la sûreté de son Royaume. L'Angleterre étoit alors  
la

la première puissance de l'Europe , la plus florissante & la plus paisible. Notre Attent ; en faisant , comme à son ordinaire , une digression sur les troubles de la France , trouve un rapprochement très-heureux entre la destinée de *Henri IV* & celle d'*Elisabeth*. « Le jeune *Henri de Bourbon* accom-  
 » pagnoit *Charles IX* ; il étoit alors  
 » dans la position où l'on avoit vu  
 » *Elisabeth* à la Cour d'*Edouard VI* ,  
 » & l'on ne prévoyoit pas , qu'ainsi  
 » que cette Princeesse , il verroit périr  
 » ses enfans , les deux Princes qui  
 » avoient les premiers droits à la Cou-  
 » ronne. Il fut , comme elle , exposé  
 » aux soupçons & aux dangers , il  
 » vit expirer dans les Camps & dans  
 » les Villes ceux qui lui étoient chers ;  
 » mais il eut de plus grands travaux  
 » à supporter , de plus grands périls ,  
 » à vaincre pour monter sur le Trône ,  
 » & faire le bonheur de la France. ».

Cependant le Parlement d'Angle-  
 terre résolut de présenter de nouveau ,  
 une *Adresse* à la Reine , afin d'obtenir  
 d'elle , qu'elle fît choix d'un mari , de  
 tel rang qu'il lui plairoit , & qu'elle

vouloit enfin établir les droits de succession à la Couronne. Cette résolution fut prise malgré les conseils de *Cécill*, principal Ministre d'*Elisabeth*, & des autres membres du Conseil privé ; ils représentèrent qu'on lui avoit entendu dire que, pour le bien de ses sujets, elle étoit déterminée à se marier. La Chambre haute invita la Chambre basse à se joindre à elle ; elle en avoit d'autant plus de raison, que dans la dernière session, cette même demande s'étoit faite au nom des Communes. On crut que les Comtes de *Leicester* & de *Pembrock*, & le Duc de *Norfolk*, dont on connoissoit l'opinion à l'égard des droits de la Reine d'Ecosse, conduisoient cette affaire. Ils éprouvèrent, pendant quelque temps, des froideurs de la part de la Reine, & *Leicester* lui-même n'en fut pas exempt. Cependant, à en juger par les débats de la Chambre des Communes, on n'étoit pas d'accord sur le choix du successeur d'*Elisabeth*. Quelques-uns maintenoient les droits de *Catherine Gray*, Comtesse d'*Hartford* ; d'autres, ceux de la plus jeune

*Sœur, Eléonore, Comtesse de Cumberland* : mais le plus grand nombre & les plus importans des suffrages étoient pour *Marie Stuart*, & la Reine elle-même étoit convaincue de ses droits. Le public se donna de très-grandes libertés pour un temps où les bornes du pouvoir suprême & les droits du peuple n'étoient point encore déterminées. On répandoit de tous côtés des libelles, dans lesquels on accusoit *Cécill* de faire un usage pernicieux de son crédit, en s'opposant à la motion; on y prodiguoit des malédictions au Docteur *Huic*, Médecin de la Reine; il la détournoit, disoit-on, de l'état du mariage, sous prétexte d'un défaut de conformation. On tenoit dans le Parlement des discours véhémens, où l'on accusoit la Reine d'oublier le soin de son pays & de sa postérité. L'*Adresse* qui lui fut présentée, lui rappelloit les alarmes que sa dernière maladie ( la petite vérole ), avoit répandues dans tous les ordres de l'Etat, l'exemple des autres Nations, ceux qu'offroit l'Histoire du Royaume, les dangers & les calamités, effets ordi-

raires d'une succession incertaine, l'effusion du sang, les ravages de la guerre, & la ruine inévitable du Royaume. Les deux Chambres ne voyoient d'autres remèdes à ces maux, que l'établissement de la succession ; c'étoit leur unique objet : elles ne propofoient celui du mariage, que comme un moyen d'obliger la Reine à s'expliquer sur l'autre. *Elisabeth* avoit observé ; en lisant l'Histoire, qu'en France, par exemple, l'usage n'avoit jamais été de désigner les successeurs des Rois, dont les Etats sont héréditaires en ligne directe, ou à son défaut, dans les branches collatérales les plus proches, & que jamais la succession n'avoit causé de troubles, ni fait couler de sang ; qu'en Angleterre, au contraire, cette désignation avoit causé de grands maux dans le temps d'*Arthur*, Duc de Bretagne, de *Roger Mortimer*, & de *John Polé* : elle n'avoit donc que peu d'inquiétude sur les malheurs qu'elle pouvoit causer, en différant encore de donner des héritiers à l'Etat, ou de lui donner un successeur. Ré-

solue depuis long-temps, pour ses propres intérêts, de régner seule & sans rival, les demandes & les remontrances de ses sujets, l'aigrirent. Elle répondit que son intention n'étoit pas de ne se point marier, qu'elle y songeoit sincèrement. Quant à la déclaration d'un successeur, elle ajouta que le temps n'y étoit nullement propre, & qu'elle ne pourroit le faire sans danger pour la personne; qu'elle n'ignoit point combien les hommes étoient capables de sacrifier leurs devoirs & leurs intérêts présens à des espérances futures; qu'elle-même en avoit fait l'expérience sous le règne de *Marie* sa sœur; & qu'elle étoit dans le dessein de différer la décision de cette affaire jusqu'à un moment plus favorable.

La Chambre des Communes, peu satisfaite de cette réponse, redoubla ses instances, & n'irrita que plus fortement une Princesse altière, peu accoutumée aux contrariétés. Elle envoya un premier ordre aux membres des Communes, de ne point s'occuper de cette motion; ensuite, par



un second message, elle accorda seulement à quelques particuliers, la permission d'en conférer avec les Conseillers du Conseil privé. Cette violation des Loix & des Privilèges de la Chambre des Communes, excita une violente fermentation dans tous les esprits. *Paul Went-Wort*, membre du Parlement, & l'un des hommes du Royaume qui parloit avec le plus de liberté, osa dire que c'étoit porter atteinte aux libertés de l'Etat : d'autres plus emportés, perdirent de vue le respect qu'ils devoient à *Elisabeth*, & observant qu'il n'étoit pas moins du devoir d'un grand Roi, de s'occuper de la tranquillité future de son peuple, que de son bonheur présent, ajoutèrent qu'il n'y avoit que des hommes foibles, des tyrans, ou des femmes timides, qui pussent craindre leurs successeurs, & ne pas confier aveuglément leur propre sûreté à une défense plus sûre que les gardes & les Loix, à l'amour de leur peuple. *Elisabeth* apprenant ces oppositions & l'inutilité des ordres qu'elle avoit hasardés, jugea qu'il falloit, par respect

pour son autorité , révoquer ces ordres , & rendre aux deux Chambres la liberté des Délibérations. Elle leur remit en même temps le tiers du subside que le Parlement lui avoit accordé pour trois ans , avec les deux quinzièmes , dans la vue de l'engager à établir le droit de succession. Les Communes furent si satisfaites de cette conduite adroite , qu'elles remercièrent la Reine , non seulement de la permission qu'elle leur accordoit , mais de sa première réponse , qu'ils avoient auparavant désapprouvée. Les témoignages de leur gratitude n'empêchèrent point *Elisabeth* de leur parler avec aigreur , lorsqu'elle fit son dernier discours aux Chambres assemblées :

« Si les paroles des Princes , dit-  
 » elle , font ordinairement une forte  
 » impression sur l'esprit de leurs su-  
 » jets , je puis en dire autant des dis-  
 » cours des sujets sur le cœur des  
 » Princes. Toujours amie de la vérité ,  
 » j'ai vu avec plaisir toutes les pensées  
 » que vous avez librement exprimées ;  
 » mais il me semble que je suis trompé

» pée dans mon attente ; j'ai eu l'occa-  
 » sion d'observer, que l'hypocrisie a  
 » pris, dans cette session, le masque  
 » de la liberté à l'égard de la succe-  
 » sion ; & parmi vous, il ne manque  
 » pas de gens qui se sont portés avec  
 » la plus grande chaleur, soit pour  
 » obtenir la permission, ou s'attirer  
 » le refus positif de discuter le point de  
 » la succession & son établissement. La  
 » permission a été accordée ; & ceux  
 » qui la désiroient se sont vus aussi  
 » loin que jamais de leur triomphe.  
 » Si elle eût été refusée, ils auroient  
 » eu un prétexte pour attirer sur nous  
 » la haine de notre peuple ; ce que  
 » nos plus grands ennemis n'ont pas  
 » été capables de faire. Mais leur  
 » politique a été mal concertée, leurs  
 » conseils précipités, & leurs vues mal  
 » assurées ; n'ont pu les conduire jus-  
 » qu'à l'événement. Cependant leurs  
 » intrigues nous ont procuré l'avant-  
 » tage de distinguer nos amis de nos  
 » ennemis. Il est facile de voir que cette  
 » Assemblée est composée de quatre  
 » personnes différentes. Quelques uns  
 » ont été fauteurs & instigateurs dans

» cette affaire ; d'autres , acteurs &  
 » conseillers ; une troisième partie ,  
 » corrompus & entraînés par des  
 » discours spécieux , tandis que les  
 » autres n'ont rien dit , & se sont  
 » tenus loin de ces témérités : ce  
 » sont les plus prudents sans doute.  
 » Pouvez-vous croire , Gentilshom-  
 » mes , que dans l'affaire de la suc-  
 » cession , vos intérêts & votre tran-  
 » quillité future ne soient pas consul-  
 » tés ? Pensez-vous que nous songions  
 » à empiéter sur vos libertés ? Puisse-  
 » t-elle cette pensée , être toujours  
 » aussi loin de nous qu'elle l'est actuel-  
 » lement ! Nous ne pouvons nier  
 » cependant qu'il n'ait été nécessaire  
 » de vous avertir que vous étiez sur  
 » le bord d'un précipice. Il y a un  
 » temps pour chaque chose. Il est  
 » possible que vous ayez un Prince  
 » plus sage que moi ; mais vous n'en  
 » aurez jamais un qui vous soit plus  
 » réellement affectionné. Enfin , soit  
 » que je rencontre encore un Parle-  
 » ment tel que celui-ci , ou non , je  
 » vous conseille d'apprendre à ne pas  
 » mettre la patience de votre Prince

» à une épreuve trop forte. Nous vous  
 » laissons cependant cette assurance ,  
 » que nous avons une bonne opinion  
 » de la plupart d'entre vous , & que  
 » nous continuerons à chacun la même  
 » place dans notre affection & dans  
 » notre souvenir ».

Voilà ce que nous avons trouvé dans ces deux volumes , de plus remarquable & de plus particulier sur le caractère & la conduite d'*Elisabeth* , avant qu'elle montât sur le Trône , & durant les premières années de son règne. Le reste , comme nous l'avons dit , est entièrement consacré à l'Histoire de *Marie Stuart* , dont les aventures tragiques sont racontées dans le plus grand détail , & qui joue un personnage bien plus intéressant qu'*Elisabeth* ; il y a plus : la Reine d'Angleterre ne se montre de temps en temps , dans cette grande intrigue , que sous un aspect un peu odieux , & même lâche , par ses tracasseries & son acharnement contre une femme plus aimable qu'elle , & dont elle envioit les graces & la beauté.

On peut juger de la narration & du

style de Mademoiselle de Keralio, par les différens morceaux dont nous avons composé cette notice sur *Elisabeth*. On n'y trouve pas cette grande manière de peindre, ces traits fiers & éloquens, cette force d'idées, & la marche rapide & soutenue des Historiens du premier mérite; mais dans ceux du second ordre, il y en a peu qui lui soient préférables. En général, la manière de concevoir & d'écrire l'Histoire conviendrait mieux à des Mémoires qu'à l'Histoire même; & cet ouvrage sur-tout, se verrait à l'abri de la censure du côté du plan & de l'ensemble, s'il étoit intitulé: *Mémoires sur le siècle d'Elisabeth, Reine d'Angleterre.*

N'oublions pas de dire que l'Auteur a mis à la tête de cette production historique, un Discours préliminaire, qui est un tableau fort bien fait, du Gouvernement d'Angleterre, & de sa législation, depuis son origine jusqu'au siècle d'*Elisabeth*. Ce morceau, quelquefois un peu sec, est néanmoins très-curieux; il suppose beaucoup de

connoissances, & un esprit d'analyse, très-rare parmi les femmes.

Je suis, &c.

## LETTRE IV.

*Lettres sur l'Histoire primitive de la Grèce ; par M. Rabaut de Saint-Etienne , in - 8°. A Paris , chez Debure l'aîné.*

**L**E premier pas à faire pour arriver à la vérité ; est de détruire l'erreur. L'Auteur de ces lettres entreprend , sinon de restituer l'histoire des premiers temps , au moins de détruire l'histoire fabuleuse qui les compose. Son but est de prouver , & il démontre en effet , que l'histoire primitive des Grecs est absolument fautive , & que les premiers Rois de chacun de ses Royaumes , ou Républiques n'ont point existé.

L'Auteur n'a pas suivi la marche

ordinaire qui est d'annoncer la vérité d'abord & les preuves ensuite : il commence par donner les preuves en forme de récit, de manière que la vérité devienne la conséquence nécessaire de tout ce qu'on a lu.

Le langage figuré dont l'antiquité est remplie, ne pouvant pas être contesté, M. R de St. Etienne commence par en faire voir l'universalité. L'existence de ce langage est suffisamment démontrée par l'habitude des premiers Grecs, de personnifier précisément tout ce qui existe, en sorte que l'on pourroit peut-être prouver qu'il n'y eût pas un seul astre, une seule planète, une seule rivière, une seule montagne, &c. qui n'ait été personnifié; c'est un fait.

Il falloit examiner d'où cela venoit; car ce n'étoit pas là de pures imaginations poétiques, comme on l'a cru, l'Auteur en indique la raison; & c'est un fait encore que l'écriture primitive fut *picturale*, ou figurative. Pour surcroît il prouve encore dans sa première lettre, que c'est ainsi que les hommes ont dû commencer. Car



ces premiers hommes, semblables aux enfants, durent pour ainsi dire, voir & juger par leurs organes. Leurs idées étoient plutôt des images que des jugemens. Or la parole n'étant jamais que l'expression de nos sensations, *ces robustes enfans*, durent peindre & parler par tableaux.

Un troisième fait, c'est que l'alphabet a été inventé; l'Auteur s'attache à faire voir dans la première lettre, & sur-tout dans la seconde, p. 110, quel changement cette invention occasionna chez les hommes, & que sur-tout ce fut la raison, pour laquelle on n'allégorisa plus.—Je crois cette observation neuve, toujours me paroît-elle très-importante, & elle explique merveilleusement ce qui va suivre.

C'est une conséquence en effet, de la cessation de l'allégorie, que l'on ne dut plus entendre ces figures dont l'Univers étoit plein. Ces figures du premier âge étoient de l'écriture; elle fut oubliée; on ne fut plus la lire, & le secret en resta dans les Temples égyptiens.

Cependant, si l'on observe ces deux faits prouvés par M. de S. Etienne;

l'un que les Anciens-très-Anciens personnifioient tous les êtres de la nature ; l'autre que les Anciens-moins-anciens ne furent plus lire cette écriture ; & si ensuite l'on rapproche ces deux observations , l'on comprendra comment les Anciens purent croire que ces êtres figurés avoient existés en effet.

Comme ceci pourroit ne paroître qu'une présomption , & qu'en effet , ce n'est pas une conséquence *exacte* , il falloit prouver que cette erreur *probable* a existé.

L'Auteur tire ses preuves des deux physiques , terrestre & céleste.

En commençant par la physique terrestre , il montre d'abord tout ce que les Anciens en avoient personifié ; il fait voir ensuite que l'histoire offroit dans ses tableaux des personnages identiques à ceux que la physique terrestre offroit dans les siens. Or , si ces deux choses si disparates , offrent pourtant les mêmes personnages , il s'ensuit évidemment que ces deux choses n'en sont qu'une ; il suit de ceci précisément ce que l'Auteur vouloit prouver , *que les Anciens-moins-*

*Anciens prirent & l'onnèrent pour de l'histoire, ce qui n'étoit que de la physique.* - Ici l'Auteur donne dans l'histoire de *Niché*, un exemple de la manière dont la physique étoit devenue de l'histoire.

Dans la lettre troisième, l'Auteur répond aux difficultés qui lui avoient été faites d'abord, & qui se trouvoient affoiblies par les fortes présomptions qu'il a établies dans les esprits; & il trace avec plus d'aillance les changements progressifs de la physique céleste en histoire.

On pouvoit lui dire qu'il avoit choisi ses exemples à son gré, il s'est donc borné à un seul pays, à l'Arcadie, & il a fait voir que ses Rois, ses Princes, ses Princesses, étoient des pays, des villes, des rivières, des montagnes & des fontaines.

On pourroit crier à l'audace sur ce qu'il osoit attaquer une histoire consacrée par le temps, il répond par des faits & des arguments. » Je sçais  
 » dit M. de S. Etienne, qu'il y a quel-  
 » ques dangers d'annoncer des idées  
 » nouvelles, & que plus les opinions

« qu'on attaque sont anciennes , plus  
 « il faut de preuves pour les détruire ;  
 • mais il ne suit pas de là que la nou-  
 » veauté d'une idée soit une marque  
 » de sa fausseté ; il en résulte seule-  
 » ment qu'on ne doit rien avancer  
 » sans preuves ». C'est, il faut l'avouer,  
 avec de fortes preuves , que l'Auteur  
 démontre d'abord qu'il étoit impos-  
 sible que les personnages de l'histoire  
 primitive eussent existé ; parce qu'il  
 n'y avoit point de place pour eux  
 dans l'histoire ; & ensuite que les Grecs  
 eux-mêmes n'y croyoient pas. C'est  
 là fin de la troisième lettre : il suit  
 de tout cela que le corps de la My-  
 thologie n'offre rien que de la Physique  
 contée historiquement, & non pas de  
 l'Histoire.

Comme c'est dans cette première  
 partie de l'Ouvrage qu'en réside toute  
 la force , l'on doit se rendre aisément  
 à ce que l'Auteur établit ensuite :

Que l'on fit de l'astronomie , comme  
 de la physique terrestre ;

Qu'on l'écrivit en figures & non pas  
 alphabétiquement, puisque l'alphabet  
 n'existoit pas ;

Que ces figures ont tellement été

faites, que nous les avons encore;  
 Qu'on parloit de ces figures, comme si elles eussent existé, tout comme on le disoit de *Pragné*, de *Philomèle*, de *Daphné*;

Que les phénomènes qu'offrent les astres, furent contés comme des histoires, & il en accumule les preuves;

Que l'on prit ces personnages pour des êtres réels, erreur qui prit sa source dans l'invention de l'alphabet & dans l'oubli de l'écriture figurée; & que ce fut-là un corps d'Histoire, purement illusoire & chimérique;

Que du reste ces figures ayant été la représentation des astres & de leurs phénomènes, & les astres ayant été adorés, cette Histoire fut religieuse; & que l'on en vint à adorer les emblèmes, & tous les Dieux & Héros chimériques qui étoient dans le planisphère;

Que de ces deux choses, l'adoration des astres & la vie figurée des astres, il en résulte, de l'adoration, des hymnes; & de leur vie figurée, que l'objet de ces hymnes étoit relatif à leurs phénomènes.

Il en résulte encore des preuves plus étendues où ces phénomènes étoient l'objet des louanges du héros astronomique, c'est-à-dire, de la constellation dont on avoit versifié l'histoire allégorique. Il falloit prouver tout ceci d'une manière forte & frappante ; c'est ce que l'Auteur me paroît faire vicieusement, en racontant & expliquant, d'après son ingénieux système, toute l'histoire de *Jason*, qui passe pour avoir fait sur la terre, ce que le serpenteaire fait dans le ciel.

Enfin, comme notre Philosophe vouloit ramener les choses au point où il les avoit prises, & compléter ses démonstrations, il fait voir sur cette histoire de *Jason*, qu'il y en a une partie tirée de la physique terrestre, & où des fleurs, des isles, des villes, des pays, étoient devenus des Princes & des Princesses ; à-peu-près (pardon pour la trivialité de l'exemple), comme si l'on disoit que la France dût son nom au demi Dieu *Francus* ; que ce Prince eut 32 fils, *Normandus*, *Picardus*, *Flandrus*, &c. que *Normandus* eût pour fils *Rouanus*,

qui fonda Rouen ; *Alenço*, qui fonda Alençon, &c. &c. ; & la belle *Coutance*, qui donna son nom à Coutances.

Telle est cependant la manière dont, d'après les mille preuves qu'en donne M. de *St. Etienne*, il paroît que s'est formée l'Histoire primitive de la Grèce.

Il suit donc en dernier résultat, que toute la Mythologie grecque n'est que de la physique.

Mais cette Mythologie a passé pour l'histoire primitive des Grecs ; cette histoire primitive est donc absolument fautive.

Je crois, Monsieur, cet ouvrage neuf & intéressant. L'Auteur l'a plus fait avec son jugement qu'avec son imagination. Il modère avec une sagacité rare, l'essor de celle-ci, pour écouter & suivre la voix de la raison la plus saine & la plus orthodoxe. Il règne dans tout ce livre une facilité de style, une suavité de coloris, une chaleur douce & animée qui pique le lecteur, le charme, l'instruit & le persuade. Du moins tel est l'effet qu'il a fait sur moi ; tel est le Jugement qu'en ont

porté des hommes du premier mérite,  
 qui lui assignent une place distinguée  
 parmi les livres où l'Auteur pensant  
 d'après soi, féconde ses principes,  
 & ajoute à la masse des découvertes  
 qui honorent notre siècle & sa par-  
 faite impartialité,

Je suis, &c.

BERENGER,





## COMÉDIE ITALIENNE.

ENCORE une nouveauté aux Italiens, Monsieur, c'est une arène où les Auteurs tombent à chaque pas, & en tombant embarrassent la marche des autres. Mardi 2 Janvier, on a donné *le Mariage singulier*, Comédie en un Acte en Vaudeville. Mariage bien singulier, en effet ; car c'est un homme qui, las du célibat, a fait annoncer dans les petites Affiches, son dessein d'épouser sans dot, une jeune personne, de seize à vingt ans, honnête, douce, enfin parfaite. Cette folie me rappelle *le Mariage par lettre-de-change de Poisson*. Mais cette anecdote qui amuse un instant dans une feuille publique, ne peut guère fournir de base à une Comédie. Quoiqu'il en soit, trois personnes se présentent ; une jeune orpheline, une villageoise innocente amenée par sa mère, & une bourgeoise honnête, présentée par la sœur de notre célibataire. La scène

de la mère qui amène & loue sa fille, est fort plaisante, & fort bien rendue par M<sup>me</sup>. Gombier & M<sup>lle</sup>. Carline : notre époux se préfère la protégée de sa sœur, & le public a été de son avis ; car cette protégée est M<sup>lle</sup>. Regnaud, que je ne m'attendois pas à voir ce jour-là, & qui pour donner un échantillon de ses talens, chante... ! comme elle chante par-tout. Je ne vous dirai pas si l'ariette est jolie ou non ; car M<sup>lle</sup>. Regnaud a un petit défaut, c'est de ne pas se faire entendre, c'est un rossignol qui tire de son gosier les plus jolis sons, & cela nous suffit. Voilà donc l'intrigue, Monsieur, elle est légère & mince comme vous le voyez. Mais ce qui est presque aussi singulier que le *Mariage* même, ce sont les Vaudevilles dont la Pièce est semée : on se prêtoit volontiers à ce langage dans les pièces naïves des *Vadé*, des *Pannard*, des *Piron*, des *le Sage*, des *Favart* ; & même dans les *Indangeurs* & les *Amours d'Été* de M. Pils ; mais dans un beau salon de compagnie, qu'un homme du monde parle en vaudevilles, que sa sœur lui réponde de la

même manière, cela paroît peu naturel. Les vaudevilles sont tous sur des airs connus & rebattus, tels que le *Barbier de Séville*, avec les *Jeux*, le *petit Mot pour rire*, & autres semblables. De plus ces vaudevilles sont très-simples, très-communs, à l'exception de deux ou trois & de celui qui termine la Pièce. Le fond de la Pièce est gai, elle est courte; ce sont des Etrennes que l'on donnoit au public. Il les a reçues avec bonté, & a appelé l'Auteur. L'Auteur ne s'est pas fait prier, & a paru: c'étoit M. Favart fils, qui ne laisse échapper aucune occasion de témoigner au public son zèle & le désir qu'il a de lui plaire.

Je suis, &c.



# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.



### LETTRE V.

*Lettres philosophiques & politiques sur l'Histoire d'Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours, traduite de l'Anglois, avec cette Epigraphe, tirée de Tacite :*

Ut non modo casus eventusque rerum qui  
plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam  
causæque noscantur ;

2 vol. in-8°. A Londres ; & se trouve  
à Paris, chez Regnault, Libraire,  
rue St. Jacques, vis-à-vis la rue du  
Plâtre.

**L**E traducteur de ces *Lettres* n'hésite  
pas de prononcer que la lecture de  
N°. 3. 16 Janvier 1787. E

l'Histoire d'Angleterre est beaucoup plus intéressante que celle de toutes les autres Histoires modernes ; & cela, dit-il , parce que *les scènes terribles où les grands talens se reproduisent pour l'amour de la liberté , s'y présentent souvent*. En ce cas , l'intérêt de cette Histoire ne remonte pas à une époque bien reculée ; car il n'y a guère plus d'un siècle que les Anglois se sont occupés sérieusement à établir la constitution politique dont ils se glorifient. Jusqu'à cette époque , on ne voit dans les Révolutions de l'Angleterre , que les convulsions d'un peuple sombre & féroce , qui se débat dans les chaînes de la servitude , & le combat perpétuel de l'anarchie contre la tyrannie. Dans cette longue suite de temps d'ignorance & de barbarie , l'Histoire Angloise ne présente point des tableaux aussi intéressans que notre Histoire de France. On peut dire que l'Anglois manquoit alors des deux stimulans les plus propres à échauffer les ames , & à former de grands caractères : l'amour de la liberté , ou l'amour de ses Rois ; ou il obéissait

aux siens en esclave, ou il suivoit en traître le parti des factieux & des usurpateurs. Jamais il n'eut pour ses Souverains cet attachement vrai & non servile, cette affection courageuse & sincère qui inspirent aux Souverains de l'amour pour leurs sujets. Aussi, l'Angleterre a-t-elle compté bien peu de bons Rois, bien peu de grands hommes sur le Trône & autour du Trône. S'ils opposent *Alfred* à *Charlemagne*, qu'opposeront-ils à *Saint-Louis*, à *Charles V*, à *Louis XII*, à *François I*, à *Henri IV*, à *Louis XIV*? Un *Edouard* peut-être, & une *Elisabeth*; encore le parallèle seroit-il difficile à soutenir. Les Monarques Anglois ont-ils eu des Ministres qu'on puisse comparer à *d'Amboise*, à *l'Hôpital*, à *Sully*, à *Colbert*? Et cette foule de Héros aussi généreux, aussi aimables que vaillans, qui se montrent à chaque siècle sur la scène de notre Histoire; ont-ils eu beaucoup de rivaux parmi les Anglois? Le vrai patriotisme du François a toujours été l'amour pour ses Rois; peut-être n'étoit-il pas dans son ca-

ra&ère d'en connoître un autre ; ses fautes & ses malheurs sont venus de s'être laissé écarter de ce patriotisme par l'impulsion des ambitieux & des novateurs ; les fautes de ceux qui l'ont mal gouverné , sont venues aussi d'avoir mal connu , ou d'avoir peu ménagé un sentiment qui devoit leur être précieux , puisqu'il n'y a point de pouvoir plus absolu que celui qui est donné par l'amour. Le François n'a jamais été si malheureux , si cruel , que dans ces temps de crise , où l'on a voulu lui inspirer l'esprit d'indépendance , & lui faire perdre son affection pour ses Souverains : il ne fut jamais si grand , si florissant & si heureux , qu'en suivant cette inclination naturelle qui lui fait un plaisir d'une douce sujétion , & un honneur de l'obéissance à des maîtres dignes de lui commander en l'aimant. Quand cette affection a été réciproque entre le peuple & le Monarque , la Nation a toujours été puissante & glorieuse ; elle a fait éclater des traits de grandeur , de générosité & d'héroïsme , dont aucun autre peuple moderne ne

peut fournir d'exemples ; l'enthousiasme de l'honneur l'a élevé plusieurs fois aussi haut que l'humanité puisse atteindre , même avec la vertu républicaine. Voilà ce qui répand sur certaines époques de notre Histoire, un intérêt touchant & sublime , qu'on ne trouve nulle part dans les Annales de l'Angleterre. Non , depuis plus de dix siècles , il n'y a rien eu sur la terre de plus brillant , de plus aimable & de plus grand que le caractère du François , quand il fut gouverné par l'honneur & par l'amour. Heureuse Nation , qui se voit même aujourd'hui sollicitée par son Souverain , de reprendre son ancien éclat , & de partager avec lui le prix de ses vertus !

Le Traducteur nous apprend que ces *Lettres* sont d'un Pair d'Angleterre , le Lord *Lytleton* ; ce Lord les a adressées à son fils , dont il soignoit beaucoup l'éducation , & qu'il voulut instruire lui-même dans la partie la plus importante ; l'Histoire politique de son pays. Cet ouvrage est donc un exposé rapide des faits les



plus importants , des événemens qui ont eu le plus d'influence sur la constitution Angloise , & des causes qui ont produit des grands effets. Cet excellent abrégé est enrichi de réflexions dignes d'un homme d'Etat & d'un ami de l'humanité , deux qualités qui semblent depuis long-temps difficiles à concilier , & qui se trouvent peut-être plus rarement unies chez un peuple commerçant que dans toute autre Nation.

L'Auteur remonte , dans les premières *Lettres* , jusqu'à la conquête de la Grande-Bretagne par les Romains. Elle fut conquise plusieurs fois ; la première par *César* ; la seconde , par *Plautius & Ostorius* , sous l'Empereur *Claudius*. *Caradacus* , Général & Roi des Bretons du Nord , opposa aux Romains une brave défense ; il succomba enfin , fut fait prisonnier , & conduit en triomphe à Rome. Frappé de l'opulence , de la splendeur , du luxe de cette grande Ville : *Hélas* , s'écria-t-il , comment est-il possible que ce peuple , si magnifique chez lui , m'envie une humble chaumière dans mon pays ?

Les Bretons tentèrent encore plusieurs fois de secouer le joug des Romains , qui abandonnèrent enfin leurs conquêtes , quand ils furent obligés de défendre leurs propres foyers contre des nuées de Goths & de Vandales. Après les Romains , ce furent les Saxons qui envahirent la Grande-Bretagne , & qui y régnèrent aux cinquième , sixième , septième & huitième siècles. Ils la divisèrent en sept Royaumes ; ce qui fit donner à ce Gouvernement le nom d'*Heptarchie Saxon*.

Au neuvième siècle , les Danois vinrent inonder l'Angleterre , & se soumirent aux Loix & aux Rois du pays , qu'ils avoient en partie subjugués. Ce fut pourtant au milieu de ces invasions de Barbares , que parut le plus grand Roi qui ait jamais gouverné l'Angleterre ; je veux dire *Alfred* , de race Saxone. Aussi habile négociateur que vaillant guerrier , quand il eut affermi sa domination & établi les meilleures Loix qu'il étoit possible de donner alors , il se livra à son goût pour les Arts ; il fonda ,

dit-on, l'Université d'Oxford, & lui fit présent de livres qu'il avoit apportés de Rome. Ce grand Prince se plaignoit un jour, de ce qu'il n'avoit pas dans ses Etats un seul Prêtre qui entendît le latin : il possédoit cette langue, & étoit aussi versé dans la Géométrie. Il étoit bon Historien ; il fit même quelques traductions d'ouvrages latins, lesquelles subsistent encore : on prétend qu'il composa quelques Poèmes en langue saxone. Il donnoit à l'étude toutes les heures qu'il pouvoit dérober à l'administration du Royaume. L'économie étoit une de ses vertus ; il n'en fut que plus libéral. Ce grand homme mourut l'an 900, dans la cinquante-deuxième année de son âge, après un règne de plus de vingt-huit ans.

Après *Alfred*, l'Angleterre retomba dans la barbarie & dans l'ignorance. Un de ses plus brillans successeurs, *Edgar*, ne fut célèbre que par ses galanteries. On a conservé le récit de ses amours avec la belle *Elfride*. Il entendoit depuis long-temps vanter la beauté de cette jeune personne, fille du Comte de *Devonshire* ; il ne

voulut pas croire entièrement tous les bruits du public ; il chargea son favori *Ethevolfse*, de voir, d'examiner cette incomparable beauté. *Ethevolfse* se rend chez le Comte ; son premier coup-d'œil sur la belle décida de son sort ; il en devint éperdument amoureux : telle fut la violence de sa passion, qu'oubliant les intérêts de son maître, il demanda la belle *Elfride* en mariage. Le favori d'un Roi ne pouvoit essuyer un refus. Ses désirs furent remplis ; il fut marié secrètement. De retour à la Cour, il assura le Roi que la beauté d'*Elfride* étoit bien inférieure aux portraits qu'on en faisoit ; qu'il étoit étonnant que ses charmes eussent autant de célébrité. Le Roi fut satisfait de son récit, & ne poussa pas plus loin sa curiosité. *Ethevolfse* croyant *Elfride* entièrement bannie de sa mémoire, lui représenta un jour que la fortune du Comte de *Devonshire*, qui n'étoit rien pour un Monarque, pouvoit exciter les désirs de son favori, & lui demanda la permission de présenter ses hommages à *Elfride*, & d'aspirer à sa possession.

*Edgar* accorda tout. Le favori vota vers sa femme, & fait célébrer en public, son mariage, ayant néanmoins la précaution d'éloigner son épouse de la Cour. Les favoris ont toujours des ennemis qui ne cherchent que l'occasion de s'élever sur leurs ruines. *Edgar* fut informé de tout ce qui s'étoit passé ; mais dissimulant adroitement ses vues, il prétexta un voyage dans le canton qui renfermoit ce prodige de beauté. Son favori l'accompagna ; & lorsqu'il fut près du Château où elle étoit renfermée, le Roi lui dit qu'il désiroit de voir sa femme, dont la beauté avoit été si vantée. Ce fut un coup de foudre pour *Bihevolse* ; il voulut détourner le Monarque de son projet : ce fut en vain, il ne put obtenir que la permission de le précéder, sous prétexte de préparer tout à sa réception. A son arrivée il se jette aux pieds de sa femme, lui avoue la supercherie qu'il avoit commise pour s'assurer la possession de ses charmes, la conjure de cacher, autant qu'il seroit possible, sa beauté devant le Roi, trop prompt à s'enflammer. *Elfride* promet tout ; mais

soit vanité, soit esprit de vengeance, elle employa l'art le plus recherché pour relever l'éclat de ses charmes, & pour séduire le Monarque. L'événement répondit à ses espérances. Le Roi la vit, l'aima, & conçut aussi-tôt le dessein de la posséder. Mais, pour mieux exécuter son projet, il joua l'indifférence aux yeux du mari. Quelques jours après, *Ethevolfse* fut envoyé dans le Northumberland pour quelques affaires urgentes; il fut assassiné en route par ordre du Roi, qui bientôt après épousa *Elside*.

Au onzième siècle, *Guillaume le Conquérant* se rend maître de l'Angleterre. Les Anglois, jusqu'alors presque ignorés du reste de l'univers, commencent à jouer un rôle dans l'Europe, & à se mesurer avec les François. *Robert*, fils aîné de *Guillaume*, se distingua dans la première Croisade; à son retour de la Terre-Sainte, où il avoit refusé d'être couronné Roi de Jérusalem, il se trouva dépouillé d'un Royaume qui lui appartenoit par droit de naissance, & dont son frère *Henri* s'étoit emparé.

(E.vj)

On ſçait comment , après de vains efforts pour faire valoir ſes droits , il fut arrêté prifonnier , renfermé dans Cardiff , Château du pays de Galles , où il languit pendant vingt ſix ans , dans une miſérable captivité.

*Henri* eut à repouſſer les incurſions des François en Normandie , dont le Duché lui appartenoit. Sa valeur lui procura la victoire , & il retournoit en Angleterre , accompagné d'une Nobleſſe nombreuſe. Sur un des vaiſſeaux de la Flotte , étoit ſon fils , qui s'étoit embarqué avec différens jeunes Seigneurs. Le Prince deſirant d'être le premier à terre, promit une récompene aux matelots , s'ils rempliſſoient ſon deſir. Leur ardeur fut fatale à tous. Le vaiſſeau donne ſur un écueil caché , & ſe rompt en pièces. Le Prince cependant ſe ſauvoit dans un bateau , & auroit échappé à la mort , s'il n'eût prêté oreille aux cris de ſa ſœur : il étoit hors de danger ; mais il ne voulut pas la laiſſer périr : il engage les matelots à retourner pour la ſauver. L'approche du bateau préſente une occaſion aux autres d'échapper à la mort ; tous s'y accrochent , &

le bateau trop surchargé de monde , coula bientôt à fond ; il n'y eut qu'une seule personne de sauvée. Lorsque *Henri* apprit la nouvelle de cette funeste catastrophe , *il se couvrit la face* , & ne goûta plus de plaisir depuis ce moment.

Le règne de *Henri II* ne fut remarquable que par la conquête de l'Irlande , & par le meurtre de *Thomas Becket* , meurtre que le Roi expia par une extrême humiliation ; il se rendit à Cantorbery , marcha pieds nus jusqu'au tombeau de *Becket* , fut fouetté par les Moines , & passa la nuit entière en pénitence.

*Richard Cœur de Lion* , qui lui succéda , s'acquit une grande réputation de bravoure par ses exploits dans la Terre-Sainte. On sçait qu'en revenant de cette expédition , il fut arrêté par le Duc d'*Autriche* , qui le retint prisonnier par la plus noire des perfidies , & ne consentit à le relâcher que moyennant une énorme rançon. On raconte qu'un Moine obscur avertissoit un jour ce Roi de répudier trois de ses filles , par lesquelles il enten-



doit l'orgueil, l'avarice & la débauche. *Richard* se contenta de répondre à ce Moine insolent, qu'il avoit déjà jetté les yeux sur les maris qu'il leur destinoit ; qu'il donnoit son orgueil aux Templiers, son avarice aux Moines, & son goût pour la débauche au Clergé.

*Jean sans Terre*, fameux par sa lâcheté & par sa foiblesse, pour se mettre à l'abri de l'invasion des François, se couvrit d'ignominie aux yeux de son peuple, en prononçant en sa présence ; le serment le plus absurde, aux genoux & dans les mains du Légat du Pape ; en voici la formule.

« Moi, *Jean*, par la grace de Dieu,  
 » Roi d'Angleterre & Seigneur d'Ir-  
 » lande, dans le dessein d'expi-  
 » tous mes péchés, de ma volonté  
 » libre & de l'avis de tous mes Ba-  
 » rons, donne à l'Eglise de Rome,  
 » au Pape *Innocent* & à ses successeurs,  
 » le Royaume d'Angleterre & toutes  
 » les prérogatives de ma Couronne.  
 » Je les tiendrai dorénavant comme  
 » vassal du Pape ; je serai fidèle à  
 » Dieu à l'Eglise de Rome, au Pape

« mon maître, & à ses successeurs légitiment élus. Je promets lui payer un tribut annuel de mille marcs ; savoir, 700 pour l'Angleterre, & 300 pour l'Irlande ».

Le règne de *Henri III* ne fut qu'une suite de troubles & de guerres civiles entre le Roi & les Barons, qui ne se disputoient autre chose que le pouvoir d'opprimer le peuple.

*Edouard premier* signala son règne par ses guerres contre les Ecoissois ; conquit trois fois l'Ecosse, & trois fois la perdit. Il se fit livrer par trahison, *Wallace*, le plus brave défenseur de l'Ecosse, & le fit pendre ; il commit d'ailleurs, une foule de cruautés ; & cependant les Historiens le louent. Le P. *Daniel*, en parlant de ses conquêtes, dit : tant de belles actions lui avoient attiré l'estime.

Le règne d'*Edouard II* fut celui de ses favoris ; mais le Roi & ses favoris furent cruellement punis : ceux-ci furent pendus ; le Roi fut enfermé dans le Château de *Berkaler*, pour y terminer ses jours. Là, on le sépara de toute espèce de compagnie ; on

lui refusa même le nécessaire. Ce misérable état ne dura pas long-temps. Deux de ses Gardes entrant une nuit dans son appartement , lui jettèrent un oreiller sur le visage pour étouffer ses cris ; & avec une barbarie qui n'a pas d'exemple , lui enfoncèrent dans le corps un tuyau de corne , au travers duquel ils coulèrent un fer rouge , & lui brûlèrent les entrailles. Les cris horribles que lui arracha ce supplice , furent entendus loin du Château ; & quoiqu'on eût pris toutes les précautions pour cacher ce forfait , il fut bientôt découvert , par l'un de ces meurtriers même.

*Edouard III.* s'est rendu célèbre par ses victoires sur la France , & surtout par celle de Créci , que tout Anglois cite encore avec complaisance. La bataille de Poitiers , qui suivit , ressemble beaucoup à celle de Créci. La discipline supérieure de l'Armée Angloise , l'emporta. La fleur de l'Armée Française périt , & le Roi *Jean* blessé au visage , fut fait prisonnier. Cette victoire , ainsi que la précédente , fut en grande partie le fruit

de la valeur du fils d'*Edouard*, surnommé *le Prince noir*, à cause de la couleur de ses armes. Sa modestie fut encore plus remarquable. Son prisonnier royal se plaignant de son infortune, il le consolait en faisant des éloges de sa bravoure, en lui disant que s'il n'avoit pas gagné la victoire, au moins il la méritoit. *Edouard III* fit fleurir la Chevalerie, qui adoucit un peu la férocité anglaise ; mais ensuite il se plongea dans l'indolence, & ne songea qu'à satisfaire son penchant pour la volupté, dans les bras de sa favorite *Alix Perrers*. Le *Prince noir*, si digne du Trône, mourut de consomption avant son père ; & ce fut *Richard II*, fils du *Prince noir*, qui succéda à *Edouard*.

Le règne de *Richard II* fut continuellement troublé par des révoltes ou des insurrections populaires, qui finirent par déposer ce Roi ; & le Duc de *Lancastre* fut unanimement élu en sa place, sous le nom de *Henri IV*. C'est à cette époque que remonte la fameuse querelle des maisons de *Lancastre* & d'*Yorck*, qui, quelques an-

nées après, inondèrent le Royaume de sang.

*Henri IV* eut à vaincre beaucoup d'ennemis secrets, qui formèrent des conspirations contre lui. La première année de son règne, le Parlement passa un acte, qui porte qu'un Juge, convaincu d'avoir prévariqué dans ses fonctions, ne seroit point excusé sur l'allégation d'un ordre ou d'une menace du Roi, quand même il y auroit été de sa vie, à résister : loi admirable, qui doit être accueillie par-tout. Tandis que le Roi travailloit avec succès à honorer son règne, le Prince de Galles son fils, ne s'occupoit que du soin d'encourir l'indignation publique. Plongé dans toutes sortes de débauches, sans cesse entouré d'une foule de libertins, il se faisoit un jeu de violer tout ce que les loix avoient de plus sacré. Cependant au milieu de ces excès, la noblesse naturelle de son cœur perceoit quelquefois, & il sembloit, par intervalle, vouloir sortir du gouffre où il étoit plongé. Un de ses compagnons de débauche, ayant été accusé d'un forfait, fut condamné :

malgré la protection du Prince. Irrité de ce jugement, il s'emporta jusqu'à frapper le Juge sur son siège. Ce Magistrat, qui s'appelloit *Guillaume Gascoigne*, se conduisit avec la dignité qui convenoit à sa place. Il ordonna sur le champ que le Prince fût conduit en prison, & le Prince obéit. Lorsque cette nouvelle parvint au Roi, il ne put s'empêcher de s'écrier dans un transport de joie : *Heureux le Roi qui a un Magistrat assez courageux pour faire exécuter les loix contre un coupable de ce rang ! Plus heureux encore le Roi qui a un fils assez docile pour se soumettre à un pareil traitement !*

Sous ce règne parut *Wicless*, le premier qui osa publiquement attaquer des opinions tenues jusqu'alors universellement pour sacrées ; il prépara la voie à *Luther*, qui emprunta de lui plusieurs projets de réforme & d'hérésie.

*Henri V*, ce Prince de Galles, si débauché dans sa jeunesse, changea de mœurs sur le Trône ; ce qui suppose un grand courage de vertu ; il se rendit cher aux Anglois, sur-tout

par sa valeur ; il gagna sur les François la fameuse bataille d'Azincourt ; mais il souilla sa victoire par une atrocité : il fit massacrer tous ses prisonniers de guerre ; il entra dans Paris , jouit quelques momens de l'humiliation de *Charles VI*, & mourut de la fistule au Château de Vincennes.

Les Anglois continuent de ravager la France , sous le règne de *Henri VI*, ou plutôt du Duc de *Bedford* , nommé Régent. Enfin , ils sont vaincus & chassés par la fameuse *Pucelle*. *Henri VI* est détrôné , & la maison d'*Yorck* remonte sur le Trône d'Angleterre, en la personne d'*Edouard IV*. Le règne de ce Prince fut souillé par mille horreurs , par l'assassinat de *Henri VI* & de son jeune fils , qui avoient voulu remonter sur le Trône. Le règne suivant fut encore plus affreux. Un monstre , qui avoit à peine la figure d'homme, le Duc de *Glocester* , fait étouffer les deux fils d'*Edouard IV* , s'empare de la Couronne , & règne quelque temps, sous le nom de *Richard III*. *Henri de Ri-*

*Richmond*, seul rejetton de la maison de *Lancastre*, exilé en Bretagne, est rappelé en Angleterre par les ennemis de *Richard*, qui périt les armes à la main, en défendant son usurpation; & *Richmond* prend sa place avec le nom de *Henri VII*. Quoique ce Prince fût très-moderé, son règne ne fut qu'un enchaînement de révoltes & d'exécutions; mais il répara ces maux par une administration sage & économe, & par une politique plus éclairée que celle de ses prédécesseurs; tous ses efforts tendirent à perfectionner les Arts mécaniques, & à augmenter le commerce,

Il suffit de nommer *Henri VIII*, pour rappeler l'idée d'un de plus méchans Rois de l'Angleterre. La débauche qui amollit les autres Princes, sembloit l'avoir rendu cruel; sa fureur pour les femmes achevoit de s'affouvir dans leur sang, & la plupart de celles qu'il épousa, périrent sur l'échafaud. Il se sépara de la Cour de Rome, & n'en persécuta pas moins la Réforme, qui s'établit au milieu des supplices & des bûchers.



Le règne d'*Edouard VI* ne dura qu'un moment. *Marie*, qui lui succéda, recommença les persécutions, & se rendit exécration en voulant détruire les Hérétiques, auxquels sa cruauté même faisoit de nouveaux sectateurs.

*Elisabeth* signala le commencement de son règne par le rétablissement de la Réforme. Quoique les Historiens Anglois se soient attachés à exalter cette Princesse, elle a terni ses qualités estimables par des taches bien profondes de jalousie, d'ambition, de despotisme & de cruauté; elle persécuta à son tour, les Catholiques, & fit mourir *Marie Stuart* sur l'échafaud: elle eut quelques-uns des vices des tyrans, & presque toutes les petitesse des femmes. La sagesse de ses Ministres contribua plus à sa grandeur que ses talens personnels. Elle eut le bonheur de voir l'aurore des Lettres & de les encourager. *Bacon*, *Shakespéar*, *Spenser* parurent sous son règne.

Les Historiens ont peint *Jacques I* de différentes manières, & sous des couleurs bien opposées. Les uns, par-

tisans des prérogatives royales, lui ont donné les plus grands éloges. Les autres, amis de la liberté, n'ont vu en lui qu'un despote, souvent imbécille. On sçait comment il échappa, ainsi que le Parlement, à la *conspiration des poudres*. Les contestations perpétuelles, qui divisèrent le Roi & le Parlement, donnèrent lieu à examiner une foule de questions politiques, sur-tout sur les bornes de l'autorité royale & les droits du peuple : cet examen prépara les deux révolutions qui signalèrent ce siècle. *Jacques I* mourut en 1625.

Tout le monde connoît les fautes & les malheurs de *Charles I* ; il paya de sa tête ses injustices & ses foiblesses ; il montra plus de fermeté sur l'échafaud que sur le Trône. L'intention des bons patriotes qui étoient dans le Parlement, n'étoit point d'usurper l'autorité royale ; mais de former une constitution républicaine, dont le Parlement auroit été un membre subordonné au peuple. Ce dessein échoua par les artifices de *Cromwel*. Après la prise du Roi, le Parlement

voulut licencier les troupes : *Cromwel*, dont elles étoient l'appui, s'y opposa, & tout fut perdu. Il faut blâmer *Cromwel*, & ne pas accuser le Parlement, quoique tous les Ecrivains se soient copiés à cet égard.

L'usurpateur *Cromwel* résolut d'amuser les Anglois avec la forme d'une république, & de les familiariser par degrés avec un Gouvernement arbitraire. Il ordonna donc que cent quarante-quatre personnes seroient revêtues du pouvoir souverain, sous la dénomination de Parlement, & il en fit le choix parmi les personnes de la plus basse extraction, qui joignoient à une foible conception, la plus grande ignorance; il fut bientôt maître de toute l'autorité. Il eut l'adresse d'engager son Parlement à lui offrir la Couronne, afin de se donner un air de modération & de grandeur en la refusant. Cet usurpateur fit beaucoup plus pour la gloire de l'Angleterre que la plupart de ses Rois légitimes. Il parvint même à se faire respecter des Cours étrangères, & à traiter d'égal à égal avec les têtes couronnées. Il mena  
une

une vie simple & obscure dans son Palais, sans faste & sans luxe. Ses mœurs étoient naturellement austères. Il fut cruel par politique, juste & modéré par inclination; laborieux, constant dans tous ses projets; sans éloquence, il avoit le talent de persuader; & sans sincérité, l'art de se faire de fidèles partisans; il avoit le secret de plaire également à toutes les sectes: presbytérien avec les presbytériens; déiste avec les déistes, il étoit indépendant dans ses principes. Ce fut par ces moyens qu'il conserva son pouvoir, d'abord cimenté par le sang, & soutenu ensuite par l'hypocrisie.

Le mouvement donné par le génie de *Cromwel* cessa avec lui, & après sa mort, *Charles II* remontant au Trône de son père, fit régner les passions, le luxe & la débauche: il avoit pourtant été assez instruit par le malheur. La Nation Angloise tomba subitement d'une liberté absolue dans une aveugle soumission. Cependant la politesse françoise, qui passa à la Cour d'Angleterre, aida à perfectionner les Beaux-Arts qui avoient commencé à

## **DES L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

briller dès le temps d'*Elisabeth*, & qui s'étoient presque éclipsés durant les guerres civiles.

Au règne de la volupté succéda le règne de la bigotterie, sous *Jacques II*, frère de *Charles II*; *Jacques* se laissa diriger par les Jésuites, & vif au despotisme; il voulut rétablir le Catholicisme par toutes les voies de l'autorité, & même en catéchisant, non seulement les Grands de sa Cour, mais jusqu'aux derniers de ses sujets. Comme il pressoit un jour un de ses soldats de se convertir, celui-ci lui répondit qu'il avoit engagé sa parole d'honneur au Roi de Maroc, de se faire Mahométan, si l'envie lui prenoit de changer de Religion. On sçait comment ses persécutions soulevèrent enfin contre lui les Anglois, qui appellèrent au Trône son gendre *Guillaume*, Prince d'*Orange*. *Jacques II*, craignant sans doute le sort de son père, se sauva en France, & laissa sa Couronne, pour conserver sa tête. Il fut reçu généreusement par *Louis XIV*, & mourut à Saint-Germain.

*Guillaume III* avoit plus de goût

pour la guerre que pour le Gouvernement ; il fut toute sa vie jaloux de la gloire de *Louis XIV*, qu'il ne pouvoit égaler : quoique bon Général, il fut rarement vainqueur ; il ouvrit dans le Parlement Anglois , la carrière de la corruption ; il achetoit ouvertement les voix. Il créa le premier cette dette nationale , qui pèse si fort sur l'Angleterre , & qui sera une des causes de sa servitude.

*Anne* , qui lui succéda , étoit fille de *Jacques* , par sa première femme. Le fameux *Marlboroug* illustra son règne , par les victoires qu'il remporta sur les François. Cette Princesse , plus agréable que belle , plus aimable que grande , sans vertus éclatantes , sans capacité distinguée , paroissoit plutôt faite pour les devoirs de la vie privée , que pour le Trône. On la citoit comme un modèle de l'affection conjugale , de la tendresse maternelle , de l'amitié vive , & de l'indulgence pour ses domestiques. Pendant son règne , l'échafaud ne fut point teint de sang. En elle finit sur le Trône d'Angleterre , la ligne

## 124 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

des *Stuard*, famille dont l'infortune n'a point d'égale dans l'Histoire.

*Georges I*, fils d'*Auguste I*, Electeur de Brunswick, & de *Sophie*, petite-fille de *Jacques I*, avoit 45 ans, quand il obtint la Couronne : il mourut à 68 ans, en visitant ses Etats d'Allemagne, entre les bras de M. *Fabrice*, ce serviteur fidèle de *Charles XII*. Le règne de *Georges* ne fut rempli que par des négociations au dehors; la cruauté le ternit au dedans. Il y fut presque toujours le prête-nom d'une aristocratie presbytérienne. C'est de son temps que prit naissance la fureur de l'agiotage, poussé depuis à de plus grands excès, ce délire de la cupidité qui renverse des milliers de fortunes, pour en élever quelques-unes de monstrueuses, qui change les hommes en automates calculans, & qui se réunit au luxe pour abrutir une Nation. De ce moment, les Beaux-Arts, qui se soutenoient encore avec éclat, pâlissent & s'éteignent. *Pope* a dit quelque part, qu'il étoit la dernière Muse de l'Angleterre, & il a dit vrai.

*Georges II*, qui commença à régner en 1727, fut encore inférieur en talents, à son père. Sous lui, *Robert Walpole* s'éleva d'un état obscur, jusqu'à la place de Ministre. Dévoté à la Couronne, il voulut arrêter le déclin de sa prérogative, & il employa la corruption, soit pour l'étendre, soit pour son intérêt personnel. Non seulement il employoit la corruption, mais il l'avouoit publiquement. C'est à dater de cette époque, que presque toutes les vertus publiques disparurent de l'Angleterre. On ridiculisoit l'intégrité ; le patriotisme n'étoit plus qu'un mot. On se faisoit un jeu d'acheter des voix & d'en vendre. Cependant cette corruption avoit de vigoureux adversaires ; mais *Sir Robert* écouloit avec un sang-froid étonnant, toutes les invectives, tous les reproches qu'il méritoit. Il alloit à son but sans s'écarter, sans s'émouvoir. Son discours étoit coulant sans être éloquent ; il cherchoit à convaincre ; mais jamais ses idées n'étoient élevées ni énergiques : & comment l'énergie auroit-elle pu se trouver



dans un tel homme ? Il semble qu'à cette époque , l'infame caractère du Ministre fût devenu celui de la Nation. Son exemple étoit suivi partout. Ce n'étoit par tout que rapacité, qu'avarice , que corruption, qu'infamie. Un luxe énorme enfantoit tous les crimes. Les asyles , les dépôts de la charité publique ne servoient qu'à enrichir des scélérats. Un événement particulier , qui excita alors la pitié générale , mérite d'être rapporté. *Richard Smith*, Relieur , se voyoit, avec sa femme qu'il aimoit tendrement , réduit au plus grand besoin ; ils n'avoient , dans leur misère , d'autre consolation qu'un petit enfant. *Smith* & sa femme raisonnoient ; ils voyoient avec douleur , que l'indigence les poursuivoit , eux pleins de probité , de sentimens , d'amour du travail , tandis que des scélérats , à la tête des affaires , & dans les rangs subalternes , nageoient dans l'opulence ; ils réfléchissoient que leur enfant seroit pauvre comme eux , si , comme eux , il étoit honnête. Le monde ne leur paroissoit qu'un théâ-

tre de crimes, où il n'y avoit aucun asyle pour la vertu, & ils résolurent d'en sortir. Dans cette idée, ils prirent un jour la résolution désespérée d'égorger leur enfant, & l'on trouva le mari & la femme pendus dans la même chambre. Il y avoit à leurs pieds, une lettre, où ils exprimoient les motifs de ce suicide; ils y disoient qu'ils avoient cru rendre un service, & donner une marque de tendresse à leur enfant, en le délivrant d'un monde où ils n'avoient pas trouvé de compassion pour eux-mêmes.

Les guerres de ce règne, contre la France, sont trop connues, pour que nous en parlions. Les tentatives du *Prétendant*, pour remonter sur le Trône de ses pères, sont un épisode bien intéressant dans l'Histoire de *Georges II.* Après la bataille de Culloden, le malheureux *Charles Edouard* erroit de montagnes en montagnes, tandis qu'on massacroit de sang froid ses courageux défenseurs. Son asyle ordinaire étoit dans les caves, dans des chaumières. Sans suite, il étoit à la merci des paysans, qui pouvoient

le plaindre , & non le soutenir. Il se cachoit dans les forêts , avec un ou deux compagnons de ses disgraces , continuellement poursuivi par les troupes du vainqueur. Sa tête étoit mise à prix ; celui qui l'apporteroit , devoit avoir 30000 liv. *Sheridan* , Irlandois , l'accompagnoit dans toutes ses courses , & lui inspiroit du courage pour supporter ses malheurs , & braver des périls incroyables. Il étoit souvent obligé de confier ses jours à la fidélité de gens inconnus. Un jour , après avoir couru depuis le matin jusqu'à la nuit , pressé par la faim , accablé par la fatigue , il se hasarda d'entrer dans une maison , dont il sçavoit que le maître étoit attaché au parti opposé. *Le Fils de votre Roi* , lui dit-il en entrant , *vient vous demander un morceau de pain & des habits. Je connois votre attachement pour mes adversaires ; mais je pense que vous aurez assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance & de l'état malheureux où je suis réduit. Prenez ces drapeaux qui , pendant quelque temps , ont été mon unique vêtement ; gardez-les. Vous*

*pourrez peut-être me les rendre un jour, lorsque je serai assis sur le Trône de la Grande-Bretagne.* Son hôte fut touché de son infortune, il le secourut, & jamais ne divulgua son secret. Ce fut ainsi qu'il erra pendant six mois, dans les déserts affreux de Glengary, toujours environné d'ennemis, toujours trouvant quelque expédient pour échapper à la captivité & à la mort. Enfin, un particulier de Saint-Malo, payé par ses partisans, arriva à Lochmarnach, où il l'embarqua, & le conduisit en France.

*Georges II* régna long-temps ; il vit encore plus d'une fois les Anglois en guerre avec les François, non seulement en Europe, mais dans l'Asie & dans l'Amérique. L'Auteur de ces *Lettres* convient des torts de sa Nation, qui, au milieu de la paix, & sans déclaration de guerre, commettoit les plus violentes hostilités, & se conduisoit à la manière des Pirates. L'Inde fut le théâtre de toutes sortes de perfidies, qui ont fait détester le nom Anglois. Ils se rendirent encore plus odieux en Amérique, & prépa-

rèrent par leurs vexations & leurs injustices, l'insurrection de leurs Colonies, qui se sont enfin affranchies de leur joug despotique. Le Lord *Littleton* dit expressément que les Anglois firent cette guerre, plutôt en bourreaux, en bouchers, qu'en vrais militaires. Ils avoient commis de pareilles horreurs à la Virginie, & étoient devenus l'exécration des Sauvages, qui les avoient traités d'abord en amis. L'Histoire doit conserver & rappeler avec soin le Discours éloquent, tenu en 1774, par *Logan*, un chef des Shavanèses, à *Dunmore*, Gouverneur de la Province.

« Je demande aujourd'hui à tout  
 » homme blanc, si, pressé par la  
 » faim, il est jamais entré dans la ca-  
 » bane de *Logan*, sans qu'il lui ait  
 » donné à manger; si, venant nud  
 » ou transi de froid, *Logan* ne lui a  
 » pas donné de quoi se couvrir. Pen-  
 » dant le cours de la dernière guerre,  
 » si longue & si sanglante, *Logan* est  
 » resté tranquille sur sa natte, dési-  
 » rant d'être l'Avocat de la paix. Oui,  
 » tel étoit mon attachement pour les

» blancs , que ceux même de ma Na-  
 » tion , lorsqu'ils passaient près de moi,  
 » me montraient au doigt, & disoient:  
 » *Logan est ami des blancs.* J'avois  
 » même pensé à vivre parmi vous ,  
 » mais c'étoit avant l'injure que m'a  
 » faite l'un de vous. Le printemps  
 » dernier, le Colonel *Cressop*, de sang  
 » froid , & sans être provoqué , a  
 » massacré tous les parens de *Logan*,  
 » sans épargner ni la femme ni ses  
 » enfans. Il ne coule plus aucune  
 » goutte de mon sang dans les veines  
 » d'aucune créature. C'est ce qui a  
 » excité ma vengeance. Je l'ai cher-  
 » chée ; j'ai tué beaucoup des vôtres.  
 » Ma haine est assouvie. Je me réjouis  
 » de voir luire les rayons de la paix  
 » sur mon pays. Mais n'allez point  
 » penser que ma joie soit la joie de  
 » la peur. *Logan* n'a jamais senti la  
 » crainte. Il ne tournera pas le dos  
 » pour sauver sa vie. Que reste-t-il  
 » pour pleurer *Logan*, quand il ne  
 » sera plus ? Personne. »

*Logan* se trompoit. Toutes les  
 âmes sensibles qui liront son Discours,  
 l'aimeront & pleureront. Quoi ! ce

sont des Européens, si fiers de leur civilisation & de leur politesse, qui vont instruire au crime & à la corruption les hommes de la nature, & qui rendent cruels ceux qu'ils nomment Barbares ! Non, dans toute l'Histoire d'Angleterre, je ne vois pas un seul caractère d'homme, aussi beau que celui de *Logan*.

Je suis, &c.



## LETTRE VI

*Bibliothèque choisie de Contes , de  
Facéties & de bons Mots.*

*Nouvelles Folies sentimentales , ou  
Folies par amour , précédées de la  
Folle par haine , avec la Bague  
d'Hébé , Conte érotique , pour faire  
suite à la Bibliothèque choisie de  
Contes. A Paris, chez Royez , Li-  
braire , quai des Augustins , 1786.*

**E**NCORE un volume de *Folies sen-  
timentales*, Monsieur ! Je crois qu'à  
force de vous en rendre compte , &  
par conséquent de les lire , je devien-  
drai fou moi-même. Ce qui me paroît  
très-singulier , c'est que l'on ait trouvé  
le secret de faire entrer ces *Folies  
sentimentales* dans la *Bibliothèque choi-  
sie de Contes , Facéties & bons Mots*.  
Je ne trouve pourtant pas le plus  
petit mot pour rire dans ces monu-  
mens déplorables de la foiblesse hu-  
maine , si ce n'est dans la *Folle en pé-  
lerinage*, qui chante une romance assez  
plaisante.



C'est une chose assez commode qu'une *Folle* : on peut lui prêter toutes les extravagances qui passent par la tête. A son réveil , on peut écrire son rêve, l'intituler... comme on voudra , pourvu que le mot de *Folle* ou *Folie* s'y trouve , l'envoyer à l'Imprimeur : cela sera excellent ; & dès-lors , un troisième volume : peut-être au moment où je vous parle, Monsieur, il est sous presse.

Passons en revue toutes ces *Folies sentimentales*.

1°. *La Folle par haine*. Il n'y a point d'amour là-dedans. Mais il y a de la folie ; cela suffit. C'est une jeune Grecque , vendue à un renégat Turc , victime de sa brutalité , & folle depuis ce moment , détestant son indigne maître , & prenant pour un Ange , un jeune Indien qui la délivre , & la ramène en France , mais toujours folle.

2°. *La Folle Pithagoricienne* : voilà un titre imposant. La folie de celle-ci est de voir son amant dans un lièvre , de suivre les chasseurs de l'œil , & de craindre que chaque coup de fusil ne tue celui qu'elle aime.

3°. *La Folle de Beaune* ; par M. le C. Raimond de Narbonne-Pelet. Celle-ci est plus naturelle, & racontée avec grace & avec intérêt. Notre Historien voyageoit, suivi d'un épagneul dont un ami lui avoit fait présent. Il se détourne, & voit son chien entre les bras d'une jeune personne : il descend, redemande son épagneul ; mais cet épagneul a pour maître l'ami de la jeune demoiselle, amant infidèle, dont l'inconstance l'a réduite au désespoir, & l'a rendue folle. Le Voyageur la reconduit à son Château, retourne à son régiment, ramène son ami aux pieds de sa maîtresse. Celle-ci recouvre sa raison, mais refuse d'épouser son amant, & meurt de chagrin.

4°. *La Folle de Paris*. Celle-ci ne voit pas son amant dans un lièvre, mais dans une poupée : le véritable amant reparoit, mais avec un bras de moins & la mâchoire emportée ; elle l'en aime davantage, & recouvre la raison & le bonheur.

5°. *La Folle en pèlerinage*, folle indéfinissable, qui erre de Château en

Château, se fait admirer & plaindre tout-à-la-fois.

6°. *L'Histoire de Juliette*. C'est l'épisode délicieux de *Marie*, dans le *Voyage sentimental* de *Sterne*. C'est bien l'anecdote la plus intéressante de ce Recueil. Seulement, je ne sçais pourquoi, le Traducteur défigure les noms de *Marie* & d'*Elise*, & leur substitue ceux de *Juliette* & de *Lisette*. Le changement n'est pas heureux.

7°. *La Folle de St. Joseph* & *La Felle du Pont-Neuf*, étoient dans le volume précédent ; & je suis étonné qu'on les ait remises dans celui-ci.

8°. *Aimée du Maître* fait frémir d'horreur ; & c'est moins l'histoire d'une folle que celle d'un scélérat.

9°. *La Bague d'Hébé*, ou *la nouvelle Cithère*, *Histoire de nos jours*, n'a rien de commun avec les *Folies sentimentales*. Mais en fait de Recueil, on n'y regarde pas de si près : l'Héroïne de cette Histoire est *Hébé* : *Hébé* avoit succédé à *Psyché* : Abandonnée par l'Amour, elle le cherche par-tout. Elle croit le trouver à *Cithère* ; mais

*Cythère* n'est qu'un désert : elle y trouve *Mercury*, mais sans le reconnoître. Celui-ci l'interroge ; & elle lui raconte naïvement ses amours : ces détails sont agréables.

« *Durant les ardeurs du jour, assis*  
 « *sous les ombrages, nous tressions*  
 « *l'un pour l'autre, des guirlandes ;*  
 « *ou nous enlacions de tendres osiers,*  
 « *destinés à servir de prisons à des*  
 « *oiseaux que nous allions inviter à*  
 « *leur perte avec des appeaux perfides.*  
 « *Ce n'étoit pas pour nous plaire à*  
 « *voir des compagnons de notre es-*  
 « *clavage ; nous étions pris. Mais*  
 « *nos liens étoient tels, que nous*  
 « *ne nous appercevions pas de la*  
 « *perte de notre liberté ».*

« *Au soir, lorsque l'aimable mère de*  
 « *mon amant faisoit luire au haut des*  
 « *cieux, l'étoile des amours, nous re-*  
 « *tournions aux hameaux de Tempé :*  
 « *nous nous mêlions dans les veillées*  
 « *des bergers. Les jeunes filles cordon-*  
 « *noient des lacets, filaient la dépouille*  
 « *des brebis, ou recousoient les panne-*  
 « *tières, ou teignoient les rubans des*  
 « *houlettes : les vieilles bergères fil-*

dèle, Monsieur, aux paraboles que je vous annonce : il est touchant de voir un Auteur célèbre par sa profonde érudition, & par de savants écrits, descendre au simple apologue, & par des histoires simples & quelquefois enfantines, consacrer les loisirs de ses dernières années à l'instruction & à l'amusement de la jeunesse. Le *Tableau* & les *Oranges* réunissent sur-tout ce mérite, mais rien ne m'a fait autant de plaisir que cet entretien d'un Prieur avec le Jardinier du Couvent.

LE PRIEUR.

Il y a long-temps que je suis & que j'observe avec intérêt toutes vos opérations dans votre jardin. Sçavez-vous pourquoi ?

LE JARDINIER.

C'est apparemment que cela vous amuse.

LE PRIEUR.

J'y trouve mieux que de l'amusement. J'y trouve des instructions.

LE JARDINIER.

Est-ce que vous avez envie d'apprendre le jardinage ?

LE PRIEUR.

Ce n'est pas cela. Mais il me semble que la culture d'un jardin nous offre une image parfaite de la culture de notre ame.

LE JARDINIER.

Je ne vous entends pas.

.....

LE PRIEUR.

Je suppose qu'on vous donne un terrain en friche, pour y former un jardin. Avant que d'y rien semer ou planter, vous commencerez sans doute par en arracher les ronces, le épines & toutes les mauvaises herbes dont il est couvert.

LE JARDINIER.

Assûrément, c'est la première chose qu'on fait; sans cela, on semeroit & on planteroit inutilement

LE PRIEUR.

Hé bien, mon enfant, c'est ainsi que lorsqu'un homme entreprend de devenir vertueux, après avoir croupi dans le vice; il faut qu'il commence par arracher de son ame toutes les mauvaises habitudes qui s'y sont enracinées, & qui empêcheroient

les semences de vertu d'y germer & d'y fructifier.

. . . . .

LE PRIEUR.

Dites-moi, mon enfant, lorsque vous semez vos graines, vous contentez-vous de les répandre sur la surface de votre terrain.

LE JARDINIER.

Non, vraiment, j'ai grand soin de les recouvrir de terre. Cela empêche que les oiseaux ne viennent se jeter dessus & les manger ; & cela leur aide à germer & à prendre.

LE PRIEUR.

C'est l'image de ce que l'on doit faire à l'égard de la parole de Dieu. Si vous vous contentez de l'écouter dans le moment où l'on pèche, cette divine semence reste pour ainsi dire à découvert sur la surface de votre âme ; & les distractions auxquelles vous vous livrez aussi-tôt, sont comme autant d'oiseaux qui l'enlèvent.

Cette conversation, moins agréable sans doute, est un peu plus instructive que l'Épître de *Boileau* à son Jardinier d'Auteuil ; cet entretien est fait

pour l'enfant, il est fait pour le peuple ; & c'est la portion la plus intéressante , peut-être , à coup sûr , la plus nombreuse : on a fait bien des Livres pour la jeunesse , peut-être trop ; mais on n'en a pas fait assez pour le peuple. Il peut lire celui-ci sans peine & sans danger ; le pieux Auteur aura les bénédictions du peuple , les applaudissemens du public.

Je suis , &c.

---

LETTRE AU RÉDACTEUR de  
l'Année Littéraire.

Verdun le 4 Janvier 1787.

**I**L vient d'arriver un événement aux environs de cette Ville , dont les suites font regretter que le Gouvernement n'ait point encore jetté son attention si vigilante sur les Provinces éloignées.

Hier mercredy 3 , à six heures du matin , 45 personnes , dont 42 femmes ou filles , étant dans une barque sur la Meuse au Village de Sacey , entre Stenay & Dun-le-Roy , ont été sub-



mergées. Le *Pontonier* & son fils se sont sauvés à l'aide de la corde. Les secours n'ont pu être portés promptement à ces infortunés ; on ignore l'usage des machines fumigatoires. Un étranger , passant en poste , en ayant demandé une , personne n'a pu lui répondre. Il est remonté dans sa voiture , les larmes aux yeux , en disant que les corps relevés n'étoient qu'asphixiés , & qu'avec la fumée de tabac on les retireroit de cet état.

Cet événement plonge dans la douleur des Villages entiers. Votre Journal, MONSIEUR, a toujours été le dépôt des sentimens des bons citoyens. Rendez ma Lettre publique ; & plût à Dieu qu'elle puisse attirer en notre Province , le regard bienfaisant du Monarque , & qu'il ordonne que la Boëte de M. *Pia* soit déposée dans tous les Villages , avec le Livre qui contient le procédé de M. *Gardanne*.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Votre très-humble & très-obéissant  
Serviteur , C..... , Avocat au Par-  
lement de Paris.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE VIII.

*Zélie dans le désert ; par Madame D....  
2 vol. in-8°. A Londres ; & se trouve  
à Paris , chez Belin , rue Saint-  
Jacques ; Desenne , au Palais Royal ;  
& Royez , quai des Augustins.*

**N**ous avons , Monsieur , un Roman célèbre , dont le Héros , jetté par la tempête dans un isle déserte , pourvoit lui-même à tous ses besoins par sa seule industrie , & parvient , à force de travail & de patience , à répandre quelques agrémens sur cette affreuse solitude , si contraire à la nature de l'homme. Le tableau de *Robinson*

N°. 4. 23 Janvier 1786. G

*Crusoë* dans son île , est un des plus intéressans , un des plus moraux que le génie philosophique ait jamais tracés. Il fait sentir vivement aux individus rassemblés , les avantages infinis qu'ils retirent de leur union & de leur dépendance réciproque ; par combien de peines & de fatigues incroyables , l'être solitaire n'est-il pas obligé d'acheter la moindre des commodités que la société fournit abondamment & à peu de frais : *Robinson* , qui sue & se tourmente pendant des années entières pour tourner une table , pour façonner un panier , pour faire une chaise , avertit l'homme social du bonheur de sa situation , bonheur dont il jouit comme de la santé , sans y penser & sans en connoître le prix. L'homme qui pense , ne se suffit donc pas à lui-même ; il n'y a que le sauvage réduit à l'instinct de la brute , qui n'ait pas besoin de communiquer avec les êtres de son espèce ; & comme l'a dit d'une manière sublime un des plus célèbres Philosophes de l'antiquité , il n'appartient qu'à un Dieu ou à une bête féroce de vivre

seul. Quoiqu'en disent de vains déclamateurs , & des sophistes frénétiques , la société est donc l'état le plus convenable à l'humanité, l'état le plus noble & le plus heureux ; & le plus méchant , comme le plus infortuné des hommes , est celui qui , même au milieu d'une nombreuse société , cherche à s'affranchir de tous ses liens , celui qui , jetté dans cette grande famille , n'y tient par aucun sentiment ; par aucun devoir , & qui , environné de la foule de ses semblables , est parfaitement seul.

Mais revenons au livre de Madame D..... Le titre auroit pu faire soupçonner quelque rapport entre *Zélie dans le désert* & *Robinson dans son île*.

On auroit pu s'imaginer que l'Auteur françois avoit voulu appliquer à une femme, ce que l'Auteur anglois attribue à un homme ; on se tromperoit.

Les deux ouvrages n'ont absolument rien de commun , ni pour les situations , ni pour le but moral , comme vous pourrez en juger , Monsieur , par l'esquisse que je vais vous tracer du plan & des principaux incidens que

présente le Roman de *Zelie dans le désert*.

*Zelie* née à Londres, d'un père anglois & d'un mère françoise, envoyée à Paris par ses parens, chez son ayeule maternelle, & bientôt après ayant perdu sa mère, éprouve beaucoup de tracasseries & de contrariétés très-cruelles pour son cœur, mais assez communes dans les Romans, & peu intéressantes pour le lecteur : enfin, elle quitte la France, & s'embarque avec le Chevalier de *Marsfeld* son père, & le Comte d'*Ermancour* son amant, pour aller se marier aux Indes. Elle est accompagnée dans ce voyage, par une tendre & malheureuse amie, appelée *Nina de Lizadie*, fille d'un Gentilhomme Normand, forcée d'aller cacher sa honte & sa douleur dans une terre étrangère, parce qu'elle porte dans son sein le gage de l'amour de *Sir George*, Baronet anglois, à qui sa famille n'avoit pas permis de l'épouser. Le vaisseau battu d'une violente tempête à la hauteur de Sumatra, se brise sur la pointe d'un rocher : *Zelie* revenue de son évanouissement, se

trouve seule sur ce rocher ; bientôt après elle rencontre *Nina* sa compagne ; mais son père & son amant ne paroissent point : ces deux femmes abandonnées de toute la nature , passent la nuit dans des tranfes mortelles , exposées à la voracité des bêtes sauvages. Mais le lendemain , le hazard leur offre un asyle qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre. Un amant désespéré de la mort de sa maîtresse , avoit fait embaumer son corps , & lui avoit élevé un monument dans cette forêt ; pour ne point quitter après sa mort , celle qu'il avoit tant aimée pendant sa vie , il avoit fait construire auprès du monument , un logement commode , & l'avoit abondamment pourvu de tout ce qui peut contribuer aux besoins & aux agrémens de la vie ; il avoit fait cultiver à l'entour une portion considérable de terre , & vivoit enseveli dans cette retraite , inconnu au reste du monde , & tout entier à sa douleur. Le solitaire , qui étoit alors un homme âgé de plus de 50 ans , reçut fort bien nos deux infortunées : *Nina* accoucha chez lui d'une

petite fille , qu'elle nomma *Ninette* , & mourut bientôt après. *Zelie* resta seule avec *Ninette* & le solitaire , qui ne cessa de la traiter avec beaucoup de respect. Mais cet homme disposé à la tendresse par la mélancolie & la douleur profonde dont son cœur étoit accablé , éprouva l'effet presque infail-  
 lible de la vue continuelle du même objet : il oublia insensiblement un cadavre inanimé , pour s'occuper d'une femme charmante , qui frappoit sans cesse ses regards. Il devint amoureux de *Zelie* ; mais la mort la délivra bientôt de cet amant suranné , qui lui seroit devenu fort incommode. Voilà donc *Zelie* absolument seule dans ce désert , occupée de l'éducation de la petite *Ninette* ; & pleurant continuellement le sort de son père & de son amant : le tableau de son petit ménage , de ses soins domestiques , de ses amusemens champêtres , est très-agréable & très-intéressant ; on aime sur-tout les détails de l'éducation de *Ninette* , & les naïvetés de cette petite fille , qui demande si les hommes sont aussi jolis que son petit chat , & qui

apporte à *Zelie* un lapin , croyant que c'est *M. d'Ermancourt*.

Enfin , *Zelie* retrouve son amant qui , depuis tant d'années , s'épuisoit en recherches inutiles : mais la douceur de ce premier moment est empoisonnée par la jalousie. *Ninette* , qui appelle *Zelie* sa maman , fait croire à *M. d'Ermancourt* que sa maîtresse lui a été infidelle ; il s'éloigne d'elle sans vouloir s'éclaircir ; l'amour & le repentir le ramènent bientôt à ses pieds ; il apprend la vérité , obtient son pardon ; & dès-lors , les deux amans se livrent aux transports mutuels de la joie la plus vive. *Zelie* cependant sentoit combien sa situation étoit critique & délicate ; elle n'étoit point mariée , & se trouvoit seule , dans une forêt , avec son amant : quelque respectueux , quelque honnête que fut *M. d'Ermancourt* , il étoit homme , il étoit amoureux ; & vivant continuellement avec une femme qu'il adoroit , il réprimoit avec peine l'impétuosité de ses desirs ; sa vie n'étoit qu'une suite d'efforts & de combats pénibles dont *Zelie* s'apercevoit elle-même , & qui la fai-



soient cruellement souffrir. Pour abrég<sup>r</sup> leurs tourmens , les deux amans prennent le parti de se marier à la face du ciel , sans autre témoin que le fidèle *Jérôme* , domestique de M. d'*Ermancour* , & la petite *Ninette* : cette cérémonie rétablit le calme dans la société ; mais il n'est point de désert qui mette à l'abri des peines & des chagrins : & qui pourra espérer des jours sereins & paisibles , puisque quatre personnes réunies au fond d'une forêt solitaire, éprouvent les plus cruelles contradictions ! Il sembloit que rien ne pouvoit altérer le bonheur des deux époux ; mais la charmante *Ninette* , cette chère élève de *Zélie* , commençoit à se dégoûter de la solitude ; elle avoit entendu parler des mœurs & des plaisirs des pays habités ; elle avoit vu des ajustemens & des parures qui venoient de ces pays là , & son jeune cœur s'ouvroit à des passions très-naturelles à son âge.

« Mon cher *Jérôme* , disoit-elle au  
 » domestique de M. d'*Ermancour* ,  
 » vous qui avez vécu si long - temps  
 » dans ce monde , vous devez en

» connoître les usages. Apprenez-moi  
 » comment les personnes de mon âge  
 » sont traitées dans ces grandes  
 » villes où les maisons sont en si  
 » grand nombre , qu'on peut à pein-  
 » les compter , & où les rues sont tou-  
 » jours remplies d'un peuple innom-  
 » brable qui va & vient. Vous les  
 » avez tous connus sans doute ; vous  
 » leur parliez , quand vous les ren-  
 » contriez. Je m'imagine que cela  
 » doit être drôle , de courir çà & là  
 » dans les rues ».

» Mais, Mademoiselle , vous n'iriez  
 » pas courir dans les rues , si vous  
 » étiez dans le pays de votre maman  
 » Les personnes de votre condition  
 » & de votre âge sur-tout , ne sortent  
 » qu'en voiture , avec leur mère ou  
 » leur gouvernante. — Ah ! je connois  
 » ces voitures , j'en ai entendu parler  
 » à maman ; c'est comme une petite  
 » chambre où l'on est assis près d'une  
 » fenêtre , n'est-ce pas , M. Jérôme ?  
 » Je comprends bien cela : mais je ne  
 » vois pas si bien , comment cette  
 » petite chambre est portée dans les  
 » rues , par des animaux assez forts

» & en même temps assez doux pour  
 » se laisser conduire tranquillement  
 » par un seul homme , sans faire au-  
 » cun effort pour se débarrasser d'un  
 » si lourd fardeau. Mais ce n'est pas  
 » ce qui m'intéresse le plus de toutes  
 » ces merveilles que j'entends conter  
 » à M. d'Ermancour , quand il cause  
 » avec maman. Ce sont ces assemblées  
 » brillantes que je voudrois voir. C'est  
 » tout ce beau monde bien paré , qui  
 » danse au son de plusieurs instru-  
 » mens , dans de grandes chambres  
 » bien ornées , où l'on trouve tous  
 » les plaisirs rassemblés ; où chacun  
 » choisit celui qui convient le mieux  
 » à son âge & à son caractère.... Moi ,  
 » par exemple , je danserois , pendant  
 » que maman causeroit avec M.  
 » d'Ermancour ; & nous serions tous  
 » contents ».

Un jour *Zélie* trouva *Ninette* seule  
 & rêveuse , qui venoit de donner la  
 liberté à plusieurs petits oiseaux qu'elle  
 élevoit avec grand loin : elle croyoit  
 leur avoir rendu service ; mais *Zélie*  
 la détrompa. « Comment , je n'ai pas  
 » rendu ces petits êtres heureux ?

» Non, ma fille, vous les avez livrés  
 » à leurs ennemis. Vous les avez  
 » abandonnés à eux-mêmes, après  
 » leur avoir donné une éducation qui  
 » va les faire périr misérablement. Ils  
 » ne sçauront pas chercher leur nour-  
 » riture, étant accoutumés à la trou-  
 » ver à leur portée, toutes les fois  
 » qu'ils en ont besoin. Ils ne sçauront  
 » pas se garantir des embûches de leurs  
 » ennemis, parce qu'ils ont vécu ici  
 » sans aucun danger. Enfin, ils ne sont  
 » plus faits pour vivre avec leurs sem-  
 » blables ; & voilà, ma fille, ce que  
 » vous n'avez pas prévu, lorsque vous  
 » avez suivi avec précipitation les  
 » mouvemens de votre cœur. Au  
 » reste, le motif en est si bon, que  
 » je ne puis vous le reprocher, -- Je  
 » ne me reproche rien non plus,  
 » dit-elle. J'espère qu'ils reprendront  
 » l'habitude de vivre en liberté. D'ail-  
 » leurs, les jeunes n'ont-ils pas avec  
 » eux leur père & leur mère ? »

*Zélie* remarquant dans les ré-  
 ponses de *Ninette* de l'humeur & de l'  
 défiance, en est vivement affectée  
 jusqu'à répandre des larmes. « Vo

» pleurez , maman , me dit-elle : hélas !  
 » c'est moi qui vous chagrine. Vous  
 » seriez heureuse sans moi. --- Le crois-  
 » tu , ma chère amie ? --- Oui , maman ,  
 » je le crois. Vous êtes si bien ici.  
 » Vous y avez tout ce que vous désirez.  
 » M. d'Ermancour fait votre bonheur ,  
 » & vous faites le sien. Moi , je ne  
 » fais celui de personne. Je suis seule  
 » à présent , seule dans un désert ,  
 » répéta-t-elle , en regardant le côté  
 » de la forêt. Si j'étois dans le monde ,  
 » je chercherois une amie ; j'aurois  
 » des compagnes de mon âge , qui  
 » causeroient avec moi ».

Enfin , à force d'égards & d'atten-  
 tions , on parvient à réconcilier *Ninette*  
 avec la solitude ; mais une autre passion  
 non moins dangereuse , succède au goût  
 de la dissipation & du monde ; elle  
 devient amoureuse de M. d'Erman-  
 cour , le seul homme aimable qu'elle  
 eût jamais vu ; le seul que son cœur  
 tourmenté du besoin d'aimer , pût  
 choisir pour objet de ses affections.  
 Rien ne dispose plus à l'amour que  
 la retraite : les femmes dissipées ne  
 connoissent point cette passion : la

tourbillon des plaisirs où elles vivent, ne permet pas à un sentiment profond, de germer dans leur ame ; la multitude des objets agréables qui frappent continuellement leurs regards, empêche qu'aucun ne laisse une impression durable. Dans les capitales, habitées par un peuple immense, on ne connoît que le luxe, la vanité & la débauche ; l'amour est absolument ignoré & même ridicule ; c'est dans quelque hameau solitaire, c'est au fond d'une petite ville presque déserte, qu'il exerce encore son empire. Les femmes de Paris, entourées de très humbles esclaves, corrompues par la flatterie & par la mollesse, essentiellement frivoles, lors même qu'elles affectent le plus d'enthousiasme pour des connoissances solides & importantes, dégoûtées de l'intrigue par l'extrême facilité qu'elles y trouvent, & de tous les amusemens, par l'abus continuel qu'elles en font ; les femmes de Paris sçavent plaire, & ne sçavent point aimer : elles ont des goûts, des idées, des caprices, mais point de passion : elles en sont presque réduites aux seules jouissances de l'amour.

propre ; & si elles prennent un amant ,  
c'est par air , par orgueil , pour le  
plaisir de l'enlever à une autre femme ,  
ou pour suivre la mode ; l'amour n'en-  
tre pour rien dans de pareils arran-  
gemens , presque aussitôt rompus que  
formés :

Amour est mort : le pauvre compagnon  
Est enterré sur les bords du Lignon ;  
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.

*La Bruyère* a fort bien dit : « pour  
» la femme du monde , un jardinier  
» est un jardinier , un maçon est un  
» maçon. Pour quelques autres plus  
» retirées , un jardinier est un homme ,  
» un maçon est un homme.

On conçoit combien *Zélie* est affli-  
gée de trouver une rivale dans son  
élève chérie : *M. d'Ermancour* est en-  
core plus désespéré , parce que sa  
juste tendresse pour son épouse , ne  
l'empêche pas d'être extrêmement sen-  
sible au trouble que sa présence excite  
dans un jeune cœur. La naïveté de  
*Ninette* ajoute à l'intérêt qu'elle ins-  
pire , mais ne la rend que plus em-

barrassante encore : elle n'a point d'art , elle ne sçait point cacher ses sentimens , elle ne distingue point l'amour de l'amitié , elle ignore ce que c'est que la fidélité conjugale ; elle découvre ingénument son amour ; elle devient pressante , & fait des avances qu'une femme , avec un peu d'usage , ne se permet jamais , & qui mettent M. d'Ermancour dans une situation très-pénible : mais il faut entendre parler elle-même cette charmante enfant. Un soir elle se trouve seule au jardin avec son ami , qui veut se retirer. « Mais mon bon ami , lui dit-elle , pourquoi voulez-vous que nous rentrions ? Restons ici. Il fait si beau. Vous n'aimez donc pas à être seul avec moi. Je le vois bien. Je vous ennuie apparemment..... Mais comment cela se peut-il , si vous m'aimez comme vous le dites ? Je n'y comprends rien. Expliquez-le-moi : nous avons du temps ; maman ne reviendra pas si-tôt. Entre nous , mon bon ami , elle me gêne quelquefois. Je ne suis pas si libre avec vous , quand elle est pré-



» sente. D'ailleurs, vous êtes toujours  
 » occupé à la regarder, à l'applaudir  
 » dans tout ce qu'elle fait. Comme  
 » vous l'embrassez de bon cœur ! Il  
 » me semble que vous ne m'embrassez  
 » pas avec autant de tendresse.... Oh !  
 » non, vous ne m'aimez pas comme  
 » je vous aime. Vous ne sçavez pas  
 » comme je suis malheureuse, depuis  
 » que vous m'avez repoussée si dure-  
 » rement dans le bois. Je n'ai pas eu  
 » un instant de gaieté. Eh ! m'avez-  
 » vous demandé une seule fois ce qui  
 » m'attristait ? Non, vous ne vous  
 » inquiétez pas de moi. Vous êtes  
 » peut-être fâché que je vous aime.  
 » Ah ! si cela est, ne me le dites pas,  
 » ne me le dites jamais. --- Charmante  
 » enfant, dit M. d'Ermancour, en la  
 » prenant dans ses bras, ne m'accusez  
 » pas d'indifférence ». Et après l'avoir  
 » pressée sur son sein, il s'éloigne de  
 » quelques pas pour cacher son trouble,  
 » & les larmes que l'amour & le repentir  
 » faisoient couler. *Ninette* au désespoir  
 » de l'avoir affligé, se précipita à ses  
 » pieds pour lui demander pardon.....  
 » Laisse-moi, ma bonne & tendre

» amie , lui disoit-il , en la repoussant  
 » doucement avec la main ; laisse-  
 » moi ; je ne t'aime que trop. — Que  
 » trop ! . . . . Ah ! je suis donc bien  
 » méprisable , puisque tu crains de  
 » m'aimer. Quoi ! tu te reproches la  
 » tendresse ou plutôt la pitié que je  
 » t'inspire. — Oui , trop aimable  
 » enfant , oui , je me reproche les  
 » sentimens que tu m'inspires. Ah ! si tu  
 » sçavois ce qu'il m'en coûte... Hélas !  
 » plains - moi de t'aimer trop , ma  
 » bonne amie ; plains - moi , au lieu  
 » de m'accuser d'indifférence... — O  
 » Dieu , mon cher ami , que tu mets de  
 » trouble & d'inquiétude dans mon  
 » ame ! »

Voilà donc l'harmonie de la petite  
 société rompue par une passion qui  
 ne s'accorde point avec celle des au-  
 tres : ce sont aussi les passions de cette  
 espèce , qui troublent l'ordre de la  
 grande société , & produisent tous  
 les maux du monde moral. Voilà  
 M. d'Ermancour qui , pour éviter la  
 vue & les tête-à-tête de *Ninette* , passe  
 tous les jours à la chasse. Voilà *Ninette*  
 qui s'égare de son côté , dans le plus

épais de la forêt, seule & rêveuse, toute entière à son amant, tandis que *Zelie* privée de la société de son époux & de son amie, charmé sa douleur en s'occupant de l'éducation de ses enfans.

Heureusement que *M. d'Ermancour* s'étant égaré à la chasse avec son fidèle *Jérôme*, parvient au sommet d'une montagne, d'où il découvre un pays habité ; *Ninette* écoute avidement le récit qu'il fait de cette découverte, & forme aussi - tôt le projet d'aller chercher ce monde nouveau ; elle l'exécute avec une intrépidité peu ordinaire à son sexe & à son âge ; elle part, avec un petit paquet sous le bras, une tourterelle chérie sur la main ; & après bien des fatigues, arrive dans un canton du Royaume d'Achem. Sa beauté surprend tous ceux qui la rencontrent : le Roi d'Achem, sur le rapport qu'on lui en fait, veut l'avoir dans son ferrail ; mais un bon Négociant hollandois la soustrait à ce danger, en lui donnant un asyle honnête au sein de sa famille.

*Ninette*, en s'éloignant du désert, emporte avec elle les vœux & l'inté-

rét du lecteur ; on oublie les deux époux dans leur solitude , pour s'occuper uniquement des aventures de cette charmante fugitive. *Zelie* & *M. d'Ermancour* ne sont plus les Héros du Roman ; c'est *Ninette* qui fixe toute l'attention ; l'épisode fait perdre de vue la fable principable , ce qui est un défaut essentiel.

*M. Sping* (c'est le nom du bon hollandois ) a un fils très-aimable qui devient éperdument amoureux de *Ninette* , & qui parvient à s'en faire aimer ; mais comment se flatter que ses parens consentent à l'unir à une étrangère , à une inconnue , sans famille , & dont la naissance même est une tache aux yeux de la société. *Ninette* déjà assez instruite de tous les préjugés qui s'opposent à son bonheur , cherche à étouffer sa passion naissante ; mais la famille du bon Hollandois , enchantée des graces , de l'esprit & des nobles sentimens de *Ninette* , passe par-dessus toutes ces difficultés ; & son mariage avec le jeune *Sping* est résolu. La générosité de ces honnêtes gens est bientôt récompensée ; *Ninette*

trouve son père dans le *Lord Harture*, autrefois Baronnet de *Konisberg* : le jeune Hollandois, qui, auparavant faisoit sa fortune, devient un parti fort au-dessous d'elle : le *Lord* ne rompt cependant point le mariage, mais il veut le différer jusqu'à ce que l'amant de sa fille, par ses travaux & ses services, ait acquis l'illustration qui lui manque. *M. de Marsfeld*, père de *Zélie* qu'on croyoit mort, se rencontre aussi dans le même endroit : celui-ci est fort mécontent, quand il apprend que sa fille vit dans un désert avec son amant qui, suivant les usages de la société, n'est pas son époux légitime : *Ninette* vient à bout de l'appaiser. On va au désert. Les deux époux se jettent aux pieds de *M. de Marsfeld*, lui présentent ses petits enfans, & obtiennent leur pardon ; *Zélie* parvient aussi à persuader au *Lord Harture* de ne pas sacrifier plus long temps à un vain préjugé, le bonheur d'une fille chérie. Voilà tout le monde heureux. L'Auteur pouvoit s'en tenir là : mais il a voulu ramener son Héros dans sa patrie,

M. d'Ermancour arrive en Normandie avec son épouse; il y retrouve son père & sa mère accablés de vieillesse, & qui depuis long-temps n'espéroient plus le revoir : l'accueil qu'il reçoit de ses chers parens n'est pas l'endroit le moins touchant de cet ouvrage.

Il y a dans ce Roman un assez grand nombre de situations intéressantes; mais il n'offre pas un intérêt général, bien suivi, & bien soutenu. Du moment que les deux amans se retrouvent dans le désert & se marient, n'importe comment, on est tranquille sur leur sort. Le mariage est la fin naturelle de tout Roman d'amour : quoiqu'on désire de sçavoir s'ils sortiront de ce désert, on ne les trouveroit point malheureux, quand ils seroient forcés d'y rester ensemble; l'essentiel étoit qu'ils fussent unis, & ils le sont. Il a donc fallu remplir les deux tiers du Roman des aventures de *Ninette*, qui n'est qu'un personnage subalterne : cette duplicité, jointe à la prolixité de la narration & à la multitude des discours dont elle est composée, est le seul reproche que la critique puisse

faire à cette production. On sent que l'Auteur a voulu imiter la manière de *Richardson* ; mais il n'offre pas toujours cette force, cette vérité, cette justesse de dialogue, cette peinture des mœurs & des caractères qui fait du Roman de *Clarisse* un véritable Drame. Ces défauts sont couverts par une prodigieuse abondance de sentimens tendres, honnêtes & délicats, par une foule de traits touchans pris dans la nature, par la douceur, l'élégance & le bon goût du style : si l'ensemble est défectueux, on en est dédommagé par le charme des détails. Les gens de l'art ne seront pas toujours satisfaits du plan & de la marche de l'ouvrage ; mais tous les cœurs sensibles ne le liront point sans être attendris, & sans aimer l'Auteur.

Je suis, &c.



## LETTRE IX.

*Nouveaux Synonymes François, ouvrage dédié à l'Académie Française; par M. l'Abbé Roubaud, 4 vol. in - 8°. A Paris, chez Moutard, Imprimeur - Libraire de la REINE, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.*

### SECOND EXTRAIT.

**D**ANS cette seconde partie de nos observations sur un ouvrage qui en demanderoit de très-étendues, nous nous bornerons aux mots nouveaux que l'Auteur voudroit introduire dans notre langue, & à relever quelques fautes contre cette même langue; car les inadvertences en fait de style & de langage, deviennent des fautes dans un Livre de Grammaire.

Ce qui a égaré M. l'Abbé Roubaud, comme beaucoup d'autres Grammairiens, dans la formation de quelques



nouveaux mots , c'est l'erreur de tout rapporter à des règles métaphysiques , une sorte d'obstination à ne se départir jamais de l'analogie , & une forte prévention contre l'autorité de l'usage. Pour s'en convaincre , il suffit d'entendre comment il s'explique sur ce sujet.

« Je ne le dissimulerai pas , dit-il ,  
 » il me semble que c'est une timidité  
 » puérile que de s'abstenir d'un mot  
 » clair , expressif & nécessaire , par  
 » la seule raison qu'on ne le dit pas.  
 » Ne confondons pas l'usage avec  
 » la langue même : la langue a un  
 » fonds de richesses ; & l'usage puise  
 » dans ce fonds , avec plus ou moins  
 » d'abondance. Le meilleur usage n'est  
 » pas celui qui n'en tire qu'une cer-  
 » taine quantité déterminée de mots ;  
 » c'est celui qui en tire la plus grande  
 » quantité possible de mots propres  
 » & convenables , pour exprimer  
 » la plus grande quantité possible  
 » d'idées distinctes.... C'est sur-tout  
 » la timidité des esprits qui fait la ti-  
 » midité de la langue ; c'est sur-tout  
 » l'ignorance des valeurs & des res-  
 » sources

» sources de la langue , qui produit  
 » cette timidité des esprits. Le génie  
 » d'une langue se fixe , & il devient  
 » invariable ; l'usage n'est jamais inva-  
 » riablement fixé , & il faut s'élever  
 » au-dessus de l'usage pour enrichir  
 » & perfectionner la langue ».

M. l'Abbé *Rombaud* insiste souvent sur ces idées , & dans la Préface , & dans tout le cours de son Livre. Il ne seroit peut-être pas difficile de le désabuser de son opinion , en lui faisant envisager l'*usage* sous un autre point de vue. L'usage , en fait de langue , ne peut être que l'accord des meilleurs Ecrivains & des hommes les plus polis d'une Nation , pour adopter ou rejeter certains mots. C'est une oreille fine & délicate ; c'est un goût exercé qui les guident en cela , & qui les rendent les arbitres du langage. Il est facile de forger de nouveaux termes , & ce ne sont pas les mauvais Ecrivains , ni les gens du monde le plus mal élevés , qui sont les plus timides pour introduire ces innovations. Comme il y a beaucoup de gens , même parmi les sçavans ,

qui ont l'oreille dure & un goût fantasque ; si chacun d'eux étoit le maître de faire recevoir les mots qu'ils fabriquent , ou par orgueil , ou par impuissance de mettre en œuvre les véritables richesses de la langue ; cette langue , qui n'a été épurée & fixée qu'avec tant de peine , retomberoit bientôt dans la barbarie d'où on l'a tirée. Les gens de goût & de génie ne sont pas les plus hardis à innover , parce qu'ils ont l'oreille plus difficile , parce qu'ils savent que l'euphonie est la maîtresse du langage , & que dans un idiome déjà manié & fixé par tant de gens habiles , il y a très-peu de ces termes qu'on croit nouveaux , qui n'ayent été proposés & rejetés. Si par hasard ils en découvrent qui peignent une idée ou un sentiment , & qui plaisent à l'oreille , l'usage les a bientôt adoptés : tel est le mot *bienfaisance* & quelques autres semblables , qui ont été si bien accueillis , sitôt qu'ils ont paru. Nous ne parlons pas des termes de Sciences ; il est certain qu'une découverte , une invention , une expérience , une ma-

comme nouvelles exigent des mots nouveaux ; à cet égard , les Savans ont toujours été les maîtres d'en composer , & de convenir entr'eux de la signification qu'ils y vouloient appliquer. L'usage alors en est borné au langage scientifique ; & c'est l'affectation de les transporter dans le langage du monde & des Belles-Lettres , qui rend le style pédantesque & précieux , affectation qui caractérise particulièrement notre siècle , & dont M. l'Abbé *Roubaud* se plaint lui-même avec force , dans plusieurs endroits de ses *Synonymes*. Reprenons maintenant ses raisons l'une après l'autre , & voyons à quoi elles se réduisent.

« Il me semble que c'est une timidité puérile , que de s'abstenir d'un mot clair , expressif & nécessaire , par la seule raison qu'on ne le dit pas ».

Si ce mot ne se dit point , parce que les bons Ecrivains l'ont rejeté , & que l'usage ne l'a point admis , il faut bien qu'un tel mot ait choqué l'oreille des gens de goût , ou le génie de la langue ; & alors ce n'est pas has-

dielle, c'est affectation, ou obstination, de s'en servir.

« Ne confondons pas l'usage avec la langue même ».

La langue d'une Nation polie ne peut être autre chose qu'une collection de mots adoptés par l'usage.

« La langue a un fonds de richesses; & l'usage puise dans ce fonds avec plus ou moins d'abondance ».

Cela veut-il dire que l'usage reçoit de nouveaux mots, quand ils sont conformes au génie de la langue & à l'euphonie? Alors c'est ce que nous disons. Si l'Auteur entend autre chose, je ne le comprends plus; car les richesses de la langue ne consistent que dans les mots qui ont été & qui sont en usage.

« Le meilleur usage n'est pas celui qui n'en tire qu'une certaine quantité déterminée de mots; c'est celui qui en tire la plus grande quantité possible de mots propres & convenables, pour exprimer la plus grande quantité possible d'idées distinctes ».

Y a-t-il deux usages dans une langue? Il y a le bon usage, & il n'y en

pas de meilleur ; tout ce qui en diffère est abus & mauvais usage. Au reste, il faut entendre par l'usage, tous les mots d'une langue consacrés par les bons Ecrivains. Si les lettres dégénèrent, & que des Ecrivains abbâtardis laissent perdre des termes excellens & usités avant eux, ce n'est plus ce siècle de décadence qui fait autorité ; il faut remonter plus haut pour retrouver le bon usage, & la véritable règle du langage à laquelle on doit se conformer : faites bien attention qu'une langue est beaucoup plus sujette à s'appauvrir par l'abandon des mots anciens, qu'à s'enrichir par la création de mots nouveaux ; & qu'il arrive presque toujours qu'en s'écartant de l'ancien usage, & en négligeant de très-bonnes locutions, on voit la langue se corrompre au milieu d'une foule d'expressions nouvelles. C'est ainsi que les langues grecque & latine s'étoient perdues, & ne se sont retrouvées que dans les meilleurs Ecrivains de la Grèce & de Rome ; le même sort attend la langue françoise.

• C'est sur-tout la timidité des es-

## 274 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» prits qui fait la timidité de la lan-  
» gue ».

Rien n'est plus vrai à certains égards. La langue d'un peuple libre est beaucoup plus hardie que celle d'un peuple esclave ; & c'est le génie hardi des Ecrivains qui forme le génie d'une langue ; mais ce n'est peut-être pas là ce qu'a voulu dire M. l'Abbé *Roubaud*.

« C'est sur-tout l'ignorance des va-  
» leurs & des ressources de la langue,  
» qui produit cette timidité des es-  
» prits ».

Les excellens Ecrivains connoissent très-bien les ressources de leur langue ; il n'y a même qu'eux qui les connoissent ; & les excellens Ecrivains ne sont point des esprits timides : or , nous avons dit qu'il n'appartient qu'à eux de régler l'usage & d'en être les arbitres.

« Le génie d'une langue se fixe ,  
» & il devient invariable ; l'usage n'est  
» jamais invariablement fixé ».

Le génie d'une langue n'est point invariable , puisqu'elle dépend du génie de la Nation qui l'a créée ; si cette Nation change absolument de

caractère & de génie , la langue en changera de même. Le génie de la langue romaine étoit tout-à-fait altéré à la chute de l'Empire ; & le génie de la langue grecque qui se parle actuellement , n'est plus ce qu'il a été. Notre langue elle-même a eu un génie & un caractère très différens de son génie & de son caractère actuels. Le bon usage d'une langue est nécessairement attaché à son génie ; il se fixe & change comme lui. Le bon usage du temps de *François I.* n'étoit pas celui du siècle de *Louis XIV.* , parce que le génie de la langue n'étoit pas le même. Si la langue françoise a atteint la perfection , l'usage en doit être invariable , sinon elle ne peut que s'altérer & se corrompre. Un petit nombre de bons Ecrivains conservera cet usage ; ce qui ne les empêchera pas d'y ajouter de nouveaux mots , quand ils en trouveront d'heureux ; mais en suivant toujours les principes & la règle de ceux qui ont enrichi & perfectionné la langue , & non pas la licence de ceux qui la détériorent par des ex-



pressions contraires à son goût & à son génie.

« Il faut s'élever au-dessus de l'usage, » pour enrichir & perfectionner la » langue ».

Cette assertion est réfutée par ce que nous venons de dire. Pour enrichir la langue, il faut suivre la même méthode & le même goût qui l'ont déjà perfectionnée. Or, ce n'est pas là s'élever au-dessus de l'usage, c'est se conformer aux maximes qui ont établi le bon usage. Tout se réduit donc à dire : n'inventez pas beaucoup de mots nouveaux, si vous n'avez pas beaucoup de génie & de goût. Cherchez plutôt à faire revivre des termes très-heureux que l'ignorance & le faux goût ont laissé oublier.

Examinons présentement quelles sont les richesses de langue que M. Roubaud a découvertes, d'après des principes aussi hasardeux.

« *Struere*, dit-il, signifie en latin, » dresser, élever, bâtir, arranger ; » *construire* : nous l'avons laissé, quoi- » que nous ayons pris son dérivé » très-sensible, *structura*, structure. De

» les composés *construere*, *destruere*,  
 » nous avons fait *construire*, *détruire*.  
 » *Construire* nous a tenu lieu du simple;  
 » ce qui est très-fréquent dans notre  
 » langue..... Qu'on nous donne le  
 » mot *struire*, ou *truire*, nous enten-  
 » drons aussi tôt *détruire*. On a plus-  
 » songé à parler à l'oreille qu'à l'es-  
 » prit, & la langue est devenue diffi-  
 » cile ».

Il y a des mots si durs & si désa-  
 gréables, quoique très-aisés à com-  
 prendre, qu'ils deviennent inin-  
 telligibles, parce qu'ils ne peuvent  
 entrer dans l'oreille; il y a même des  
 arrangemens de termes si discordans,  
 qu'ils forment des phrases entières  
 qui ne sont pas intelligibles à la pro-  
 nonciation: par exemple, ce vers d'un  
 Académicien :

Opéra sur roulette & qu'on porte à dos  
 d'homme.

Si vous n'aviez pas ces mots sous  
 les yeux pour les déchiffrer, & qu'on  
 ne fit que les réciter à votre oreille,  
 il vous seroit impossible de concevoir  
 ce qu'ils signifient. Voilà ce qui rend

H v.

le style barbare ; & si notre langue avoit beaucoup de mots aussi durs à prononcer que *struire*, elle seroit très barbare assurément. Dans toutes les langues du monde, on a négligé le simple ou le composé de certains verbes, quand ils choquent l'harmonie du langage. Plus une langue est harmonieuse, moins elle est difficile. La nôtre ne se ressent encore que trop des temps de barbarie où les éléments ont été formés ; aussi demande-t-elle beaucoup de travail à ceux qui la veulent bien parler & bien écrire.

A l'article *anti-phrasé & contre-vérité*, l'Auteur s'exprime ainsi :

» Le grec *anti* veut dire *contre*. Les  
 » érudits ont fait scavamment *anti-*  
 » *phrasé* ; le bon gaulois auroit dit  
 » bonnement *contre-phrasé*, comme il  
 » a dit *contre-vérité* ».

*Anti-phrasé* est certainement plus doux à prononcer que *contre-phrasé*. Est-ce aussi par érudition qu'on a fait *anti-chambre* ? Dans ce mélange de mots grecs & latins dont on a composé notre langue, on a choisi, avec raison, ceux qui pouvoient s'allier de

la manière la moins discordante ; & se plaindre de l'érudition à cet égard c'est une injustice évidente. Dans la plupart même de ces mots composés du grec *anti*, on a souvent blessé l'analogie, pour ne pas blesser l'oreille. C'est ainsi qu'on a fait *antechrist*, au lieu d'*anti-christ* ; & *anci-chambre*, au lieu d'*antechambre*.

» *Eduquer* est dans les formes  
» & selon le génie de la langue. Il  
» est si peu étrange, que tout le monde  
» l'entend sans explication. Le mot  
» *éducation* le suppose & l'invoque ;  
» car l'*éducation* est littéralement l'ac-  
» tion d'*éduquer* ; & il est naturel &  
» raisonnable d'emprunter du latin,  
» le verbe d'où le substantif est tiré,  
» quand on en emprunte le substantif  
» même tiré de ce verbe ».

*Eduquer* est si peu selon le génie de la langue, que je ne me rappelle pas de verbe adopté par l'usage, qui se termine en *iquer*. Les Théologiens & les Médecins se servent du terme de *manducation* pour l'action de manger ; mais ils n'ont jamais dit *manduquer* de *manducare*. Nous avons

pris du latin plusieurs verbes, sans prendre le substantif qui en dériveroit ; & de même, plusieurs substantifs sans le verbe. Nous disons *instituteur* & non *instruer* dans le sens d'*instruire* & d'*élever*. *Emulation*, & non pas *emuler* d'*amulari*, &c. Au reste, le terme *éduquer* n'étoit pas fort difficile à trouver ; & s'il eût paru bon aux Ecrivains du dernier siècle, ils ne l'auroient pas laissé faire à ceux de celui-ci. Il en est à peu-près de même du verbe *égaliser*, que notre Auteur voudroit réhabiliter ; celui-ci du moins a eu quelque cours autrefois ; il est moins affecté & plus doux que l'autre ; mais il a été proscrit, & je ne le crois pas assez nécessaire à la langue, pour mériter la résurrection.

» *Héroïsme* n'est point ancien dans  
 » notre langue, puisque le Père *Rapin*  
 » demandoit la permission d'en user ;  
 » mais il fut généralement reçu. L'Académie  
 » enregistra ses lettres d'adoption. *Héroïcité* n'est encore que du  
 » Dictionnaire Néologique ; mais il a  
 » tous les titres que la langue peut  
 » exiger pour le reconnoître. Je le

« trouve dans le beau Discours de  
» *Berruyer* ; qui sert d'introduction à  
» la seconde partie de l'Histoire du  
» Peuple de Dieu ».

L'autorité de *Berruyer*, Ecrivain  
encore plus affecté qu'élégant, n'a  
pas été suffisante pour faire recevoir  
*héroïcité*. Quel besoin avons nous de  
ce terme, qui n'a point la vivacité  
ni la noblesse du mot *héroïsme*, &  
qui ne pourroit servir tout au plus  
qu'au style dogmatique ? L'*héroïcité*,  
dit notre Auteur, est la qualité, la  
vertu, le caractère du héros ; mais  
on entend la même chose par l'*hé-  
roïsme*. S'élever jusqu'à l'*héroïsme*, signi-  
fie s'élever jusqu'à la vertu, jusqu'au  
caractère du héros ; & quand on a un  
beau mot, pourquoi en prendre un  
autre qui est long, traînant, & qui  
n'entreroit qu'avec peine dans le style  
noble & soutenu, le seul où l'on  
puisse parler dignement de la vertu  
des Héros ?

» *Facile* signifie ce qui se fait sans  
peine ; *faisable*, ce qui peut se faire  
» avec du travail : *nuisible* auroit de  
» même distingué ce qui nuit, de la

« chose nuisible , ou qui peut & doit  
 » nuire. *Invisible* auroit ainsi distingué  
 » ce qu'on ne voit pas , de l'*invisible*  
 » qu'on ne peut pas voir ».

Qui ne voit que l'euphonie a reçu  
 ou rejeté ces distinctions ; suivant  
 qu'elles étoient favorables ou désa-  
 gréables à la prononciation ? Facile se  
 prononce aisément. La prononciation  
 de *nuisile* & d'*invisible* expire dans la  
 bouche , & n'a rien d'assez soutenu ,  
 ni d'assez sonore , pour parvenir jus-  
 qu'à l'oreille. Il ne faut point d'autre  
 raison , en fait de langage , pour re-  
 jeter ces mots ; & les meilleurs rai-  
 sonnemens métaphysiques ne les feront  
 point admettre. Nous en disons au-  
 tant d'*immune* , dont M. l'Abbé Rou-  
 bault approuve la moderne invention.  
 La nasale *im* , les deux *mm* , & la  
 terminaison muette qui suit immédia-  
 tement , rendent ce mot si sourd ,  
 qu'on a peine à l'entendre , de quelque  
 manière qu'on le prononce. On a reçu  
*immunité* , qui se prononce & s'entend  
 très-bien.

« On dit encore au Palais *insolite* ,  
 » & ce mot étoit bon ».

Ce mot avoit l'air trop pédantesque, & on l'a laissé au Palais.

Malgré la recommandation de M. l'Abbé *Roubaud*, je ne crois pas que le mot *éhonté* ait une meilleure fortune ; il a l'air trop étrange, & sonne mal à l'oreille ; il n'a pas assez de poids ni de force pour exprimer un homme qui a perdu toute honte. Il faudroit des syllabes sur lesquelles on pût appuyer fortement ; *éhonté* semble se perdre dans la bouche, & se refuse à l'énergie de la prononciation. Ce pourroit bien être par la raison contraire, qu'on n'a pas encore admis *insidiateur*, dont notre Auteur réclame l'usage. Ne seroit-ce pas qu'il est trop pompeux & trop sonore, pour exprimer le caractère lâche & bas d'un homme *insidieux* ? Ce sont de ces délicatesses de l'oreille, qui a aussi sa métaphysique, mais bien plus fine que celle des Philosophes.

Nous ne dirons rien des mots *luxueux*, *probe*, *improbe*, *apte*, *malhabileté*, *lacrymer*, *criminaire*, &c. toutes innovations qui pourroient faire tort aux nouveaux Synonymes, s'ils



ne contenoient d'ailleurs des choses excellentes & utiles. Passons vite aux fautes de langage que nous avons promis de relever, pour finir notre tâche grammaticale & critique, tâche infiniment désagréable, si l'Auteur lui-même ne nous avoit invités à la remplir.

Nous lui demanderons, par exemple, ce qu'il entend par ces paroles : *un honneur en envie un autre*. A-t-il voulu dire qu'un honneur où l'on est parvenu, fait aspirer à un autre ? Que signifie encore, en parlant d'un autre ; l'horreur du lieu convient à tout ce qui est fait pour inspirer une certaine horreur ? J'ai beau chercher quelque sens à cette phrase ; il m'est impossible de lui en trouver aucun.

Voici une faute qui, dans le fond, n'est qu'une négligence, mais que nous relevons, parce que les bons Ecrivains du dernier siècle ont recommandé avec soin de l'éviter, & que la plupart des Auteurs de notre siècle ne l'ont pas évitée.

« Vous arrachez les mauvaises herbes d'un champ ; vous dévasteriez

« la société , si vous *en agissez* ainsi  
» à l'égard des mauvais citoyens ».

Dans une lettre de *Racine* à son  
fils , vous verrez qu'il regardoit cette  
façon de parler *en agir* , comme très-  
vicieuse ; qu'il ne faut jamais dire *en*  
*agir ainsi* , mais *en user ainsi* : on *use*  
d'une chose , mais on n'*en agit* pas.

« Les Thébains , dit l'Auteur ;  
» remportèrent dans les champs de  
» *Leuctres* , l'*Empire* de la Grèce ».

Tout le monde dit qu'on *remporte*  
la victoire , & qu'on ne remporte pas  
l'*Empire*.

« L'Histoire du Bas-Empire n'est ;  
» pendant long-temps , qu'un tissu  
» de complots qui *partagent le sort* de  
» leurs victimes couronnées *entre le*  
» fer & le poison ».

On *partage le sort* de quelqu'un ;  
c'est à-dire , qu'on y prend part ; mais  
on ne *partage point un sort entre* deux  
choses. On dit fort bien : la vie de  
l'homme est *partagée entre* la peine &  
le plaisir. La vie se *partage* , elle a  
plusieurs parts ; une *partie* de la vie  
est pour le travail , l'autre est pour le  
repos. Le *sort* ne se *partage point*. On

n'a jamais dit *une partie de son sort*.  
Ainsi, on ne partage point le sort de  
quelqu'un *entre le fer & le poison*.

« *Serkick déserté dans l'île inha-  
bitée de Fernandès* ».

On *déserte* un lieu, on ne *déserte*  
point un homme; un lieu est *déserté* &  
*désert*; un homme n'est *déserté*; ni  
*désert*; il est *délaissé*, abandonné dans  
un lieu *désert* ou inhabité.

« *Mérope, dans la douleur d'avoir  
perdu son fils, & l'horreur d'épouser  
l'assassin de son époux, &c.* »

On est *dans la douleur*; on n'est  
point *dans l'horreur*, *sur-tout dans  
l'horreur de faire une chose*: on a  
*horreur d'épouser un assassin*; on est  
*dans l'horreur des ténèbres*. Tel est  
l'usage.

« *Le respect pour les anciens monu-  
mens se passe* ».

L'amour s'*use* & *se passe*, parce  
qu'il y a différens degrés dans l'amour;  
mais le respect ne *se passe* point, il *se  
perd*; car il n'y a point de gradation  
physique dans le respect.

« *Il y a de trop dans la plupart des  
collections d'œuvres, ce que le*

» terme semble sur-tout exiger , d'être  
» complètes ».

Nous observerons que cette phrase  
n'est pas faite ; l'Auteur a sans doute  
oublié quelque mot qui lui donne un  
sens plus déterminé.

« Ce sujet méritoit d'être traité par  
» nos bons Grammairiens : je vais  
» tâcher de suppléer à leur défaut ».

Un Grammairien bien exact diroit  
*Il y suppléer, à leur défaut ; ou bien ,  
de suppléer à leur omission.*

« Le crime est avéré par le coupable ».  
L'Auteur a voulu dire sans doute : *le  
crime est avéré par l'aveu du coupable.*

« La prudence est de s'abandonner  
» au courage , lorsqu'elle n'est pas de  
» le contenir ».

Cette phrase est grammaticalement  
exacte ; mais je doute qu'elle soit bien  
françoise ; elle a quelque chose de gêné  
& d'étrange. *Aliud latine , aliud gram-  
maticè loqui* , a dit Quintilien , qui a  
souvent réfuté en homme de goût ,  
les fausses subtilités des Grammairiens  
de son temps.

Nous n'irons pas plus loin. Laissons  
à l'Auteur l'attention curieuse qu'il

doit avoir de rechercher exactement toutes les fautes grammaticales , pour atteindre à cette correction qu'on est en droit d'exiger d'un homme qui aspire à donner plus de perfection à la langue françoise. Nous observerons , en finissant , que l'Académie , qui s'occupoit autrefois de ce genre de travail , a récompensé du moins M. l'Abbé *Roubaud*, qui s'en est occupé pour elle. C'est n'être pas inutile que d'avoir à donner un *prix d'utilité*.

Je suis , &c.



## LETTRE X.

*Almanach des Graces , Etrennes éroti-  
ques charmantes , dédiées & présentées  
à Madame Comtesse D'ARTOIS ,  
1787.*

Il n'appartient qu'aux Graces  
De régner sur les cœurs.

*A Paris , chez Cailleau , Imprimeur,  
Libraire , rue Galande, N°. 64 :  
avec approbation & privilège du Roi.*

**S**I nous n'avons pas entièrement  
perdu , Monsieur , cette gaieté char-  
mante qui faisoit le caractère distinctif  
de la Nation ; si nous n'avons point  
encore acquis toute la morosité de  
nos tristes voisins , ce n'est pas la  
faute de nos sombres dramaturges ,  
ni de toutes les *Folles par amour* ,  
qu'on ne cesse de nous offrir au  
théâtre & dans tous les Journaux.

Pour arrêter les progrès de cette noire mélancolie, nos Chanfonniers inondent le public, d'un déluge de couplets, triftement calqués les uns fur les autres, où l'on répète jufqu'à la fatiété, ce qui a été dit mille fois avec plus d'efprit, de goût, de fineffe; mais le remède femble accroître le mal, & l'ennui fait tomber le livre des mains.

Parmi cette multitude de Recueils que le renouvellement de l'année fait éclore, vous diftinguerez cependant, Monsieur, *l'Almanach des Graces*; fi l'Editeur qui préfide à ce Recueil, ne s'eft point montré plus févère, ce n'eft point faute de goût; mais, dans un champ vafte, où mille fleurs inodores étouffent les plus brillantes, il falloit faire un choix. Je vais vous citer quelques-uns des couplets qui m'ont parû les plus dignes d'être chantés par les Graces.

*La Lettre brûlée*, par M. le Chevalier de Cubieres, eft de ce nombre; comme cette chanfon n'a que trois couplets, je ne puis réfifter au plaifir de la copier ici:

**A N N É E 1787. 191.**

**AIR : Je connois un Berger discret.**

Vous m'ordonnez de la brûler,  
Cette Lettre charmante,  
Seul bien qui put me consoler  
De vous sçavoir ab'sente :  
Eh bien ! au gré de vos desirs,  
Le feu l'a consumée,  
Et j'ai vu mes plus doux plaisirs,  
S'exhaler en fumée. *bis.*

Un spectacle si douloureux  
Eût enchanté votre ame ;  
Mais pour moi quel revers-affreux  
Que votre lettre en flâme !  
Interprètes de mes douleurs,  
Et ne sçachant point feindre,  
Mes yeux ont tant versé de pleurs,  
Qu'ils ont failli l'éteindre. *bis.*

Quelque doive être mon destin,  
Dont vous êtes l'arbitre,  
Si je reçois de votre main  
Une nouvelle Eptre ;  
A vos ordres plein de rigueur,  
Empressé de me rendre,  
Je la poserai sur mon cœur,  
Pour la réduire en cendre. *bis.*



Je regrette , Monsieur , de ne pouvoir vous faire connoître ici , une Chançon de M. D. G. R. L. , dans laquelle vous trouverez des vers de sentimens , joints à beaucoup de naïveté , de finesse & de grace.

Les couplets composés pour des Fêtes sont ordinairement assez insipides ; ceux que M. *Jame de St. Leger* a faits pour M<sup>me</sup>. *Roeser* , ont une tournure originale & piquante.

Vous trouverez aussi dans la Chançon de M. *Lefieur* , sur le bout de l'an du mariage de M<sup>me</sup>. *Blard* , de la finesse , de la gaieté & des refrains ingénieusement amenés.

Une critique fine & légère , anime les pinceaux de M. *Le Bastier de Douincourt* , dans le Bouquet à M. & Madame \*\*\*.

On regrette de ne trouver dans ce Recueil , que deux Chançons de M. *Hoffman* ; ce Poète aimable semble avoir puisé la finesse & la naïveté de ses écrits dans ceux du Chantre de *Théos*.

On distingue encore dans ce Recueil , la traduction d'une Epigramme latine , dont

dont l'Anonyme , des environs de Troye , a conservé tout le sel. Deux autres Chançons du même Auteur , peignent très-plaisamment les erreurs & les travers de la plupart des hommes dans les différentes conditions de la vie.

Les bornes de cette Lettre ne me permettent point de citer la Chançon de M. *Prigout* à M. de B\*\*\*. Vous y remarquerez , Monsieur , de la gaieté , de la grace , une tournure originale & piquante.

Les couplets de M. *Joly de St. Just* , & particulièrement ceux qu'il adresse à M. *Simon* , de Troye , sur sa traduction des *Baisers de Jean second* , offrent de la facilité , de la chaleur & de l'expression.

Il n'est guère possible de prêter à la raison , un langage plus intéressant que dans les *Conseils d'un Père à ses Filles* , par un Anonyme.

Je ne dois point omettre de vous citer encore les couplets très-gais de M. le Chevalier *des Bruyeres* , intitulés *Mes Insouciances* ; ni ceux de M. de *Theis* , qui respirent le sentiment ; &

## 194 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

quelques-uns de M. *Ducray*, jeune Poète qui annonce des talens, & dont les vers offrent souvent des pensées heureuses.

Il fait même en Chansons, de l'art & du bon sens :

Il dit le Législateur du Patriasse François. Souvent on ne trouve ni l'un ni l'autre dans plusieurs de celles qui composent les *Etrennes érotiques* de cette année ; mais la critique, Monsieur, en seroit aussi ennuyée pour vous que pour moi ; j'aime mieux vous observer, en finissant, que l'Editeur de ce Recueil, est Auteur de plusieurs Apologues charmans, que nos meilleurs Fabulistes n'auroient pas désavoués (1).

---

(1) Ce qui est encore préférable au talent de bien faire des vers, M. *Cailleau* réunit aux qualités du cœur & de l'esprit, un désintéressement très-rare ; il en a donné des preuves à l'occasion de la fille *Salmon* ; non seulement par l'impression de ses Mémoires, mais en donnant gratuitement l'hospitalité à cette fille, depuis le moment où son innocence fut reconnue, jusqu'au jour de son mariage.

J'oubliois de vous faire remarquer  
l'Estampe qui sert de frontispice à  
l'*Almanach des Graces*; elle est gravée  
avec beaucoup de délicatesse, & ne  
peut qu'ajouter à la réputation de  
son Auteur.

Je suis, &c.



## LETTRE X.

*Recherches sur les prérogatives des Dames chez les Gaulois , sur les Cours d'Amour , ainsi que sur les privilèges qu'en France les Mères Nobles transmettoient autrefois à leurs descendans , quoiqu'issus de Pères roturiers ; où l'on expose les vestiges qui restent de ces mêmes usages ; le tout précédé de quelques réflexions sur l'influence & la part que les Femmes ont eues , non seulement dans tous les Gouvernemens , mais même dans toutes les révolutions , ainsi que dans les Sciences & les Arts ; par M. le Président Rolland , de l'Académie d'Amiens : brochure in-12. d'environ 200 pages. A Paris , chez Nyon l'aîné.*

**L**E titre de cette dissertation en embrasse tout le plan. C'est le résultat

d'une lecture immense & bien digérée, dans lequel sans pesanteur & sans redites, l'Auteur respectable qui nous a déjà instruit par *son plan d'Education pour les Hommes*, établit aujourd'hui, d'après l'Histoire, l'influence des Femmes dans tous les Gouvernemens, & même dans les Sciences & dans les Arts; *constate* l'espèce de culte qui leur a été rendu chez presque toutes les Nations, & singulièrement chez nos ancêtres; & réunit quelques-uns des témoignages honorables aux Dames, que l'on trouve, soit dans les Statuts de l'ancienne Chevalerie, soit dans les ouvrages des *Troubadours*.

Les *Cours d'Amour* composées & présidées par les Dames, sont l'objet des plus intéressantes recherches de cet ouvrage. L'Auteur s'y décide pour l'antériorité des *Troubadours* sur les *Trouveres*; & il juge la question en homme qui a lu & balancé toute l'instruction de ce fameux procès littéraire. « J'avouerai, ajoute M. le Pré-  
sident R., que malgré tout l'esprit,  
qu'emploie M. *Legrand*, il ne m'a  
pas persuadé; je crois de plus »

« qu'il est aisé de réfuter ou même de  
 « retorquer les principaux argumens ,  
 « & que ses adversaires l'ont fait. Il  
 « en est un cependant que M. *Berengier*  
 « me paroît avoir négligé : ( dans la  
 « Lettre à M. *Grosley* ), & dont la  
 « solution me semble faire crouler  
 « tout le système de M. *Legrand*. Il  
 « prétend que les Troubadours étoient  
 « inconnus à la plus belle moitié de  
 « la France , à celle qu'habitent nos  
 « Rois. Cependant les Historiens du  
 « Théâtre François , attestent que  
 « *Louis-le-Jeune* amena avec lui des  
 « Troubadours Provençaux , quand il  
 « partit pour la Terre - Sainte , en  
 « 1174. » — Passons aux *Cours*  
 « d'Amour.

Les Romains trouvèrent dans cette  
 partie des Gaules qui est auprès du  
 Rhône , & qu'on nommoit *Ibérie* , un  
 Tribunal composé de Dames , qui  
 jugeoient sur-tout des affaires qui  
 regardoient le sexe : ce Tribunal , en  
 dégénérant , se réduisit à la pure ga-  
 lanterie.

Il ne faut pas croire que dans le  
 12<sup>e</sup> siècle il n'y ait eu que des Femmes.

pour siéger à la *Cour d'Amour*. Ce Tribunal étoit mi-parti. On a oublié cette circonstance, & on a préféré en faire honneur aux Dames.

On y jugeoit les disputes qui naissoient des *Tençons*. On y connoît rarement de la Chevalerie, parce que la Provence ne s'y adonna presque point. On y traitoit, en prose & en vers, toutes les questions que peuvent fournir les sentimens ou les aventures des Amans : *questions si ingénieuses*, dit Fontenelle, *que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas.*

Aussi lorsque les armées du Calife de Syrie eurent subjugué l'Espagne, les Arabes y portèrent la Poésie; mais quand ils vinrent en Provence, ils trouverent l'Art Poétique plus avancé qu'ils ne croyoient, grace aux Troubadours & aux Cours d'Amour, qui se tenoient à Signes, à l'Abbaye de la Celle, & à Pierrefeu; mais Signes étoit la grande Cour, la Cour souveraine; & les recherches de M. l'Abbé Bapon ont produit sur ce point les découvertes les plus certaines. Les



Femmes les plus célèbres de cette Cour étoient *Garfende de Sabran*, mère de *Raymond-Berenger*, Comte de Provence ; *Agnésine de Saluces*, la Comtesse de *Malespine*, la Vicomtesse de *Marseille*, la Comtesse de *Castellane* ; *Blanchefleur de Ponteves*, & *Mabile de Villeneuve*.

Ces *Tençons* étoient des demandes fines & délicates sur l'Amour & sur les Amans, En voici quelques-unes pour en donner une idée.

1.<sup>o</sup>. » Un Amant a eu deux Maîtresses ; l'une ne lui a accordé son cœur, qu'après de longues poursuites ; l'autre ne l'a pas fait soupirer longtemps : on demandoit à laquelle des deux il avoit plus d'obligation ».

2.<sup>o</sup>. » Un amant est si jaloux, qu'il s'alarme de la moindre chose : un autre est si prévenu de la fidélité de sa Maîtresse, qu'il ne s'apperçoit pas seulement qu'il a de justes sujets de jalousie : on demandoit lequel des deux marquoit plus d'amour. ».

Ces demandes donnoient lieu à mille ingénieuses réponses, & parce que les sentimens étoient toujours

partagés, il en naissoit d'agréables disputes, qu'on appelloit *Jeux mi-partis*, c'est-à-dire, plaidoyers pour & contre,

Les *Syrventes* des Troubadours étoient de: espèces de Poëmes, mêlés de louanges & de satyres qui rendoient les Troubadours redoutables, & qui firent que les Grands se les attachèrent pour en obtenir des éloges. Dans ces malheureux siècles, les peuples étoient si vexés par les grands vassaux & par quelques membres du haut Clergé, qu'il étoit heureux pour les François, qu'il s'élevât des Poëtes pour réfréner tant d'abus.

Enfin comme *tout finit à force de durer*, les Cours d'Amour suivirent le sort des Troubadours, soit que la langue Provençale détrônée par sa fille, la langue Italienne, ait été dédaignée; soit que le patois Picard, (aujourd'hui le Français.) étant la langue de la Cour, ait dû nécessairement prévaloir; soit enfin, comme le dit *Nostradamus*, que les Poëtes aient défailli, parce qu'à la mort de Jeanne, Reine de Naples; défaillirent tous les

*Mecènes* ; c'est toujours un fait , que le nom des Troubadours , leur langage & leurs Poésies , disparurent presque entièrement aux yeux de l'Europe vers l'an 1400.

La troisième partie de cette dissertation traite : 1°. des coutumes , où d'après l'ancien usage des François , les descendans d'un père roturier ou serf , sont nobles ou libres , *si leur mère l'étoit*. Cet usage , par lequel le ventre ennoblit , & de plus affranchit , est une nouvelle preuve du respect que nos pères portoient à ce sexe charmant , l'appui de notre enfance , la source de nos plaisirs , & la consolation de notre vieillesse.

2°. Traite des privilèges des filles *de la descendance de la Pucelle* , d'ennobler leurs enfans nés d'un père roturier ; & des différentes loix qui ont restreint ce privilège , privilège reconnu par plusieurs de nos Rois.

3°. Et enfin , parle des atteintes successives portées aux droits que les mères nobles avoient de transmettre la noblesse à leurs enfans issus d'un père roturier , droit qui , peu-à-peu , s'est

anéanti , excepté en Barrois & en Lorraine.

Tels sont les sommaires des discussions qu'éclaircit rapidement M. le Président *Rolland*, & dans lesquels il joint la riche érudition du Président *Fauchet*, à la sagacité de l'Hôpital & de d'Aguesseau.

Voici la conclusion de ses recherches.

« Je finirai par observer que si notre *Religion* nous défend de regarder, à l'exemple des Gaulois, les Dames comme des espèces de divinités, nos *Mœurs* actuelles s'opposent à ce qu'elles se réunissent en parlement, & prononcent sur les contestations que l'Amour peut faire naître entre les deux sexes; si nos *Loix* les privent, presque partout le Royaume, du privilège d'enoblir leurs descendans, notre *Religion*, nos *Mœurs* & nos *Loix* les appellent à une autre sorte de domination plus flatteuse & plus réelle. Quand elles voudront ne s'occuper que de leurs devoirs & les remplir, elles feront tourner à l'avantage de la Société les vœux dont elles seront toujours l'objet.

leurs décisions seront regardées comme des loix ; & l'amour qu'elles sont faites pour inspirer , soumettra à leurs jugemens , toutes les ames sensibles ; enfin , elles développeront & même feront naître dans tous les cœurs , les sentimens nobles & généreux , qui sont le véritable attribut & le caractère propre de la noblesse ; car , suivant la remarque judicieuse d'un Auteur moderne , *la noblesse n'est que des avances que la patrie fait , sur la parole des ancêtres , en attendant que l'on soit en état de faire honneur à ses garans* n.

M. le Président Rolland paroît avoir d'abord rédigé cette dissertation pour l'insérer dans son plan d'éducation , à la suite du sommaire 52 , où il insiste sur la nécessité d'établir des Ecoles pour les jeunes Demoiselles. Il a cru avec raison , qu'en rappelant aux Femmes leur ancienne grandeur , il leur donneroit envie d'égalier leurs ancêtres , & de mériter , comme elles , les respects & les honneurs des gens sensés. Le style de cet ouvrage est , comme dans tous ceux

ANNÉE 1787. 205

de ce digne Magistrat, élégant sans recherche, pur sans affectation, précis sans sécheresse; & il étoit impossible que ce sujet, neuf & curieux par lui-même, fût traité avec plus de méthode, de sagesse & d'érudition.

Je suis, &c.

BERENGER.

---

## LETTRE XI.

*Œuvres badines complètes du Comte de Caylus, avec figures, tom I & II. Histoire du vaillant Chevalier Tyrann le blanc, traduite de l'Espagnol, avec figures. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Vissé, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente, 1787.*

Ces Œuvres badines, Monsieur, sont l'ouvrage d'un Sçavant, célèbre par des productions d'un genre bien

plus solide & plus relevé. L'amour des Sciences fit entreprendre au Comte de Caylus, de longs Voyages ; & ce courage , qu'il avoit déployé en Catalogne & au siège de Fribourg , & qui le rendoit digne de ses illustres ancêtres , il en eut besoin pour braver les dangers auxquels l'exposa son désir de s'instruire en voyageant. Ce qu'on donne aujourd'hui au public , ce n'est ni son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises.*, en 7 vol. in-4<sup>o</sup>. , ni les *Vies des Peintres & des Sculpteurs les plus fameux* ; en une mot , ce ne sont que ses *Ouvres badins*.

» Elles n'appartiennent pas en entier  
 » au Comte de Caylus. Elles sont  
 » l'ouvrage d'une société de gens de  
 » lettres , du nombre desquels étoient  
 » Duclos , de l'Académie Française ,  
 » Crebillon fils , l'Abbé de Voise-  
 » non , &c. Quoique chacun d'eux  
 » puisse revendiquer quelques-unes  
 » des plaisanteries répandues avec  
 » profusion dans ces ouvrages , on  
 » est convenu de les attribuer parti-  
 » culièrement au Comte de Caylus.

» On a généralement reconnu qu'il en-  
 » étoit le principal Auteur, & qu'il  
 » y avoit la plus grande part. Et lors  
 » de leur première publication, toute  
 » cette aimable société s'est réunie  
 » pour lui en attribuer la gloire. «.

Les *Œuvres badines* du Comte de  
*Caylus* seront divisées en quatre parties.  
 La première contiendra ses Romans  
 de chevalerie, qui sont *Tyran le blanc*,  
 que je vous annonce aujourd'hui,  
*Monfieur*, & *le Caloandre fidèle*, tra-  
 duit de l'Italien de *Giovani Ambrosii*  
*Marini*: la seconde ses mélanges; sça-  
 voir, *les Soirées du Bois de Boulogne*,  
*Racuil de ces Messieurs*, *Histoires*, *nou-*  
*vellés & Mémoires ramassés*, *les Man-*  
*teaux*, *le Pot-Pourri*; ouvrage nouveau  
 de *ces Dames & de ces Messieurs*: le  
 troisième, *ses Contes Orientaux &*  
*Féeries*, composés de *Contes orientaux*,  
*Féeries nouvelles*, *cinq Contes de Fées*,  
*Cadichon & Jeannette*, ou tout vient à  
 point à qui peut attendre; & la qua-  
 trième, *ses Facéties*, sous les titres sui-  
 vants: *Histoire de Guillaume*, *Cocher-*  
*fiacre*, *Aventures des Bals de bois*, *les*  
*Fêtes roulantes & les regrets des petites*



*Rues, Mémoires de l'Académie des Colporteurs, Etrennes de la St. Jean; les Ecoiffeuses, ou les Œufs de Pâques.*

Voilà des œuvres badines, complètes en effet; & cela nous promet plusieurs volumes : cette première livraison est de deux, qui contiennent *l'Histoire du vaillant Chevalier Tyran le blanc*, traduite de l'Espagnol. Le Traducteur commence, suivant l'usage, par faire l'apologie de l'original. Cette fois cependant le Traducteur pourroit avoir raison. Il justifie *Tyran le blanc* d'une critique que le Traducteur de *Dom-Quichotte* a prêtée, dit-il, gratuitement à *Cervantes*. Voici le passage en question; c'est au chap. 6. de la première partie de *Dom-Quichotte*.

» Le Curé, sans se fatiguer davan-  
 » tage à examiner le reste de ses livres,  
 » dit à sa gouvernante de prendre tous  
 » les grands & de les jeter dans la  
 » cour. Elle qui auroit brûlé tous les  
 » livres du monde pour une chemise  
 » neuve, ne se le fit pas dire deux  
 » fois, & en prit pour le moins sept  
 » ou huit qu'elle fit voler par la fenê-  
 » tre. Mais elle en avoit embrassé tant,

» qu'il en tomba un aux pieds du  
 » Barbier, qui lui donna de la curio-  
 » sité; & en l'ouvrant, il vit au titre:  
 » *Histoire du fameux Tyran le blanc.*  
 » Comment ! s'écria le Curé, vous  
 » avez là le Chevalier *Tyran le blanc*  
 » donnez-le moi, Maître *Nicolas*, je  
 » vous en prie; c'est un trésor que  
 » vous avez trouvé; c'est le contre-  
 » poison du chagrin; c'est là que nous  
 » verrons le vaillant Chevalier *Dom-*  
 » *Kyrie Eleyson de Montauban & Tho-*  
 » *mas de Montauban* son frère avec  
 » le Chevalier *Fonseque*, le combat-  
 » du valeureux *de Triante*, contre le  
 » Dogue, les ruses de la Demoiselle  
 » *Plaisirs de ma vie*, les amours & les  
 » tromperies de la veuve *Tranquille*,  
 » & *l'Impératrice* amoureuse de son  
 » *Ecuyer*. Je ne vous ments pas, mon  
 » compère, voici le meilleur livre du  
 » monde pour le style & pour le natu-  
 » rel; ici les Chevaliers mangent &  
 » dorment; ils meurent dans leurs lits,  
 » & font leurs testamens avant de  
 » mourir, & mille autres choses utiles  
 » & nécessaires, dont les autres livres  
 » ne disent pas le moindre mot; mais

» avec cela , il n'y eut pas un grand mal  
 » d'envoyer l'Auteur passer le reste de  
 » ses jours aux galères , pour avoir dit  
 » tant de sottises de propos délibéré. »

Le Traducteur , après avoir fait de grandes excuses au lecteur , pour sa longue glose , se croit fondé à supposer une faute d'impression dans le texte , & à lire ainsi :

» Et par là cet écrivain auroit bien  
 » mérité qu'on lui fit grace des galères  
 » perpétuelles , pour avoir su éviter  
 » tant de niaiseries , que les autres ont  
 » dites de propos délibéré. ». Et il  
 ajoute qu'il a idée d'avoir lu quelque  
 part que l'Auteur du *Roman de Tyran le blanc* étoit mort aux Galères : il cite  
 le texte Espagnol ; il rétablit la phrase  
 en Espagnol , comme il croit qu'elle a  
 été écrite par Cervantes : les sçavants  
 peuvent juger. Pour moi , Monsieur ,  
 je me sens assez disposé à prononcer  
 en faveur de M. de Caylus & de *Tyran le  
 blanc*. Car ce Roman est vraiment plus  
 naturel que tous ceux de ce genre ;  
 & le Censeur de tous ces Romans a  
 pu faire grace à celui-ci : les exploits  
 de *Tyran le blanc* n'ont rien de gigan-

quelque ni de trop merveilleux : il n'est  
 point invulnérable ; s'il est blessé, une  
 phiole d'onguent de fier-à-bras ne le  
 guérit point tout-à-coup , il reste  
 long-temps dans son lit, point de ces  
 géans, point de ces enchanteurs,  
 point de fée Urgande, ni Morgande,  
 point de génie : l'amour y est tout  
 naturel ; on aime tout uniment une  
 jeune personne aimable, qui n'est  
 point enchantée : enfin, j'ai été bien-  
 aise de citer le passage de *Don Qui-  
 chotte*, pour vous donner une idée de  
 l'esprit de ce Roman. J'ajouterai une  
 chose dont *Cervantes* ne parle pas,  
 c'est que *Tyran le blanc* contient beau-  
 coup de détails très-libres. Les jeunes  
 Princesses s'expriment avec trop peu  
 de réserve, accordent légèrement  
 des faveurs un peu indiscrettes : il y  
 a sur-tout un *Plaisir de ma vie*, qui  
 joue un petit rôle assez gaillard ; le  
 graveur a secondé trop bien la liberté  
 de l'Auteur & du Traducteur : & le  
 second volume offre des estampes  
 trop voluptueuses. Les gazes les plus  
 légères sont à présent trop épaisses en-  
 core. On n'en veut plus du tout, les

Arts semblent s'être donné le mot sur ce point : & bientôt le moëlleux des draperies sera un talent inutile au peintre & au sculpteur.

Je suis, &c.

---

*Réponse au reproche de Plagiat littéraire, & réclamation de M. Vernes, par sa Lettre à M. le Rédacteur de l'Année Littéraire, que l'on vient de lire dans le N°. de l'Année Littéraire que l'on a reçu à Boulogne-sur-Mer, le 8 Décembre 1786.*

**L'**ON n'a eu nulle intention de s'approprier les deux vers françois qui terminent l'Epitaphe de Mrs. *Pilate de Rosier & Romain* que l'on avoit lus dans l'un des courriers d'Avignon de l'année 1785.

L'on avoit trouvé l'expression de ces deux vers si belle & si sublime, qu'y ayant eu des projets qui viennent de se

réaliser pour élever à ces deux Aréonautes un Monument au cimetière de Wuimile, où ils sont enterrés, l'on a traduit ces deux vers françois en deux vers latins qui terminent une inscription en prose latine, gravée derrière le Monument en faveur de ceux qui n'entendroient pas la langue françoise.

L'on convient avec la même vérité que charmé de la beauté & de l'expression de ces deux vers françois, on les a encore fait graver sous l'une des deux urnes qui accompagnent le Monument & qui sont précédés de deux vers assez médiocres, pour faire juger que celui qui les a composés ne se pique pas d'être Poète, il en avoit fait deux qu'il n'a abandonnés qu'à regret, que voici :

Le matin dans les airs, le soir dans le tombeau,

Voilà quelle est, mortels, la fin d'un jour si beau.

Montrant de l'homme au même instant  
Et la grandeur & le néant,

Ces quatre vers étant masculins

## 214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

I'on dit que c'étoit une faute grave  
en Poësie , ce qui obligea d'y substituer ces deux vers :

Le matin dans les airs comblés de gloire  
Le soir, ne reste d'eux que la mémoire  
Montrant de l'homme , &c.

L'on se flatte que Monsieur *Vernes*  
fera satisfait de cette explication , que  
l'on fera très-obligé à Monsieur le  
Rédacteur de l'Année Littéraire de  
vouloir bien placer dans un de ses N<sup>os</sup>.

Je suis &c.

*A Boulogne-sur-Mer.*



## L'AMOUR ET LES GRACES.

A l'ombre d'un myrte fleuri,  
 Echappé des bras de sa mère,  
 L'Amour se reposoit endormi,  
 Quoique l'amour ne dorme guère.

Les Graces jouoient près de là,  
 Sans le soupçonner au bocage.  
 Par malheur l'Amour soupira...  
 Il n'en fallut pas davantage.

A l'aspect de ce jeune enfant,  
 C'est l'Amour? s'écrièrent-elles...  
 Fuir fut leur premier mouvement;  
 C'est celui de toutes les belles!

Cependant l'amour est si beau!...  
 Mais les Graces sont si craintives:  
 N'importe; un sentiment nouveau  
 Rassure les trois fugitives.

En effet quel air innocent  
 Se peint sur sa bouche vermeille!  
 Et puis, que craindre d'un enfant,  
 D'un enfant sur-tout qui sommeille?

Le perfide est donc endormi,  
 Dirent les Graces en alarmes :



» Peut-on réunir comme lui,  
 » Tant de malice à tant de charmes;  
 » Gardons-nous de lui pardonner...  
 » Saïssifons ses flèches cruelles;  
 » Mais il faut d'abord l'enchaîner  
 » Car vous voyez qu'il a des aïles ».

Soudain les Graces tour-à-tour  
 S'approchent sans bruit, & pour cause...  
 Hélas ! pour éveiller l'Amour,  
 Il faut souvent si peu de chose.

L'amour ne dormoit déjà plus....  
 Les effets suivent les menaces;  
 Il résiste... efforts superflus,  
 On ne résiste point aux Graces.

L'Amour leur dit: » point de courroux;  
 » Brisez mes traits, sechez vos larmes.  
 » Puisque l'Amour est avec vous,  
 » Il n'a plus besoin de ses armes ».

Par-tout, depuis cet heureux jour,  
 Des trois Sœurs ce Dieu suit les traces.  
 Elles embellissent l'Amour,  
 Et l'Amour embellit les Graces.

*Par M. RAUQUIE LIEUTAULT.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE de M. Moreau, Conseiller  
honoraire en la Cour des Comptes,  
Aides & Finances de Provence,  
premier Conseiller & Secrétaire des  
commandemens de MONSIEUR, &  
Historiographe de France.

A MESSIEURS LES RÉDACTEURS  
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

DANS le petit nombre de Jour-  
nalistes qui ont annoncé au public  
mes Discours sur l'Histoire de France,  
vous êtes, Messieurs, ceux qui m'avez  
donné le plus d'éloges ; mais vous  
n'êtes pas ceux à qui je dois le plus  
de reconnoissance. Je sçais gré aux  
estimables Auteurs & du Journal de  
N<sup>o</sup>. 5. 30 Janvier 1787. K

*France, (1) & du petit Journal de Paris,* d'une critique juste au fond, honnête dans la forme, & qui prouve qu'ils s'intéressent encore plus au livre qu'à l'Auteur.

Ils m'ont trouvé diffus, & ils ont raison. Mais comme je ne crois pas non plus avoir tort, & comme, trop vieux pour me corriger, j'aime mieux profiter, pour avancer l'ouvrage, du temps que j'emploierois à le perfectionner, je voulois joindre aux remerciemens que je dois à ces Messieurs, quelques explications que je dois au public. La forme & le volume de vos Feuilles se prêtent plus que les leurs à ma prolixité : souffrez donc que je dépose entre vos mains, non mon apologie, mais ma confession, modifiée cependant, comme l'est celle des incorrigibles. Je ne justifierai point les défauts qui peuvent encore se trouver dans mon livre, j'indiquerai avec franchise ce que l'on peut faire pour le rendre meilleur.

Mes Discours, par la nature même de l'entreprise, dont ils ne sont que

---

(1) N<sup>o</sup>. 146 du premier, N<sup>o</sup>. 294 du second.

l'exécution , devoient être sujets à des répétitions , & ramener souvent les mêmes idées. On sçait quelle fut ma mission. Mon travail fut destiné à tirer de notre Histoire , pour l'instruction des Princes , toutes les vérités de morale , de politique & de droit public nécessaires à leur éducation. Or , si dans cette longue carrière , les faits étoient multipliés & variés , il n'en étoit pas de même des grandes maximes , dont les faits n'étoient que la preuve. Les principes de l'ordre sont simples & invariables. Ils sont l'ouvrage du Créateur. Le désordre est l'ouvrage des hommes , & l'Histoire ne nous présente que des désordres. Je défrichois des landes , je parcourois des ruines , & si , dans ma course laborieuse , je m'arrétois quelques momens , je me trouvois presque toujours aux pieds de la même vérité. J'aurois voulu la graver mille fois. Que pouvois-je faire de mieux que de lui essayer toutes les parures dont elle étoit susceptible , & sous lesquelles j'étois bien sûr qu'on la reconnoîtroit toujours ? Voilà la vérité.

table cause de cette diffusion de style qui fatigue par l'uniformité des idées.

Il est un autre genre de diffusion, que l'on a pu également me reprocher. Je l'appellerai diffusion de choses; car elle n'est point, dans le style, l'effet de la monotonie des vérités répétées, elle est dans le fond de l'ouvrage même, l'effet de la multiplicité des détails que j'ai peut-être trop appesantis pour fortifier mes preuves; & sur cela même, j'ai encore quelques éclaircissemens à donner au public.

Quand je commençai mon ouvrage, les partis qui, tout naturellement en France, nous ont rappelé les *Wigts* & les *Torys* d'Angleterre, étoient aux prises. Chez nos voisins, ces partis ne s'arment que de l'intérêt public. En France, nos *Torys* & nos *Wigts* s'armoient des monumens antiques, & consultoient l'Histoire. J'ai toujours cru que si dans l'édifice de la constitution & du droit public des Nations, les Loix naturelles sont la base, les faits sont nécessairement matériaux de construction. Toutes ces pierres de nos débris historiques que

l'on se jettoit à la tête , & à l'aide desquels les partis croyoient se terrasser mutuellement , j'imaginai que tout seroit dit , si je venois à bout de les remettre chacune à leur place ; je crus , ( je puis m'être trompé ) que sur ces matériaux ainsi rassemblés & rangés , les partis viendroient se rapprocher , & que sçais-je ? peut être jurer la paix , ou du moins une longue trêve. J'étudiois donc de la meilleure foi du monde , les rapports qu'avoient entr'eux tous ces monumens épars ; & c'étoit en les confrontant les uns avec les autres , que je cherchois à deviner le plan & à calculer les ressorts de cette vaste machine politique , que nous nommons notre constitution monarchique. J'aurois sans doute pu me borner à prouver que , dans chaque époque , les mêmes causes morales , c'est-à-dire , le juste & l'injuste , avoient déterminé toutes les révolutions qui ont tantôt détruit , tantôt rétabli , tantôt déplacé le pouvoir. Je voulus de plus , déterminer les instrumens dont il s'étoit bien ou mal servi , les ressorts qu'il avoit quelquefois utile-

ment employés , & quelquefois maladroitement forcés. Ne trouvant dans chaque siècle , que les restes ou les débris de celui qui l'avoit précédé , je remuai , je ramassai , je relevai par la pensée tous ces décombres qui embarrassoient ma route. Je les fis peut-être trop remarquer à mes lecteurs ; mais ce fut pour leur montrer , sous ces ruines , les traces de ces loix indéfectibles qui condamnent au malheur , à l'opprobre , à la foiblesse , & les Rois , lorsqu'ils oppriment , & la multitude , lorsqu'elle s'agite sans règle & sans frein.

Mon projet étoit vaste : je ne me le dissimulai point. Feu M. *Tronchin* qui l'avoit lu dans ce petit volume qui contient les sommaires de tous mes Discours , me rencontra , & me dit :  
 « mon ami , votre esquisse est magnifique , mais vous ne vivrez pas  
 » assez pour la remplir. » Je répondis : « vous avez raison ; je com-  
 » mence tard ; mais je commencerai  
 » du moins : avec votre calcul on  
 » n'auroit jamais bâti St. Pierre de  
 » Rome , ni entrepris Ste. Gene-

« viève. » J'avois depuis 1764 , une grande partie de mes matériaux. Je doublai de travail , & je ne me donnai le temps ni d'élaguer , ni de refondre. Je proteste que j'ai examiné , avec la plus scrupuleuse impartialité , tous les monumens qui m'ont passé par les mains , & que mes preuves & mes résultats ont à mes yeux , la clarté de l'évidence. J'ai négligé tout le reste ; je me suis permis de longues digressions que j'ai crues nécessaires , quelques excursions que j'ai regardées comme très - intéressantes , & que peuvent passer ceux des lecteurs qui les trouveront déplacées : j'ai connu autrefois cette coquetterie d'un Auteur qui , sçachant se plier au goût de son siècle , ne part qu'au moment où il est sûr d'être porté par le torrent de la vogue. Obligé de remonter contre celui des préjugés , je n'ai point cherché à plaire , je n'ai voulu qu'instruire & convaincre. •

Malgré les défauts de mon ouvrage , puisque j'ai vu disparoître quelques erreurs , je jouis des fruits qu'il a produits. Son succès au reste , m'a



paru ressembler à ceux d'un homme vertueux, qui joindroit à beaucoup de droiture & de bonté, quelques négligences & plusieurs mal-adresses. Un tel homme, s'il haïssoit fortement le vice, & s'il faisoit des choses manifestement utiles, n'auroit point de prôneurs. Il auroit même vraisemblablement des ennemis, mais il leur échapperoit; ils embarrasseroient sa marche, mais ils ne l'empêcheroient pas d'aller. Ils arrêteroient sa fortune, ils ne la ruineroient pas. Je n'ai jamais souhaité que mon livre fût à la mode; mais j'ai sérieusement travaillé pour qu'il fût utile, & sur-tout, pour qu'il le fût après moi.

Après moi ! Mais, me dira t-on, il falloit donc le finir; & si vous ne pouvez aujourd'hui vous en flatter, n'aurez-vous pas un jour à vous reprocher la lenteur de votre marche?

- • Voici ma réponse. Mon *St. Louis* est sous presse; & j'ose dire que si j'ai conduit depuis le berceau de la Monarchie Française jusqu'à cette précieuse époque, l'ordre graduel & des révolutions que notre constitution a

essuyées , & des progrès qu'a faits notre législation, mon ouvrage, quand je le finirois là, auroit déjà l'ensemble que je lui souhaitois.

Le regarderai-je en effet , comme une suite de leçons de morale & de politique ? Toute ma théorie est renfermée dans mon *Discours sur la Justice* ; & après avoir prouvé mes principes par l'expérience de neuf siècles , & par l'exemple de trente Rois , j'aurai fini par mettre sous les yeux de nos Princes , celui de leurs ancêtres qui , le seul peut-être , ne fût le plus grand des Rois ses contemporains , que parce qu'il fut l'homme le plus juste de son siècle.

Envifagerai-je mes *Discours* comme l'histoire des progrès de notre droit public ? Le chemin est bien plus long & plus difficile de *Clovis* à *St. Louis* , qu'il ne l'est de *St. Louis* à *Louis XIV.* Deux fois , dans l'espace que j'ai parcouru , l'autorité est déplacée , & la Monarchie touche à sa ruine ; l'une , par le despotisme de nos premiers Mérovingiens ; l'autre , par la faiblesse de nos derniers Carlovingiens.

Lorsque *St. Louis* paroît , la Nation est sortie de l'esclavage ; & les Rois , pour triompher de la licence des Grands , ont appelé la liberté des Peuples au secours du Trône. Sous ce Prince , l'Anarchie féodale n'est plus connue que par les débris qu'elle a laissés après elle ; mais toutes les bases d'un meilleur Gouvernement sont déjà posées ; & notre droit public a essuyé moins de changemens depuis les établissemens de *St. Louis* , jusqu'aux derniers coups que *Richelieu* porta aux tyrannies intermédiaires , qu'il n'avoit éprouvé de révolutions , depuis les coutumes saliques & ripuaires , jusqu'à la naissance du Tiers-Etat , cette partie de la Nation , si intéressante , si active , si nombreuse , & si longtemps négligée. De la Législation de *St. Louis* à celle de *Louis XIV* , l'Historien marche environné de monumens auxquels il ne peut se méprendre. Toutes les routes sont grandes & ouvertes. L'instruction est toujours la même , mais elle devient de plus en plus facile ; car à des faits que tout le monde avoue , il ne s'agit

plus que d'appliquer des principes que qui que ce soit ne peut nier.

Si donc je m'arrête, croyez-moi, ce ne sera pas par paresse, ce sera par impuissance. J'irai, je marcherai autant que je le pourrai; mais combien j'aimerois alors à regarder derrière moi, & à me voir suivi d'un successeur qui pût me remplacer! Un successeur! ce mot sonne mal à l'oreille des vieillards. Pour moi, sans connoître le mien, je le regarde d'avance du même œil dont un père zélé pour sa maison, envisage le fils auquel il laisse sa charge & sa fortune. Je lui ai préparé les matériaux & les instrumens. Puisse-t-il faire mieux que moi; & montrant à mes lecteurs, sous de nouvelles faces, ces grandes vérités qui m'ont été si chères, conduire jusqu'à nous, cette chaîne que je viens d'attacher au Trône de *St. Louis!*

Si je pouvois découvrir l'homme de bien qui auroit conçu ce projet, j'oserois dès à-présent lui proposer un travail, auquel je me livrerois moi-même. Si je n'avois que 40 ans, ou si la providence m'en promettoit encore vingt

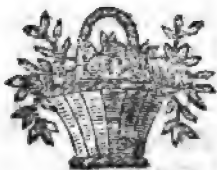
avec la force & l'activité qu'elle m'a conservées jusqu'ici. J'en employerois cinq à réduire, à abbréger une grande partie de mes productions. Il n'y a rien de trop dans mes *Devoirs du Prince*. Dans mes *Discours sur l'Histoire*, je ne crois pas non plus que l'on doive rien changer au récit des faits. Il est rapide, il est clair. Il présente des masses, & n'est point trop chargé de détails. Ce que l'on pourra resserrer, c'est l'exubérance des réflexions. Ce qu'on se permettra d'abréger, c'est la longueur des dissertations, tantôt sur les événemens défigurés par des Ecrivains de parti, tantôt sur des questions dont les résultats ne pouvoient être trop profondément gravés dans les esprits des Princes. En un mot, il faut s'accommoder au goût du plus grand nombre des lecteurs, qui n'aiment pas qu'on leur développe, mais qu'on leur laisse deviner ce que l'on veut leur dire. Ceux pour qui j'écrivois, n'en auroient peut-être pas pris la peine : je leur ai tout dit ; & c'est même parce que j'ai encore beaucoup à leur dire, que je

ſçaurois gré à un abrégiateur qui ſe chargeant de réduire ce que j'ai déjà fait , me laiſſeroit le temps d'être encore diſſus dans ce qui me reſte à faire.

Où ! d'être diſſus ; car cette prolixité que je ne juſtifierai point , aux yeux de ceux qui préfèrent le plaisir ſi naturel de parcourir des vérités intéreſſantes , au profit que l'on trouve à ſ'en convaincre & à ſ'en pénétrer , cette prolixité même aura du moins préparé , & préparé en abondance les plus précieufes matières , à ceux qui viendront après moi. J'ai été , mais j'ai dû être ſouvent diſſertateur. Que Dieu me donne des yeux & de la ſanté , je le ſerai juſqu'au bout. Je conſens que l'on ne me liſe point , ſi l'on ne veut que ſ'amuſer ; mais je ſuis convaincu qu'après moi , ceux qui voudront étudier notre Hiſtoire à fond , reviendront à mon ouvrage. Ceux à qui il ne faut que des extraits & des apperçus , neliront point l'Abbé *Dubos*. Cependant ce qui rebute dans ſes trois volumes ceux qui cherchent ſérieuſement à ſ'inſtruire , ce n'eſt pas

la multitude, ce n'est pas le détail de ses preuves, c'est leur mauvais choix; ce sont les efforts qu'il se permet pour faire dire aux textes, ce qu'il a pensé, & ce qu'ils ne disent pas toujours. Pardonnez-moi maintenant vous-mêmes, Messieurs, cette longue lettre. Elle contient tout ce que j'avois à dire au public, sur un ouvrage qui au moins par sa nature & sa destination est fait pour exciter quelque intérêt, & qui, par la bonne foi & la droiture de l'Auteur, a droit d'espérer quelque indulgence.

Je suis, &c.



## LETTRE XII.

*Almanach des Muses, ou Choix des  
Poësies fugitives de 1787. A Paris,  
chez Detalain l'aîné, rue St. Jacques,  
N°. 240.*

**L**ORSQUE la Poësie est expirante, & que le secret des bons vers est presque perdu, c'est une rude tâche que d'avoir à donner chaque année un Recueil de dix mille vers. Quel supplice pour un Editeur, qui a du goût, d'être chargé de présenter aux Muses, comme un hommage annuel, des offrandes stériles, & l'impuissance de nos rimeurs! S'il s'y trouve quelque chose de passable, c'est tout au plus dans le genre badin; & souvent quel badinage! pas une seule pièce, d'un ton un peu relevé, où l'on trouve de l'ordre, de l'ensemble, quelque beau mouvement, ni même une versification coulante & soutenue. Quel sujet



plus capable d'enflammer la verve patriotique d'un Poëte, que le voyage de *Louis XVI* à Cherbourg, voyage signalé par les actions de bonté & de vertu, qui n'ont plus rien d'étonnant de la part de notre *Titus*, mais qui sont toujours si touchantes ! eh bien ! ce voyage n'a inspiré à *M. Castera* que la plus froide & la plus sèche des Odes. Jugez-en par ces stances.

*Au devant du Héros , la douce bienfaisance ,  
Aux Neustriens charmés annonçant sa présence ,*

*Vers les bords de Cherbourg vient de le diriger :  
Cherbourg ! vaste rivage où la mer découvre ,*

*Des Nochers préparant la per e ,  
Leur présente , en grondant , un abri men-  
fonger.*

*Mais Louis les protège & dissipe leur  
crainte.*

*Il parle. Un port soudain forme une large  
enceinte.*

*De superbes remparts vont embrasser la  
mer.*

Le bronze y sonne au loin par cent bouches  
terribles ;

Et nos vaisseaux , vainqueurs paisibles ,  
Bravent & leurs rivaux & les tyrans de  
l'air.

● Ah ! si l'un des Bourbons , au pied des Py-  
rénées ,

Vit se joindre , à sa voix , les deux mers ,  
*étonnées*

Qu'un mortel eût conçu cette étrange union ;  
Louis fait plus ; il dompte une mer mugis-  
sante ,

Et dans Cherbourg , sa main puissante  
Renferme le dépôt des terreurs d'Albion.

Voulez-vous voir le parfait contraste  
de ce lyrique prosaïque & rempant ?  
C'est M. Roucher , toujours guindé &  
ampoulé , dans son Ode intitulée *Le*  
*Génie de la Ville de Paris*. Il com-  
mence par faire *accourir les marbres en*  
*cadence* ; ensuite il appelle Paris , *la*  
*Mère des Arts & la Fille des Rois*. Il  
lui dit :

Si j'avois le talent d'Orphée ;  
Les cèdres & l'albâtre , & le porphyre &  
l'or ,

Des plus riches climats , des bords les plus  
sauvages ,

*D'eux-mêmes , dans les airs , vers toi pren-  
droient l'effor.*

Assûrément c'est un miracle bien au-  
dessus de tous les prodiges opérés  
par la lyre d'*Orphée* , que de faire  
voler *dans les airs , des cédres , de  
l'albâtre , du porphyre & de l'or.* Dans  
cet enthousiasme à perte de vue , il  
échappe à *M. Roucher* des fautes contre  
la langue ; il n'est pas étonnant qu'au  
milieu de cette ivresse & de ces écarts,  
plus que pindariques , il ne s'en ap-  
perçoive pas. En parlant de *M. le  
Prévôt des Marchands* , qu'il appelle  
un *nouveau Typhis* , il dit :

Soissons , qui le perd sans retour ,  
Par des pleurs vainement le demande à son  
Prince.

C'est pour toi qu'on l'arrache aux vœux  
d'une Province

Qu'avoit épousé son amour.

L'expression est heureuse ; c'est  
dommage que le vers ait demandé  
*épousé* , tandis que la langue vouloit

*épousée*. C'est assez parler de M. Rou-  
cher ; il suffit de dire que son Ode  
entière n'est qu'un vertige continuel.

Je suis fâché que M. Léonard, à qui  
la nature avoit donné un talent si vrai  
& si aimable, se soit jetté dans ce  
sublime amphigourique ; car on sçait  
que *l'emphase fut toujours le sublime des  
fots*. Il s'est laissé égarer par les mau-  
vais modèles qu'on a applaudis quel-  
que temps ; & si le Poëme des *Saisons*  
qu'il nous promet, ressemble en beau-  
coup d'endroits, au fragment qu'il  
nous offre ici pour échantillon, il  
nous fera regretter la perte de son  
temps & de son talent. Cependant il a-  
beau étouffer sous l'emphase descrip-  
tive, son génie naturel qui le porte  
vers les images simples & agréables,  
son génie perce de temps en temps  
malgré lui. Par exemple, dans ce frag-  
ment sur *la neige*, à travers tout le  
fatras des descriptions boursoufflées,  
on distingue ces vers, qui sont d'une  
vérité charmante :

Le troupeau languissant, & la tête pen-  
chée,

236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cherche , à travers la neige , une herbe  
desséchée.

L'oiseau , près des vanneurs , accourt sans  
s'effrayer ,

Et réclame sa part de leur grain nourricier.

Le rouge-gorge , ami des tranquilles chau-  
nières :

Quitte ses compagnons tremblans sur les  
bruyères ,

Pour confier son sort à l'homme hospitalier ;

Aurour de la fenêtre , il vole & bat de  
de l'aile ;

Bientôt apprivoisé par la saison cruelle ,

Il vient en béquetant jusqu'auprès du  
foyer ,

Regarde à ses côtés la troupe *souriante* ,

S'éloigne , approche encore & rendu  
familier ,

Il ose enfin paroître à leur table indigente.

La tâche de M. *Saint-Ange* , est  
connue ; il vivra & mourra sur Ovide.  
sa manière est connue aussi ; il n'a ni  
la facilité , ni les graces , ni l'esprit ,  
ni la souplesse de son original ; il croit  
y suppléer au moyen du *Labor im-*

probus; la versification, tantôt pénible, tantôt négligée à l'excès, offre rarement des traits d'un heureux naturel. Parmi des vers bien tournés, on trouve des fautes si lourdes, qu'on seroit tenté de les attribuer à une absence totale d'esprit & de jugement. Le fragment de traduction qu'il a fait insérer dans *l'Almanach*, est tiré du quatrième livre des *Métamorphoses*. C'est une peinture du Styx & du Tartare.

Là les mânes nouveaux, hôtes muets & vains,

Se perdent au hasard dans les régions sombres,

Incertains où trouver la Cour du Roi des ombres.

La Ville a mille accès; mille chemins ouverts

Y mènent en tout temps mille peuples divers,

Et, sans qu'on soit pressé, toujours la foule abonde.

Telle de cent climats la mer engloutit l'onde.

238 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*L'ombre des Orateurs*, dans ce monde nouveau ,

Trouve près de Minos l'image du barreau.  
Là , de la Cour encor cherchant la vaine  
image ,

Les grands au noir Pluton vont porter leur  
hommage.

Les derniers vers sont heureux & bien faits. On est tout surpris de trouver une *Ville* dans les régions sombres. *La Ville de l'Enfer* est une étrange idée. Il falloit du moins la préparer par des nuances analogues. *Se perdent au hasard* est impropre. *On erre , on marche , on voltige au hasard. Sans qu'on soit pressé* est une idée ingénieuse , rendue trop séchement. *Sans jamais s'y presser , toujours la foule abonde*, seroit peut-être mieux. C'est une expression bien vague que *l'onde de cent climats* , pour dire que la mer engloutit tous les fleuves de la terre. Quelle inadvertence que *l'ombre des Orateurs* ! Ne diroit-t-on pas qu'il n'y a qu'une ombre pour tous les Orateurs ? C'est une image vraiment puérile.

L'eau cherche & fuit Tantale , & son *avide*  
*main*

Voit le fruit qui s'échappe insulter à sa  
faim ,

Et plus loin , *sans relâche* , on voit les  
Danaïdes

Remplir *incessamment* des tonneaux toujours  
vides.

Il faut ne se pas donner la peine de  
relire ce qu'on écrit , pour ne point  
appercevoir qu'une *main qui voit* est  
ridicule , & que *sans relâche* avec *in-*  
*cessamment* est un pléonafme insoute-  
nable. Si M. Saint-Ange a voulu dire  
*on voit sans relâche* , c'est encore pis.

Devinez , je vous prie , de qui peu-  
vent être les vers suivans , adressés  
au Roi de Prusse , & datés de Bruxelles :

Les vers & les galans écrits

Ne sont pas de cette Province ;

Et dans les lieux où tout est Prince ,

Il est très-peu de beaux esprits.

Jean Rousseau , banni de Paris ,

Vir émuouffer , dans ce pays ,

Le tranchant aigu de sa pince ;

Et la Muse , qui toujours grince ,



Et qui fuit les jeux & les ris,  
 Devint ici grossière & mince.  
 Comment vouliez-vous que je rinasse  
 Contre ces frimats épais ?  
 Vouliez-vous que je redevinisse  
 Ce que j'étois quand je suivis  
 Les traces du Pasteur du Mince (1) ;  
 Et que je chantai les *Henris* ?  
 Apollon la tête me rince ;  
 Il s'apperçoit que je vieillis,  
 Il voulut qu'en lisant *Leibnitz* ,  
 De plus rimaille je m'abstinsse ;  
 Il le voulut , & j'obéis :  
 Auriez-vous cru que j'y parvinsse ?

Ne croiriez-vous pas que de pareils vers , à la réserve des quatre premiers , sont de quelque descendant d'un *Vandale* ou d'un héritier de *Chapelain* ? Non : ils sont de *Voltaire* .

Par un contraste assez plaisant , vous trouverez des vers de son *M. Thomas* , d'un goût ingénieux & fin , à la manière de *Fontenelle* . L'Auteur étoit chez un riche amateur des Arts &

---

(1) *Vergile* , Pasteur du Mince des

de plaisirs ; & voici comment il a rendu les sensations qu'il éprouvoit à la vue de différens chef-d'œuvres du Sculpteur.

*Marbres , vous me jettez dans un trouble enchanteur.*

Qu'Atalante me plaît ! suspendue avec grâce ,

Elle a l'air de courir , & toujours reste en place.

Je soupçonne entre nous qu'elle attend son vainqueur.

O beautés , à quoi sert de feindre ?

A fuir légèrement quand l'honneur veut contraindre ,

On est retardé par son cœur :

Il faut paroître fuir , & se laisser atteindre.

Quelle intéressante langueur

De la Vestale même attendrit le silence !

Que j'aime à voir ses beaux yeux se baisser !

Sous ce voile touchant , rêveuse avec décence ,

S'il n'est pas vrai qu'à l'Amour elle pense ,

Ah ! du moins elle y fait penser.

Vénus , (cela se doit) est à quelque distance ,

N<sup>o</sup>. 5. 30. Janvier 1787. L

242 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Sans doute la Verté est la tendre Pudeur,  
Qui combat mollement une secrète ardeur.  
Elle peint à nos yeux la douce résistance  
Par qui la beauté s'embellit.

La Pudeur est en buste ; un buste lui suffit.  
La Vénus est entière, & sous un toit plus  
sombre

Cherche au fond du jardin , le demi-jour  
des bois.

Tout est en règle , je le vois :

La Pudeur au salon , la Volupté dans  
l'ombre.

Ces vers seroient plus jolis , si la  
prétention à la finesse y perçoit un  
peu moins. En tout genre, l'affecta-  
tion fut le grand défaut de M. Thomas.

Parmi différens petits opuscules de  
M. le Brun , vous rencontrerez des  
vers sur une pension qu'il n'a point  
sollicité. On n'a pas de peine à le  
croire. Son nom est connu depuis  
si long temps , & ses ouvrages , quoi-  
que presque tous encore dans son porte-  
feuille , étoient néanmoins si célè-  
bres , qu'il n'a pas eu besoin de solli-  
citer en chef la juste récompense dont  
on l'a gratifié. Enfin , c'est pour lui

Sur-tout que s'est accompli le vœu si raisonnable, exprimé un peu simplement dans cet ancien quatrain :

Veux-tu, grand Roi, faire vraiment le bien ?

En n'accordant tes bienfaits qu'au mérite ?

Ne donne rien à qui les sollicite ;

Et donne à ceux qui ne demandent rien.

Le genre satyrique, si décrié depuis plusieurs années, paroît être celui dont on s'occupe le plus à présent, si nous en jugeons d'après un assez bon nombre de satyres envoyées à l'*Almanach* : mais ces différentes pièces ne prouvent pas que le genre satyrique soit aussi facile qu'on le disoit ; car elles sont en général de la dernière foiblesse. Nulle peinture de mœurs ; aucun trait énergique ou plaisant ; pas un seul vers qui puisse rester proverbe. C'est M. Sorin qui invoque *Apollon*, pour nous dire des choses aussi communes que celles-ci :

Que ne m'a-t-il armé de la lyre immortelle,

Ce Dieu, depuis long-temps, à mes vœux trop rebelle !

Ma Muse, en ses accords respirant l'équité,  
 Feroit, avec éclat, parler la vérité.  
 Vainement Floridor, enflé de sa naissance,  
 Etaleroit aux yeux son faste & sa naissance:  
 Le trait sur Floridor à l'instant décoché,  
 Iroit orner un vers du nom de son duché.  
 Quand l'ennuyeux Mervyl, comptant sur  
 sa mémoire,  
 Viendrait du fond d'un club colporter une  
 histoire,  
 Dont le récit s'achève au murmure flat-  
 teur  
 Que répand chez Midas un cercle appro-  
 bateur;  
 Laissons-le, m'écrierois-je; il est là dans sa  
 sphère,  
 Et sans doute en ces lieux le bavard a dû  
 plaire.  
 Un sot ailleurs, cent fois, se fût-il fait  
 siffler,  
 Dans la maison d'un sot trouve encore à  
 briller.

Ne voilà-t-il pas des *traits* bien vi-  
 vement *décochés*, & bien piquans?  
 Quelle pésanteur, & quelle froideur

de style ! quelle longue circonlocution au bout de laquelle on ne trouve rien ! à quoi bon gâter en deux misérables vers , ce vers proverbe de *Despréaux* ?

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Un ami de M. *Sorin* ne pourroit-il pas lui dire ?

Si tu n'es pas plaisant , pourquoi veux-tu railler !

Tu veux nous faire rire , & tu nous fais bailler.

L'Auteur de la satire sur *la décadence des bonnes études* , a sûrement de très-bonnes intentions ; mais il auroit dû se persuader que le vers satyrique , tout simple & naturel qu'il veut être , demande pourtant un autre ton que celui de la prose ; & qu'il doit aussi éviter le fatras des lieux communs de Rhétorique. Or , l'Auteur de cette satire est tombé dans ces deux défauts : il débute par le ton

familier , & finit par le ton emphatique.

L'Auteur de la *satyre sur la decadence du goût*, a fait pis encore ; car il affecte de la finesse en vers lâches , obscurs & rampans. Lisez , & jugez s'il ne vaudroit pas mieux écrire en prose non rimée.

Chapelain, & pardon ! ce Muft fut barbare,

Je le sçais, mais jamais elle ne fut ignare ;

Le goût a manqué seul à ton rare savoir ,

Et du moins ton bon sens ne fit appercevoir

Le talent qui germeoit dans l'aîné des Corneilles ;

Mais nos prôneurs sont tous dignes de nos merveilles.

Reoutez-les : Mondar écrit mieux que Boileau,

Et Damon, plus heureux à monter son cerveau ,

De Racine a le ton , & le tact de Moliere ;

Mais Moliere & Racine avoient plus de manière ;

Et n'atteignent jamais à ces brillans  
écarts

Dont un génie heureux sait courir les  
Hazards.

Le style plat a communément  
l'avantage d'être clair ; mais notre  
Auteur a trouvé le secret de le rendre  
inintelligible.

Autre satire ou épître, adressée à  
M. le Comte de . . . . où l'on entend  
du moins ce que l'Auteur a voulu  
dire ; mais on n'y gagne pas beaucoup  
plus, tant sa manière est négligée ;  
c'est dommage ; car il annonce de  
l'esprit, & l'on voit qu'il pourroit  
mieux faire. Vous trouverez quelques  
vers heureux, & encore plus de vers  
prosaïques, dans le morceau que je  
vais vous citer :

J'arrive chez Valcourt ; vingt beautés  
rengorgées

Y sont pompeusement en Sénateurs ran-  
gées :

Voyez dans cet essaim de jeunes étourdis ,  
Cet enfant de l'amour auprès d'un Duc  
assis ;



248 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Il fascine les yeux par des marques trompeuses.

Et charge avec orgueil ses habits de pleureuses ,

Pour faire croire aux fols qu'il avoit des parens.

Ayeuglement étrange ! eh ! qu'importe les rangs ?

A tous ces titres vains le vrai sage renonce ,

Et la vertu par-tout entre sans qu'on l'annonce.

Un trône enfin s'élève , où chaque amant discret

Vient à tout l'univers divulguer son secret ,  
Et , pour nous amuser , tristement psalmodie

Ces couplets innocens de bonne compagnie.

Tous ces caméléons ne se montrent jamais ,  
Qu'escortés de flatteurs , ou de quelques sujets ,

Qui , gagés pour leur plaisir , approuvent avec zèle

Le bon mot d'autrefois que Monsieur renouvelle.

On y lit de ces vers qui ne sont applaudis  
Que pour ne pas fâcher la Dame du logis.  
Damis, qui fut trente ans sans talent & sans  
verve,

Au fond de l'Amérique a déterré Minerve ;  
Damis, de l'autre monde, y porte un ma-  
nuscrit,

Et devient dans un jour jeune homme & bel-esprit.

Ce n'est pas là l'arme franche & tranchante de la satire ; ce sont les coups d'épingle du persiflage.

La meilleure satire de ce Recueil est certainement celle de M. *Ginguant*, sa manière est simple, vive, & peu commune ; sa versification est aisée, quelquefois noble & soutenue, & en général d'un fort bon ton. Parmi plusieurs morceaux que je pourrois vous en rapporter, pour confirmer mes éloges, j'aime sur-tout celui-ci : l'Auteur suppose qu'un ami veut l'encourager à écrire :

« Qui peut donc t'arrêter ? quelle crainte  
» t'empêche

## 250 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Tient sa plume captive, & sa verve  
» glacée ?

» Imite cet effort d'insépidés rimeurs :

» Comme eux, de la critique affronte les  
» clameurs ;

» Si l'on sùt ces vers, & plût du même  
» courage,

» De ce siècle ignorant récuse le suffrage,

» Et des âges futurs invoquant l'équité,

» Pars avec de Rosoi pour l'immortalité ».

Pour l'immortalité nos sortites nouvelles,

Grace à l'impression, sont sans doute im-  
mortelles :

Moline, du Coudray, Pardeau, Laus de  
Boilly,

Grace à l'impression, sont immortels aussi.

Avant cet art fatal, au Temple de mémoire,

Il n'étoit qu'un seul Livre, où la main de  
la gloire

Tracoit en lettres d'or, le nom de ces  
grands,

Qui d'un peuple enfanté maîtres &  
bienfaiteurs,

Eclairant l'avenir par de fécondes veilles,

Ont rempli l'univers d'éclatantes mè-  
veilles.

Mais depuis que cet art, par Phébus in-  
venté,

Pour dénoncer les fets à la postérité,  
De leurs productions autrefois éphémères,  
Fait éclore en un jour des milliers d'ensem-  
blés ;

Aussi bien que l'honneur, l'opprobre est  
éternel ;

Et sur un second Livre , au pied du même  
autel,

Leurs noms restent gravés en grossière  
écriture ,

Pour servir de risée à la race future ;  
C'est là que sont inscrits tant de beaux  
rivaux ,

Qui tous, de la critique affrontant les al-  
lèges (1).

Je n'ai point leur courage ; et sur ce grand  
registre,

Je craindrois , avec eux , d'occuper un  
chapitre.

Si M. Ginguéné parvient à donner  
plus de caractère & de précision à

---

(1) Répétition heureuse.

son style, il aura beaucoup de succès dans un genre qui n'est pas aussi facile qu'on le prétendoit, puisque *Regnard*, avec tout son esprit & toute sa gaieté, s'y est exercé souvent, & n'a pu y réussir.

La sœur cadette de la satire, c'est l'épigramme; l'*Almanach des Muses* est assez bien fourni de vers, auxquels on donne ce titre, & qui ne sont pour la plupart, que de vieux bons mots réchauffés, ou des pointes si plates, qu'elles ne piquent ni le goût ni la curiosité du lecteur. Le seul qui mette un peu d'invention, de naïveté & de tournure dans ce petit genre, est M. *Pons de Verdun*. Encore sur une dizaine d'épigrammes de sa façon, n'y en a-t-il que trois ou quatre qui réveillent l'attention; celle-ci, par exemple: c'est un dialogue entre un débiteur & son créancier:

Puis-je espérer qu'après deux ans,

Enfin je toucherai ma somme?

— Attendez encore quelque temps;

Je vous paierai, foi d'honnête-homme.

— Oh! parblau! c'est trop m'éprouver;

Dès demain , je vous le déclare. . .

— Mais je n'ai point d'argent. — Tarare :

Je vous en ferai bien trouver.

— Quoi ! vous ? — Oni , moi. — Destin :  
propice !

Mon ami , mon cher créancier ,

Rendez - moi vite ce service ,

Vous serez payé le premier.

Cette autre est assez plaisante , par  
le mot auquel on ne s'attend pas.

Dans le Livre nouveau dont vous êtes  
l'Auteur ,

Ma foi , mon cher Damis , vous mentez  
sans pudeur :

Osez-vous le nier ? Oh ! je vais vous com-  
fondre.

Sur la première page , on lit ces mots : à  
Londre ,

Et se vend à Paris , chez claudé ou chez  
Thomas.

Il s'y trouve , d'accord ; mais il ne s'y vend  
pas.

En voici encore une meilleure que  
les précédentes ; l'idée en est très

originale, très-mordante, & elle étoit très-difficile à rendre.

Sûr une perche, auprès d'une guinguette,  
Ces jours derniers, je vis un moulinet;  
Du moulinet fortoit une baguette,  
Qu'une bamboche à pleines mains tenoit:  
Vous eussiez cru que ce moulin tournoit  
Par les efforts de la marionette;  
Point; le moulin dans son tour l'entraî-  
noit.

Voilà maint homme en place, trait pour  
trait:

Qu'il a de mal! ah! l'habileté! s'échine;  
Il est souvent debout toute la nuit:  
Comme il conduit, disons-nous, sa ma-  
chine!

C'est sa machine, amis, qui le conduit.

Après les mauvais bons mots de nos  
fades plaisans, ce qu'il y a de plus fasti-  
dieux sans contredit, ce sont les compli-  
mens intéressés, les vers adulateurs. Il  
faut distinguer néanmoins une Epître  
à M. l'Abbé de Crillon, par M. Roman.  
On est toujours sûr de plaire aux bon-

nêtes-gens, quand on place aussi bien  
 ses éloges. Qui ne connoît pas, en  
 effet, le zèle patriotique de M. l'Aobé  
 de Crillon, zèle héréditaire dans les  
 illustres descendans du brave amir  
 de Henri IV ? Qui ne connoît pas son  
 ardent enthousiasme pour la bienfai-  
 sance, qui le fait voler au secours des  
 malheureux, & qui lui fait un devoir,  
 un plaisir d'être utile ? Que n'auroit-il  
 pas fait pour la Religion & pour les  
 Lettres, si ses nobles vues eussent été  
 secondées ? Ses *Mémoires Philosophi-*  
*ques* attesteront à jamais la vigueur  
 de son courage contre une secte dan-  
 gereuse, & l'aveuglement volontaire  
 de notre siècle pour des charlatans  
 corrompueurs, qu'il a si bien démasqués  
 & confondus. C'est au sujet de ces  
*Mémoires*, que M. Roman, sous le  
 voile de l'ironie, relève avec agré-  
 ment le mérite & les vertus de leur  
 Auteur, & les met en opposition avec  
 l'orgueil, l'audace & l'intolérance  
 impie de ses adversaires.

Leur sublime philosophie

Est l'unique Dérailé



Qui sème des fleurs sur la vie ,  
 Et qui montre la vérité.  
 C'est un soleil qui nous éclaire  
 Parmi les sentiers ténébreux ,  
 Où s'égaroit la terre entière ;  
 Mille phosphores radieux  
 En réfléchissent la lumière :  
 Ingrat, adore, & fais comme eux.  
 Mais par malheur, aveugle encore,  
 Tu crois, ainsi que tes ayeux,  
 Tu crois qu'il faut que l'on adore  
 Un Dieu vainqueur de tous les Dieux  
 Un Dieu qui créa la matière,  
 Et qui veille du haut des cieux,  
 Pour venger & punir la terre.  
 Tu souscris à ce testament  
 Que laissa l'Homme-Dieu lui-même ,  
 Et tu respectes bonnement  
 La tiare & le diadème ;  
 Tu fais consister le bonheur  
 Dans la vertu, la bienfaisance ;  
 De l'orphelin, de l'innocence  
 On te nomme le protecteur ;  
 Tu caresses le jeune Auteur  
 Qui, dans le sein de l'indigence,  
 Garde sa foi, connaît l'honneur,

Et sans crime amuse la France ;  
Hélas ! & pour comble d'erreur ,  
Les traits de sa mâle éloquence  
Ne sont qu'un élan de ton cœur . . .

. . . . .  
Jette les yeux sur l'univers :  
Examine les biens divers  
Qu'a produits la philosophie.  
Les préjugés sont abattus ;  
Plus de crimes , plus de vertus ;  
Plus de culte , plus de patrie.  
L'égoïsme , la liberté ,  
Et la science universelle  
Sont les prodiges qu'avec elle  
Amène cette Déesse.  
Range-toi donc sous la bannière  
De ces Philosophes nouveaux ,  
Et rampe au sein de la poussière ,  
En attendant que leurs échos  
Te fassent connoître à la terre :  
Mais si Socrate vertueux  
Ose mutiler la statue  
De ces terribles demi-Dieux ,  
Socrate boira la figue ,

Parmi les autres poésies légères , je  
vous conseille de lire particulièrement la

## 258 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Haut-bois de Minerve*, dont l'invention est ingénieuse ; & la pièce qui a pour titre *le Cours, ou la Promenade*, où vous trouverez quelques détails agréables & des portraits assez piquans. Vous chercheriez en vain, dans l'*Almanach* de cette année, quelque morceau d'un genre gracieux & délicat ; les Graces & M. de Parny ont abandonné ce Recueil.

Il ne faut accuser que la disette des talens & la décadence du goût, de la médiocrité de la plupart des pièces qui composent l'*Almanach des Muses* ; on ne doit peut-être que plus d'éloges au discernement, au goût sûr & délicat de l'Editeur qui, dans les champs de la poésie, peut encore glaner avec tant de succès après la moisson ; qui sait choisir & présenter au public chaque année, ce que les plus beaux-esprits du siècle produisent de plus agréable & de plus piquant : son Recueil est toujours le mieux rédigé, le plus amusant qu'on connoisse en ce genre, & le plus digne d'être présenté aux Amateurs des Muses Françaises.

Je suis, &c.

## LETTRE XIII.

*Traduction du Plutarque Anglois ,  
contenant la vie des Hommes les plus  
illustres de l'Angleterre & de l'Irlande,  
Ministres , Guerriers , Hommes d'Etat  
& d'Eglise , Citoyens , Philosophes ,  
Poëtes , & des plus célèbres Naviga-  
teurs & Artistes , depuis le règne  
d'Henri VIII , jusqu'à nos jours :  
dédiée à Sa Majesté le Roi de Suède.  
Tomes XI & XII. A Paris, de  
l'Imprimerie de Courcier , quai des  
Augustins ; & chez Merigot le jeune ,  
Libraire , quai des Augustins ;  
Belin , Libraire , rue St. Jacques ; &  
chez le Traducteur , rue Ste. Apolline ,  
N<sup>o</sup>. 6 , 1786. Avec approbation &  
privilege du Roi.*

**V**OICI, Monsieur, la dernière  
livraison du *Plutarque Anglois* : on

ne peut qu'applaudir au zèle & à l'activité avec laquelle cette entreprise importante a été exécutée. Il est vrai que les Traducteurs nous devoient cette célérité ; car , plus ils nous donnoient des volumes intéressants , plus ils nous en faisoient désirer la suite : maintenant , nous regrettons presque qu'il n'ait pas encore quelque volume. Pour moi , Monsieur , qui , vous le sçavez , redoute les éditions volumineuses , & qui vous ai , plus d'une fois , dit mon avis là dessus , en vous rendant compte de tels & tels ouvrages ; cette fois , je l'avoue , je trouve que douze volumes ne sont pas trop pour une collection de vies des grands hommes en tout genre que l'Angletrre a produits depuis *Henri VIII*. Mais n'en parlons pas davantage ; car , si ma lettre tomboit entre les mains d'un tiers , il s'en prévaudroit peut-être pour donner au public un supplément. Et je crains fort les supplémens , qui souvent sont aussi considérables que les ouvrages mêmes. Les volumes XI & XII<sup>e</sup> que je vous annonce , Monsieur , & qui terminent

la collection , sont bien propres surtout à inspirer le regret dont je parlois tout-à-l'heure. Ils sont , on ne peut plus intéressans. Le XI<sup>e</sup> contient entr'autres vies très-intéressantes , celle de *Sir Walpole* , ce politique si profond ; du Comte de *Stain* , cet excellent patriote. La vie de *Pope* offre un exemple de ces contradictions dont l'homme est plein. On y voit un grand Poète & un homme petit ; un bon cœur & un-esprit quelquefois caustique ; enfin , l'Auteur admiré & l'homme souvent malheureux. On pourroit le comparer , sous plusieurs rapports , avec *Voltaire* , tous deux célèbres , admirés & critiqués tous deux , ayant tous deux plus d'admirateurs que d'amis. La vie du Doyen *Swift* est encore plus originale : son caractère l'étoit bien aussi. Il l'étoit plus que ses ouvrages , & ce n'est pas dire peu. Ce récit de *Pope* , en donnera une idée.

» Nous le trouvâmes assis devant  
 » une table, la tête appuyée sur sa  
 » main ; en nous voyant , il s'écria :  
 » quoi ! c'est vous ? que signifie cette

« vifitez? Comment avez-vous eu le  
 « courage de déserter la fociété des  
 « grands Seigneurs, pour venir chez  
 « un pauvre Doyen? — Parce que  
 « nous préférons la votre à celle des  
 « plus grands Seigneurs de l'Angle-  
 « terre. — Si je ne vous connoif-  
 « fois pas, j'aurois été la dupe de ce  
 « compliment; mais puiſque vous  
 « êtes ici, je dois vous donner à  
 « ſouper. — Nous avons ſoupé. ---  
 « Quoi! déjà? cela me paroît fort  
 « étrange; à peine eſt-il huit heures.  
 « Si vous n'aviez pas eu cette pré-  
 « caution, j'aurois été obligé de vous  
 « donner quelque choſe à manger.  
 « Voyons: quel ſouper vous aurois-je  
 « donné? Deux écreviſſes de mer,  
 « deux ſhellings: une tourte, un  
 « ſhelling. Quoique vous ayez ſoupé  
 « de bonne heure, pour m'épargner la  
 « dépenſe de vous nourrir, vous ne  
 « refuserez pas de boire un verre de  
 « vin avec moi? --- Nous préférons  
 « de cauſer avec vous. --- Sans doute  
 « vous auriez bu, ſi vous aviez mangé?  
 « --- Oui --- Par conſéquent, une  
 « bouteille de vin, deux ſhellings.

» Deux & deux font quatre , & un  
» font cinq. Tenez , *Pope* , voilà une  
» demi-couronne pour vous , & une  
» autre pour *Gai*. Je ne veux pas qu'on  
» vienne s'ennuyer chez moi , *gratis* ».

Le XII<sup>e</sup> & dernier tome est , je crois , le plus piquant de tous : il rassemble une foule de Héros dans tous les genres. On y voit de brave & généreux *Wolf* , conquérant du Canada à trente-trois ans , mort au sein de la victoire ; le fameux *Anson* , cet intrépide Navigateur , qui valut tant de richesses à sa patrie ; le Baron de *Littleton* , si digne de protéger les Gens de Lettres , qu'il encourageoit par ses exemples , bon ami , citoyen bienfaisant , Philosophe aimable ; & l'infortuné *Savage* , enfant d'une mère coupable , hâï jusqu'à la mort par sa mère , tour-à-tour brillant & abandonné , & mort en prison. Quatre Hommes de lettres distingués , remplissent la fin de ce volume ; *Thomson* , *Richardson* , *Fiedling* , *Young*. Leurs ouvrages étoient connus ; les *Saisons* , *Clarisse* , *Tom-Jones* , & les *Nuits* , nous sont aussi familiers que si la



France les eût produits. Mais on apprend ici à connoître la personne des Ecrivains. *Thomson* & *Fiedling* vécutrent tous deux assiégés de créanciers ; il est plus aisé de concilier la conduite & le caractère de *Richardson* avec ses ouvrages & avec la qualité d'Homme de lettres. On prétend en Angleterre, qu'en faisant *Grandisson*, l'Auteur s'est peint lui-même. C'est tout dire en un mot ; & l'on doit pardonner à *Richardson* d'avoir cru dans la nature, un personnage qu'il trouvoit presque en lui-même. *Garrick* couronne cette collection ; car, en Angleterre, un grand Acteur figure à côté du Philosophe, de l'homme d'Etat & du Guerrier. Jamais Acteur ne mérita mieux cette distinction. Au titre de Comédien, il joignoit celui d'Homme de lettres ; & aux talens de l'esprit, la qualité du cœur. Ses adieux au public furent bien touchans.

» Au moment où la pièce finissoit,  
 » il fit suspendre le rideau prêt à être  
 » baissé, & s'avança sur l'avant-scène,  
 » Son maintien annonçoit les regrets  
 » dont il étoit pénétré. Il essaya plu-  
 sieurs

» fleurs fois de parler ; mais les lar-  
 » mes l'en empêchèrent. A la fin,  
 » cependant, il dit d'une voix trem-  
 » blante : il est d'usage, Messieurs &  
 » Mesdames, à la clôture du Théâ-  
 » tre, de vous remercier dans un  
 » Epilogue écrit en vers... Mais je  
 » n'ai pas eu la force de le composer,  
 » & j'aurois encore moins celle de  
 » le prononcer aujourd'hui... Ce  
 » moment-ci est cruel pour moi !..  
 » C'est celui d'une séparation éter-  
 » nelle, avec ceux qui, pendant  
 » trente-cinq ans, m'ont honoré de  
 » leurs bontés.... & dans quel lieu  
 » faut-il que je leur en témoigne ma  
 » reconnoissance ! sur ce même Théâ-  
 » tre, où j'ai joui si long-temps....  
 » Les sanglots l'empêchèrent de  
 » continuer ; tous les spectateurs  
 » mêlèrent leurs larmes aux siennes.  
 » Après quelques minutes d'une  
 » scène aussi attendrissante, il s'ef-  
 » força d'achever son discours, &  
 » dit avec une voix à moitié étouffée  
 » par la douleur : le souvenir de vo-  
 » bontés ne s'effacera jamais d'ici.  
 » (mettant sa main sur son cœur), n

» pouvant poursuivre, il se retira au  
 » milieu des cris, des sanglots & des  
 » applaudissemens, . . . . . Un morne  
 » silence succéda aux vives émotions  
 » qu'avoit fait éprouver ce spectacle  
 » touchant, & chacun se retira en  
 » déplorant la perte du plus grand  
 » Acteur de l'Angleterre ».

Les illustres Sœurs qui ont consacré  
 leurs loisirs à enrichir la France d'une  
 excellente production de leur pays,  
 nous ont rendu un véritable service,  
 & je les en remercie au nom du  
 public.

Je suis, &c.



**LE FRIPIER, LE CHAPEAU,  
LA CALOTTE, ET LE BONNET,**

**F A B L E,**

*Lue à la séance publique du Musée de  
Paris, le 14 Janvier 1787.*

Grand chapeau, rétapé, rebroqué font à  
présent

Calotte du plus beau d'aisance,

A s'y mirer comme dans un glaçon,

Avoient chez un Fripier côte à-côte une  
place.

Un jour que l'on jetta près d'eux

Un vieux bonnet de grosse laine,

Les voilà contre lui révoltés tous les deux.

« Vois, lui criaient-ils, vois donc où l'on  
» t'amène;

« Retire-toi, vas te cacher. »

» D'un gueux la dépouille crasseuse

» Ose-t-elle nous approcher ?

» D'où te viendrait cette idée orgueilleuse ? »

268 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

L'apostrophe frappa l'oreille du Fripier,  
Homme d'honneur, en dépit du métier.

« Fuffiez-vous couronnes, ou mitres, »

» Dit-il aux compagnons, pourquoi l'in-  
» jurier ?

» Si des vertus du maître on recevoit les  
» titres,

» Ce bonnet en auroit pour vous humilier.

» Depuis dix ans je connois vos trois  
» têtes.

» Sur l'arrogance & sur l'oifiveré,

» Je vous ai vus, superbes que vous êtes,

» Et lui couvroit la probité. »

*Par M. le Marquis DE FULVY.*



LETTRE XIV.

*Nouvelles Histoires & Paraboles , par  
l'Auteur du Catéchisme - Pratique :  
prix , 2 liv. 16 s. relié. A Paris , chez  
l'Auteur , rue de Sève , vis-à-vis la  
grande rue du Bac ; & chez Merigot  
le jeune , Libraire , quai des Au-  
gustins.*

**J**E reviens avec plaisir , Monsieur ,  
sur cette production utile & inté-  
ressante , qu'on ne peut trop faire  
connoître ; & je m'empresse de ré-  
former une erreur qui s'étoit glissée  
dans l'extrait qu'on vous en a déjà  
donné. Les *nouvelles Histoires & Pa-  
raboles* , ainsi que le *Catéchisme-Prat-  
ique* , ne sont point du P. Bonaventure  
Girardeau. Nous en sommes redeva-  
bles au zèle & aux talens de M. l'Abbé  
Champion de Nilon.

On doit regarder ces *Paraboles*  
comme un cours de morale chré-

tiennne, où l'Auteur fait faire goûter les grandes vérités & les maximes sévères de l'Evangile, à l'aide des ingénieuses fictions dont il les enveloppe. Son style, toujours pur & correct, est tantôt grave, tantôt léger, tantôt sérieux, tantôt enjoué, selon que le sujet l'exige ; & les sujets sont extrêmement variés. J'ai lu avec une satisfaction particulière, les *Paraboles* où l'Auteur attaque la doctrine impie & absurde de nos soi-disans Philosophes. Les traits dont il la peint, en feront peut-être mieux sentir le faux, que les raisonnemens les plus démonstratifs.

Voyez l'*Aérostat*, la *Montre*, le *Singe*, les *Volans*, l'*Ingrat*, &c. La morale que l'Auteur tire de ses fictions, embrasse tous les états, depuis les Philosophes jusqu'aux dévotes. Le *rêve d'un Solitaire*, où une dévote joue le principal rôle, vous amusera beaucoup.

Outre les *Paraboles* qui font la partie la plus considérable de l'ouvrage, on y trouve quelques histoires fort intéressantes, & dont quelques-

unes n'étoient pas connues. Telle est en particulier celle qui termine le volume. Vous y lirez aussi avec plaisir, quelques dialogues très-piquans. Faites une attention particulière à celui *d'un Curé & d'un Homme du monde*, c'est une excellente réponse à ces prétendus sages, qui ne cessent de crier que les Ordres Religieux sont inutiles à la société, & qu'il faut les supprimer tous. Vous trouverez que le Curé raisonne très-bien, qu'il réfute victorieusement son adversaire, & que le zèle qui l'anime, le rend quelquefois éloquent. Mais, pour justifier l'idée avantageuse que je vous donne de ces *nouvelles Paraboles*, je vais vous en mettre une sous les yeux. Je choisis une des plus courtes.

#### L'ANNÉE DE RETRAIT.

Un homme avoit acheté une terre; à peine en eut-il pris possession, qu'il assembla des ouvriers de toute espèce pour y faire des réparations & des embellissemens; il changea la distribution des appartemens, il leur donna



des formes plus élégantes, il les orna de sculptures & des peintures. Il bouleversa tous les jardins pour les dessiner dans un autre goût : il fit de nouvelles plantations, il perça dans les anciennes, de nouvelles allées : il forma des bassins & cascades, où il amena l'eau à grands frais ; il établit des serres-chaudes ; il fit venir de bien loin, des arbres, des légumes, des fleurs extraordinaires. Il contemploit avec complaisance, les heureux changemens dont il étoit l'Auteur. Il rouloit encore dans son esprit, bien d'autres projets qu'il se dispoisoit à exécuter, lorsqu'un beau jour un proche parent de celui dont il avoit acheté la terre, lui fit signifier un retrait. Le retrayant avoit toutes les qualités requises, & l'année fixée pour retraire, n'étoit pas encore révolue : ainsi, le retrait étoit légitime. Ce fut donc une nécessité pour le nouveau possesseur, d'abandonner cette terre, à laquelle il s'étoit déjà singulièrement attaché : & tout ce qu'il lui en avoit coûté en embellissemens de toute espèce, fut perdu pour lui. Il comprit

alors , mais trop tard , qu'il n'est pas prudent de faire des dépenses considérables pour une terre dont on n'est pas sûr de conserver la possession ; & que pendant qu'elle est en retrait , il faut se borner à l'entretien & aux réparations absolument nécessaires.

Nous devons regarder notre vie comme une terre dont nous avons pris possession , mais qui est sujette à retrait ; puisqu'en effet elle peut à tout moment nous être retirée. Il feroit donc de la prudence de ne pas trop vous y attacher & de ne pas faire des frais considérables pour l'embellir par les richesses, les dignités, les plaisirs ; il faudroit nous contenter de ce qui est nécessaire à son entretien ; une nourriture frugale , un vêtement simple & quelques délassemens innocens. Mais nous agissons tous comme l'imprudent de notre *Parabole*. A peine commençons-nous à jouir de cette vie dont la possession ne nous est pas assurée pour un seul jour , que nous travaillons , que nous mettons tout en œuvre pour la rendre commode , voluptueuse , délicieuse.

Mais tandis que nous en goûtons les douceurs, & que nous formons de vastes projets pour en augmenter & en multiplier encore les agrémens, tout-à-coup elle nous est enlevée : & toutes les dépenses que nous avons faites dans l'espoir d'une longue jouissance, sont perdues pour nous. Il faut que je vous donne aussi un échantillon de la manière dont l'Auteur traite nos Philosophes.

Dans la *Parabole* intitulée le *Singe*, il raconte d'abord fort plaisamment, l'avantage d'un certain Singe qui, ayant vu le peintre *Busalmaco* travailler à une grande *Fresque* dans l'Eglise Cathédrale d'Arezzo, avoit pris du goût pour la Peinture, & venoit le matin exercer son talent naissant sur les tableaux de son maître ; Il entroit dans l'Eglise par une fenêtre qu'on laissoit ordinairement ouverte, montoit sur l'échafaud du Peintre, prenoit les pinceaux, les trempoit à l'aventure dans les couleurs, & s'en escrimoit à tour de bras. Jugez-en quel état *Busalmaco* trouvoit son ouvrage, lorsqu'il venoit pour le conti-

muer. Je n'entre point dans tous les détails de la narration qui est très-agréable, & j'en viens à l'application que l'Auteur fait de cette aventure aux Coryphées de la Philosophie moderne.

« Ce singe, *dit-il*, représente au naturel nos prétendus Philosophes, vrais singes de la Divinité. Après avoir bien examiné ce monde qu'ils habitent, ils ont essayé d'en faire un semblable : après tout, ont-ils dit, il ne faut que de la matière & du mouvement. Ils ont donc pris la matière & le mouvement, comme le singe prit les pinceaux & les couleurs du Peintre ; & distribuant cette matière & ce mouvement au gré de leur imagination, comme le singe promenoit les pinceaux & appliquoit les couleurs à son caprice, ils ont construit un monde qui ressemble au véritable, comme l'ouvrage du singe ressembloit au tableau du Peintre.

Heureusement ces habiles ouvriers ne travaillent qu'en idée, & ne peuvent pas exercer leurs talens sur le monde réel, comme le singe faisoit

sur l'ouvrage de *Busalmaco*. Dieu sait comme ils l'arrangeroient avec leurs atomes crochus , leurs molécules organisées , leur verre fondu , leurs digestions d'huîtres , &c. &c.

Quel chaos ils nous offriroient à la place de cet ouvrage admirable , dont toutes les parties sont combinées avec tant de sagesse , où règne un si bel ordre , une harmonie si parfaite ! Pour punir de leur témérité ces ignorans Architectes , il ne faudroit que les condamner à habiter un monde de leur façon ».

Je me borne à ces citations , qui vous feront naître le désir de lire l'ouvrage entier.

Je suis , &c.



## LETTRE XV.

*Le Somnambule, Œuvres posthumes, en prose & en vers, où l'on trouve l'Histoire générale d'une Isle très-singulière, découverte aux grandes Indes en 1784 : prix, 4 liv. 4 s. broché. A l'Isle-de-France; & se trouve à Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, Imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins, 1786.*

**L**E titre de *Somnambule* est, Monsieur, un de ces titres piquants faits pour éveiller la curiosité & fixer l'attention, mais qui ne conviennent qu'à la préface ou aux premières pages. Cela passé, ici du *Somnambule* pas un mot, ce sont des Chapitres détachés, des Contes, une Comédie, des Pièces fugitives. Ainsi, laissons le titre de côté, & passons légèrement en revue ces *Œuvres posthumes*, qui

m'ont bien l'air d'être l'ouvrage d'un homme vivant : j'ai lu avec plaisir *les réflexions morales de M. Pouf, Marchand des six corps* : l'ambition est de tous les états, c'est la morale de ce chapitre : en voici le dernier trait, qui est piquant. Après avoir fait l'énumération des divers ambitieux, l'Historien poursuit en ces termes :

» En revenant chez moi, la tête  
 » remplie de tout ce que je venois  
 » d'entendre, j'apperçois au coin de  
 » la rue de l'Échelle, une femme de  
 » notre marché des Quinze Vingts,  
 » chargée d'une hotte pleine de  
 » choux & de navets, & qui gron-  
 » doit une fille de dix à douze ans,  
 » laquelle fille, plus rouge qu'un  
 » coq, & toute en sueur, se reposoit  
 » sur une borne.—Ne te l'avois-je pas  
 » bien dit, chienne d'entêtée. Voyez  
 » comme la voilà rouge, disoit-elle,  
 » en essuyant le front de sa fille avec  
 » son tablier. Moi qui aime la paix,  
 » & qui suis connu dans le quartier,  
 » je pris aussitôt la parole. Ecoutez,  
 » la mère Bobé, il n'y a pas là de  
 » quoi vous tant fâcher, cela prouve

» que votre petite *Javotte* aimera le  
 « travail; pardon, mon cher Monsieur  
 » *Ponf*, j'avons ben qu'faut travail-  
 » ler, mais n'faut pas vouloir l'im-  
 » possible; ç'a s'roit un bon enfant,  
 » si ç'a n'avoit pas l'ambition de por-  
 « ter la hotte. ».

*Le Curé Champenois* contient la plus folide instruction. *Le Curé de Francheville* a de l'intérêt. On y voit un intrigant devenir, de simple Commis à six cent francs, Intendant d'un Seigneur prodigue, puis lui succéder sans être son fils, & acquérir la terre & le nom de Francheville; on croyoit le fils mort à la guerre, il reparoit, reprend tous ses droits à la terre substituée & les met aux pieds de la charmanae fille de l'usurpateur.

*La Veuve & le Célibataire*, Dialogue, qui n'a rien de très-neuf: la Comédie des *Illuminés*, en un acte en prose, n'est pas très-comique, mais peut plaire à une certaine classe de lecteurs; le volume est terminé par des Contes & des Fables en vers: le plus piquant de tous ces opuscules, est



280 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

celui qui a pour titre *l'Enfant de Paris*. Mais il est trop long, & je ne puis que vous l'indiquer : il en est de même de la *Fauvette*, églogue. Je puis vous citer la *Fille à marier*.

Un homme étoit veuf, riche, & n'avoit qu'une fille.

Belle, sage : en un mot, l'espoir de sa famille.

Deux amants *haut huppés*, aspiraient à sa main.

L'un grave, sage & sans réplique,

Ignorant comme un fils unique ?

L'autre, aimable, galant, tant soit peu libertin,

Connoissant le plaisir comme Horace & Catulle,

Vif & léger, mais avec sentiment,

Et dans ses mœurs fuyant également

L'ennuyeux pédantisme & la basse crapule.

Ce n'étoit pas celui que les parens vou-  
loient.

Au père irrésolu sans cesse ils répétaient :

Choisissez le plus sage, il a son innocence.

Jamais cela ne songe à mal.

Et n'est pas comme son rival.

Le père cependant , par un trait de  
prudence ,

Voulut avant consulter un ami :

Non pas de ceux qui le sont à demi ;

Celui-ci conservoit le rare privilège

Qu'on proscriit à la Cour , l'antique  
loyauté ;

Et sa devise étoit , silence ou vérité.

C'étoit de ces amis que l'on fait au collège.

Je sais que vos parens , dit-il , ont préféré

Celui des deux amants qui paroît le plus  
sage :

C'est un Caton. L'autre a les défauts de  
son âge ;

Mais il est plein d'honneur , bienfaisant ,  
éclairé.

Aimez-vous mieux un sot qui jamais ne  
s'enflamme ?

Ami , n'esperez rien de qui n'a rien dans  
l'ame.

La vertu n'est point sœur de l'imbécillité.

Tout bien considéré , l'esprit est nécessaire.

Prenez l'amant instruit , & craignez au  
contraire.

D'un ignorant Caton l'exacte nullité.

Vous connoissez , Monsieur , la

prose & les vers *posthumes* de notre somnambule; vous vous doutez bien qu'il est très-éveillé, & la Préface annonce qu'heureusement l'Auteur de ces *Ouvres* est très-vivant.

Je suis, &c.

## LETTRE XVI.

*Discours sur l'Histoire universelle par M. Bossuet, depuis le commencement du Monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne, imprimé par ordre du Roi, pour l'éducation de Monseigneur le Dauphin, deux volumes in-8°. Prix 30 liv. brochés. A Paris de l'Imprimerie de Didot l'ainé, 1786.*

**S**i jamais les talens durent se réunir, Monsieur, c'est lorsqu'il s'agit de l'instruction de l'héritier d'un grand Royaume, de Monseigneur le Dauphin. Il avoit été à peine accordé aux vœux de la France entière, &

son auguste père s'occupoit déjà de son éducation. Déjà il avoit fait un choix des meilleurs Auteurs latins & nationaux, & *Télémaque* étoit à la tête, préférence bien due au Précepteur du Duc de Bourgogne; l'Histoire universelle de *Bossuet* étoit bien digne de le suivre de près : & c'est un spectacle touchant que de voir ces deux rares Instituteurs revivre en quelque sorte pour travailler de concert à l'instruction d'un petit fils de leurs illustres Elèves. A la tête de l'ouvrage que je vous annonce, est un brevet bien honorable pour M. *Didot*, qui lui impose la loi de se servir de caractères & de papiers fabriqués dans le Royaume : les caractères sont de *Didot* lui-même, & le papier velin sort de la manufacture de MM. *Mathieu Johannot* père & fils d'Annonai. Tels ont déjà paru, sous le même format, *Télémaque*, *Racine*, & la *Version Vulgate de la Bible*. (1) Telle paroît

---

(1) Les Ouvrages, in-8°. se vendent ; sçavoir, *Télémaque*, 2 volumes brochés en carton, 30 liv. *Racine* 3 vol. 45 liv. & la *Bible*, 2 vol. 80 liv.

284 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*l'Histoire universelle*, dont il a été tiré 350 exemplaires seulement. Ainsi papier, caractères, imprimeurs, tout concourt avec d'excellents Auteurs à l'instruction d'un jeune Prince qui au surplus n'aura jamais de plus utile leçon que l'exemple du bon Roi qui nous gouverne.

Ces mêmes ouvrages ont été, ainsi que *l'Histoire universelle*, imprimés dans les formats in-4<sup>o</sup> & in-18.



LE SONGE DU PAUVRE RÉALISÉ.

VERS adressés à M. COLOMBEAU, Conseiller  
d'Etat, Inspecteur général des hôpitaux de  
France, par deux Enfans de l'Hôpital général  
d'Amiens, le 12 Janvier 1787.

ANONYME & ORPHANO.

D'où te vient, *Anonyme*, un tel empresse-  
ment ?

Du bonheur, *Orphano*, c'est le pressenti-  
ment.

Dieu du pauvre est le père, il s'offre à  
l'innocence,

En songe cette nuit, j'ai vu sa bienfaisance,

Au Conseil d'un Roi sage, elle dictoit ses  
Loix,

Un Ange de la Cour y réclamoit nos droits;

Vas, ils sont dans mon cœur, dit LOUIS  
qui l'admire,

Le malheur peut-il être où s'étend mon  
empire !

Puise dans mes trésors, & dis à mes sujets

Que tous également ont droit à mes bien-  
faits.

A ces mots je m'éveille, & crois encore  
entendre

D'autres secrets divins que je ne puis  
comprendre ;

Je vole sur les pas de l'envoyé des Dieux,

Il m'échappe... que dis-je ? il est devant mes  
yeux.

Par le Père BELLECUEULE, Capucin.

## AFFICHES DE TOULOUSE.

23 Janvier 1789.

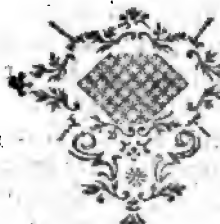
La ville de Toulouse a toujours été distinguée par son goût pour les Sciences. Une Académie fondée dans son enceinte, lorsque les ténèbres de l'ignorance couvroient le reste de l'Europe; le grand nombre d'hommes illustres qu'elle a produits, leur mémoire immortalisée par les statues; tels sont les monumens qui justifient sa réputation. Le mérite d'éclairer les hommes lui suffiroit bien pour assurer son droit à la vénération publique; mais il est un titre plus certain & plus sacré, c'est le privilège qu'elle a de rendre la liberté aux esclaves, de cela seul qu'ils entrent dans sa banlieue. Grace au ciel, les temps sont passés où elle a pu montrer son attachement à ce privilège sublime: mais la manière dont elle l'a fait valoir, lorsqu'il s'est trouvé des gens assez vils pour vouloir l'enfreindre, prouve combien elle est digne d'en jouir. En 1403,

quatre esclaves étant sauvés de Perpignan, se réfugièrent dans Toulouse. Leurs maîtres présentèrent requête aux Capitouls pour les réclamer. Ces Magistrats rejetèrent leur demande, qui auroit porté atteinte à une prérogative sacrée. Quatre ans après, il se présenta une affaire à peu près pareille. Une jeune esclave y vint chercher un asyle, elle fut également réclamée; même refus de la part des Capitouls; ils brisèrent les fers de cette infortunée. Leur résistance fut dénoncée au Roi d'Arpajon, alors maître du Roussillon. Ce Prince leur écrivit une lettre, dans laquelle il n'épargna ni prières, ni menaces; ces deux ressources furent inutiles. Il eut alors recours à un autre moyen, qui ne réussit pas mieux. Il leur offrit 50000 florins d'or, pour les faire renoncer à ce privilège auguste; mais cette proposition fut reçue avec le mépris qu'elle méritoit; ils répondirent que rien ne pouvoit entrer en compensation avec l'honneur d'assurer la liberté des hommes.

Avec quel enthousiasme l'ancienne



Rome eût-elle consacré ce vertueux désintéressement?... Par quelle fatalité est-il demeuré dans l'oubli?... N'avons-nous pas cette énergie, qui sçait apprécier les belles actions? Nos concitoyens nous sçauront gré sans doute, d'avoir tiré ces deux traits de l'obscurité, pour laquelle ils n'étoient pas faits. Ils apprendront que si Toulouse a été la patrie des Arts, elle a été aussi le sanctuaire de l'humanité.



# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XVII.

*Les Françaises , ou 34 Exemples  
choisis dans les Mœurs actuelles ,  
propres à diriger les Filles , les  
Femmes , les Epouses & les Mères. A  
Neufchâtel ; & se trouve à Paris , chez  
Guillot , Libraire de MONSIEUR ,  
rue St. Jacques , vis-à-vis celle des  
Mathurins , 4 volumes in-12. avec  
figures.*

**L** Le Roman cesse d'être frivole ou  
dangereux , lorsqu'on l'emploie à la  
réforme des Mœurs & à l'instruction  
publique : les Moralistes s'élèvent

N<sup>o</sup>. 6. 6 Février 1786 N

avec raison , contre les fictions qui n'offrent qu'un merveilleux absurde , qui ne peuvent que remplir des têtes foibles d'idées extravagantes & chimériques , & dont le moindre mal est la perte de temps qu'elles causent ; ils proscrivent plus sévèrement encore ces tableaux séduisans d'une passion qui n'est que trop naturelle , & qui n'a pas besoin d'être excitée. Ces peintures toujours trop touchantes d'un amour désapprouvé par les parens ; ces aventures de deux Amans persécutés , qui finissent par triompher de tous les obstacles. Ces livres qui semblent ne renfermer que des sentimens honnêtes & délicats , sont très-funestes , sur-tout pour les femmes , dont elles amollissent le cœur , renversent la tête , & qu'elles disposent à donner dans tous les pièges d'un agréable séducteur. Mais des histoires simples & courtes prises dans les Mœurs de la société , qui présentent à toutes les personnes du sexe , des leçons appropriées à leur état & à la situation où elles se trouvent , ne peuvent être qu'infiniment utiles ,



le dialogue est fort supérieur à celui de tous les Drames connus : un bon Roman n'est donc autre chose qu'un Drame en prose, qui n'est astreint ni à l'unité de lieu ni à l'unité de temps. Mais le Roman, en se perfectionnant, s'est en quelque sorte, corrompu ; car nos Auteurs ont peint des Mœurs si licentieuses, des scènes si indécentes, qu'il vaudroit beaucoup mieux lire les incroyables aventures des *Cirus* & des *Clelie*, que de jeter un coup-d'œil sur des tableaux aussi révoltans : dévoiler des vices & les intrigues de quelques femmes du grand monde, qui ont perdu toute pudeur ; les désordres de quelque libertins titrés, qui s'imaginent que la fortune & la naissance les affranchissent de tous les devoirs, ce n'est pas peindre les Mœurs de la société ; & s'il étoit possible que la société fût jamais assez dépravée pour avoir de pareilles Mœurs, il ne faudroit pas les peindre.

Dans les histoires que je vous annonce, le vice est toujours odieux & puni, la vertu toujours aimable & récompensée. Une femme, en croyant

ne faire qu'une lecture agréable, s'instruira de ses devoirs les plus essentiels, apprendra à les aimer & à les pratiquer comme le véritable & unique moyen d'être heureuse. C'est surtout à ce livre qu'on peut appliquer le vers de la *Metromanie* :

La Mère en prescrira la lecture à sa Fille.

La mère le lira elle-même avec beaucoup de fruit; & il y en aura plusieurs qui, peu disposées par leur caractère, aux lectures pieuses, trouveront dans un Roman, l'instruction qu'elles n'auroient jamais été chercher dans un sermon.

L'Auteur a fort bien fait d'adresser sur-tout ses leçons aux femmes, non pas précisément parce qu'elles sont moins instruites que les hommes, mais parce que, d'après nos institutions, notre esprit & notre caractère, les Mœurs des hommes en France, dépendent absolument des Mœurs des femmes : quand elles seront sensées, vertueuses & respectables, les hommes seront solides, honnêtes & décens.

Il faut donc que les Moralistes donnent aux femmes leur principale attention, parce que l'exemple & la conduite des femmes est la seule leçon dont les hommes puissent profiter.

Le premier volume, destiné aux filles, présente huit exemples : le premier, intitulé ; *la bonne Fille à la bonne Mère*, est un des plus étendus. C'est presque un plan d'éducation pour les filles, où il y a d'excellentes vues ; mais l'Auteur n'auroit pas dû y faire le Théologien, ni chercher une autre définition de Dieu, que celle qu'on trouve dans le Catéchisme : en disant à un enfant que Dieu *est tout*, on ne lui en donnera pas une idée aussi claire & aussi juste que celle qui résulte de la définition connue. C'est à tort qu'il accuse l'imperfection de notre langue qui, selon lui, met obstacle à l'instruction, en ne nous donnant que des idées arbitraires des choses. « Il faut, dit-il, une attention extrême à définir les noms, à montrer leurs rapports avec les verbes (quand il y en a). Ces deux mots, par exemple, Dieu, ante, ne présentent aucune idée en françois, que par la définition;

» mais dans l'admirable langue des  
 » Grecs, *theos* a son thème dans *theó*  
 » (je fais) *Dieu* signifie donc le *faisreur* :  
 » si l'enfant demande, de quoi ; vous  
 » répondrez de *l'Univers* , de tout,  
 » *Ame* , du mot latin *anima* , *animus* ,  
 » signifie *principe de vie* , & présentoit  
 » aux Latins une idée claire : mais  
 » chez nous , ce mot ne dit rien ,  
 » qu'autant qu'on nous montre son  
 » rapport avec le verbe *animer* , dont  
 » il est une contraction ».

L'Auteur s'égare ici mal-à-propos  
 dans un détail d'érudition grammaticale , tout-à-fait inutile , & même fautive : un enfant né à Paris, entend tout aussi bien ce que signifient les mots *Dieu* & *ame* , qu'un enfant né à Athenes ou à Rome, entendoit les mots *theos* & *anima* . *Theos* est lui-même une racine en grec ; si on veut lui donner encore *theó* pour thème , on est le maître ; mais cette étymologie n'étoit d'aucune utilité pour l'enfant , ni même pour les hommes , parce que *faire* n'est pas la signification propre & usitée de *theó* , parce que *theo* est lui-même un thème très-inutile, de



*sithémi*, qui seul étoit en usage, & qui n'a plus le même rapport avec *theos*. L'usage attache à chaque mot d'une langue, un sens & une idée absolument indépendans de l'étymologie de ce mot; & les personnes qui n'ont aucune teinture du grec, savent ce que c'est qu'un Chirurgien, tout aussi-bien que ceux qui sont en état de dire que *Chirurgien* est formé de deux mots grecs, dont l'un signifie *main*, & l'autre, *ouvrage*.

L'Auteur, dans le cours de ses Histoires, montre un grand respect pour la Religion; il la recommande par-tout avec beaucoup de zèle, comme le frein le plus sûr des passions & la meilleure sauve-garde des Mœurs: je suis d'autant plus surpris, que dans ces détails d'éducation, il établisse un Dialogue entre un père & sa fille (tout-à-fait dans le même goût du Dialogue entre une petite fille & sa gouvernante, qu'on trouve dans *l'Emile*) dont le but paroît être d'ébranler un des dogmes les plus essentiels de la Religion Chrétienne: l'éternité des peines. Voici le passage.

» — Pouvons-nous infiniment aimer?

— Non : car vous m'avez dit il y a long-temps que nous étions bornés.

— Pouvons-nous être infiniment bons? — Nous ne le pouvons pas. —

Et pouvons-nous être infiniment méchans? — Pas davantage. — Pouvons-nous être infiniment punis? — Mais,

mon papa, vous me faites, ce me semble; toujours la même question en d'autres termes. Je vous ferai toujours

la même réponse : *un être fini ne peut être infiniment puni. Il me semble*

*aussi qu'un être infiniment bon ne peut infiniment punir; car, quand exerceroit-*

*il sa bonté? »*

C'est bien là la réponse d'une

petite fille qui ne sçait pas raisonner : rien n'est plus aisé à détruire qu'un

pareil sophisme, & les enfans même qui sçavent bien leur catéchisme,

pourroient le réfuter : il me semble que les Auteurs qui n'ont ni mission

ni caractère pour parler des dogmes de la Religion, devroient par prudence,

& par respect, s'imposer sur cet article délicat, le plus profond silence : la

morale n'offre-t-elle pas à leur éloquence un champ assez vaste !

Dans un autre endroit de la même dissertation, l'Auteur voudroit qu'aucun Prêtre ne fût admis à confesser, qu'il n'eût cinquante ans ; il voudroit aussi que tous les Confesseurs eussent été mariés & eussent des enfans, persuadé, dit-il, qu'il n'est point d'ame plus pure que celle de l'homme qui est père de famille. C'est contredire ouvertement les conseils évangéliques, qui nous font regarder le célibat comme un état plus parfait que celui du mariage. Selon lui, l'emploi de Confesseur devroit être *la couronne de la vieillesse de l'intègre Magistrat pour la haute Eglise, & du bon citoyen de tous les états pour le second ordre. Ainsi, un Conseiller au Parlement, un Fermier Général, un Marchand, un Procureur, un Notaire, &c. qui, fatigués des travaux de leur état, voudroient se retirer & vivre en repos, deviendroient confesseurs sur la fin de leurs jours, & auroient pour retraite le confessionnal.*

*La Fille à la mauvaise Mère offre un*

exemple rare & touchant de douceur, de patience, de résignation : ces vertus se trouvent récompensées par un heureux mariage ; tandis que ses sœurs, gâtées par leur mère, ne trouvent point d'époux,

Le portrait de la fille naïve est très-intéressant ; mais il ne peut-être utile ni aux filles qui sont naïves, ni à celles qui ne le sont pas ; car la naïveté est un don de la nature, qui ne peut s'acquérir : voici un trait de naïveté assez plaisant, que je cite pour faire connoître la manière de l'Auteur,

» Elle se promenoit dans le jardin,  
 » regardant le Jardinier & sa femme,  
 » qui arrosoient. Avec son ton naïf, en-  
 » fantin, elle leur demanda, pourquoi  
 » ils versaient tant d'eau sur les cou-  
 » ches au pied des laitues, &c. —  
 » Ma'm'selle, quand vous avez soif,  
 » n'buyez-vous pas? — Il est vrai,  
 » Jérôme ! Heben, mes herbes ont  
 » soif, & je liëu' donne à boire. — A  
 » quoi voyez-vous ça? — à leüs feuilles,  
 » qui ont l'air fanée : voyez à ç't'heure  
 » com'a' r'verdissont ! — C'est bon,  
 » dit *Julie*, j'aurai bien soin de donner

» à boire à mes fleurs : hô ! je vous  
 » répons que je ne les laisserai pas  
 » avoir soif. Elle avoit un petit carré ,  
 » garni de fleurs les plus agréables  
 » de la saison ; elle courut les arroser.  
 » En revenant auprès du Jardinier ,  
 » elle entendit , qu'il disoit. — Femme,  
 » j'ai soif ; arrose moi l'gosier. — Sa  
 » femme lui versa un grand verre de  
 » vin , qu'il avala. — J'sens qu'ça  
 » me ravigote : Ça vaut mieux que  
 » d'lieau ; mais c'est qu'c'est pus cher.  
 » — *Jérôme* (dit *Julie*) , si l'on arro-  
 » soit avec du vin , les plantes seroient-  
 » elles plus belles ? — Hâ ! je l'crois  
 » (dit *Jérôme* en riant ) , pourvu qu'i'  
 » passit pa' l'cou du Jardinier. . . . Et  
 » meilleur i' s'ra mieux à viendront. —  
 » C'en fut assés pour que *Julie* de-  
 » mandât tous les jours une bouteille  
 » de vin , qu'elle portoit ensuite en  
 » cachette à *Jérôme* , en le priant de  
 » la passer par son cou. Il la lui rendoit  
 » remplie de l'eau de la citerne , ex-  
 » posée au soleil , & très-favorable  
 » à ses plantes : — Versez à présent  
 » cette liqueur sur vos œilleux , &  
 » vous verrez , Mademoiselle ! Quel-

» ques jours après, M. Lebon mit dans  
 » le carré de sa fille, qui aimoit pas-  
 » sionnement les fleurs, & qui avoit  
 » tous les goûts innocents fort vifs,  
 » une plante rare, qu'il lui recom-  
 » manda. *Julie* demanda du meilleur  
 » vin : on lui en donna, croyant que  
 » la personne qu'elle soulageoit, étoit  
 » malade : mais on la suivit enfin, &  
 » on la vit donner la bouteille à  
 » *Jérôme*, qui l'avalâ en trois gorgées.  
 » Mad. Lebon aborda sa fille, & lui  
 » demanda pourquoi elle donnoit du  
 » vin à *Jérôme*, qui se portoit bien, &  
 » qui avoit sa ration. *Julie* répondit :  
 » — C'est afin qu'elle passe par son  
 » cou, pour faire du bien à mes fleurs.  
 » — Et pourquoi en as-tu demandé  
 » du meilleur aujourd'hui ? — C'est à  
 » cause de cette nouvelle plante rare.  
 » La mère sçut alors adroitement com-  
 » ment tout étoit arrivé; elle fit une  
 » petite reprimande à *Jérôme*, comme  
 » étant gourmand, & ne dit rien à sa  
 » fille; sinon : — Apprends, mon  
 » enfant, qu'il ne faut aux fleurs que  
 » de l'eau. Elle n'insista pas davan-  
 » tage, & défendit à la femme de

« Jérôme, de rien expliquer ».

On trouve dans la *Fille d'esprit*, à-peu-près le même ridicule & le même but moral que dans les *Femmes sçavantes* de Molière. La manie scientifique est plus commune dans les femmes que dans les jeunes filles, & ce travers aujourd'hui est bien plus répandu que du temps de Molière. Voilà pourquoi il est plus difficile de l'attaquer avec succès. Les *Femmes sçavantes* de Molière, quoiqu'elles soient un véritable chef-d'œuvre de comique, tomberoient aujourd'hui, infailliblement, par une raison bien simple : les femmes n'iroient point à une pareille pièce.

*La Fille recherchée par un Amant honnête*, & *la Fille recherchée par un Fat*, sont deux histoires très-morales & très-instructives. On y voit que l'amant propre à faire un bon époux, est celui qui ne flatte point sa maîtresse ; qui respecte ses mœurs & son innocence ; qui évite même de lui peindre trop vivement sa passion, pour ne lui montrer que de la tendresse & de l'estime. Mais l'amant qui fait le galant & le passionné, sur-tout

à l'insçu des parens ; qui cherche à gâter le cœur de sa maîtresse par une adulation perfide ; qui annonce qu'après le mariage , il la laissera vivre à sa fantaisie ; qui ne parle jamais raison , est un séducteur dont il faut se défaire.

*La Fille sans Amant* nous montre que c'est en fuyant les hommes , qu'on trouve plus facilement un mari. Les hommes aiment à déterrer dans les filles , le mérite qui se cache ; & les partis honnêtes sont presque toujours effrayés par les galans : c'est ce qu'on voit dans *la Fille courue* , qui , après avoir long - temps brillé aux promenades publiques , fixé les regards des amateurs , refusé par orgueil , plusieurs partis honnêtes , finit par ne plus trouver personne , & se marie de dépit & de rage , à un vieux monstre.

Le second volume destiné aux femmes , offre neuf exemples de leurs bonnes comme de leurs mauvaises qualités. L'Auteur caractérise & met en action , *la Femme impérieuse* , *la Femme paresseuse* , *la Femme esprit fort* , *la Femme dévouée* , *la Femme jalouse* :



ce ne sont pas là à beaucoup près, tous les défauts des femmes. La satire de *Boileau* en offre un plus grand nombre, tracés sur piéceau le plus vigoureux. Notre Auteur restreint encore davantage les qualités des femmes ; il ne considère ici que la *dévote* tendre & sensible ; encore donne-t-il à cette dévote, un goût pour les minuties & une simplicité puérile qui fait dégénérer sa dévotion en infantilage : elle a dans son appartement une petite chapelle, qu'elle s'amuse à parer, dont elle change les ornemens suivant les fêtes, où elle dit l'office aux heures prescrites : cette chapelle est pour elle, ce qu'une poupée est pour une petite fille : une dévote de cette nature, n'est pas un modèle à proposer aux femmes. L'exemple de la *Femme entendue* renferme une instruction plus solide : mais on ne s'attendoit pas à trouver ici la *Femme parfaite* ; car ce n'est que dans ce livre qu'elle existe. On jugera de ce que c'est que cette *Femme parfaite* ; par le plan de conduite qu'elle se trace. Le voici rédigé par articles.

» 1<sup>o</sup>. Je ferai attention sur ma  
 » personne , pour ne jamais être sur-  
 » prise à manquer de ce qu'il faut  
 » pour plaire à mon Mari , & plus  
 » encore à ne pas avoir ce qui lui  
 » déplaît: 2 , Dans ma conduite, je  
 » prendrai bien garde à ne rien faire  
 » & à ne rien omettre, qui puisse  
 » blesser l'exactitude de sa raison;  
 » c'est un soin qui m'occupera tou-  
 » jours agréablement, parce que le  
 » succès m'en payera au centuple.  
 » 3 , Mon Mari n'est pas un Homme  
 » avec lequel on puisse avoir la  
 » moindre humeur, sans danger de  
 » tout perdre : on encourroit son  
 » mépris, & il seroit presque impossi-  
 » ble de l'en faire revenir : Je serai  
 » toujours égale ; ou si je me permets  
 » quelques épanchemens de tendresse  
 » avec mes sœurs, ils auront la gra-  
 » vité qui convient, non à *Charlotte*  
 » *De-Scransse*, mais à *Mad. De-Matras*.  
 » 4 , Dans les remerciemens que je  
 » ferai à mon Mari, de ce qu'il fait  
 » pour mes Sœurs, je contraindrai  
 » l'attendrissement de ma reconnois-  
 » sance, je pourrois l'attendrir aussi;

» mais cela n'arriveroit qu'une fois ;  
 » il se défieroit ensuite de moi , &  
 » affecteroit plus d'insensibilité. 5 ,  
 » Dans tout ce que je ferai pour lui  
 » journellement , je cacherai l'affecta-  
 » tion , soit de l'ostentation , soit du  
 » secret ; j'agirai simplement , comme  
 » faisant mon devoir : J'ai vu chez  
 » Maman une Femme qui avoit perdu  
 » le cœur de son Mari , en vantant  
 » trop ce qu'elle faisoit pour lui ,  
 » quoiqu'elle parût le faire de bon  
 » cœur. 6 , Je réglerai ma gaieté , ma  
 » gravité ; mon air sera gai ou triste ,  
 » suivant les dispositions de mon  
 » Mari , mais sans aucune affectation.  
 » 7 , S'il est gai à table , je le serai ,  
 » sans jamais faire remarquer ni à lui ,  
 » ni à d'autres qu'il est plus gai qu'à  
 » l'ordinaire. 8 , Lorsqu'il s'agira de  
 » partager ses peines , je tâcherai de  
 » le faire noblement , & non en  
 » femmelette : si j'entreprendois jamais  
 » de le consoler , il faudroit bien  
 » prendre garde à blesser la dignité  
 » maritale , en paroissant lui présenter  
 » des motifs de consolation qu'il ne  
 » connoissoit pas ; à moins que ces

» motifs ne viennent de mes senti-  
 » mens pour lui, ou de quelque  
 » ressource qui m'est particulière. 9,  
 » Si j'ai des Enfans, leur Père en  
 » sera le maître absolu; tous mes  
 » principes d'éducation seront sacri-  
 » fiés aux siens, quels qu'ils soient,  
 » parce qu'en cette matière, l'unani-  
 » mité est la première qualité de  
 » l'institution. 10, Je ne crois pas  
 » que jamais mon Mari me porte à  
 » la dissipation, ou du moins ce seroit  
 » momentanément: dans ce cas, je  
 » ne me dissiperois que dans l'instant  
 » où cela lui seroit plaisir, & je me  
 » recueillerois aussitôt après; je crois  
 » que c'est un excellent moyen de  
 » conserver l'estime de son Mari. 11,  
 » Si un époux a peu de religion, il  
 » ne faut pas que la Femme en soit  
 » moins pieuse; mais elle doit alors  
 » s'observer avec un soin extrême,  
 » pour rendre aimable sa piété, res-  
 » pectable, grande, touchante, abso-  
 » lument puisée dans l'écriture sainte,  
 » & non dans les livres ascétiques des  
 » Moines, aussi faux, que ridicules:  
 » je ne condamne point les pratiques

» minucieuses, mais elle me feroient  
 » très-nuisibles dans ma position. 12.  
 » Avec les Maris comme le mien, il  
 » faut une vertu que j'aime beaucoup,  
 » c'est l'économie, ou l'ordre : si j'y  
 » manquais, seulement en apparence,  
 » la plaie que je ferois au cœur de  
 » mon Epoux, seroit incurable. 13.  
 » Je ne dis rien de la chasteté ; c'est le  
 » plus sacré de mes devoirs ; j'espère  
 » que jamais l'apparence la plus légère  
 » ne se trouvera contre moi ».

N'en déplaît à la *Femme parfaite*,  
 elle ne doit pas sacrifier tous ses  
 principes d'éducation à ceux de son  
 mari *quels qu'ils soient* : ce *quels qu'ils*  
*soient* est trop fort ; car si les prin-  
 cipes d'éducation de son mari, sont  
 dangereux & corrupteurs ; ce seroit  
 de sa part, une prévarication & une  
 lâcheté bien criminelle, si elle n'em-  
 ployoit pas tout ce qui est en son  
 pouvoir pour lui en faire adopter d'au-  
 tres.

J'ignore s'il faut ranger dans la  
 classe des qualités ou des défauts, la  
*Femme veuve*, c'est-à-dire, la Veuve  
 qui se remarie ; mais l'Auteur lui-

même m'apprend que c'est une bonne qualité qu'il a voulu peindre, & que la morale qui résulte de son histoire de *la Femme veuve*, est celle-ci : la nature & la décence veulent qu'une *Veuve*, jeune & jolie, rentre dans le mariage : c'est peut-être de tout l'ouvrage, l'histoire la plus inutile ; car toute *Veuve*, jeune & jolie, est assez portée d'elle-même à suivre en cela la nature & la décence.

Ce volume est terminé par un Drame en cinq actes & en prose, intitulé, *la Mère impérieuse ou la Fille naturelle*.

On examine plus particulièrement dans le troisième volume, la conduite des Femmes à l'égard de leurs Maris : on y trouve les portraits de la *Femme insensible*, espèce d'automate qui ne s'affecte de rien, & à qui le bien & le mal sont indifférens ; de la femme d'un homme hideux & brutal, qui, sans cesser de lui être fidèle, ne peut cependant défendre son cœur d'un tendre penchant pour un homme doux & aimable : l'Auteur y a peint des couleurs les plus naturelles, la situation d'une femme unie à un ivrogne.

à un joueur , à un débauché , à un jaloux , à un sot , à un homme d'esprit , à un homme veuf ; & les exemples apprennent comment il faut se conduire dans ces différentes positions.

Le quatrième & dernier volume est consacré aux Mères. L'Auteur nous y montre dans une suite de tableaux intéressans , *la Mère qui nourrit ; la Mère d'une famille nombreuse ; la Mère sévère ; la Mère GATEAU* ( expression triviale & populaire que l'Auteur n'a pas dédaignée ) ; *la Mère aux méchans Enfans ; la Mère aux bons Enfans ; la Belle-Mère & la Grand-Mère* ; le tout est terminé par une Fable dramatique , intitulée *la Cigale & la Fourmi ou l'Enfant gâté*.

Les trente-quatre exemples dont j'ai cité les titres forment la partie de l'Ouvrage la plus solide , la plus instructive , & à tous égards , la plus agréable ; c'est dommage que l'Auteur ait jugé à propos d'y insérer trente-un morceaux sous le titre de *Leçons* , dont les vues ne sont pas toujours aussi saines , ni la morale aussi

pure : parmi ces morceaux , les meilleurs sont ceux qui renferment des histoires du même genre que celles qu'il nous a données sous le titre d'*Exemples* ; mais ces histoires sont en petit nombre ; la plupart de ces morceaux sont des dissertations emphatiques , sur différents points de morale , de politique & même de littérature. Le moindre défaut de ces dissertations est la déclamation & l'enflure ; l'Auteur s'y livre trop à son goût pour les paradoxes ; il y expose avec trop peu de ménagement des idées bizarres & même dangereuses : la simplicité de ses *Exemples* ne lui a pas paru sans doute donner une idée assez avantageuse de son génie ; il a voulu montrer dans ses *Lectures* , qu'il étoit toujours un penseur vigoureux , profond & sur-tout extraordinaire ; mais en voulant embellir son ouvrage il l'a vraiment déparé , & il en vaudroit beaucoup mieux , s'il étoit réduit & borné aux seuls *Exemples* dont la morale douce , commune , familière , exposée d'une manière assez intéressante , offre réellement une lecture



### 312 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tout-à la-fois utile & agréable pour les filles & les femmes bourgeoises.

L'Editeur des *Françoises* avoit composé autrefois un Ouvrage intitulé le *Hibou-Spectateur*. Ce Hibou est probablement resté dans une nuit profonde; c'est ce qui a engagé l'Auteur à tirer des ténèbres & à mettre au jour dans cette nouvelle production, plusieurs des morceaux les plus saillants de cette feuille nocturne, sous le titre de *Lectures*. Le plus important & le meilleur de ces morceaux est l'*Education d'un Prince*. Mais reste-t-il quelque chose à dire, sur cette matière, après *Télémaque*. Voici quelques exemples des opinions singulières répandues dans ces *Lectures*.

Dans celle qui est intitulée le *Chagrin*, il conseille à l'époux d'une femme infidèle, d'imiter son infidélité, ce qui est contraire à la pureté de la morale chrétienne, voici ses termes :  
» Des loix injustes & barbares t'empêchent de rompre ton lien ; des fous, des forcenés, d'infâmes cagots, les plus dangereux des hommes, les ont promulguées ; tu es forcé de subir le  
supplice

supplice dont Mezence le féroce tourmentoit ses victimes ; tu languis attaché à un cadavre infect ; sépare-t-en , sans rompre le lien , puisqu'il est indissoluble ; remplis en dépit d'une loi injuste , ton cœur d'un sentiment doux , naturel , constant , pour un objet estimable ; ou si tu n'en trouves pas à ta portée , jette-toi dans les bras de l'amitié ».

Les loix sociales qui ne permettent pas à l'époux d'une femme infidelle de se remarier , existent ; cela suffit pour qu'on respecte ceux qui les ont portées , & qui sans doute avoient leurs motifs ; il est contraire à la raison & à la décence de donner publiquement à nos Législateurs , les noms de *fous* , de *forcenés* , d'*infames cagots*. Ce n'est là ni de l'éloquence ni du zèle.

Dans l'*Éducation d'Anastase* , on lit : *quant aux Spectacles , ne prends jamais ces amusements dangereux ; & dans la lecture intitulée le Spectacle , on trouve précisément le contraire.* « Ce n'est point une raison contre le » Théâtre François de ce que les passions y sont délicieusement émus , de ce

» qu'il s'y trouve des situations qui laissent des traces profondes dans l'ame des jeunes gens ». La doctrine de ce dernier passage est également fautive & dangereuse. Il faut voir ce que dit à ce sujet *Jean-Jacques*, dans sa lettre sur les Spectacles ; il y démontre que les peintures de l'amour, même les plus honnêtes, ne peuvent qu'amollir le cœur & le disposer à l'amour illégitime.

L'Auteur voudroit que les Auteurs ne missent jamais leur nom à leurs Ouvrages, supposant qu'ils n'ont jamais en écrivant d'autres motifs que celui d'être utiles. C'est vouloir détruire absolument les arts & les lettres qui ne se soutiennent que par l'amour de la gloire : *honorat artes*. Celui même qui déclame avec tant de force contre l'orgueil des Auteurs qui mettent leurs noms à leurs Ouvrages, a pris grand soin de placer à la tête de la plupart des siens la liste de ses noms & surnoms : il ne s'est pas même contenté de se nommer ; il a voulu que le public eût une connoissance exacte de son village, de sa famille, de ses père,

mère, frères, sœurs, cousins, &c. Il a rempli quelques-uns de ses livres de cette généalogie qui ne finit pas. Ce qui prouve encore que la modestie n'est pas la vertu favorite de l'Auteur; c'est que dans les *Françoises*, il parle par-tout de ses propres ouvrages avec l'enthousiasme de l'admiration; il s'extasie devant le *mimographe*, le *pornographe*, le *Paysan Perverti*, il s'écrie. « Ah tu peux ô NICOLAS EDME, tu peux avoir des chagrins après tes chefs-d'œuvres; mais la seule idée de les avoir produits doit tenir lieu de tout à leur sublime Auteur ».

Ailleurs l'Auteur prétend que la langue Françoisen'est qu'un jargon informe dégénéré du latin, plus mobile que le sable, parce qu'il n'est pas fait, qu'il n'est pas une langue & peut-être ne le deviendra jamais : ainsi la langue dans laquelle ont écrit les Bossuet, les Corneille, les Racine, les Moliere, les Boileau, les Fénelon, les la Bruyere, n'est pas une langue; & on doit s'occuper à réformer le plutôt qu'il sera possible cet idiôme barbare;

Où

notre Auteur y travaille avec plus de zèle que personne ; car son style est par-tout infecté de néologisme & farci d'expressions forgées , telles que *savabilité* , *agréabilité* , *mignonesse* , *irrespectueux* , *préjugistes* , *annoseux* , pour dire qui a duré un grand nombre d'années , &c. Si tous les Ecrivains s'accordent à suivre cet exemple , il est certain qu'en moins d'un siècle , les chefs-d'œuvres de nos grands hommes seront inintelligibles , & par conséquent perdus pour nous ; mais nous en ferons dédommagés par le plaisir d'avoir une belle langue , une langue faite , & non plus un informe jargon.

L'Auteur affiche par-tout la haine & le mépris de la critique : bien-loin de la regarder comme utile à la littérature , il *pose en fait* que si *Corneille* dans sa jeunesse , eût été en butte aux traits de la critique , nous n'aurions ni le *Cid* , ni les *Horaces* , ni *Cinna* , encore moins *Rodogune* , *Polyeucte* , la mort de *Pompée* : le fait ne paroît pas exactement posé ; car personne n'a été plus vivement critiqué que *Corneille* ; on sçait les persécu-

tions qu'effuya le premier de ses chefs-d'œuvres. *Racine & Molière* n'ont pas été plus épargnés, & cependant n'ont pas perdu courage : il ne faut donc pas soutenir que *la critique fût-elle impartiale, ne fait qu'intimider & donner au génie des entraves qui l'étouffent* : croyons - en *Boileau*, qui dit si judicieusement dans son *Epître à Racine* :

Au Cid persécuté, Cinna doit sa naissance,  
Et ta plume peut-être aux censeurs de  
Pirrus,  
Doit les plus nobles traits dont tu peignis  
Burrhus.

Malgré son aversion pour la critique, notre Auteur décoche de temps en temps quelques traits satyriques contre divers Ecrivains, & parle en termes injurieux de quelques critiques célèbres, dont les ouvrages périodiques sont un peu plus connus & plus estimés que *le Hibou spectateur*. Sa pitié pour les gens de lettres maltraités par les Journalistes, va jusqu'à leur offrir un asyle dans une espèce de journal dont il propose le plan sous le

titre du contradicteur. Il aura fort à faire s'il prétend réhabiliter la mémoire de tous les Auteurs dont la critique aura fait justice. Il est vrai qu'il a de rares talens pour la contradiction, & que son goût est très-particulier ; car il regarde comme *une sottise*, le sublime, *qu'il mourut, des Horaces* ; & le vers suivant que la rime amène, universellement blâmé comme une cheville, lui paroît beaucoup meilleur & plus naturel : quand on juge ainsi, on est fait assurément pour contredire tous les critiques. Cependant le contradicteur n'aura pas autant de besogne qu'on pourroit se l'imaginer d'abord ; car il déclare qu'il respecte beaucoup les jugemens consignés dans les grands Journaux de la Capitale, tels que *le Journal Général de France, le Mercure, le Journal de Paris, & les Affiches de Province* : ainsi ce seront de petits folliculaires obscurs qui seront l'objet de ces contradictions : assurément en les contredisant il leur feroit trop d'honneur, & ils n'en valent pas la peine.

Je finis par un trait qui montre

avec quelle assurance l'Auteur tranche les questions les plus importantes. Ce trait n'est cependant pas tiré d'une *Lecture*, mais d'un *exemple*. Il décide que notre siècle est très-supérieur à celui de *Louis XIV*, uniquement parce qu'autrefois l'ivrognerie étoit un vice à la mode, & qu'on en rougit aujourd'hui : cette décision ne paroîtra peut être pas bien philosophique.

Au reste, ces singularités & plusieurs autres, ne détruisent pas le grand fond d'utilité & d'agrément qu'on remarque dans *les Françoises*, & ce mérite doit rendre l'ouvrage recommandable à tous ceux qui cherchent dans leurs lectures l'instruction réunie à l'amusement.

Je suis, &c





## LETTRE XVIII.

*Discours sur l'esclavage des Negres, & sur l'idée de leur affranchissement dans les Colonies ; par un Colon de St. Domingue, avec cette Epigraphe, tirée de Térence :*

Homo sum : humani nihil à me alienum puto.

*A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Hardouin & Gattey, Libraires de S. A. S. Madame la Duchesse d'ORLÉANS, au Palais Royal, N<sup>os</sup>. 13 & 14.*

**O**n a souvent remarqué les contradictions qui règnent en ce bas monde : l'esclavage des *Negres* en offre plusieurs très-frappantes. La charité fraternelle, qui fait l'esprit du Christianisme, est sans doute ce qu'il y a de plus contraire à l'idée même de l'es-

clavage ; & ce sont des Chrétiens qui font la traite des *Negres* , sans que les Chefs de cette Religion aient réclamé fortement contre les violations authentiques de la loi la plus divine & la plus humaine. Il n'y a eu jusqu'ici que les *Quakers* de Philadelphie , qui en abolissant chez eux cette indigne servitude , aient été conséquens avec leur Religion fraternelle & avec eux-mêmes. Mais voulez - vous voir la contradiction la plus aveugle & la plus insensée ? L'Evêque de *Chiapa* , le fameux *Las Casas* , ce patron si zélé , si véhément des Américains , c'est lui qui donna la première idée d'enlever des Africains , pour les condamner aux fers & aux tourmens dont il s'efforçait de délivrer ses chers Indiens. Croyoit-il donc que les *Noirs* n'étoient pas hommes, aussi bien que les peuples *Jaunes* ?

Autre contradiction non moins ridicule de la part de nos Philosophes , qui déclament avec tant d'emphase contre la servitude des *Negres* , & qui déclament en même temps avec enthousiasme , en faveur du Commerce

& du luxe. Ne voyent-ils donc pas quelle est la base & le ciment de ce Commerce immense établi entre les deux mondes , & du luxe énorme qui en est la suite ? Ce luxe & ce Commerce sont cimentés de la sueur & du sang des *Noirs*. On peut, diront-ils , concilier les intérêts du luxe & ceux de l'humanité : affranchissez les *Negres* ; & que de mains libres travaillent à nous procurer des voluptés & des richesses. Il y a bien de l'inconséquence encore , à s'imaginer que des hommes libres & aussi amoureux de l'oisiveré que le sont les *Negres* , s'épuiseroient de travail pour fournir à nos délices ; mais laissons l'Auteur du *Discours* , répondre à ce projet d'affranchissement.

« Deux manières de l'opérer , dit-il : l'une , de renvoyer les *Negres* , ne peut être proposée que pour n'omettre aucune des combinaisons imaginables. On sent combien cette idée est absurde & difficile d'exécution ; combien peu d'ailleurs , elle rempliroit le but de bienfaisance supposé ; puisque tôt ou tard , ces mêmes in-

dividus seroient exposés à retomber dans les fers des Nations moins scrupuleuses. L'autre manière seroit de les affranchir en les gardant dans les Colonies. Dans ce cas, deux suppositions. D'y laisser en même temps les Blancs. Impossible. Une foule de raisons. Quel chaos ! quelle Anarchie ! quel désordre affreux ! quel pouvoir assez fort , réussiroit à contenir ces affranchis enivrés de leur nouvel état, empressés d'en faire valoir tous les droits, & dont le nombre est décuple de celui des Blancs ? Bientôt ceux-ci chassés , ou plutôt égorgés , laisseroient un champ libre à leurs ennemis ; & cette horrible révolution déconcertant l'attente de leur bienfaiteur , attireroit ses armes vengeresses sur une race ingrate & perfide , & lui rendroit ses fers qu'on venoit de briser..... Admettant pour un moment, la possibilité de purger entièrement nos Isles de cinq ou six cens mille esclaves dont elles sont couvertes , je me prêterai à l'idée que l'on puisse leur substituer une nombre égal , ou , si l'on veut, moindre de Blancs , dont

les mains libres cultiveroient ces terres situées sous un climat brûlant.... Quand la comparaison du sort de nos journaliers d'Europe , avec celui qui les attendroit en Amérique , seroit démontrée tout à l'avantage de celui-ci , on ne parviendroit jamais à les en convaincre. Ils se refuseroient à remplacer les esclaves de nos Isles , malgré tout ce qu'on pourroit dire pour leur faire entendre qu'ils y conserveroient la liberté. Et quand ce point seroit obtenu , comment les distribuer ensuite sur leurs habitations ? Seroit-ce à titre d'engagé , comme cela se pratiquoit dans le premier âge des Colonies ? Non sans doute , & je n'imagine pas que l'on songeât à renouveler cette espèce de servitude si avilissante ; & qu'après en avoir délivré les *Negres* , on voulût une seconde fois les transplanter sur la tête d'une partie de la Nation. D'ailleurs , il est plus que douteux , qu'il se présentât maintenant des sujets pour des fonctions pénibles , & qui seroient sûrement peulucratives. Et puis , comment les contenir ? Par quels moyens qui

conciliaissent les égards que l'on doit à des hommes libres , & la sévérité de la discipline cependant indispensable pour l'entretien & le service de ces grandes machines qui réunissent la culture des terres à l'industrie des Manufactures. Ce seroit bien pis , s'il étoit question d'employer des hommes parfaitement libres , & de les solder. Si , dans un Royaume aussi peuplé que la France , il est souvent difficile à un laboureur de rassembler une quantité de bras suffisante pour faire la moisson , c'est-à-dire , pour un temps borné , comment à Saint-Domingue , par exemple , où , d'après un calcul que je ne crois pas très-éloigné de la vérité , je suppose à peu près deux cens individus par lieue quarrée , comment , dis-je , un habitant dont la culture & les autres travaux qu'il entraîne , demanderoient cent ou cent cinquante ouvriers effectifs , pourroit-il se les attacher pour une année entière , & renouveler cette opération tous les ans ? Cela seroit peut-être possible sur les petits biens ; mais , j'ose l'affirmer , absolument

impraticable sur les Sucreries. Réunis pour des travaux qui ne connoissent point de relâche, cent ou deux cens individus libres, c'est-à-dire, des gens dont la paresse, ou l'humeur, ou l'appât d'un plus fort gain offert ailleurs, dérangeront tous les travaux d'une habitation, & en exposeroient le propriétaire à perdre sa récolte, ou du moins à la voir diminuer considérablement ? Seroient-ils tous des célibataires ? Cela n'est pas présumable. Seroient-ils mariés ? Mais où fera donc la demeure de ces familles ? Formeront-elles, comme en Europe, des Villages où chaque chef possesseur d'un cabane, & chaque matin y laissant sa femme & ses enfans, viendront les y trouver chaque soir ? Dans ce cas, ils se nourriroient eux-mêmes, & leurs salaires devroient être bien considérables pour satisfaire les besoins de quatre ou cinq individus, dans un pays où la livre de pain coûte communément dix sols en argent de France. Il ne faudroit pas y parler de viande pour trois cens mille bouches, puisqu'à peine on peut en fournir à

trente ou quarante mille. Enfin, soit qu'ils vécuſſent, comme je viens de le ſuppoſer, dans leurs propres chaumières, ou que vous parvinſſiez à les fixer ſur les habitations, & que, dans l'un & l'autre cas, vous leur fourniſſiez des vivres de terre, tels que les patates, ignames, bananes, &c. ainſi qu'on le fait aux *Nègres* ou *Mulâtres* libres ouvriers, le moindre ſalaire que vous pourriez leur donner en argent, ſeroit du moins égal à celui qui eſt généralement admis pour cette claſſe de gens de couleur, c'eſt-à-dire, trois livres par jour. Calculez à préſent, & voyez ſi cette miſe dehors n'abſorberoit pas les revenus. Il ſeroit donc impoſſible à un habitant de ſoudoyer une pareille armée, à un tel prix ; & ſ'il étoit moindre, impoſſible à ces ouvriers de vivre ; par conſéquent, extravagant de propoſer à des hommes de quitter leur patrie, pour aller mourir de faim à l'autre bout de la terre, & ſur-tout ſans pouvoir leur offrir la perſpective d'une chance plus heureuſe. Enfin, au lieu du projet de ſubſtituer les



Blancs aux *Negres*, ne seroit-il question d'employer ceux-ci, après les avoir affranchis successivement ? Le moyen le plus simple & le plus naturel, sera de fixer cet affranchissement à un âge quelconque ; 60 ans, par exemple, pour les hommes, & 55 pour les femmes ; & à l'égard des mères de famille, aussi-tôt qu'elles auront cinq ou six enfans. Si, du moment qu'ils seroient libres, ils se proposoient de quitter l'habitation, & que l'intention des Législateurs fût de donner à ce bienfait de la liberté, toute l'étendue dont il est susceptible, c'est-à-dire, le droit de disposer de sa personne au gré de ses desirs, il faudroit donc qu'ils portassent la prévoyance jusqu'au point d'assigner à ces nouveaux affranchis, des terrains qui leur fournissent à la fois une demeure & des moyens de subsistance. Autrement pour eux la liberté ne seroit que le présent le plus funeste, puisqu'elle les exposeroit au sort de périr de misère. Mais où les prendroit-on ces terrains ? Ils sont tous distribués, ou s'il en reste, ce n'est

sûrement pas la centième partie de ce qui seroit nécessaire pour un aussi grand nombre de têtes. Et s'il en manque déjà pour la génération présente, comment en pourvoir celles qui lui succéderont ? Ces affranchis seront donc forcés de rester ou de revenir dans les lieux où ils ont pris naissance, où leur existence est assurée, où réside leur famille à laquelle ils sont en général très-attachés ; & la nécessité, plus forte que les loix, conservera naturellement l'ancien ordre que l'on vouloit intervertir ».

Tout cela nous paroît assez bien raisonné, & sur-tout bien calculé. On ne l'aîssera pas de demander à l'Auteur, comment ont fait les *Quakers* de Philadelphie pour supprimer la servitude. C'est que la charité & l'humanité calculent autrement que l'intérêt ; c'est qu'ils se sont moins souciés d'être des millionnaires que d'être des hommes ; c'est que la simplicité de leurs mœurs, la modération de leurs desirs, les arrachant à l'empire du luxe, ont conservé en eux l'amour de leurs semblables. Si, au contraire,

raisonnant comme nos Philosophes, ils avoient voulu concilier les sentimens d'humanité en spéculation, avec un système usuel de volupté épicurienne, ils auroient flotté continuellement de contradiction en contradiction, & en gémissant d'un ton hypocrite sur le sort de leurs *Negres*, ils ne les auroient pas moins laissés dans l'esclavage.

M. l'Abbé *Raynal* est celui qui a crié le plus haut contre le cruel traitement que les *Noirs* éprouvent de la part des Colons Américains. L'Auteur du *Discours* observe que sa description du sort des *Negres* dans les Colonies, est prise presque mot à mot du Père *Charlevoix*, qui écrivoit il y a au moins soixante ans; que celui-ci, racontant ce qui se passoit à Saint Domingue dans le temps que les Boucaniers s'en étoient rendus maîtres, à la pointe de l'épée, & traitoient leurs esclaves aussi durement que leurs ennemis, son récit pouvoit alors approcher de la vérité; mais que ce même récit copié par M. l'Abbé *Raynal*, dans un temps où l'esprit & les mœurs des

Colonies ont tout-à-fait changé, n'est plus à leur égard qu'une imputation fautive & calomnieuse, que notre Auteur réfute, en entrant dans beaucoup de détails que nous abrègerons.

» Ecoutons, dit-il, le P. Charlevoix, & son copiste M. l'Abbé Raynal. Rien n'est plus affreux que la condition du Noir dans tout l'Archipel Américain. Une cabane étouffée, mal saine, sans commodité, lui sert de demeure ».

» Les cases à Nègres, c'est ainsi qu'on les appelle, ne sont sûrement pas des Palais; mais au lieu de les comparer à des tanières d'ours, il seroit plus juste de dire qu'elles ressemblent aux maisons de nos paysans ».

La description que l'Auteur fait de ces cases, prouve qu'elles sont plus commodes & plus propres que nos chaumières.

*Son lit est une claie plus propre à briser le corps qu'à le reposer.* « Ceci n'est pas plus fidèle. Le lit d'un Nègre n'est guère recherché; mais dites-moi si celui d'un paysan offre le modèle des raffinemens du luxe. Quelque-

fois il consiste dans une simple natte faite de la côte du bananier ; & il a cela de commun avec les habitans de l'Inde, même de la classe la plus riche qui, tourmentés par la chaleur, préfèrent à toute autre cette couche molle & fraîche. Un plus grand nombre craignant l'humidité du terrain, construisent leurs lits d'une autre manière. Ils fichent quatre pieux en terre, y posent des traverses en palissades de palmier ou de bois d'orme, sur lesquelles ils établissent une pailleasse de feuilles de bananiers ou de paille de maïs, & ce lit en vaut bien un autre. Quant à la couverture, elle n'est pas fort nécessaire dans un climat où les Blancs eux-mêmes se contentent d'un seul drap qui souvent est de trop. »

*Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment son ameublement.*

» Pourquoi pas ? en y joignant les calebasses dans lesquelles il met son eau & sa provision de syrop, les coïis qui lui servent d'assiettes, & surtout les chaudières dans lesquelles il fait cuire son manger, on aura effec-

tivement un état assez exact de sa batterie de cuisine. Si elle n'est pas fort étendue, au moins elle lui suffit; si elle n'est pas riche, elle est propre, & ne lui coûte guère; il peut casser impunément ses plats, ses verres, ses assiettes: la terre ou les arbres lui en fourniront d'autres qu'il n'aura que la peine de cueillir & de façonner; & je ne crois pas que l'argent, ni la porcelaine ajoutent beaucoup au goût des mets qu'on y apprête à si grands frais parmi nous. Pour compléter l'inventaire de ses meubles, il ne faut pas oublier le coffre où il serre ses hardes, les barils qui contiennent sa provision de riz & de maïs, tant pour lui que pour ses poules, & quelquefois le bauza dont il joue en s'accompagnant pour se délasser le soir & les jours de fête. ».

*La toile grossière, qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit.*

» Le feu restant allumé dans la chambre des *Negres* toute la nuit, doit nécessairement en écarter la frai-

cheur quand elle veut s'y faire sentir ; dans les montagnes , on leur donne une couverture de laine , ou tout au moins une casaque. A l'égard de leur vêtement pendant le jour , loin que celui qui leur est ordinaire soit insuffisant , cette chaleur insupportable les force quelquefois à s'en dépouiller. Le *Negre* alors ôtant sa chemise , reste en simple caleçon , & s'y trouve plus à son aise ».

*Ce qu'on lui donne de manioc , de bœuf salé , de morue , de fruits & de racines , ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout , il est condamné à un travail continuel , dans un climat brûlant , sous le foudre toujours agité d'un conducteur féroce.*

« La seule énumération de tout ce qui compose la nourriture des *Negres* , prouveroit , en quelque sorte , le contraire de ce que prétend l'Auteur ; & il est assez difficile d'imaginer qu'ils soient exposés à mourir de faim avec des moyens si variés pour la prévenir ».

Ici l'Auteur du *Discours* fait un long exposé de la manière dont on

pourvoit à la nourriture des *Negres*, en leur cédant un terrain qu'ils cultivent en commun : ce travail fait partie de la masse des travaux de l'habitation, au moyen de quoi, il n'est jamais pris sur le temps de leurs repas.

« Voyons maintenant quels sont les travaux des *Negres*, par exemple, sur une Sucrerie, c'est-à-dire, quels sont ceux de la culture la plus difficile & la plus universelle dans nos Colonies, hors & pendant le temps de la roulaïson. La cloche se fait entendre à la pointe du jour, pour avertir les *Negres* de se préparer à sortir bientôt de leurs cases. Ils se lèvent, appréhendent leurs déjeûnés qu'ils emportent : & le jour est déjà fait, quand tout l'attelier est rendu au lieu du travail, c'est-à-dire, à cinq heures dans l'été, à six heures & demie dans l'hiver. A huit heures le déjeûné, qui dure environ une demi-heure, & la retraite sonne à midi. L'intervalle du repas est de deux heures ; & c'est ce temps dont les *Negres* disposent à leur gré. A deux heures on retourne au travail, que l'on quitte à la fin du jour. Alors



l'attelier se disperse; les hommes vont chercher du bois, quelques herbes pour nourrir leurs animaux; les femmes s'occupent du ménage & de leurs enfans, apprêtent leur repas, & tous ordinairement rentrés à sept ou huit heures, suivant la saison, se délassent des travaux de la journée; ils se visitent, souvent ils dansent, & dans de pareils momens, des cases de *Negres* sont vraiment un village peuplé de 2 ou 300 individus, qui, loin d'annoncer la misère, loin d'offrir des scènes douloureuses, forment un tableau animé; & même intéressant. Enfin, ils se couchent quand il leur plaît; & il ne dépend que d'eux, de pouvoir dormir 7 ou 8 heures, &c.»

*L'Anglois*, dit M. l'Abbé Raynal, à qui le voisinage de ses possessions du Continent permet plus d'indulgence, a plus d'égard au tempérament, au climat, aux occupations. S'il ne facilite jamais le mariage entre ses Noirs, il reçoit avec bonté, comme un présent de la nature, les enfans issus de liaisons plus libres, & n'exige guère des pères & mères, un travail ou un tribut au-

dessus

dessus de leurs forces. Les esclaves sont à ses yeux, des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ni détruire sans nécessité. Le François leur accorde une sorte de moralité, mais ne les traite guère comme des êtres sensibles. En leur permettant quelquefois le mariage, il leur refuse tous les moyens de soutenir le fardeau de cet état, ou d'en goûter les douceurs. Avec des mœurs libres, cette Nation a la conduite la plus tyrannique.

« Ce parallèle a plutôt l'air d'un jeu de l'esprit, que d'une analyse juste & raisonnable du cœur humain; il suffiroit de l'abandonner aux conséquences qui y sont accumulées, s'il ne se terminoit par un trait aussi sanglant qu'il est injuste. L'Anglois, tranquille raisonneur, philosophe flegmatique, calculera donc de sang-froid le degré de force de ces êtres purement physiques à ses yeux, & sa conduite à leur égard, sera conséquence à un tel système. Cette façon d'envisager ses semblables est une singulière disposition à l'indulgence, à la douceur, à la bonté. Il n'usera

point, il ne détruira point ces êtres physiques sans nécessité ; mais lorsqu'il croira que la nécessité l'ordonne, lorsque son intérêt le lui dictera, lorsqu'il le jugera convenable, il sacrifiera sans effroi, sans remord, sans pitié, & même sans émotion, ces agens impassibles de sa fortune ; il brisera froidement ces outils de labourage, aussi-tôt qu'il les croira inutiles à sa culture. Je ne sçais si, à de pareils traits, l'anglois se reconnoîtra ; mais je doute qu'il puisse les adopter comme un éloge, & s'il remerciera l'Auteur d'une pareille explication de ses sentimens. Mais au moins n'étant égaré que par son esprit, on seroit disposé à le plaindre d'un si funeste aveuglement, tandis que le François sçachant bien, parfaitement convaincu qu'ils sont ses semblables, & ne les traitant point comme des êtres sensibles, agissant au contraire, envers eux en tyran, résistant enfin au cri de son cœur, devroit être un objet d'exécration.

L'Auteur ajoute que ce n'est point par des raisonnemens qu'il faut refuser

des calomnies si atroces, mais par l'exposition fidelle du traitement que les Colons font à leurs *Negres*; & si le tableau qu'il en fait est fidèle effectivement, on peut dire que les *Noirs* ne sont pas plus malheureux que les Ilotes des Spartiates, & que les esclaves des Romains. Veut-on des témoins de sa véracité, il ne les choisit pas dans la classe des Colons répandus en Europe, pas mêmes dans celle des Navigateurs ou Commerçans qui ont des relations d'intérêt avec les Colonies. Nous sortons, dit-il, d'une guerre qui, plus qu'aucune des précédentes, a transporté au de-là du tropique une grande partie des Troupes Françaises. Voi à les témoins que j'invoque; je me confie en leur franchise, compagne inséparable du vrai courage. On ne soupçonnera pas les défenseurs de la liberté de vouloir être les apologistes de l'esclavage. Qu'après avoir illustré la France par leurs exploits, ils la vengent encore des outrages qu'on lui fait dans un autre hémisphère. Qu'ils déposent ce qu'ils ont vu, je n'en veux pas.

d'avantage. Ils n'attesteront pas, je le fais bien, que le régime de toutes les habitations soit exactement semblable à celui que j'ai exposé, que la conduite de tous les propriétaires ou de leurs représentans, soit conforme à l'exemple qu'il m'a bien fallu choisir pour opposer le tableau du bien réel à celui du mal exagéré. Mais ils diront que tel est le modèle d'administration des principaux biens, qu'à quelques différences près, qui résultent du caractère, & plus encore du degré d'aisance des particuliers : tel est en général le plan d'après lequel ils se conduisent. Quelques hommes avides & féroces s'en écartent sans doute ; & c'est autant au détriment de leurs propres intérêts, qu'à la honte de l'humanité.

Ce discours est d'un homme qui a beaucoup réfléchi, beaucoup observé & qui paroît doué d'une âme beaucoup plus sensible & plus compatissante qu'on ne l'attribue ordinairement à ceux que le désir d'une grande fortune ne rend pas difficiles sur les moyens d'y parvenir. Il y a de la

AN N É E 1787. 341

chaleur, de l'élégance, de la noblesse  
& de la pureté dans son style; & s'il  
y a beaucoup d'Ecrivains comme lui  
dans nos Colonies, les lettres françois-  
es reprendront peut-être sur ce nou-  
veau sol la vigueur & la gloire qu'elles  
perdent de jour en jour dans la mère  
patrie,

Je suis, &c.

---

## LETTRE XIX.

*Discours en vers; à l'occasion de  
l'Assemblée des Notables, en 1787. A  
Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR.  
Prix, 12 s.*

**Q**UOI ! toujours d'un Frondeur la  
maligne tristesse

Viendra mêler son fiel à mes pleurs d'alté-  
resse,

Quand mon cœur s'applaudit de voir un  
jeune Roi

Descendre vers son Peuple, & l'élever à  
soi !

342 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Mais pourquoi ces Conseils , ces ressour-  
» ces suprêmes ,  
» Qu'on ne devoit tenir que dans les  
» maux extrêmes ?  
» A-t-on à réparer les pertes d'un combat ?  
» L'ennemi frappe-t-il aux portes de  
» l'Etat ? »

Non ; & , grace à LOUIS , une paix  
triomphante

Nous fait goûter les biens que la victoire  
enfante :

Nepune & l'Amérique ont vu baisser leurs  
fers ,

Et le monde lui doit la liberté des mers.

A l'ombre de nos Lis, tranquille & for-  
tunée ,

D'olives par ses mains l'Europe est cou-  
ronnée ,

Sources de nos destins , deux astres radieux ,  
Gages toujours présents de la faveur des  
Dieux.

Lois du vaisseau public repoussent les  
tempêtes ;

Ils règnent sur nos cœurs , & brillent sur  
nos têtes.

VERGENNES appaisant l'orageuse Albion,  
Et des Trônes rivaux l'ardente ambition.  
Tient au char de la Paix la Discorde  
attachée.

Mais sçais tu de l'Etat la blessure cachée ?  
La France est un colosse, assemblage confus  
De principes discords & d'antiques abus ;  
Il faut que la sagesse, il faut que le génie  
Dans ce chaos immense enfante l'harmonie.

Ne cesseras-tu point, Frondeur injurieux,  
De me nier un mal invisible à tes yeux ?  
Le hibou peut-il voir de son regard timide  
Ce que l'aigle & Calonne ont vu d'un œil  
rapide :

Souvent l'œil d'Esculape, au sein de la  
beauté,

Voit un germe de mort où rioit la santé.

Un Etat peut languir au milieu de sa gloire :

C'est un vainqueur mourant sur son char  
de victoire ;

C'est un chêne pompeux qui sèche au bord  
des eaux,

Quand un suc nourissant n'atteint plus ses  
rameaux.



344 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Les foiblesses d'un Roi, les erreurs d'un  
Ministre,

Du Roi qui les succède héritage sinistre,  
Du Trône le plus beau sapient le fonde-  
ment ;

Et l'Empire ébranlé s'écroule lentement ;

Des subsides cruels le système varie ;

Le fleuve coule encor, mais la source est  
tarie.

Ouvre du moins les yeux, homme injuste  
& jaloux ;

Il faut voir tous les maux pour les réparer  
tous.

C'est alors qu'un esprit sagement témé-  
raire ,

Immolant au public un pouvoir arbitraire ,

Ose à la Nation confier ses projets ,

Et joint d'un nœud sacré le Prince & les  
sujets.

O spectacle enchanteur, digne de notre  
hommage ,

D'une immense famille intéressante image ,

Où d'un Chef paternel la tendresse & les  
soins

Consultent leurs enfans sur leurs propres  
besoins !

AN N É E 1787. 345

Bon Peuple , il ne veut pas s'enrichir de  
tes larmes !

Vous ne reviendrez plus , jours d'horreurs  
& d'alarmes ,

Où l'Etat présentoit à nos yeux éperdus  
Le luxe & la misère ensemble confondus  
Quand des fils de Plutus la barbare in-  
dustrie

Osoit boire dans l'or les pleurs de la patrie,  
On vit des malheureux , pâles & dé-  
charnés ,

Pâître & disputer l'herbe aux troupeaux  
consternés.

Souvent de nos Sénats la plaintive élo-  
quence

A voulu réparer les malheurs de la France.

Citoyens assemblés par un Roi Citoyen ,  
Conseil de la patrie & son noble soutien ,  
Vous ne trahirez point l'attente généreuse  
D'un Roi qui veut par vous rendre la  
France heureuse.

D'un si noble devoir foyez fiers & jaloux :

Laissez de vous seuls dépendre tout le  
vous :

P v

Écoutez ces ennemis de l'État & d'eux-  
même ;

Lancer le ridicule, ou vomir le blasphème ;  
Fuyez sur-tout, fuyez de stériles débats ;  
Que le bonheur public naisse de vos  
combats.

Ainsi des éléments les discordes fécondes  
Font, sous l'œil éternel, l'équilibre des  
mondes.

L'ignorance, obstinée à ses vieilles erreurs,  
Vous oppose l'usage & de vaines terreurs ;  
LOUIS a de leur joug brisé la tyrannie ;  
Sa prudence s'éclaire au flambeau du génie.

Un Roi sage ressemble au sage Agriculteur,  
Qui, de ses champs divers, fidèle obser-  
vateur,

Enfin consultant mieux & l'art & la nature,  
Corrige les abus d'une aveugle culture ;  
Et le sol, ranimé par des efforts puissans,  
Prodigue des trésors sans cesse renaissans.

La richesse n'est point aux mines de Gol-  
conde ;

Elle est aux champs heureux que le travail  
écarte.

L'Espagne a trop connu l'indigence de l'or,  
 Le sol de la patrie est son premier trésor.  
 L'ors épuisé, & jamais la terre inépuisable,  
 N'a refusé ses dons à l'homme infatigable.  
 LOUIS, tout jeune encore, a tracé de ses  
 mains (1)

Ces fertiles leçons d'un art cher aux  
 humains.

Oh ! quel riche avenir à mes yeux se ré-  
 vèle !

La France va briller d'une splendeur nou-  
 velle.

Je vois dans tous nos ports la Fortune  
 accourir,

L'abondance, les Arts, le Commerce  
 fleurir.

(1) On sçait que LOUIS XVI., dans sa  
 première jeunesse, traça lui-même quelques  
 filions dans le Parc de Versailles. Cet  
 hommage qu'il a rendu à l'Agriculture,  
 rappelle celui que le Souverain du plus  
 grand Empire de l'Asie rend tous les ans à  
 son premier des Arts.

### 348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le crédit renfermer ses antiques blessures,  
L'or couler désormais par des routes plus  
sûres,

La cabane échapper aux fardeaux rigou-  
reux,

L'indocile Frondeur s'étonner d'être heu-  
reux ;

Et, pour couronner tout, un vœu naïf &  
rendre (1),

Que le vers ne dit point, que l'âme doit  
entendre,

Ce vœu qu'un bon Monarque avoit jadis  
informé,

S'accomplir sous le toit du Laboureur  
charmé :

Digne Sang de HENRI, puis-je te mé-  
connoître ?

Que dis-je, il vit encor, & SULLY va  
renaître.

---

(1) Personne n'ignore ces divines paroles  
de HENRI IV : *Si Dieu me donne encore de  
la vie, je ferai qu'il n'y aura point de Labou-  
reur en mon Royaume qui n'ait moyen d'avoir  
une poutre dans son pot.* On avoit reproché à  
notre Poésie de n'avoir pas encore consacré  
un vœu si touchant.

Je suis ; &c.

LETTRE XX.

*Le Lycée de la Jeunesse, ou les Etudes réparées, nouveau Cours d'Instruction à l'usage des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, & particulièrement de ceux dont les Etudes ont été interrompues ou négligées; par M. Monstalon, du Musée de Paris, avec cette Epigraphe, tirée d'Horace:*

*Doctrina sed vim promover iustitiam,  
Rectique cultus pectora roborant.*

*deux volumes in-12. A Paris, chez Servieres, Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

**S**i tout le monde se rendoit justice, Monsieur, voilà une belle occasion pour bien des gens! M. Jourdain, à 50 ans, souhaitoit d'aller au collège, pour y apprendre les belles choses

qu'on y enseigne. Il n'est pas nécessaire à présent de retourner à l'école : sans sortir de chez soi, sans s'exposer à la correction à laquelle M. Jourdain se seroit dévoué de si bon cœur, on aura désormais la facilité de s'instruire seul, & de faire toutes ses classes au coin de son feu. Il n'est rien de plus agréable : aussi commode que le *Maître de Philosophie du Bourgeois Gensilhomme*, M. M. ne remonte pas seulement à l'ortographe, il cherche l'origine de l'écriture ; là il redescend à la division des lettres en consonnes & en voyelles : voilà déjà, Monsieur, trois livres qui me tombent sous la main, où l'on parle des voyelles & des consonnes : les uns appellent cela une *Grammaire Métaphysique*, d'autres *Lycée de la jeunesse* ; & tout cela revient au même, & les livres se succèdent sans relâche, & nous n'en sommes pas plus savants. Pour revenir au *Lycée*, après la Grammaire, viennent l'Ortographie, que suit la Versification, & le premier volume est terminé par la Mythologie. La moitié du second volume contient

la Rhétorique, l'autre est consacrée à tous les genres de littérature, tant en vers qu'en prose. Ainsi vous voyez passer en revue devant vous, Romans, Histoire Civile, Ecclésiastique & Naturelle; Eloquence, profane & sacrée; Fable, Eglogue, Elégie, Ode, Poème épique, Tragédie, Comédie, Opéra, Satyre, Epigramme, Madrigal, Rondeau, Ballade, Lay, Virelay, Triolet, &c. sans oublier les bouts rimés. Et tout cela, Monsieur, en deux volumes. De manière qu'un homme qui lit un livre par jour, pourra en deux jours, apprendre tout ce qu'il faut sçavoir. Il est vrai que ce traité d'histoire ne lui apprendra point l'histoire, s'il ne lit *Hérodote*, *Plutarque*, *Vertot*, & *Buffon*; que cette Grammaire ne lui apprendra point le latin, sans Dictionnaire ni Auteurs; que ces principes de versification ne le rendront pas Poëte, s'il n'en a le germe & s'il ne lit *Homère*, *Horace* & *Virgile*: mais au moins, au sortir de cette lecture, il pourra parler histoire, éloquence & Poësie. S'il a sur-tout



un peu de mémoire, il retiendra les nombreux passages cités dans ce *Lycée*, & on pourra croire qu'il a lu les ouvrages mêmes. Sérieusement, Monsieur, cet ouvrage pourroit être très-utile à ceux qui ne le regarderoient que comme un guide pour les conduire dans la vaste carrière des lettres. Mais je doute qu'il trouve beaucoup de ces Lecteurs : on le parcourra légèrement, on dévorera avec avidité les morceaux de prose & de vers qui y sont cités ; & à la fin, on se croira très-sçavant, & l'on sera aussi ignorant, & un peu plus sot qu'auparavant.

Je suis, &c.



LETTRE XXI.

*Manuel des Orsifs, contenant sept cens folies & plus, avec des notes que plusieurs ont oubliées, & que beaucoup ignorent, ou Charades par le Doyen des Sages, 2 vol. in-8°. prix, 6 liv. brochés, en papier fin, 7 liv. 10 s. de l'Imprimerie des Quinze-Vingts, chez Œdipe, au Sphinx; & se vend à Paris, chez le Boucher, Libraire du Châtelet, quai de Gèvres, à la Prudence, 1786.*

**S**EPT cens Charades, Monsieur, quel ouvrage ! Comment un homme seul a-t-il pu composer & rimer sept cens Charades ! cela est vrai pourtant. J'ai sous mes yeux les deux volumes : je n'ai pas lu les sept cens Charades ; mais enfin elles existent. Et en quel-qu'endroit que l'on ouvre ce gros volume, ces mots premier, dernier,

entier frappent la vue. Cela jette peut-être un peu de monotonie dans l'ouvrage. Mais quoi, c'est la faute du sujet, & non pas celle de l'Auteur : vous direz peut-être ; pourquoi choisir un pareil sujet ? pourquoi consacrer tant de veilles à un genre aussi futile ? pourquoi remplir deux volumes de *Charades* ? pourquoi ? c'est parce que la nature a appelé l'Auteur à ce genre d'occupation ; c'est qu'il est né pour faire des chef-d'œuvres : chacun a son talent ; les uns font des Tragédies, les autres des Poèmes épiques ; d'autres font des *Charades*. Et que la petitesse du genre ne vous empêche pas de l'estimer : les Fables ont immortalisé *La Fontaine* ; & ce sont de petites choses que des Fables.

Je suis, &c.



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

### C O N T E N U E S

DANS CE PREMIER VOLUME.

*De la décadence des Lettres & des Mœurs, depuis les Grecs & les Romains, jusqu'à nos jours; par M. Rigoley de Juvigny. Paris, chez Merigot le jeune, quai des Augustins,*

Page 3.

*Almanach Littéraire, ou Étrennes d'Appollon 1787; par M. Daquin de Château-Lyon, chez tous les Libraires,*

28.

*Histoire d'Elisabeth, Reine d'Angleterre; par Mademoiselle de Kerallio, in-8°. A Paris chez l'Auteur, rue de Grammont; & Lagrange, Li-*

# 356 T A B L E

*braire, rue St. Honoré, vis-à-vis le Lycée, 49.*

*Lettres sur l'Histoire primitive de la Grèce; par M. Rabaut de Saint-Etienne, in-8°. A Paris, chez Debure l'aîné, quai des Augustins, 84.*

*Comédie Italienne. Le Mariage singulier, 94.*

*Lettres philosophiques & politiques sur l'Histoire d'Angleterre, 2 vol. in-8°. à Paris, chez Regnault, Libraire, rue St. Jacques, 97.*

*Bibliothèque choisie de Contes, de Fables & de bons Mots. Paris Royez, Libraire, quai des Augustins, 133.*

*Nouvelles Histoires & Paraboles; par le P. Bonaventure Giraudeau, prix, 2 liv. 16 s. relié, Paris, chez l'Auteur, rue Cherche-Midi, N°. 57; & Merigot le jeune, quai*

# DES MATIERES. 357

- des Augustins.* 137.  
*Lettre au Rédacteur, au sujet du dépôt*  
*de la Boîte de M. Pia dans tous les*  
*Villages,* 143.  
*Nouveaux Synonymes François, par*  
*M. l'Abbé Roubaud, in-8°. 4*  
*vol. Paris, chez Moutard, rue des*  
*Mathurins, Second Extrait,* 145.  
*Almanach des Graces. Paris, chez*  
*Cailleau, rue Galande,* 169.  
*Recherches sur les prérogatives des*  
*Dames chez les Anglois, &c. par*  
*M. le Président Rolland, Paris, chez*  
*Nyon l'ainé, rue du Jardinier,* 176.  
*Ouvres badines complètes du Comte*  
*de Caylus, tomes I & II, Paris,*  
*Visse, rue de la Harpe,* 205.  
*Réponse au reproche de Plagiat litté-*  
*raire, & réclamation de M. Vernes,*  
*&c.* 212.  
*L'Amour & les Graces; par M. Rauquit*  
*Lieutaud,* 215.

### 358 TABLE DES MATIERES.

- Lecture de M. Moreau , Historiographe  
de France , au sujet de ses Discours  
sur l'Histoire de France , 217.*
- Almanach des Muses. Paris, Delalain  
latné rue St. Jacques, 221.*
- Traduction du Plutarque anglois, tomes  
XI & XII. Paris, Merigot le jeune,  
quai des Augustins; Belin, rue St.  
Jacques; & chez le Traducteur, rue  
Ste Apoline, 259.*
- Le Fripier, le Chapeau; la Calotte &  
le Bonnet, Fable lue à la séance  
publique du Musée de Paris, par  
M. le Marquis de Fulvy, 267.*
- Nouvelles Histoires & Paraboles. Second  
Extrait, 269.*
- Le Somnambule, &c. Paris, Didot le  
jeune, quai des Augustins; prix,  
4 liv. 4 s. broché, 277.*
- Discours sur l'Histoire naturelle; par  
M. Bossuet, 2 vol. in-8°, imprimés  
par ordre du Roi. Paris, Didot*

# DES MATIÈRES 359

*L'ainé, rue Pavée St. André; prix,*  
30 liv. 282.

*Le Songe du pauvre réalisé,* 285.

*Les Françaises, ou 34 Exemples choisis  
dans les Mœurs actuelles, proposés à  
diriger les Filles, le Femmes, &c.  
Paris, Guillot, rue St. Jacques,  
4 vol. in-12. fig.* 289.

*Discours sur l'esclavage des Nègres. &  
sur l'idée de leur affranchissement  
dans les Colonies; par un Colon de  
St. Domingue. Paris, chez Hardouin  
& Gattey, Libraires de S. A. S.  
Madame la Duchesse D'ORLANS,  
au Palais Royal, Nos. 13 & 14.*

*Discours en vers, à l'occasion de  
l'Assemblée des Notables, en 1787. A  
Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR  
Prix. 22 s.* 341.

*Le Lycée de la Jeunesse, ou Etudes  
réparées; nouveau Cours d'instruc-  
tion à l'usage des jeunes gens de l'an*



# 360 T A B L E , &c.

*& l'autre sexe, & particulièrement de ceux dont les Etudes ont été interrompues ou négligées ; par M. Monfralon, du Musée de Paris, 2 vol. in-12. A Paris, chez Servieres, Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais, 1786.*

349.

*Manuel des Oisifs, contenant sept cens folies & plus ; avec des notes que plusieurs ont oubliées, & que beaucoup ignorent, ou Charades par le Doyen des Sages, 1 vol. in-8°. prix, 6 liv. brochés, en papier fin, 7 liv. 10. s. De l'Imprimerie des Quinze-Vingts, chez Œdipe, au Sphinx ; & se trouve à Paris, chez le Boucher, Libraire du Châtelet, quai de Gèvres, à la Prudence, 1786.*

353.

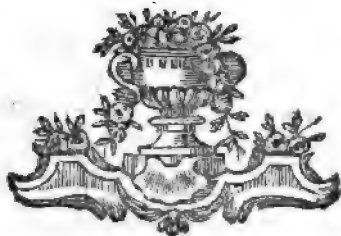
Fin de la Table,

L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

*Parcere personis, dicere de vitiis. MART.*

TOME SECOND.

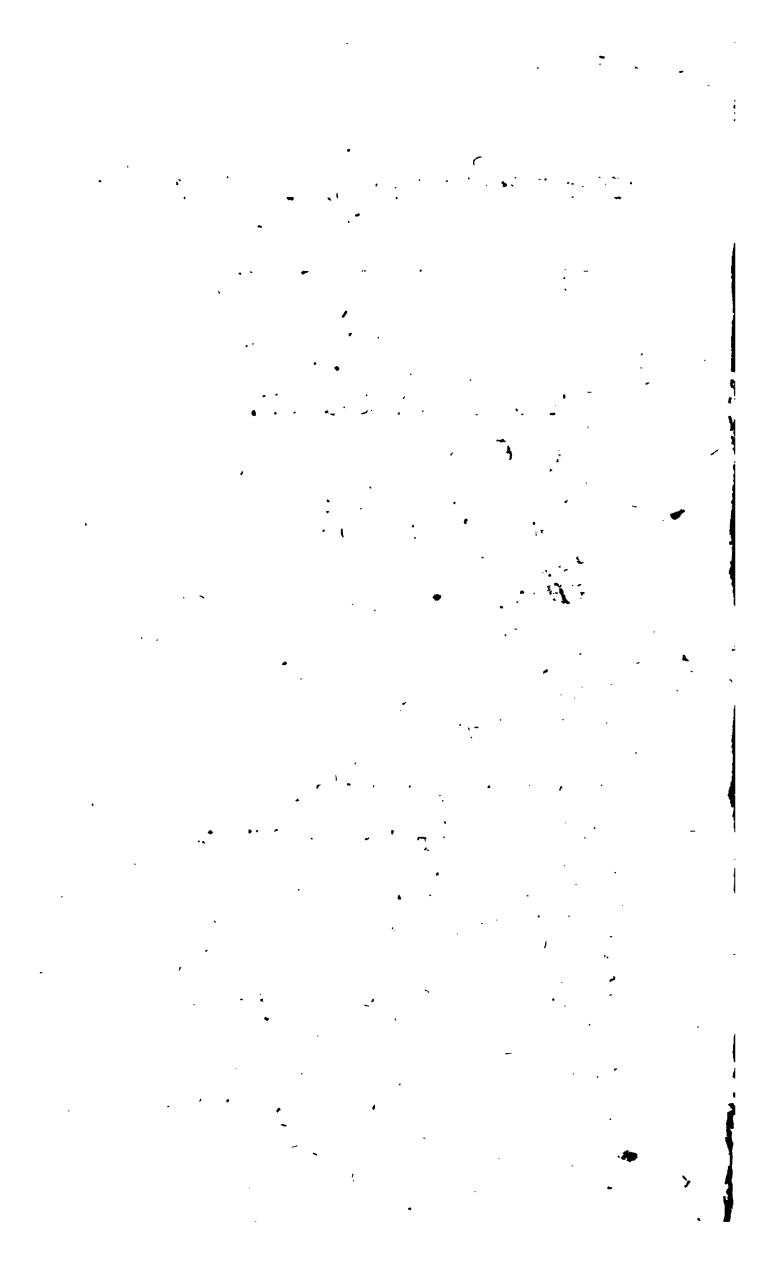


A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire  
Quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXVII.



# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### L E T T R E I.

*Etrennes du Parnasse; choix de Poësies,  
recueillies par M. Mayeur de Saint-  
Paul, avec cette Épigraphe tirée  
d'Horace:*

*Erat quod rollerè velles.*

*Prix, 2 liv. 10 s. A Paris, chez  
Belin, Libraire, rue St. Jacques,  
proche St. Yves; chez Brunet, Li-  
braire, rue de Marivaux, place du  
Théâtre Italien; & l'Esclapart, Li-  
braire de MONSIEUR, rue du Roule,  
Nº. 11, 1787.*

*Ce sont d'assez beaux vers pour des vers de  
Province,*

**D**IT la Comtesse d'Esclabagnas :  
elle en auroit pu dire autant des trois  
Nº. 7. 13 Février 1787. A ij

## 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

quarts & demi de ceux qui composent les *Etrennes du Parnasse*. Jamais la manie de la rime ne fut si répandue chez les Provinciaux, dont les productions viennent inonder tous les ans, au mois de Janvier, les mille & un Almanachs de la Capitale. On est tout étonné de trouver là une foule de noms immortels, qu'on n'a jamais vus nulle part. Les sujets qui ont exercé la verve de ces Messieurs, sont aussi fort intéressans pour le public. L'un envoie à Madame une telle, des *Baisers traduits du grec & du latin*, faute d'en pouvoir donner en original. Un autre fait confidence à tout le monde, d'un rendez-vous secret qu'il a eu avec une belle personne qui le lui a proposé elle-même ; & la peinture de ce rendez-vous est aussi délicate que la proposition. Celui-ci ne peut se dispenser de nous faire part d'un mauvais couplet *impromptu*, qu'il a chanté à Amsterdam, en jouant le rôle de *Per-Sept*, dans le *Tonnelier*. Celui-là nous apprend, aussi dans un *impromptu*, qu'une Dame de sa connaissance avoit les cils d'un œil noirs,

Et les cils de l'autre très-blonds. Après cela, c'est M. Saint-Ange qui envoie sa traduction d'Ovide pour étrennes, à M. B.... Quelles bonnes étrennes ! C'est M. Baudrais, qui reproche à Madame de B.... la contrainte où elle retient Mademoiselle H.... qui s'en ; dit-il, tous ses petits besoins, & à laquelle il feroit un prompt secours. Vous trouvez ensuite l'invocation fort honnête d'une Femme qui dérobait une nuit à l'Hymen, pour lui donner à l'Amour ; elle se plaint de n'être pas Atome, & de ce que son Amant n'est pas Jupiter, quoique son mari soit bien Amphitryon. Un autre est bien aise d'instruire toute la France que sa femme est accouchée à terme, & que deux jours auparavant, elle avoit accouché de deux couplets pour la Fête de son Papa. Un peu plus loin, c'est un impromptu de M. Villiers, fait tout de suite, dit-il, pour Madame de Franoi, qui vouloit elle-même lire un Recueil de ses Loïrs Poétiques. En nous apprenant que cet impromptu a été fait tout de suite, l'Auteur veut sans doute nous faire entendre qu'il

### 3 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La Vérité parla : mortels , écoutez bien ;  
Dit-elle , vains mortels , hélas ! vous n'êtes  
rien.

Bizarres composés d'orgueil & de poussière,  
Le néant vous attend au bout de la car-  
rière ;

Vous allez disparaître ; & malgré vos  
efforts ,  
Chaque instant , même heureux , vous conduits  
chez les morts.

Insensés , vous vous croyez sages :  
Toujours enfans , toujours sourds à ma  
voix ,

Vous n'agissez que par de sots usages ,  
Que vous osez nommer des loix ;  
Vous vous trompez tous à la fois.  
Infidèles époux d'épouses infidelles ,  
Mauvais fils ou méchans parens ,

Victimes ou bourreaux , esclaves ou  
tyrans ;

De ce que vous blâmez vous êtes les modèles.  
Vains atômes ! . . . . L'Erreur interrompt  
brusquement :

Mortels , n'en croyez rien ; la Vérité vous  
ment.

A N N É E 1787. 9

Vous êtes tous parfaits , admirables , sublimes ,

Grands dans tous vos projets , & même dans vos crimes ;

Charmans dans vos plaisirs , superbes dans vos maux ,

Vous êtes tous des Dieux parmi les animaux.

Amans aimés d'adorables Amantes ,

Vous vivez , vous brûlez de feux toujours constants ;

Vos amis sont tous vrais , vos femmes sont charmantes ;

A compter d'aujourd'hui , vous serez tous contents ;

Si ce n'est pour toujours , du moins c'est pour long-temps.

Ne songez à la mort qu'avec indifférence ;

Elle est si loin de vous ! peut-être désormais

Ne viendra-t-elle plus ; car ma sœur l'Espérance

Va trouver le moyen de ne mourir jamais.

Non , vous ne montrerez point. A ces mots , le vulgaire ,

Qui de la vérité ne se faisoit guère ,

A V



20 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Avec transport se prosterne aux genoux  
De l'Erreur, qui dès-lors habita parmi  
nous.

La Vérité s'indigne, elle fuit & s'envole  
Vers la voûte azurée où le Temps la  
console.

On la regrette en vain, nos vœux sont  
superflus ;

La Déesse est au Ciel ; & n'en descendra  
plus.

Le discours de l'Erreur est vif &  
plaisant ; mais ceux qui ont lu l'allé-  
gorie de la *Vérité*, par le grand  
*Rousseau*, ne seront pas si contents  
du discours vague & foible que M.  
*Hoffman* prête à cette Déesse.

Vous aimerez la simplicité & le  
naturel des stances qui ont pour titre :  
*A celle que j'aime depuis douze ans ;*  
par M. D. T. Je vais en détacher  
quelques-unes, comme dans un bou-  
quet on choisit les fleurs qu'on aime le  
mieux.

O que d'une vireffe extrême

Le temps suit pour un être heureux !

Je crois être à cet instant même,

Qu'il se songe allumés nos feux.

Tu voyois naître ton aurore ;  
A peine tu comptois quinze ans ;  
Je n'en comptois pas trente encore ,  
Le bel âge pour être Amons !

De mille soupirans avides ,  
Les soins , près de toi , sont perdus :  
Moi , j'ai risqué des vœux timides ;  
O bonheur ! ils sont entendus.

Tu n'étois encor que jolie  
Et tu pouvois tout enflammer :  
Plus aimable & plus embellie,  
Combien as-tu droit de charmer !

A tant de moyens de séduire ,  
Que rarement on réunit ,  
Pour mieux assurer son empire ,  
Tu joins le charme de l'esprit.

Don précieux de la nature ,  
Ton esprit n'offre aucun travers ;  
Il n'est point bouffi de lecture ,  
Et tu n'écris prose ni vers.

Que je hais la sotte manie  
D'une femme juré-Docteur ,  
Qui , du sommet de son génie ,  
Voit tout ce qui n'est pas Auteurs !

A vj

## 12 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Tu pourrais l'être, ose m'en croire :  
Mais loin de toi ces tristes soins ;  
Tu n'aimerais pas cette gloire  
Sans m'aimer & me plaire moins.

Qu'un joli mot plaît dans ta bouche !  
Elle en double encor l'agrément ;  
Mais que bien plus elle me touche ,  
Quand elle exprime un sentiment !

Jamais l'envie & la colère  
Contre toi n'ont lancé leurs traits :  
Même à ton sexe tu sçais plaire ,  
Il t'a pardonné tes attraits.

Te montres-tu , chacun t'admire ;  
Un cri s'élève ; *la voilà* :  
Parle-t-on de moi ; j'entends dire ;  
*Un homme heureux , c'est celui-là !*

Vous trouverez de la facilité &  
de l'élégance dans un *fragment traduit*  
*du premier chant des Jardins*, par le  
*P. Rapin*. Je souhaiterais que tout  
ressemblât également aux morceaux  
que je vais vous citer, en élaguant,  
selon ma coutume.

Enseigne des Jardins la riante culture ;  
Comment le front des bois se couvre de  
verdure ;

Et dans leur cours heureux , quel art sçait  
diriger

Les eaux , dont le crytal féconde le verger .

O vous qui cultivez le parterre de Flore ,  
Pour obtenir ses dons , choisissez un terrain  
Qu'éclaire un soleil doux , que couvre un  
ciel serein .

D'un côteau dominant fuyez le voisinage ,  
Et le poison mortel qu'exhale un maré-  
cage .

Accoutumée à l'air , la famille des fleurs  
Déteste d'un étang les pesantes vapeurs .  
Du sol , que votre main destine à la cul-  
ture ,

Appliquez-vous d'abord à sonder la nature .  
Ce terrain , qui des sucres tire un gras aliment ,  
Des filles du printemps fut toujours l'élé-  
ment .

Par-tout une herbe épaisse aime à s'y re-  
produire .

Son sein rendu docile au fer qui le dé-  
chire .

#### 74. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Propre à toute semence , est le berceau  
des fleurs.

Fuyez ce sol ingrat qui , dans ses profondeurs ,

Dérobe à vos regards une argile inféconde ,  
Où , tristement caché , gît le lézard  
immense.

Fuyez encor ce sol qui recèle en ses flancs  
Ou des couchies de craie , ou des sables  
brûlans ;

Mais que d'un champ pierreux la surface  
rougeâtre

Exerce toutefois la bêche opiniâtre ;  
Le fer profondément doit fouiller dans son  
sein.

L'apparence en impose , & souvent un terrain

Étalant d'un gazon la verdure perfide ,  
Sous cet appât trompeur cacheoit un tas  
aride. . .

.....  
Dès que le doux printemps rajeunira la  
terre ,

Que la bêche au Jardin déclare encor la  
guerre.

Et qu'enfin redressé sous le fer des rateaux,  
On y plante les buis en festons inégaux.

Aux jours où l'univers sortit de son en-  
fance ,

Les Jardins végoient , dénués d'élégance,  
On ne connoissoit point, chez nos simples  
ayeux ,

Ces détours , ces sentiers , *dédale* de nos  
yeux ,

Que présente des buis l'heureuse symétrie ;  
Sous les ronces enfin la rose étoit flétrie.

Elore obtint la première un culte mérité,  
En faveur de cet art qu'elle avoit inventé.

Du Dieu , dont autrefois l'Inde fut la  
conquête ,

*On s'étoit assemblé pour célébrer la Fête.*

Corybantes , Sylvains & Faunes d'alentour  
S'empressoient à l'envi d'honorer ce beau  
jour.

Des Satyres joyeux suivoient le vieux  
Silène ,

Gourbé sur son grison qui le portoit à  
peine.

A ses adorateurs versant des flots de vin ,  
Bacchus les enivroit de son nectar divin.

16 . L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Toi , Reine de Phrygie , ô puissante  
Cybèle !

Ta présence illustroit une Fête si belle.

Flore même invitée aux plaisirs de ce  
jour ,

Des autres Déeses vint embellir la Cour ;

Elle vint ; soit mépris , soit simple négli-  
gence ,

Soit aussi dans ses traits secrète confiance ,

Flore étoit sans atours ; ses longs cheveux  
épars .

Bientôt de l'assemblée attirèrent les regards .

Toujours prompte à railler , la maligne  
jeunesse

S'amuse du désordre où patoit la Déesse .

Cybèle qui la voit , plaignant son em-  
barras ,

Loin du groupe moqueur , l'entraîne sur  
ses pas .

Cybèle à renoué ses cheveux avec grâce ,

Et les orne de fleurs que le buis entrelace ,

(Car c'étoient les seuls dons parure de nos  
champs) ,

Flore en reçut alors des attraits plus tou-  
chans ;

Cet art, d'un nouveau charme embellis son  
visage ;

Et depuis, aux Jardins, l'on en transmet  
l'usage.

On sent bien que l'Auteur de cette  
traduction est exercé dans l'art des  
vers. Sa manière est libre, aisée &  
coulante ; mais il doit se préserver  
de sa facilité même, & d'une sorte  
d'abandon qui mène à la monotonie.  
S'il continue cette entreprise, qui  
peut lui faire honneur, qu'il s'attache  
à la précision de son modèle ; qu'il  
varie les attitudes & les tournures ;  
qu'il coupe les vers avec plus de  
vivacité, & que son élégance prenne  
des formes plus mâles & plus frap-  
pantes.

*Pope*, comme vous sçavez, a fait un  
Poème, pour prouver que *Tout est*  
*bien*. *M. Duchofal* en a commencé  
un, qu'il intitule, *Tout est mal*. Voilà  
un beau champ pour la déclamation.  
Le fragment qu'il a inséré dans les  
*Etrennes du Parnasse*, me paroît en-  
core tout chaud de la forge ; il y  
reviendra sans doute ; ou il aban-



donnera un sujet qui pose sur un principe aussi faux que celui du Poète anglois. *Tout est bien* est le système d'un Philosophe indifférent aux maux de l'humanité. *Tout est mal* est le système d'un misanthrope outré. *Plus de bien que de mal*, voilà l'ouvrage de l'Auteur de la Nature. *Plus de mal que de bien*, voilà l'ouvrage des hommes. Celui du sage est de tirer le plus grand parti des bienfaits de la Nature, de se soumettre à ses rigueurs nécessaires, & de se garantir, autant qu'il est possible, des maux innombrables qui affligent la société corrompue. Mais laissons-là ces tristes réflexions, pour lire quelques vers de la plus jolie pièce qui ait été envoyée à ce Recueil. C'est une Epître de M. de Bellerie à Madame Renard, de l'Académie des Arcades de Rome. Je ne crains pas de dire que le passage suivant est digne de *Chapelle* ou de *Bachaumont*, à l'harmonie près, que nos versificateurs négligent un peu trop à présent, & qui est pourtant le premier charme des vers.

*A N N É E 1787. 19*

De l'amour des Beaux-Arts mon cœur est  
enflammé ;

Et pour rendre à mes vœux les neuf Muses  
propices ,

Je n'ai point épargné veilles ni sacrifices ;  
Cependant sous mes doigts se fanent les  
bouquets

Que je cueille avec peine aux rives du  
Permesse.

Mais toi , dans tes écrits tout plaisir , tout  
intéresse.

Apollon te remit la clef de ses bosquets.

Chacune des neuf Sœurs à t'inspirer s'em-  
presse , ( 1 )

Et le Peintre charmant de l'oiseau de  
Nevers ,

Gresset t'a révélé le secret des bons vers.

Je l'ai vu près de toi doucement te sourire ,

Son regard étoit plein & d'esprit & de feu ,

Il avoit dans ses mains la lyre

Dont Horace autrefois fit présent à  
Chaulieu.

Tous les Amours voltigeoient à sa suite :

L'un d'eux tenoit le facile pipeau

---

( 1 ) Hémistiche un peu dur.

30 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Que Virgile reçut des mains de Théocrite,  
Lorsqu'aux champs de Mantoue il déplorait  
la fuite

Du Pasteur Mélébée, honneur de son  
hameau.

L'autre, muni des pinceaux de l'Albane,  
Et couvert à moitié d'une longue couronne,  
Petit lutrin, solitaire nouveau,

Dessinoit son triste hermitage,

Il en faisoit le plus joli tableau.

Deux autres avoient pris la cage

Des tourterelles de Paphos,

Pour y mettre un de ces oiseaux

Au bec re ord, au verd plumage,

Il parloit cet oiseau : que j'allois son-  
caquet !

Eh ! peut-on sans plaisir écouter son ramage ?

De nos Sœurs de Nevers c'étoit le porro-  
quer.

Un des Amours, l'Amour le moins volage,

A prononcer ton nom, avec soin l'instrui-  
soit.

Il y joignoit ces tendres mots, je t'aime :

Comme un Amant, l'oiseau les redisoit,

Et le chœur des Amours, & le sage Gresset,

Qui, Zelidis, Gresset lui-même.

Avec transport les répétoit.

On se tut pour ouïr les vers que tu  
composes,

Et je crus voir Sapho, le front paré de  
roses,

A l'ombre des lauriers, dans le sacré  
vallon,

Qui soupiroit une hymne auprès d'Ana-  
créon.

La réponse de Madame *Renard* est  
agréable & modeste : en voici le  
commencement & la fin.

Elle a déjà couru votre Epître charmante,

Elle a déjà couru le Parnasse & Paphos.

Des Graces la troupe galante,

Des Muses la troupe sçavante

L'ont écrite dans leurs Journaux...

.....

A votre ingénieux écrit

J'ai vu le Dieu du goût sourire.

Je ne sçais ce qu'il en a dit;

Mais les neuf Sœurs & lui ne cessent de  
le lire!

Pour moi, je partage avec eux

Le plaisir d'admirer votre veine féconde.

22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

Son défaut unique , à mes yeux ,

Est qu'en fiction elle abonde.

Un compliment moins apprêté ,

Un éloge mieux mérité ,

Auroient plu davantage à ma philosophie ;

Car un rayon de vérité

Vaut plus , doit être plus goûté

Que tous les éclairs du génie.

Si le Rédacteur des *Etrennes du Parnasse* avoit beaucoup de pièces d'un aussi bon ton , il se rendroit sans doute plus difficile sur le choix des autres ; il en excluroit tout ce qui peut blesser la décence & les esprits délicats ; & son Recueil alors deviendrait celui du goût & des honnêtes gens.

Je suis , &c.



## LETTRE II.

*Zoroastre , Confucius & Mahomet , comparés comme Seââtres , Législateurs , & Moralistes ; avec le Tableau de leurs Dogmes , de leurs Loix & de leur Morale ; par M. de Pastoret , Conseiller de la Cour des Aides ; de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris , chez Buiffon , rue des Poitevins ; in-8°. de 480 pages.*

**C**ICERON , Plinè , l'Hôpital , Montesquieu sacrifèrent aux Muses & aux Graces avant de se consacrer à Thémis. Le Sénat & l'Aréopage , loin de s'abandonner jadis à ces préjugés deshonorans , enfantés par la jalousie , & répétés ensuite par l'ignorance , préjugés par lesquels on voudroit exclure celui qui doit juger les hommes , de toutes les sciences qui instruisent à les apprécier , exigèrent que leurs

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Magistrats se fussent long-temps nourris de la Littérature, de la Philosophie & de l'Histoire. A la Chine, on ne cesse de recommander ces travaux aux citoyens qui aspirent à remplir une fonction si honorable. Ce moyen seul y conduit. Là, disent nos Missionnaires, *ce n'est pas l'or qu'on pèse, mais la science & la vertu donnent des pères à la patrie.* En effet, les lettres, mères des vertus, peuvent, sinon procurer, du moins embellir tous les genres de gloire. L'hermine & la Toge ne peuvent plus recevoir de lustre que par la double association des Muses & de la Philosophie.

Pénétré de ces vérités, M. de Pastoret a commencé par faire des vers charmans, & nous a donné une traduction de *Tibulle*, qui, malgré la sévérité de notre jugement, nous parut néanmoins la plus élégante & la plus fidelle de toutes celles qui existoient en notre langue. Son style a gagné à ce commerce, la grace & l'harmonie qui caractérisent les Ecrivains de Rome; mais l'Auteur ne s'est pas oublié

oublié dans les bras des Muses. Les palmes lui ont paru préférables aux roses ; & le voilà , à peine majeur , illustré par un double triomphe , qui l'honore comme Littérateur & comme Magistrat. La dissertation sur les Loix des Rhodiens & la Marine des Grecs , ainsi que l'ouvrage que nous allons analyser , prouvent que tous ses travaux littéraires sont dirigés vers l'étude des Loix & du génie des Législateurs.

Dans la comparaison des trois grands Législateurs de l'Asie , M. de Pastoret a réuni l'ordre à la clarté , persuadé sans doute , que si ces qualités sont indispensables , c'est sur-tout dans les ouvrages d'érudition , & que le lecteur ne doit ni se ressentir ni même s'apercevoir de toute la peine que l'Auteur a eue à composer & à digérer son ouvrage.

Cet ouvrage est un tissu de faits , & chaque fait a son cortège de preuves. L'Auteur , versé dans la connoissance de plusieurs langues , a immensément lu , & cite toujours avec la plus grande exactitude , toutes les sources dans lesquelles il puise , & ne se contente



pas de citer vaguement le titre ou le chapitre , il rapporte la page & l'édition. Passons au plan de ce parallèle important.

Ce Discours est divisé en quatre parties. La première est consacrée à *Zoroastre* ; la seconde à *Confucius* ; la troisième à *Mahomet*. Dans la quatrième , l'Auteur établit son opinion sur les bases qu'il a posées , & compare ensemble ces trois hommes célèbres , & les siècles où ils ont vécu.

Ne pouvant le suivre dans tous les détails auxquels il a dû se livrer , nous allons exposer rapidement la marche de chacune des parties de son ouvrage. Elle est simple & méthodique. Nous en citerons ensuite quelques morceaux , pour donner une idée du style de l'Ecrivain.

#### Z O R O A S T R E .

Après avoir tracé les principales actions de la vie de ce Fondateur de la Pyrolatrie , M. de *Pastoret* trace dans cinq différens articles :

- 1°. Ses Dogmes ;
- 2°. Ses Loix Religieuses ;

- 3°. Ses Loix Civiles ;
- 4°. Ses Loix Morales ;
- 5°. Ses Loix criminelles.

On sent d'abord qu'une pareille sous-division, (qu'il a suivie également pour *Confucius* & *Mahomet*) répand sur tout l'ouvrage cet intérêt fort & permanent qui naît de l'ordre avec lequel, dans les grands sujets, l'Auteur sçait présenter les faits & les idées.

L'existence d'un Etre suprême, la création, le Dualisme, développé ensuite par *Manès* ; la liberté de l'Homme, la résurrection générale des Corps, le Péché originel, l'immortalité de l'Ame, l'Enfer & le Paradis : tels sont les dogmes principaux de sa Religion de *Zoroastre*. Il prescrit la plus grande vénération pour les Elémens, & sur-tout pour le Feu, à qui il accorde la paternité de la Nature. Les Loix Religieuses fixent la hiérarchie des Prêtres, leurs privilèges, leurs revenus, les épreuves de ceux qui se destinent au Sacerdoce, les vertus & les connoissances qu'on en exige, les défauts qui en

## 28. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

excluent. Elles prononcent sur les impuretés légales , les ablutions , les diverses Fêtes , &c. &c. &c.

Les Loix Civiles sont très-favorables au Mariage ; on le permet entre parens ; on autorise la polygamie & le divorce ; on flétrit l'impuissance , & on recommande la population ; on veille à l'éducation des citoyens ; on trace enfin les obligations mutuelles des Femmes & des Epoux , des Pères & des Enfans.

Quant aux Loix Morales , qui furent toujours plus communes dans les Législations anciennes que dans les modernes , on lit avec un grand intérêt celles de *Zoroastre* ; & ses Loix Criminelles ne méritent pas moins d'être remarquées. On sent qu'une méditation profonde avoit disposé la chaîne des idées de ce grand Homme. Quelques Loix de *Confucius* sont indignes de sa sagesse. ( J'en prends à témoin la faculté de vendre ceux auxquels on a donné la vie. ) Plusieurs Loix de *Mahomet* étoient l'ouvrage des circonstances ou de ses passions. Celles , par exemple , qui

concernent la répudiation. Mais l'humanité, la vigilance & la sagesse animent sans cesse le bon *Zoroastre*.

« La supériorité de ce sage éclat peut-être encore plus dans la Législation Criminelle, dit *M. de Pastoret*. Le Chou-King & le Coran indiquent plusieurs supplices, & en frappent tous les crimes. Ces supplices, plus ou moins sévères, sont peu dirigés vers l'utilité publique. L'avantage de le faire étoit réservé au Législateur des Perses. Doter la jeune-Fille que son indigence condamne au célibat; fournir des armes aux Guerriers; au Prêtre, des instrumens pour les sacrifices; au Laboureur, une charrue, des taureaux, un terrain fertile, &c. Telles sont les punitions ordinaires. Si le scélérat est frappé de mort, ce qui est rare, on ne deshonne pas ses héritiers; on ne les dépouille point par une confiscation générale de ses biens. *Zoroastre* pense que les enfans étoient assez malheureux par le souvenir du forfait de leur père, & par le remord qui, dans ce cas, dévore quelquefois les âmes honnêtes, comme

si elles avoient été coupables. Il sentit combien il est dangereux de ne pas respecter leur infortune, & de les condamner aux deux plus terribles impulsions que l'homme puisse avoir contre la vertu, la honte & la misère.

Nous ne faisons ici qu'indiquer sommairement. C'est dans l'ouvrage que doivent être lus les détails curieux que tous ces développemens supposent; & nous y invitons d'autant plus, que cette matière peut être regardée comme absolument neuve; & que si le nom de *Zoroastre* est très-connu, ses actions & ses ouvrages le sont très-peu.

#### CONFUCIUS.

*Confucius* est un des hommes qui ont le plus honoré l'Asie. La Secte qu'il a formée est la plus répandue à la Chine. Tous les lettrés l'ont adoptée; & ce n'est que par elle, qu'on parvient aux dignités de l'Empire. On n'est pas bien d'accord en Europe, sur tous ses dogmes. *M. de Paffores*

tâche d'exposer avec impartialité, les différentes opinions, & il laisse à ses lecteurs, le soin de prononcer.

En observant que *Confucius* fut plutôt un Moraliste qu'un Législateur, l'Auteur ajoute que si ce Philosophe n'a pas donné précisément un Code & des principes sur les différens objets de la Jurisprudence, il a du moins revu, rassemblé tous ceux qu'établirent avant lui les grands hommes de sa Nation, & qu'il y en a même joint beaucoup de particuliers. On pourroit presque en dire autant de les principes de Morale, où respire toujours la douceur de son caractère..... « Ce qui donne à *Confucius* la prépondérance morale, c'est qu'il avoit mieux approfondi le cœur humain ; c'est que ses préceptes sont pour tous les âges, & pour toutes les Nations ; c'est que, loin de se borner, comme les autres, à quelques points principaux, il n'en est aucun qu'il n'ait épuisé ; & cependant il les réduit à un petit nombre de devoirs, dont il démontre que l'observation est également facile & nécessaire ».

« Jamais *Confucius*, continue M. de *Pastoret*, ne flatta lâchement les goûts, les caprices, les foiblesses de ses disciples. Il semble leur dire toujours : le ciel a mis dans nos cœurs un attrait pour la Justice, & pour un bienfait signalé ; c'est dans tout ce qui peut nous être le plus avantageux qu'il l'a placé. Pénétrez - vous donc bien de cette idée, que le juste & l'utile sont la même chose pour les hommes ; elle vous rendra contents de vous-mêmes . . . . Tantôt « il suit dans leur carrière, les Administrateurs publics, trace d'une manière neuve & sublime, les qualités essentielles à ces dépositaires de l'autorité des Rois, les effraye moins par l'importance & la difficulté de leurs devoirs, qu'il ne les encourage par le plaisir & la gloire de les remplir. Tantôt il s'élève jusqu'au trône des Souverains, & leur répète ces vérités devenues vulgaires, si l'on veut, mais pourtant trop négligées, qu'ils doivent veiller nuit & jour à la prospérité de la Nation, qu'ils sont les pères de leurs peuples, & que ce titre

sacré doit être l'objet de l'exercice de leur puissance ; enfin , que la félicité du Prince est attachée au bonheur de ses sujets , parce qu'elle doit l'être à leur estime ».

MAHOMET.

C'est sur les actions de ce Législateur célèbre , que se portent d'abord les regards de l'Auteur. Il le représente préparant la révolution qu'il a opérée , & soutenant l'erreur par la force , l'audace , l'adresse & l'hypocrisie.

Ses Dogmes & ses Loix fixent ensuite son attention. Ces Dogmes sont pour la plupart empruntés des Chrétiens. Il partagea avec eux l'idée simple & sublime de l'unité d'un Dieu , & la haine de l'idolâtrie. Les Loix sont renfermées dans le Coran. Il est le Code de tous les disciples de Mahomet. Ainsi , la Jurisprudence est uniforme parmi eux , dans quelque contrée de la terre qu'ils habitent. « Mahomet , dit l'Auteur du *Contrat Social* , eut des vues très-saines ; il



### 34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

lia bien son système politique ; & tant que la forme de son Gouvernement subsista sous les Califes les successeurs , ce Gouvernement fut *exactement un* , & bon en cela ». Et ailleurs , *Roussseau* dit encore : « la Loi Judaïque , toujours subsistante , celle de l'Enfant d'Ismaël qui , depuis dix siècles , régit la moitié du monde , annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées ; & tandis que l'orgueilleuse Philosophie ne voit en eux que d'heureux imposteurs , le vrai politique admire dans leurs immortelles institutions , ce grand & puissant génie qui préside aux établissemens durables ».

Revenons à *M. de Pastoret*. Ce que j'en vais citer se lira avec plaisir , certainement même à côté des citations de *J. J.* « *Mahomet* ne ménagea pas seulement les préjugés des Arabes , & les goûts , les sensations , les idées produites par l'influence du climat. Il avoit un système trop vaste , pour se borner à un peuple , à une opinion. Son projet , dont le succès seul a égalé la hardiesse , parût avoir été

de réunir toutes les Nations sous une même croyance , & de cimenter ainsi une fraternité générale , par ce qu'il y a de plus sacré. Je ne crois pas me tromper en lui attribuant la grande pensée de soumettre les hommes à une Religion universelle ». (pag. 413).

Je suis fâché d'abréger ce morceau : il est plein d'éloquence & de vues. *Mahomet* y est présenté sous un aspect neuf & intéressant ; j'y renvoie le lecteur. Résumons enfin.

*M. de Pastoret*, pour mieux faire connoître la révolution que *Zoroastre*, *Confucius* & *Mahomet* ont opérée , examine dans sa quatrième partie , le point d'où chacun d'eux est parti , & rappelle ce qu'étoient auparavant , la Perse , la Chine & l'Arabie , du côté de la Législation , du Culte & de la Morale. Il compare ensuite les siècles où ils ont vécu , & développe l'influence qu'ils ont eue sur ces siècles. Pour ce qui est de la comparaison établie , *M. de Pastoret* croit que si *Mahomet* connut mieux que ses prédécesseurs , l'art d'enchaîner le peuple

par des opinions religieuses; l'art plus grand d'approprier ses Dogmes au climat, & aux besoins naturels de ceux auxquels il annonçoit sa Doctrine, *Confucius* connut mieux les principes de la Morale, & *Zoroastre*, ceux de la Législation. L'Auteur établit ce jugement par un long & savant détail de preuves toutes tirées des ouvrages même de ces Pères des Nations.

Il faut à présent faire connoître le style de l'Ecrivain. Nous allons choisir un morceau qu'on puisse citer isolé, en observant que les morceaux de ce genre sont nécessairement rares dans un ouvrage qui est un enchaînement ferré de faits & de principes. -- C'est le tableau de l'état du Monde, au moment où *Mahomet* parut.

« La face du Monde étoit changée, quand *Mahomet* parut. Ces Grecs si célèbres au temps de *Zoroastre* & de *Confucius*, n'étoient que des troupeaux d'esclaves, sans lumières & sans énergie. Cette Capitale illustre, dont le nom seul inspira long-temps la terreur, & dont le souvenir rappelle

encore l'admiration , Rome étoit , pour ainsi dire , détronée. Byfance lui difputoit la gloire d'être la première Ville du Monde ; elle étoit du moins le féjour de fes tyrans. *Justin fécond* régnoit ; & ce Prince diftingué d'abord par l'amour du travail & de la Juftice , végétoit alors dans la molleffe & la volupté , ou ne s'arrachoit à une léthargie indolente , que pour fe deshonorér par les plus vils attentats. C'eft lui qui , après avoir frappé fes parens d'une mort injufte , fe faifoit un plaifir de fouler aux pieds leurs têtes fanglantes. La Perfe avoit pour Monarque , ce *Cofroës* dont on a tracé des tableaux fi oppofés ; & qui , décrié , flétri par des Ecrivains grecs , eft mis au premier rang par les Hiftoriens de fa Nation. Des Barbares inondoient l'Europe. L'Efpagne , longtemps foumife aux Romains , l'étoit actuellement aux *Visigots* , en attendant de l'être aux difciples de *Mahomet*. Sorti de la Pannonie avec les *Bulgares* , *Alboin* fendoit l'Empire des *Lombards*. Les *Oftrogots* étoient moins heureux , ils venoient de perdre

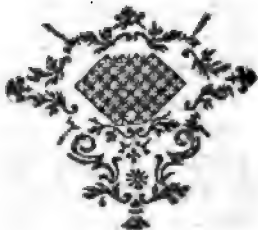
*Totila*, chef aussi remarquable par ses qualités morales, que par ses qualités guerrières; & *Teias*, qu'ils nommèrent pour lui succéder, & qui en étoit digne, étant mort presque aussitôt que placé sur le trône, ils se voyoient obligés, après soixante ans de domination en Italie, de fuir ou de plier sous un maître. Un nouvel Empire s'étoit élevé; & les Francs, échappés de la Germanie, peuploient la Gaule, que ne deshonorioient plus les superstitions des Druides. Déjà divisée en autant de Royaumes que le Monarque avoit d'enfans, la France, qui devoit être encore ainsi partagée, étoit sur le point de ne plus obéir qu'à un seul Prince. Courbée en partie, depuis dix ans, sous le joug de cet affreux *Chilperic*, qui mérita d'en être nommé le *Neron*, & digne époux de *Frédégonde*, fut tout-à-la-fois l'oppresseur de son peuple & le bourreau de sa famille; après une longue suite de crimes & de combats, toute la monarchie alloit se réunir sous *Clotaire II* qui, moins féroce que son père, doué même de quelques vertus,

fut cependant un assassin , un parjure , & un usurpateur. L'Angleterre , déchirée par des guerres continuelles , & gouvernée par des Souverains sans force & sans courage , recevoit tous les jours dans son sein de nouvelles peuplades de Saxons , Nation belliqueuse qui , à force d'invasions , s'étoit acquis dans l'Empire Britannique , sept différens États , qu'elle appelloit Royaumes. Le Christianisme scellant par la Religion , les grandes vérités de la morale , y faisoit tous les jours de nouveaux progrès , comme dans tout le reste de l'Europe & dans les deux autres parties du Monde. Il achevoit insensiblement de remplacer & de détruire les erreurs du Paganisme , de l'Idolâtrie & de tant de Cultes absurdes qui ont affligé la terre ».

Voilà comme on écrivoit dans le bon temps. Ce tissu majestueux & pensé , n'est pas scintillant de ces bluettes phosphoriques , sans durée & sans chaleur , dont on saupoudre avec tant d'affectation les petits chapitres de nos petits livres modernes. La manière en est large , noble & digne :

du sujet. On ne trouvera pas une seule phrase à prétention ou de mauvais goût dans tout le cours de cet ouvrage. Faut-il s'étonner qu'il ait réuni les suffrages du corps littéraire le plus instruit, le plus respectable & le plus utile de la république des Lettres.

B E R R E N G E R.



Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

**J**E viens de lire avec le plus grand plaisir, vos observations sur les *Synonymes* de M. l'Abbé Roubaud. Vous avez lu l'ouvrage avec attention, & vous en avez bien senti tout le mérite. J'étois persuadé que les *Synonymes* de M. l'Abbé Girard ne valoient pas, à beaucoup près, ceux de M. l'Abbé Roubaud, & je n'avois pas balancé à m'en expliquer hautement devant des personnes qui, trop prévenues pour les uns, n'avoient pas vraisemblablement lu les autres, ou les avoient mal lus. Leurs assertions vagues, leurs petits mots, leurs épigrammes n'avoient pas laissé que de me mettre en considération; je n'osois plus prononcer d'une manière si décidée; mais heureusement pour moi, votre der-



nière feuille est venue à mon secours, & m'a rassuré. J'ai été agréablement surpris de voir que vous pensiez comme moi, & vous le dites en présentant un contraste qui tourne entièrement à la gloire de M. l'Abbé *Roubaud*. Votre jugement, m'a confirmé dans mon opinion, & je ne serai plus désormais assez complaisant pour m'en départir : on ne vous reprochera pas, Monsieur, l'esprit de partialité, en disant que l'ouvrage de M. l'Abbé *Roubaud*, quoique fait spécialement pour les gens de lettres & les sçavans, sera lu néanmoins avec autant de plaisir que d'utilité par toutes sortes de personnes ; en avançant qu'on y trouve beaucoup de profondeur dans les vues & les apperçus, beaucoup de saine doctrine, d'excellente morale dans les exemples ou les citations & même des morceaux d'une véritable éloquence, vous n'épargnez pas la critique, vous mettez sous les yeux du Lecteur des obscurités & quelques définitions peu justes ; vous approchez des contradictions, vous

relevez des défauts réels ou du moins apparens. Je ne doute pas, Monsieur, que dans les éditions postérieures, M. l'Abbé *Roubaud* ne profite de vos sages réflexions.

J'ai peu vu l'Auteur, je ne connois guères plus M. l'Abbé *Roubaud* le cadet, qui, après avoir travaillé plusieurs années à des ouvrages utiles sans y mettre jamais son nom, vit dans la plus grande obscurité, & ne s'occupe plus qu'à des ouvrages de piété qu'il ne fait pas même annoncer dans aucune feuille périodique. Il vient de donner coup sur coup, la traduction d'un ouvrage italien, intitulé en françois, *Vie & Tableau des vertus* de B. J. Labre, & *le Pénitent conduit au Tribunal de la Pénitence*, &c. (1). Si les ouvrages de piété étoient écrits avec autant de goût & d'élégance, même dans ce siècle, ils trouveroient des acheteurs & des

---

(1) Ces Ouvrages se trouvent chez Berton, rue St. Victor; chez l'Esclapart, rue du Roule; & chez Varin, rue du Petit-Pont.

lecteurs. Ces deux Messieurs avoient un frère qui vient de mourir le mois de Septembre dernier, à Vichy-les-Bains. C'étoit mon intime ami, & vous me permettrez, Monsieur, de vous dire un mot de cet excellent homme. Il avoit professé avec distinction à l'Ecole Royale Militaire, & nous avons de lui des Discours sur l'Histoire, plusieurs éloges dont le plus connu est celui de M. le Maréchal de *Muy*; le public lui doit aussi l'édition des Poésies de *Desmahis*. Modeste & plein d'amitié pour ses frères, il le disoit souvent & avec l'effusion du cœur: pour l'âge comme pour l'esprit, pour les talens, pour la manière d'écrire, pour tout, je ne suis que le cadet de mes frères. Il étoit plus connu sous le nom de *Tresséol* que sous celui de *Roubaud*: avec une fortune très-médiocre, il a trouvé le moyen de faire ou de procurer celle de plusieurs de ses amis. Je n'ai vu personne qui possédât mieux les ouvrages de la plupart des Ecrivains François ou étrangers de notre siècle. Il en faisoit l'analyse, il en parloit comme

un homme qui lisoit avec réflexion & qui pensoit d'après lui. En un mot, ses connoissances sur la littérature, étoient assez étendues pour étonner les littérateurs eux-mêmes; je croirois pourtant qu'en y regardant de bien près, on auroit trouvé que, comme dans les études il avoit embrassé beaucoup d'objets, il étoit quelquefois plus superficiel que profond. Mais il s'énonçoit avec tant de facilité, de variété, d'énergie, qu'il plaisoit au plus grand nombre, & en imposoit à tout le monde. Avec tout cela, Monsieur, son esprit n'étoit rien au prix de son cœur; s'oubliant presque toujours lui-même, il n'étoit aucun moyen qu'il n'employât, & le plus souvent avec succès, pour rendre service à ses amis & pour soulager les malheureux. Je ne dis rien ici, Monsieur, que n'attestent toutes les personnes qui ont joui du précieux avantage de l'avoir connu. Le brillant de son esprit, les rares qualités de son cœur le cédoient encore à son amour, à son zèle pour la Religion; (& je ne craindrai pas de le

dire ) dans un siècle aussi pervers que le nôtre , à sa tendre piété. Il m'écrivait régulièrement de Vichy : les relations qu'on m'a faites de la mort sont non-seulement édifiantes , mais attendrissantes pour les cœurs qui tiennent encore au Christianisme. Je l'ai pleuré & je le pleurerai encore long-temps. Mais je sens que le cœur va se mettre de la partie , & que je parlerois un langage qui ne seroit pas du goût de tout le monde.

J'ai l'honneur d'être.

Votre très-humble & très-obéissant  
 Serviteur. L'Abbé MARIN ,  
 Vicaire Général de St. Claude.

---

*EXTRAIT d'une Lettre de Reims ,  
 du 21 Février 1787.*

IL y a 15 jours qu'un bateau , chargé de 40 personnes pour traverser la Meuse au pied de *Dun* en Clermontois , a fait *capot*. Tous les Passagers , à l'exception du Conducteur , ont péri. Il y avoit onze femmes en-

*céintes.* Un Laboureur averti de ce malheur, est accouru sur un cheval entier, fort & vigoureux. Il s'est précipité de *vingt pieds de hauteur*, dans la rivière ; revenu au-dessus de l'eau, il a dirigé son cheval à travers toutes les personnes qui reparoissoient de temps à autre. Il a saisi successivement huit femmes par les cheveux, qu'il a lâchées, en appercevant que ce n'étoit pas la sienne ; enfin, il l'a reconnue, & il est venu à bout de l'emmener à bord. Il la chargea sur son dos, & la porta à la première auberge, où elle donna quelques signes de vie. La nature, dans cet instant de crise, amena une révolution assez forte pour la faire accoucher ; mais la mère & l'enfant périrent au même instant.

» Le mari désespéré, conçut un si violent chagrin, qu'il mourut le lendemain, & les trois cadavres furent remis dans le même cercueil. Cet accident terrible auroit infailliblement livré le Conducteur aux poursuites les plus rigoureuses, si, parmi les victimes de son imprudence, il ne s'étoit trouvé la femme & la sœur ».

## A ZULMÉ,

*Le jour de Ste. Madelaine.*

La celeste beauté qu'on célèbre en ce jour  
Fut sensible, dit-on, & même un peu  
fragile;

Mais à la voix du Ciel son cœur devint  
docile,

Et l'Amour expia les fautes de l'Amour.  
De son sort, ô Zulmé, que le vôtre diffère!  
Sans avoir ses penchans, vous avez ses  
appas;

Jadis, ainsi que vous, Madelaine sçut  
plaire,

Mais elle eut des remords & vous n'en  
aurez pas.

*Par M. DE LAURENTAL,  
Professeur au Collège de Noulins.*



# L'ANNEE LITTÉRAIRE.



## LETTRE III.

*L'An d'Or d'Apulée , Philosophe  
Platonicien , nouvelle édition , ornée  
de figures en taille douce , 2 vol,  
in-8°. A Paris , chez Jean-François  
Bastien : prix , broché en carton &  
étiqueté , 12 liv.*

**L'**ÉDITEUR n'a rien négligé ,  
Monsieur , pour que cette nouvelle  
édition répondît à la beauté de celles  
dont il a déjà enrichi la république  
des lettres , & qui lui ont acquis une  
juste réputation. C'est par ses soins ,  
que nous avons vu reparôître dans  
un nouvel éclat , les anciens Héros  
N°. 8. 20 Février 1786. C



de notre Littérature , & les précurseurs de la philosophie , de l'éloquence & du goût , tels que *Montagne* , *Charron* , *Rabelais* , *Amyot* ; il a depuis donné le *Scarron* , & il nous prépare *Brantôme* , une nouvelle traduction de *Lucien* , *Montesquieu* , &c.

Le texte latin de cette nouvelle édition de l'*Ane d'Or* a été vérifié sur les éditions précédentes les plus estimées , & particulièrement sur celle qui est accompagnée des notes de *Picaeus* : à côté est une traduction françoise , qu'on lit avec plaisir , quoiqu'elle ne rende pas , à beaucoup près , toute la force des expressions de l'original. On trouve au commencement de chaque volume des sommaires très-étendus des différens livres qu'il contient , & à la fin de chaque livre , des notes intéressantes & curieuses ; à la tête de l'ouvrage est la vie d'*Apulée* , & divers jugemens des Sçavans sur ses écrits. L'Editeur a conservé les figures de l'ancienne édition , au nombre de seize , connues sous le nom de *Figures de l'Ane* , qu'il a fait graver de nouveau. Le tout est terminé par la traduction françoise

d'un Traité d'*Apulée* sur le *Démon de Socrate*.

A ces détails de bibliographie , nous joindrons quelques réflexions littéraires & philosophiques sur un personnage aussi singulier qu'*Apulée*.

Né avec beaucoup d'esprit & d'imagination , très-instruit des sciences alors à la mode , il s'attacha sur-tout à plaire à son siècle , dont le goût étoit déjà très-corrompu , & ressembloit parfaitement à celui qui règne aujourd'hui en France. L'Empire Romain étoit alors gouverné par les *Antonins* ; les deux plus vertueux Princes dont l'histoire fasse mention. Leur goût pour la Philosophie ne contribua pas peu à la mettre en vogue : quand *Apulée* vint à Rome , c'étoit donc , comme à présent , le siècle de la Philosophie ; mais & la Philosophie & les Philosophes de ce temps-là n'étoient pas dans le même état où nous les voyons aujourd'hui. On s'occupe maintenant de Chymie , de physique , de mathématiques , d'histoire Naturelle ; & ces sublimes clartés , ces augustes sciences n'empêchent pas

## 52. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que le public ne soit d'une extrême crédulité pour les charlatans de toute espèce : on croit à ceux qui voient l'eau à travers la terre , à ceux qui guérissent par l'attouchement , on croit aux convulsions , aux oracles des somnambules , à ceux qui marchent sur les eaux ; on trouve du merveilleux dans les ballons , & des jeux d'enfans sont regardés comme des miracles ; nous avons vu se renouveler dans Paris , les anciens mystères égyptiens ; nous avons vu des gens qui s'imaginoient avoir soupé avec des morts ; on croit tout en un mot aujourd'hui , excepté ce qui a rapport à Dieu & à la Religion ; il n'y a que cette crédulité là qui ne soit pas du bon ton. Autrefois on négligeoit l'étude de la nature & des sciences exactes , pour se livrer uniquement à la métaphysique & à la morale , qui exercent l'esprit , étendent l'imagination & dirigent les mœurs. La plus saine partie des Philosophes s'occupoit alors du soin d'élever l'homme au-dessus des passions , de le rendre supérieur à la fortune , d'en faire une

espèce de divinité impassible ; projet chimérique sans doute , mais qui ne peut entrer que dans des âmes nobles & grandes. La vertu consistoit alors dans le courage : mépriser les honneurs , dédaigner les richesses , braver la mort , rire dans les tourmens , lutter contre la volupté , combattre le luxe , la mollesse & tous les plaisirs des sens : soumettre le corps à l'ame , la matière à l'esprit & se vaincre soi-même , voilà ce qui s'appelloit vertu du temps des *Antonins* ; à la place du courage , nous avons mis l'humanité : envoyer de l'argent pour le bon lait , délivrer les prisonniers pour mois de nourrice ; contribuer pour l'établissement . . . . . , &c. &c. voilà ce que nous sommes convenus d'appeller la vertu. Ainsi ; qu'un riche dont les caprices les plus insensés ne peuvent épuiser les immenses trésors , emploie dix millions à des jardins anglais , & donne dix louis pour les mères nourrices ; qu'il ait dans Paris vingt ferrails , mais qu'il soit de la société . . . . . ; qu'il soit esclave des plus honteuses passions ;

qu'il soit sans honneur & sans probité, pourvu qu'il souscrive pour le nouvel Hôtel-Dieu, c'est un homme vertueux, c'est un sage, c'est un ami de l'humanité, c'est une espèce de saint de la moderne Philosophie.

Il est vrai que tout l'héroïsme de la doctrine stoïcienne, n'empêchoit pas que le public, du temps d'*Apulée*, ne fût engoué des prestiges de la magie, des forfanteries des Prêtres, des prédictions des Astrologues, des Enchantemens, des Métamorphoses, des Philtres; ce qui étoit encore plus ridicule que l'enthousiasme pour les aérostats, pour les baquets, pour l'hydrosophie, &c. Toutes ces absurdités étoient, comme aujourd'hui, consacrées par la Philosophie, & les plus absur des merveilles ne se produisoient que sous l'autorité & la garantie du divin *Platon*. Cet homme célèbre, qui avoit apporté à la Philosophie, une imagination purement poétique, ayant établi entre Dieu & l'homme, une chaîne d'êtres intermédiaires, ses Disciples n'avoient pas voulu laisser sans emplois tous ces êtres écloz du cerveau de leur maître, ils

en avoient fait des génies, qui, avec une nature & des talens supérieurs à l'humanité, opéroient des prodiges fort au-dessus des forces de l'homme. Les Platoniciens étoient donc devenus des espèces de forciers qui, par les intelligences qu'ils entretenoient avec des génies d'un ordre supérieur, étoient censés avoir des inspirations, prédire l'avenir, opérer des guérisons miraculeuses, & changer l'ordre de la nature.

Aujourd'hui les Philosophes se déclarent ennemis des superstitions & des miracles ; autrefois c'étoient des Philosophes qui favorisoient la superstition, qui prônoient les miracles, & même qui en faisoient. *Apollonius de Thiane*, fut regardé comme un *Thaumaturge*, & sa vie écrite par le Philosophe *Philostate*, est une véritable légende. Il faut voir dans *Lucien*, (1) qui a écrit aussi sous les *Antonins*, à quel point les Philosophes les plus graves,

---

(1) Voyez sur-tout le Dialogue intitulé *μαροψιδας*, ou l'Ami du mensonge.

portaient alors la crédulité & l'amour du merveilleux.

Les Philosophes étoient dans ce temps là tels que *Lucien* les a décrits, fourbes & corrompus au dedans ; austères & hypocrites au dehors ; avec une longue barbe , un vieux manteau , une figure triste & mortifiée ; affichant avec faste , une morale sévère & chagrine , déclamant avec vigueur contre les vices auxquels ils se livroient en secret. Aujourd'hui les Philosophes ne se distinguent pas beaucoup des petits-maîtres par l'extérieur , encore moins par le ton : ils ont même succédé aux petits maîtres , qui n'existent plus que dans les Comédies : un Philosophe est aujourd'hui dans un cercle , ce qu'y étoit autrefois un petit-maître : le tyran de la conversation , l'admiration des fots , le héros des femmes & le fléau des hommes sensés. Sa morale est agréable & commode ; au lieu de déclamer contre les vices , il sçait en tirer parti pour la réputation ou pour la fortune : il favorise toutes les passions ; il est complaisant , flatteur , bouffon , prodigue de madrigaux &

de calambourgs ; du reste , pourvu qu'il se moque de la Religion & des Prêtres , qu'il vomisse des injures contre les Journalistes , qu'il assaisonne ses épigrammes de quelques termes d'argot , tels que *génie* , *humanité* , *sentiment* , *sensibilité* , *fanatisme* , *préjugé* , &c. il a les traits caractéristiques du Philosophe moderne.

Il est de l'essence de la Philosophie du jour , de combattre le culte reçu & la Religion de l'Etat ; & comme si c'étoit la destinée de cette Religion divine , d'être toujours attaquée par les prétendus Philosophes , & défendue par les vrais sages ; les anciens Philosophes l'ont aussi combattue dans sa naissance ; ils ont fermé les yeux à la vive lumière que la sainteté de sa morale , & les vertus de ses Martyrs commençoient à répandre ; ils ont soutenu de toute leur éloquence , les Dieux de l'Empire , & l'ennemi des Dieux étoit aussi celui des Philosophes : cependant jamais le paganisme n'avoit été plus révoltant & plus absurde : Rome étoit devenue le



centre de toutes les superstitions , de toutes les extravagances du genre humain ; toutes les Nations y avoient apporté leurs Divinités & leurs cérémonies : tous les monstres de l'Egypte avoient à Rome, leurs Temples, leurs Prêtres, leurs mystères, auxquels on s'empressoit de se faire initier.

*Apulée* étoit Philosophe Platonicien, & en cette qualité, zélé partisan des démons, des génies, & de toutes sortes de superstitions ; il eut la manie de vouloir connoître à fond, toutes les Religions, il se fit initier à tous les Mystères ; il entreprit même plusieurs voyages pour aller puiser toutes ces fables à leur véritable source & aux lieux de leur origine : comme tout se vend & même les choses les plus sacrées, il ne fut point admis gratuitement dans ces différentes confréries, & sa dévotion le ruina. Pour rétablir ses affaires, il se fit Avocat : la nature lui avoit donné tout ce qui étoit nécessaire pour réussir au barreau ; mais les graces de la personne furent plus utiles à sa fortune que son éloquence : il eut l'art de plaire à une

veuve fort riche, nommée *Pudentilla*, âgée de quarante ans : comme il avoit la réputation d'être grand magicien, on l'accusa d'avoir enforcé cette veuve, & d'avoir fait mourir son fils *Pontianus*, pour jouir seul de toutes ses richesses. Les accusateurs se contredisoient eux-mêmes ; car ils lui faisoient un crime de sa bonne mine, de sa propreté, du soin qu'il avoit de ses dents, d'un miroir qu'il avoit coutume de porter sur lui : *Apulée*, avec tant de moyens de plaire à une vieille femme, n'avoit donc pas besoin de magie. Sa figure & sa jeunesse étoient d'assez puissans sortilèges. Et ce raisonnement est si frappant, qu'il n'a pas même échappé à la jalousie d'une femme offensée. *Philippe*, Roi de Macédoine, aimoit si éperduement une Thessaliennne, qu'on accusoit cette femme d'avoir employé l'art magique pour s'assurer le cœur du Prince. *Olympias* fit venir devant elle la prétendue sorcière ; & après avoir jugé par elle-même des charmes de sa personne & des agrémens de sa conversation ; c'est bien à tort, lui

dit-elle, qu'on vous accuse ; car toute votre magie est dans votre mérite. Nous avons le plaidoyer qu'*Apulée* prononça pour sa justification, devant *Claudius Maximus*, Proconsul d'Afrique : *St. Augustin* l'appelle un discours éloquent & fleuri, & il a raison. Cette pièce réunit ce que l'esprit a de plus délicat & de plus ingénieux avec ce que le mauvais goût a de plus affecté & de plus insipide : mais la harangue alors plut autant par ses défauts que par ses beautés réelles : à côté d'un trait fin, on trouve une misérable subtilité ; un raisonnement solide & lumineux, est suivi d'un pitoyable sophisme : une pensée aussi juste, que piquante, est suivie d'une idée fautive & puérile : nulle part l'Orateur ne s'arrête ; l'intempérance de son style gâte les plus beaux morceaux, il étouffe, sous les ornemens superflus, ce qu'il y a de sain, de judicieux, de vraiment éloquent dans son discours ; & fatigue le lecteur par une foule de détails minutieux & frivoles, qu'on a sans doute applaudis de son temps, comme autant d'étincelles d'un

esprit vif & brillant : je ne connois point de pièce ancienne qui ait plus de rapport avec le goût d'éloquence aujourd'hui à la mode ; l'apologie d'*Apulée* auroit de nos jours le plus grand succès , & l'on s'étoufferoit au Palais pour l'entendre , avec plus de raison peut-être , que pour entendre certains orateurs de notre temps.

Au reste , *Apulée* se justifia du crime de magie , comme quelques Ecrivains de nos jours se justifient de l'accusation d'impiété : la magie étoit défendue par les loix ; mais le goût du public la favorisoit ; on la regardoit comme une science sublime , que l'ignorance & le préjugé persécutaient. On ne peut douter qu'au fond , *Apulée* ne fût très-entêté de la magie ; & l'opinion publique étoit si bien établie à cet égard , que la multitude fut toujours persuadée qu'il avoit fait un grand nombre de miracles , qu'elle avoit même l'impudence d'opposer à ceux de *Jesus Christ*. Cette impertinente crédulité des Payens fut poussée si loin , qu'on pria *St. Augustin* de

la combattre : c'est ainsi qu'on s'exprime dans une lettre adressée au St. Docteur. Daignez réfuter avec le plus grand soin, l'erreur de ceux qui s'imaginent que Notre Seigneur n'a rien fait que ce que d'autres hommes ont pu faire & ont fait réellement ; ils nous objectent leur Apollonius, leur Apulée, & d'autres personnages versés dans la magie qui, selon eux, ont plus fait de miracles que Jesus-Christ.

St. Augustin répondit en homme d'esprit : pour ce qui regarde Apulée, qui, comme Africain, m'est plus connu qu'Apollonius, avec tout son art magique, il n'a jamais pu parvenir, je ne dis pas au trône, mais à quelque charge de Magistrature, quoiqu'il fût d'une naissance honnête, qu'il eût reçu une excellente éducation, & que la nature l'eût doué d'une grande éloquence : dira-t-on que la Philosophie lui avoit appris à mépriser les honneurs ; lui qui se crut fort honoré d'être revêtu dans sa Province, d'une espèce de sacerdoce, qui lui donnoit l'intendance des jeux publics ; lui qui harangua fortement contre quelques citoyens, parce qu'ils

s'opposoient à la Statue que les habitans d'Oea vouloient lui élever, & qui a même publié son discours, pour que la postérité n'ignorât pas à quel point il avoit été ambitieux : il paroît donc qu'Apulée a été sur la terre aussi grand qu'il a pu l'être ; s'il ne s'est pas élevé plus haut, ce n'est pas la volonté, ce sont les moyens qui lui ont manqué : d'où l'on peut conclure qu'il n'a jamais été un grand sorcier.

Ce qui contribua sur-tout à donner à Apulée cette réputation de magicien, ce fut son *Ane d'Or*, le plus célèbre, le plus agréable de ses ouvrages & le plus à portée de la multitude, avide de fables & de merveilleux. Ce conte, à la vérité, est plein d'enchantemens, de sortilèges, de métamorphoses & d'opérations magiques de toute espèce. L'idée ne lui appartenoit pas ; il paraphrasa en latin le même Roman de *Lucius de Patras*, que *Lucien* avoit abrégé en grec ; ou ce qui est plus probable, il paraphrasa l'abrégé de *Lucien*. Mais l'épisode de *Psyché* est de son invention ; & cette épisode vaut mieux que

tout le reste de l'ouvrage. Bayle, note  
 18 de son article d'*Apulée*, dit que  
 le conte de *Psyché* a fourni la ma-  
 tière d'une excellente pièce de théâtre à  
*Molière* ; ce qui prouve que Bayle,  
 excellent critique en Histoire & en  
 Philosophie, étoit un mauvais Juge  
 en Littérature ; car il s'en faut bien  
 que la *Psyché* de *Molière*, ouvrage  
 purement à machines, soit une excel-  
 lente pièce de théâtre ; cette pièce  
 d'ailleurs, faite à la hâte, pour les  
 plaisirs de *Louis XIV*, est de plusieurs  
 Auteurs, & appartient autant à *Cor-  
 neille* & à *Quinault*, qu'à *Molière*.

L'*Ans d'Apulée* est de tous ses  
 ouvrages le plus mal écrit, précisé-  
 ment parce qu'il s'est efforcé d'en  
 rendre le style plus élégant & plus  
 fleuri ; dans ses *Traités de Philo-  
 sophie* & dans ses *Harangues*, la gra-  
 vité du sujet le contient dans les  
 bornes de la prose ; mais dans un  
 récit romanesque, il se livre à toute  
 l'effervescence de son imagination afri-  
 caine : le luxe poétique le plus extra-  
 vagant est prodigué par-tout jusqu'à  
 la satiété : le délire du dythirambe le

plus effréné n'est rien auprès de la hardiesse des figures & des métaphores qu'il entasse ; sa narration est si infectée de néologisme & de précieux , si farcie de barbarismes , de tours obscurs & guindés , que la lecture en est très-pénible pour ceux qui ne connoissent que les Ecrivains du siècle d'*Auguste* : le latin n'étoit point la langue naturelle d'*Apulée* ; il nous apprend lui-même , qu'après avoir cultivé avec succès la littérature grecque à Carthage & à Athènes , il vint à Rome sacrifier aux Muses latines , & apprit avec beaucoup de peine l'idiome des Romains , sans le secours d'aucun maître : comme si pour apprendre une langue étrangère , on avoit besoin d'autre maître que de l'usage & de la lecture des bons Auteurs , quand on est dans la capitale du pays : quand on est dans un âge mûr , & qu'on sçait bien la grammaire générale : ce n'est point la connoissance de la langue qui a manqué à l'Auteur de l'*Ane d'Or* , c'est le goût ; & il est remarquable que les Africains n'ont jamais pu soumettre au joug de la raison , leur imagination ardente ,



& qu'ils ont tous le même caractère de style.

Le sçavant *Warburton*, qui voyoit dans tous les anciens ouvrages, les mystères de la Religion des Payens, comme *Dom Quichote* voyoit par-tout des géans & des enchanteurs, s'est imaginé que l'*Ane d'Ord' Apulée* n'étoit qu'une ingénieuse allégorie pour désigner l'utilité & l'excellence des mystères : il ressemble aux Commentateurs d'*Homere*, qui trouvoient dans les plus absurdes rêveries de ce grand Poète, les plus sublimes vérités & les plus importantes leçons : si *Apulée* a voulu cacher sous le voile de cette fiction, une morale divine, il l'a si bien cachée, que de son temps même, on ne l'a pas apperçue. Le public a regardé l'*Ane d'Apulée* à-peu-près comme nous regardons le conte de *Peau d'Ane*. Sévère écrivain au Sénat; disoit qu'il ne pouvoit souffrir que *Clodius Albinus*, son compétiteur à l'Empire, passât pour sçavant & pour lettré, lui qui n'avoit jamais étudié que les *Fables Milesiennes* & les *Contes de Vieille d'Apulée*.

*Macrobe* parle aussi de l'*Ane d'Or* d'*Apulée*, comme d'une fiction frivole, qui n'avoit pour objet, qu'un vain amusement. Ce qui rend aujourd'hui ce Roman curieux & piquant, ce sont les traits de mœurs dont il est semé. Je terminerai ces observations par la description d'une ancienne pantomime, morceau très-intéressant & très-précieux, puisqu'il est le seul qui nous donne une idée de ce genre de spectacle si fameux, que le peuple Romain aimoit avec tant de fureur, & dont *Lucien*, bon connoisseur, a fait un si magnifique éloge.

» On voyoit une montagne faite  
 » de charpente fort élevée, telle  
 » qu'*Homère* dans ses vers, dépeint  
 » le mont *Ida*; elle étoit couverte  
 » d'arbres verts & de quantité d'ar-  
 » bustes. Le Machiniste avoit eu  
 » l'adresse de faire sortir de son som-  
 » met, une fontaine qui formoit un  
 » ruisseau; quelques chèvres païssoient  
 » sur ses bords. Le Berger de ce trou-  
 » peau étoit un jeune homme, vêtu  
 » magnifiquement à la Phrygienne.

» tel qu'on représente Paris , avec une  
 » grande mante brodée de couleurs  
 » différentes , & sur sa tête un bonnet  
 » d'étoffe d'or. Ensuite parut un jeune  
 » garçon fort gracieux , qui n'avoit  
 » pour tout habillement qu'un petit  
 » manteau sur l'épaule gauche. De  
 » ses cheveux blonds qui étoient  
 » parfaitement beaux , sortoient deux  
 » petites aîles dorées , & semblables  
 » l'une à l'autre. Le caducée qu'il  
 » tenoit en sa main ; faisoit connoître  
 » que c'étoit *Mercury*. Il s'avança  
 » en dansant , & présenta à celui qui  
 » faisoit le personnage de Paris , une  
 » pomme d'or , en lui faisant entendre  
 » par signes l'ordre de *Jupiter* ; ensuite  
 » il se retira de fort bonne grace ;  
 » & disparut.

» Alors on vit paroître une fille d'un  
 » air majestueux , qui représentoit  
 » *Juno* ; car sa tête étoit ceinte  
 » d'un diadème , outre qu'elle tenoit  
 » un sceptre en sa main. Une autre  
 » entra fièrement , qu'on reconnoissoit  
 » aisément pour la Déesse *Pallas* ;  
 » ayant sur sa tête un casque brillant ,  
 » couronné d'une branche d'olivier ;

» portant un bouclier , tenant une  
 » pique , & dans le même état enfin  
 » qu'elle se fait voir dans les combats.  
 » Ensuite une troisième s'avança ,  
 » d'une beauté surprenante , & fort  
 » supérieure à celle des deux autres.  
 » Elle représentoit *Vénus* , par l'éclat  
 » de ses divines couleurs , & *Vénus*  
 » telle qu'elle étoit , lorsqu'elle étoit  
 » fille. Toutes les beautés de son  
 » corps se faisoient voir à décou-  
 » vert , à quelques - unes près , qui  
 » étoient cachées par une étoffe de  
 » soie légère & transparente , que le  
 » vent agitoit. Cette Déesse paroissoit  
 » avec deux couleurs différentes ;  
 » toute sa parure étoit d'une blan-  
 » cheur à éblouir , parce qu'elle tire  
 » son origine du Ciel , & sa draperie  
 » étoit azurée , parce qu'elle sort  
 » de la mer où elle a pris naissance.  
 » Ces trois Déeses avoient cha-  
 » cune leur suite. *Junon* étoit accom-  
 » pagnée de *Castor* & de *Pollux* ,  
 » représentés par deux jeunes Comé-  
 » diens , qui avoient l'un & l'autre  
 » un casque rond sur la tête , dont le  
 » sommet étoit orné de deux étoiles

» fort brillantes. La Déesse, d'un air  
 » simple & modeste, s'avance vers  
 » le Berger, au son charmant des  
 » flûtes, & lui fait entendre par ses  
 » gestes, qu'elle lui donnera l'Empire  
 » de toute l'Asie, s'il lui adjuge le  
 » prix de la beauté.

« Ensuite celle que ses armes fai-  
 » soient connoître pour *Pallas*, étoit  
 » suivie de deux jeunes hommes ar-  
 » més, & tenans leur épée nue à la  
 » main, ils représentoient la Terreur  
 » & la Crainte qui accompagnent par-  
 » tout la Déesse des combats. Derrière  
 » elle un joueur de haut-bois faisoit  
 » entendre des airs de guerre, &  
 » mêlant des sons aigus parmi des  
 » tons graves, il excitoit à danser  
 » gaiement, comme on fait au son  
 » d'une trompette; *Pallas* remuant la  
 » tête, & marquant dans ses yeux  
 » une noble fierté, s'avance en dan-  
 » sant, avec beaucoup d'action, &  
 » fait entendre à Paris par des gestes  
 » pleins de vivacité, que, s'il lui  
 » accorde la victoire sur ses rivales,  
 » elle le rendra fameux par sa valeur  
 » & ses grands exploits.

« Après elle , *Vénus* parut d'un air  
 « riant , & charma tous les specta-  
 « teurs. Elle étoit entourée de plu-  
 « sieurs jeunes enfans , si beaux & si  
 « bien faits , qu'il sembloit que ce fût  
 « la véritable troupe des amours qui  
 « venoit d'arriver de la mer ou des  
 « cieux ; outre qu'ils avoient de  
 « petites aîles , des flèches , & tout  
 « le reste de l'ornement qui leur con-  
 « vient , quelques-uns portoient des  
 « flambeaux allumés devant leur mai-  
 « tresse , comme si elle eût été à  
 « quelque nôce. Elle avoit encore à  
 « sa suite une aimable troupe de jeunes  
 « filles , sans compter les Graces &  
 « les Heures qui , pour se rendre leur  
 « Déesse favorable , semoient des  
 « fleurs devant ses pas. C'est ainsi  
 « que ce galant cortège faisoit sa cour  
 « à la mère des plaisirs , en lui pro-  
 « diguant les trésors du printemps.

« Ainsi tôt les flûtes commencèrent  
 « à jouer tendrement des airs Lydiens  
 « qui firent un fort grand plaisir à  
 « tout le monde ; mais *Vénus* en fit  
 « bien davantage , lorsqu'on la vit  
 « danser avec des attitudes charman-

» tes de la tête & du corps , confor-  
 » mant avec justesse les mouvemens  
 » gracieux aux doux sons de la mu-  
 » sique. Faisant voir dans ses yeux ,  
 » tantôt une langue pleine de passion ,  
 » tantôt de la fierté , & quelquefois  
 » même ne dansant , pour ainsi dire , que  
 » des yeux. Si-tôt qu'elle fut proche  
 » de Paris , elle lui fit entendre par  
 » le mouvement de ses bras , que s'il  
 » la préféroit aux deux autres Déeses ,  
 » elle lui feroit épouser une femme  
 » d'une excellente beauté , en un mot ,  
 » aussi belle qu'elle. Alors le jeune  
 » Berger Phrygien lui présenta sans  
 » hésiter , la pomme d'or qu'il tenoit  
 » en sa main , pour marquer qu'il lui  
 » adjugeoit la victoire » .

Le *Démon de Socrate* qu'on trouve  
 à la fin de l'*Ane d'Or* , traite des  
 Génies & des Démon , par le mi-  
 nistère desquels on croyoit que s'opé-  
 roient les miracles , & tous les effets  
 surprenans de la magie. C'est dans  
 cette source qu'a puisé l'Auteur du  
*Comte de Gabalis*. Ces rêveries étoient  
 alors à la mode ; elles ont paru assez  
 importantes à St. *Augustin* , pour mé-  
 riter

ANNÉE 1787. 73

riter qu'il les réfutât sérieusement & fort au long, dans le huitième tome de la *Cité de Dieu*.

Je suis, &c.

---

## LETTRE IV.

*Coup - d'Œil sur le Gouvernement Anglois ; par M. l'Abbé Dubois de Launay, 1786, un vol. in-8°. de 200 pages.*

C'EST une entreprise vraiment patriotique que celle d'ajouter, par la comparaison, aux motifs que nous avons tous de bénir le Gouvernement sous lequel nous vivons. Il est important pour la tranquillité de l'Etat, que les sujets se soumettent avec amour & avec joie ; ce qui n'auroit pas lieu, si leur imagination prévenue, leur représentoit sans cesse un peuple voisin, comme s'il étoit mieux gouverné.

N°. 8. 20



Philosophisme moderne ont tant d'analogie , quant à leurs tristes effets , parmi nous , qu'on ne peut que savoir beaucoup de gré à M. l'Abbé *Dubois de Launay* , d'un travail dont le but est de prouver combien sont fausses les idées que nos Anglomanes se sont faites du Gouvernement Anglois ; que cette Constitution si vantée & si superficiellement examinée par nos Hommes-d'Etat , à jolies brochures , n'est rien moins que parfaite ; que ni la liberté , ni l'autorité , ni les loix , ni la justice , ni les droits privés ou publics n'y sont aussi respectés , n'y prospèrent autant que voudroient nous le persuader sur parole quelques Ecrivains qui ne cherchent , en louant des étrangers , qu'à déprimer la patrie , vieille ruse de sophistes qui n'en impose que trop à la multitude.

L'ouvrage de M. *Dubois de Launay* contribuera , sans doute , à la désabuser bien mieux que ne feroient de volumineux commentaires sur l'histoire. Son ouvrage contient 16 chapitres , dont voici les titres. — *L'Ancien esprit du Gouvernement Anglois.* —

*Variation du Gouvernement Anglois. — Imperfection des Loix Angloises. — Le Bill habeas corpus. — Conduite des Anglois par rapport à leur Roi. — L'Impôt chez les Anglois. — Procédés de l'Angleterre envers l'Irlande & l'Ecosse. — Influence des Anglois dans le système général de l'Europe. — Les Hollandois ont-ils autant d'obligation aux Anglois que ceux-ci le prétendent ? — Convenoit-il aux Anglois de se mêler de la succession de Charles II., Roi d'Espagne ? — Bizarreries continuelles du Parlement d'Angleterre. — Les Anglois sous le règne de Henri VIII. — Sous le règne d'Elisabeth. — Sous le Protectorat de Cromwel. — Les Révolutions. — Les Proscriptions. — Et la Conclusion.*

Q y voit d'abord que les principes d'Administration publique en Angleterre, soit qu'il y eût un ou plusieurs Etats, ont originairement été monarchiques, & non absolument inexplicables & inutelligibles, comme le dit *Hume*, que la prévention empêche d'être vrai. M. l'Abbé *Dubois de Launay* prouve que plusieurs Rois

exercèrent, sans aucune réclamation de la part des peuples, une autorité illimitée, & jouirent du droit de lever des impôts; que la fermeté des Princes produisit toujours la soumission des Parlemens & de la Nation; que la foiblesse de ceux qui régnoient enhardit seule les sujets indociles à restreindre par des voies de fait & par des concessions extorquées à la frayeur, un pouvoir dont l'essence fut en tout temps, d'être absolu & non tyrannique. Ce qu'il observe du vice radical des Loix Angloises, leur nouveauté; leur instabilité; leurs contradictions, vous paroîtra puisé dans les notions du juste & dans l'Histoire bien lue.

Je ne suis cependant pas entièrement de son avis, lorsqu'il blâme les Anglois de donner le caractère auguste & sacré de *Loix fondamentales* à des Loix récemment promulguées. Il me semble qu'une Loi rendue nécessaire par un nouvel ordre de choses, ou démontrée telle par l'effet de lumières nouvellement acquises, qu'une

Loi que l'évidence atteste être juste , bonne , utile , indispensable , peut , à tous ces titres , devenir *fondamentale* dès-à présent & pour l'avenir , quoiqu'elle n'existât pas le moment d'au-paravant. Si ce n'est point le fondement sur lequel fut assise la constitution naissante ; ce sera l'une des parties solides , l'un des points fixes sur lesquels devra porter cet édifice perfectionné par la raison : les peuples ont leur expérience , leurs circonstances autant & plus importantes encore que la stabilité & l'ancienneté des maximes ; & on n'incolpe nullement le peuple Anglois , en disant que « les deux derniers siècles de la Monarchie ont fait plus de *Loix fondamentales* que tous les siècles précédens ensemble ».

Cet ouvrage est peu susceptible d'un extrait étendu. Les raisonnemens naissent naturellement des faits qui ne sont ignorés d'aucune personne instruite , & il faudroit rapporter ces faits pour motiver les raisonnemens. Ce dont il est impossible de n'être pas frappé , de ne pas être même hu-

les fantaisies cruelles d'un monstre tel que *Henri VIII* ; leur docilité d'esclaves sous les règnes absolus d'*Edouard VI*, de *Marie*, d'*Elisabeth*, & sous le Protectorat d'un régicide, &c. A propos de l'incompréhensible docilité du Parlement, M. l'Abbé *Dubois de Launay* fait la remarque suivante.

« Il est vrai que les Anglois d'aujourd'hui n'approuvent pas tout ce qui s'est fait en ce temps-là. Ils prétendent même que les concessions faites par ce Parlement, au Roi (*Henri VIII*) & à ses successeurs, ne doivent pas être regardées comme des Loix. Mais à quel caractère veulent-ils donc que l'on distingue les Loix véritables de celles qui ne le sont pas, si des statuts prononcés avec le concours des deux puissances royale & parlementaire, ne sont pas des Loix ? Raisonnement d'autant plus puissant, qu'ils ont la plus grande vénération pour une partie considérable des Réglemens faits par ce Parlement ».

— Si cet Auteur refuse un peu durement aux Anglois un droit politique, & même un droit civil; puisqu'il affirme que » leurs Loix ne sont » que des fantaisies du moment » il ne relève pas avec moins d'amertume, leurs procédés contraires au droit des gens; il s'indigne de leurs mépris pour l'usage observé de tout temps, de ne jamais commettre aucun acte d'hostilité qu'après avoir déclaré solennellement la guerre. « Les peuples les » plus sauvages qui ont oublié tant » de devoirs, ajoute-t-il, n'ont pas » oublié celui-ci ». Ces sauvages qui » ont oublié tant de devoirs, sont un de ces traits qui caractérisent le grand Ecrivain; le mot *oublié* est l'expression vraie & simple d'une idée belle & juste sur les révolutions du globe & du genre humain.

Le titre de *Coup d'Œil* annonçant de la rapidité, ce seroit l'oublier que d'insister sur quelques termes impropres, quelques tournures trop familières échappés à la célérité de sa plume, tels que — *Ces coups n'arrivent-ils pas.* — *Vouloir être de tout.*

## 84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ouvrage dont la lecture les porte à se féliciter d'être François.

Je suis, &c.

---

### L E T T R E V.

*Le Paradis Perdu, traduction nouvelle, 3 vol. in-16. A Paris, chez Royez, quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf: avec approbation & permission, 1786.*

**L**ES traductions en prose des Poètes tant anciens que modernes, laisseront toujours quelque chose à désirer; & la difficulté de faire passer les richesses poétiques d'une langue dans la prose d'une autre langue, seront toujours le désespoir des Traducteurs. Aussi a-t-on pris le parti le plus sûr; c'est d'aller dans la source même, & d'apprendre les langues. L'Anglois surtout est devenu très à la mode, & les enfans bégayent aussi tôt l'anglois

que leur langue maternelle. Il faut convenir pourtant que les traductions, même en prose, ne feront jamais tout-à-fait inutiles : elles pourront donner une idée des beautés poétiques , au moins de la beauté des plans , & du sublime des pensées qui brillent dans l'*Illiade* , dans l'*Enéide* , dans le *Paradis Perdu*. On ne peut donc qu'applaudir à l'entreprise du nouveau Traducteur de *Milton* qui, dégoûté , dit-il , des versions qu'on avoit jusqu'ici données de l'*Homere Anglois* , s'est mis bien vite en état d'entendre l'original , & a tâché d'en donner une traduction plus lisible. Après une telle déclaration , Monsieur , on est obligé de faire mieux que ses prédécesseurs. Aussi je crois que M. Mosneron a fait mieux. Sa traduction m'a paru joindre au mérite de l'exactitude , celui de soutenir la noblesse de l'original. Je vais choisir deux morceaux d'un genre tout différent , pour vous mettre à portée d'apprécier les divers tons du nouveau Traducteur : je commence par le passage le plus horrible peut-être



de ce Poëme, celui de la mort en regard avec Satan. ;

« En achevant ces paroles, elle  
 » prend à sa ceinture la clef fatale ;  
 » triste instrument de tous nos maux ;  
 » & roulant vers l'entrée sa queue  
 » monstrueuse, elle élève bientôt à  
 » toute sa hauteur, la herse énorme  
 » qu'aucune des puissances de l'abîme  
 » n'eût été capable d'ébranler. La clef  
 » évacuée chasse ensuite dans la serrure  
 » les gardes compliquées ; avec la même  
 » facilité, sa main tire tous les ver-  
 » rouils, abaisse toutes les pesantes  
 » barres de fer ou de rocher. Soudain ;  
 » avec un bruit affreux, les portes  
 » infernales volent impétueusement en  
 » arrière ; les gonds mugissent comme  
 » un tonnerre menaçant ; l'ébranle-  
 » ment frémit jusques sur les bords le plus  
 » reculés. Elle ouvrit les portes ; mais  
 » il ne fut plus en son pouvoir de les fer-  
 » mer. L'ouverture en étoit tellement  
 » vaste, qu'une armée rangée en ba-  
 » taille avec ses chars & ses chevaux,  
 » marchant les ailes étendues, ensei-  
 » gnées & bannières flottantes, auroit

» pu y passer ; telle étoit son immen-  
 » sité : il en jaillit en bondissant ,  
 » comme de la geule d'une fournaise ,  
 » des flots de fumée mêlés de flammes  
 » jaunâtres ».

J'ai dans ce moment , Monsieur ,  
 le texte sous les yeux , & je vous  
 assure qu'il est parfaitement rendu .  
*comme phrase , la clef évaidée chasse en*  
*suite dans la serrure les gardes compli-*  
*quées , a pu vous choquer ; à mes*  
*yeux , ce n'est qu'une preuve de plus*  
*de l'impossibilité de bien traduire en*  
*prose , certains vers épiques , sur-tout*  
*anglois , sur-tout de Milton . Voici la*  
*vers anglois :*

Then in the key-hole turns  
 Th' intricate wards.

La langue angloise particulièrement  
 a une énergie unique pour ces sortes  
 de détails : qui peut , par exemple ,  
 rendre fidèlement & d'une manière  
 intéressante , en prose , les vers sui-  
 vants :

So Eagerly the fiend  
 O'er bog , or steep , through frais , rough  
 Defile or race ,

88 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vesh head, hands, wings, or fret, pursues  
his way ;

And swims, or sinks, or wades, or creeps,  
or flies :

Le traducteur l'a fait de son mieux.

« Tel ; & non moins ardent , fran-  
« chissant & lacs & précipices , à  
« travers l'espace étroit , raboteux ,  
« dense ou rare , de la tête , des mains ,  
« des aîles ou des pieds , d'ennemi  
« poursuit sa route & nage , plonge ,  
« guée , rampe ou vole ».

Mais je vous ai promis , Monsieur ,  
une citation d'un autre genre , & j'ai  
besoin de tenir ma promesse , & d'effa-  
cer les impressions noires & terribles ,  
par des images riantes & gracieuses.

« Parmi la multitude de créatures  
« étranges & nouvelles à ses yeux ,  
« deux êtres sur-tout le frappèrent.  
« Formés sur le plus magnifique mo-  
« dèle , l'attitude grande & noble , le  
« front élevé vers le ciel comme celui  
« des Dieux , ( *godlike erect* n'est pas  
« ici bien rendu : il falloit mettre  
« *élevé seulement* , & non *vers le ciel* ; les  
« Dieux n'ont pas le front élevé vers  
« le ciel ) , un honneur simple & natif

» leur tenoit lieu de vêtement; & dans  
 » cette majestueuse nudité, ils sem-  
 » bloient être les Souverains du monde,  
 » & paroissoient dignes de leur em-  
 » pire; leurs divins regards, em-  
 » preints de l'image de leur glorieux  
 » Créateur, *respiroient tout ce qui*  
 » *sonde sur la terre une vraie puis-*  
 » *sance;* (cette phrase n'est point dans  
 » l'anglois).

« Un front grand & superbe, un  
 » œil sublime annonçoient la suprême  
 » autorité du premier; ses cheveux,  
 » semblables à la fleur d'hyacinthe,  
 » descendoient de chaque côté de sa  
 » tête, en se bouclant avec noblesse,  
 » & alloient se terminer & s'arrondir  
 » sur ses larges épaules; la blonde  
 » chevelure de l'autre, éparse & flot-  
 » tante en folâtres anneaux comme  
 » ceux de la vigne *riante*, tomboit  
 » tout autour, ainsi qu'un voile,  
 » jusqu'au bas de sa taille élégante &  
 » svelte. Ses longs cheveux étoient  
 » une marque de sa dépendance; mais  
 » l'obéissance étoit aussi douce que  
 » l'empire; elle étoit accompagnée

croyois le mal sans remède ; mais me serois-je trompé ? Voilà déjà plusieurs Traités de Morale qui me tombent entre les mains : cela mérite attention. Je crains à présent que l'on n'aille d'un excès à l'autre ; un Roman sans but moral , une fiction vague & sans fonds , sont bien fades , bien insipides ; mais la morale toute sèche , est un peu ennuyeuse. *La Bruyere* , dont une phrase sert ici de texte , nous a montré comment il falloit la traiter. Une allégorie ingénieuse , de l'intérêt , au moins un style piquant ou agréable , peuvent seuls nous faire goûter la Morale. Les Anglois sont d'excellens modèles en ce genre. *Steele* , *Addison* , *Sterne* & *Swift* , tout en riant , nous donnent d'excellens conseils. On ne cherchoit chez eux , que l'amusement ; & l'on y trouve de l'instruction. L'Auteur de l'ouvrage que je vous annonce , Monsieur , n'a pas , je l'avoue , songé à présenter ses préceptes sous une forme agréable. Il écrivoit cependant à son Fils , & à un enfant de quatre ans & demi.

« Mon Fils, tandis que je trace  
 » les premières lignes de cet écrit,  
 » tu es dans un cabinet voisin, à faire,  
 » sous les yeux de ta mère, l'exemple  
 » qu'elle t'a donné ».

C'est s'y prendre de bonne heure ;  
 & à coup sûr, l'enfant ne comprendra  
 pas ce qui suit :

« L'homme parfaitement isolé n'exista  
 » jamais, j'en conviens ; c'est une  
 » chimère, ou plutôt c'est une ab-  
 » traction utile : aussi nous tirons en  
 » Géométrie, un grand avantage de  
 » la considération des corps avec ab-  
 » traction des différentes dimensions  
 » de l'étendue. Il n'exista jamais des  
 » lignes simples dans la nature ; & c'est  
 » cependant à l'hypothèse de leur exis-  
 » tence que nous devons la démon-  
 » stration du calcul des surfaces ; c'est  
 » par une abstraction de même es-  
 » pèce, que nous concevons la gé-  
 » nération des solides. Cette manière  
 » de considérer les choses n'étant pas  
 » neuve, & son utilité étant consta-  
 » tée, je ne craindrai point de dé-  
 » pouiller l'homme de ce que je lui

» restituerai bientôt , & que j'avoue  
 » lui être essentiel ».

Je sçais bien , Monsieur , que l'Auteur annonce qu'il ne montrera ceci à son fils , que dans un âge plus avancé. Mais que n'attendoit-il l'âge où son fils pourra le lire. Je dis plus : ce que l'enfant ne comprendroit pas à présent , il ne le comprendra pas mieux par la suite , si j'en juge par moi même. Je ne sçais si l'Auteur s'est entendu lui même , mais souvent je n'ai pas trop bien vu ce qu'il vouloit dire. A coup sûr , son fils ne trouvera pas cette lecture fort agréable ; vous venez d'en voir un échantillon ; & c'est là le plus grand défaut de l'ouvrage : il n'est pourtant pas toujours écrit sur ce ton ; mais ce qui est clair & simple , n'est pas très-neuf ; & c'est encore un défaut dans un siècle où nous sommes rassasiés d'ouvrages : le morceau suivant peut encore servir d'exemple.

« Les réflexions que je viens  
 » d'écrire n'offrent point de grandes  
 » images ni des tableaux saillans :

» en font elles moins utiles ? Je suis  
 » bien loin de le croire ; peut - être  
 » même elles plairont à quelques-uns  
 » par leur simplicité. Après avoir  
 » promené ses regards avec admira-  
 » tion sur de vastes Palais , on aime  
 » encore à retrouver la cabane du  
 » pauvre ; dans son étroite enceinte ,  
 » on remarque avec un plaisir sans  
 » mélange , l'ordre & l'économie qui  
 » y règnent ; en considérant les soins  
 » paisibles du maître qui l'occupe ,  
 » l'esprit se remet des fatigues qui  
 » accompagnent les grandes affaires :  
 » un sentiment bien doux s'élève au  
 » fond du cœur pour ces hommes  
 » tranquilles qui ne peuvent nuire &  
 » qui sont utiles. Une aimable rêverie  
 » nous absorbe dans la contempla-  
 » tion des seuls sentimens qu'inspire  
 » la nature ; la mère de famille active  
 » autour de ses enfans , tendre &  
 » respectueuse avec son mari , vigi-  
 » lante dans ses soins domestiques ;  
 » le père de famille déployant toute  
 » sa force naturelle pour fournir la  
 » subsistance aux siens ; cette scène  
 » intéressante qui se passe sur un si



» petit théâtre, & dans un silence qui  
 » n'est interrompu que par les ques-  
 » rions naïves des enfans, ou par  
 » leurs caresses, offre le tableau d'un  
 » bonheur que l'on remarque sans  
 » envie : on se plaît avec ces bonnes  
 » gens ; & après les avoir quittés, on  
 » se promet bien de les venir revoir  
 » encore ; on se représente le genre  
 » humain entier, menant cette vie  
 » innocente ; les devoirs de l'homme  
 » semblent des plaisirs dans cette con-  
 » dition, & la vie cesse de paroître  
 » un fardeau ».

Sans doute l'intention de l'Auteur  
 est louable : il a voulu se rendre utile  
 au public & à son Fils : plus d'agré-  
 ment dans le style, plus de simplicité  
 auroient mieux rempli son but. Mais  
 c'est un Ecrivain estimable & un bon  
 père ; ces titres désarmeroient le cri-  
 tique le plus sévère,

Je suis, &c.

*Epitaphe de M. le Comte de Vergennes,*

Ci git un grand Ministre, un sage, un citoyen ;  
 L'Etranger, le François ont su le reconnaître.  
 Au milieu de la Cour il fut homme de bien,  
 Et mérita le cœur, les larmes de son Maître.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Leçons de Morale, ou Lectures Académiques, faites dans l'Université de Leipzig; par feu M. Gellert; auxquelles on a joint des réflexions sur la personne & les écrits de l'Auteur: Te tout traduit de l'Allemand. Nouvelle édition, revue & corrigée, 2 vol. in-8°. prix, 5 liv. 10. s. broché. A Genève, chez Barde, Manget & Compagnie, Imprimeur-Libraires; & se trouve à Paris, chez Buisson, Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.*

#### PREMIER EXTRAIT.

**L**A réputation de M. Gellert est principalement établie en Allemagne, sur des fables qui sont entre les mains

N°. 9. 27 Février 1787. E

de tout le monde. Dans le temps où il parut, les Poètes Allemands cherchoient plus à donner du nerf que de l'aménité à leurs écrits ; ils visioient au grand, à l'extraordinaire ; & à force de s'écarter du simple & du naturel, ils donnoient dans l'emphase & dans le style empoulé : *M. Gellert* prit une autre route ; il voulut se mettre à la portée de tous les esprits, & faire goûter la morale par le charme des vers. Ce fut dans cet esprit, qu'il composa les Fables, qui sont devenues le livre de la Nation. La narration en est animée, remplie d'enjouement, de critique, & de la meilleure philosophie. Son style est toujours vrai, pur, sans aucune saillie trop subtile, sans aucune sentence trop détournée ; en un mot, il paroît que *M. Gellert* est le Poète de l'Allemagne qui a eu le plus de goût, puisqu'il a su réunir tous les suffrages, & plaire à toutes les classes de Lecteurs.

Ses *Leçons de Morale*, qu'il a prononcées lui-même, dans l'Université de Leipzig, devant un grand nombre de disciples, ont été composées dans

le même esprit de simplicité, avec moins d'envie de briller que d'être utile. Il ne faut pas s'attendre à de profondes recherches sur les premiers ressorts qui nous font agir, ni sur les premiers principes de nos obligations & de nos devoirs : il fait de la Religion le fondement de toute sa morale ; il explique avec soin, la nature de chaque vertu particulière ; il en presse les motifs avec force ; il puise à la source de l'expérience, les moyens qui en facilitent la pratique. On voit par-tout le zèle d'une piété solide & éclairée, une tendre affection pour ceux qu'il se proposoit d'instruire, de la clarté, de l'ordre dans les idées ; & dans la manière de les énoncer, l'agrément du style, joint au sentiment, au ton pénétrant d'un ami vertueux, & d'un père qui exhorte : on n'y voit point enfin l'orgueilleuse prétention d'un Philosophe, mais l'ame d'un honnête homme. On sent qu'il vouloit faire aimer la vertu, comme il l'aimoit lui même ; il la met dans le plus beau jour, & ses avantages sont rendus si pal-

pables, qu'il faut le plus grand aveuglement ou la plus grande corruption, pour ne pas voir & sentir que l'homme vertueux est le seul heureux, & que le bonheur de la société est proportionné au nombre des vertus qui y fleurissent.

J'entends nos beau-esprits raisonnateurs, qui, à force d'analyser & de subtiliser la morale, finissent par la réduire à rien, prononcer avec dédain, que cet ouvrage de M. Gellert ne renferme que des *lieux-communs*. Voilà le nom qu'on donne aux vérités les plus utiles; comme on donne celui de *préjugés* aux vieux principes qui nous incommode. Mais je suis de l'avis de *Cicéron* : c'est la seule philosophie populaire, cette philosophie simple, qui discute moins nos premiers devoirs qu'elle ne les fait aimer; c'est la seule, dis-je, dont la société aura toujours le plus grand besoin. C'est à celle-là que je me tiens, malgré nos penseurs subtils, profonds, & fort inutiles au moins, lorsqu'il ne sont pas dangereux.

Il faut entendre M. Gellert lui-même

s'expliquer sur la meilleure manière  
de traiter la morale , sur-tout quand  
on parle à des jeunes gens. « Peut-  
» être , dit-il , la sécheresse avec la-  
» quelle on traite la morale , est-elle  
» en partie cause que nous ne sommes  
» pas assez affectés de ce qu'elle a  
» d'intéressant par elle-même. Peut-  
» être est-ce là une des principales  
» raisons pourquoi les vérités morales  
» ne font qu'occuper notre mémoire ,  
» & tout-au plus notre entendement.  
» Nous nous flattons , en les étudiant ,  
» qu'elles nous rendront meilleurs ,  
» plus vertueux , uniquement parce  
» qu'elles étendent nos idées. Nous  
» nous imaginons être persuadés de  
» la beauté de la vertu , tandis que  
» nous ne le sommes que de la bonté  
» du système que nous suivons.  
» Nous mettons en ligne de compte  
» l'application que nous apportons à  
» étudier la morale & ses principes ,  
» comme si nous l'avions consacrée  
» à l'acquisition de la vertu , & à la  
» pratique de ses préceptes. Toutes  
» nos lumières n'empêchent pas que  
» notre cœur ne soit encore vuide de

« sentimens , & peu disposé à se con-  
 « former aux idées de l'esprit , pour  
 « peu que nous y trouvions de diffi-  
 « cultés ; en sorte que nous agissons  
 « souvent d'une manière contraire au  
 « devoir , dont un moment plutôt  
 « nous prétendions avoir une démonst-  
 « ration. Je veux donc essayer de  
 « vous proposer les principaux points  
 « de la morale d'une manière plus  
 « animée , non par de simples preuves  
 « de raisonnement , mais en y joi-  
 « gnant les décisions du cœur , la  
 « voix de la conscience & du senti-  
 « ment intime , & en éclaircissant le  
 « tout par des exemples & des ta-  
 « bleaux ».

D'après cette exposition du plan  
 qu'il veut suivre , *M. Gallert* pose pour  
 premier principe que le vrai but de  
 la morale est de nous rendre heureux ;  
 ainsi , elle doit nous enseigner quel  
 est notre vrai bonheur , ou notre  
 souverain bien , ce bien le plus con-  
 venable à un être composé d'une  
 ame immortelle & d'un corps périssa-  
 ble. La matière n'a que des qualités  
 physiques ; la vertu n'existe point pour

elle ; le matérialisme anéantit donc la vertu , & dépouille nos actions de toute moralité. Le bonheur du matérialiste est tout entier dans son corps & dans ses sens ; mais les plaisirs des sens ont une courte durée , & laissent beaucoup de vuide dans son existence ; son intelligence spirituelle , qu'il ne veut pas reconnoître , le tourmente malgré lui ; sans cette ame qu'il nie , & qui le fait penser , il ne penseroit pas qu'il n'a point d'ame : cette ame , qui existe en dépit de ses raisonnemens , & par cela même qu'il raisonne , n'est donc occupée qu'à détruire le bonheur qu'elle seule pourroit lui procurer ; la source des plaisirs les plus vrais , les plus purs , les plus étendus , est empoisonnée en lui ; le matérialiste est donc malheureux dans la partie la plus forte & la plus essentielle de son existence ; & ce qui devroit lui prouver son inconcevable aveuglement , c'est qu'il seroit heureux en effet , comme les animaux , s'il n'avoit point d'ame.

Ainsi le fondement de la morale & de notre bonheur , est la croyance



d'un Dieu , & d'une ame immortelle ; il est certain qu'on ne peut séparer la morale de la Religion , sans la détruire. La connoissance d'un Dieu nous inspire le désir de nous rendre dignes de ses regards ; & c'est du ciel que descend toute la chaîne de nos devoirs. Quoi de plus propre à régler nos affections particulières , & nos obligations sociales ? Se peut-il un motif plus respectable & plus puissant , pour nous animer à bien faire en tout temps , hors de la vue de tout témoin , indépendamment de tout intérêt de gloire ou de récompense de la part des hommes , & par le seul principe de l'obéissance due à Dieu ? Voilà ce qui nous donne la force de faire à la vertu les plus grands sacrifices , lorsque nous ne pouvons satisfaire à notre devoir , sans renoncer à quelques avantages ; voilà ce qui nous inspire le courage d'immoler notre repos , nos biens , notre vie même. La persuasion intime d'une durée éternelle , qui répond aux désirs de notre cœur , qu'annonce l'essence même de notre ame , est le trait le plus marqué

du caractère moral. La science, qui a pour objet de nous former ainsi à la vertu, ne se borne donc pas à cette vie; & le bonheur, qui résulte de notre moralité, est immortel comme notre ame.

Dans la seconde leçon, M. Gellare parle du sentiment naturel du bien & du mal, de l'honnête ou du deshonnête dans les actions. Ce sentiment du cœur constitue la conscience. Que chacun sonde son cœur, & qu'il dise sincèrement, s'il n'y trouve pas imprimé une distinction entre le bien & le mal, laquelle sans une longue discussion, lui fait sentir que cette action, telle vue, tels desirs sont nobles & justes; ou reprehensibles & punissables. Ce sentiment, dont nul homme au monde n'est dépourvu, demande, comme toutes les autres facultés de l'ame, d'être formé & exercé; car les passions peuvent finen l'étouffer, du moins le détériorer, & en suspendre l'action. Il y a en morale, un goût que nous pouvons perfectionner, comme celui que nous avons du beau, en fait d'ouvrages de la nature & de l'art. Plus nous nous

occupons de ce qui constitue la beauté de ces ouvrages ; & lui laissons toute la liberté de faire son effet sur nous ; plus nous considérons avec réflexion chacun d'eux séparément, leurs parties, leurs rapports, & en faisons la comparaison avec d'autres : plus notre goût pour le beau se forme, & acquiert de justesse. Il en est de même pour le bien moral, qui se perfectionne à mesure que nous nous occupons davantage de vues, d'actions nobles & grandes ; que nous approfondissons leur influence sur le bonheur des hommes ; leur excellence propre ; & cette correspondance qu'elles ont avec notre nature ; & que Dieu lui-même a établie ; qu'enfin nous tâchons de bien sentir ce qu'elles ont de beau, & de nous pénétrer toujours plus de ce qu'il y a de révolution dans les dispositions contraires & vicieuses.

La troisième Leçon traite de la supériorité de la morale, telle qu'elle est connue de nos jours, sur celle des anciens Philosophes. Cette question a été si souvent discutée, qu'il n'y avait

plus rien de nouveau à dire sur ce  
 sujet. M. Gellert termine cette leçon  
 par un tableau fort vif de ce qu'il y a  
 de révoltant dans la morale des pré-  
 tendus esprits-forts ; en voici les  
 derniers traits : « D'après les principes  
 » de l'incrédule, le plus noir attentat ,  
 » la plus monstrueuse ingratitude ,  
 » celle d'être un crime , lorsqu'il  
 » s'agit de me satisfaire, J'enlèverai  
 » subitement le bien des autres , dès  
 » que j'y trouverai mon profit , & je  
 » me déferai par le poison , d'un  
 » voisin , dont je ne pourrois autre-  
 » ment posséder la femme. L'impol-  
 » ture , la trahison , le parjure de-  
 » viennent légitimes , pour satisfaire  
 » ma cupidité ; les liens du sang &  
 » de l'amitié ne sont plus que des  
 » préjugés. On me ravira une épouse  
 » que j'aime comme moi-même ; on  
 » couvrira d'opprobre ma maison ,  
 » en causant le deshonneur d'une fille  
 » qui en faisoit les délices ; mon fils ,  
 » ma plus douce espérance , me sera  
 » rendu rebelle ; on en fera un scélé-  
 » rat , un blasphémateur. Je n'ai donc  
 » rien que je puisse croire à moi ; il

## 108 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« n'y a donc de sûreté à attendre qu'au  
 « moyen de la violence & de l'artifice.  
 « Plus de bonne foi, plus de charité  
 « qui lie les hommes entr'eux : l'intérêt  
 « seul est leur loi suprême. Et c'est  
 « dans cette société de fourbes, d'in-  
 « grats, de parjures, de brigands, de  
 « meurtriers, d'incestueux, d'athées  
 « que vous voulez que je vive ? O  
 « incrédules ! & ennemis de Dieu &  
 « des hommes ! la félicité dont vous  
 « me flattez en ce monde, seroit de  
 « nature à me faire maudire le jour  
 « où je suis né » :

La quatrième Leçon est une suite  
 de la précédente ; elle montre la  
 différence qu'il y a entre la Morale  
 philosophique & celle de la Religion.  
 La seule considération suivante fera  
 sentir tout ce qu'on peut dire d'im-  
 portant sur cette question. La Morale  
 Chrétienne s'accorde avec la naturelle,  
 à reconnoître pour loi tout ce que  
 dicte la saine raison : mais elle puise  
 dans une source plus respectable en-  
 core, je veux dire la révélation, qui,  
 bien comprise, ne peut vous tromper,  
 au lieu que la raison peut être & a

été souvent une source d'erreurs. L'amour des ennemis, par exemple, est un devoir de la Morale Chrétienne, quoique la raison ne nous le prescrive pas; & quelque difficilement qu'elle en reconnoisse la nécessité, il fustit que la Religion nous en fassé une loi. Il en est de même de l'humilité, vertu qui répugne à notre amour-propre, & la seule peut-être qui puisse maintenir la paix parmi les hommes.

Dans la *cinquième Leçon*, l'Auteur considère la vertu, comme propre à faire notre bonheur; & il prouve très-bien que ce ne sont point les plaisirs des sens, mais ceux de l'ame, qui peuvent nous procurer un bonheur durable, exempt de regrets & de remords.

Les *sixième, septième, huitième, neuvième & dixième Leçons* indiquent les moyens généraux, & les règles particulières pour se former à la vertu, & pour la perfectionner. La première règle est de s'efforcer d'acquérir une connoissance distincte, approfondie & complète de ses devoirs. La seconde, est de rectifier cette connoissance, &

la dégageant de toute erreur, en s'accoutumant à ne pas prendre l'écorce, ou l'image de la vertu, pour la vertu même. La troisième règle est de faire constamment l'application de la connoissance que vous avez de votre devoir, à votre propre cœur, & à toute votre conduite; de vous préparer chaque matin à faire un sage emploi de la journée, & lorsqu'elle est finie, de vous examiner avec soin. La quatrième règle, de chercher à vous former des perfections de Dieu, une image toujours plus digne de lui, & qui, vivement imprimée dans votre ame, y soit un objet de vénération & de contemplation. Cinquième règle: étudiez-vous de bonne heure, & dès vos plus jeunes années, à connoître le monde, les autres hommes, & vous-même; ne vous contentez pas d'une connoissance superficielle; approfondissez-la le plus qu'il vous sera possible. Arrêtons-nous ici un moment, pour faire connoître la manière dont l'Auteur anime ses préceptes par des exemples: il recommande de ne pas juger du monde par l'extérieur, & des

hommes parleur masque. Voici l'exemple, ou le portrait qu'il nous présente de ce sujet.

» *Damis*, cet homme d'importance, prend la parole; tout le monde l'écoute comme un oracle. Il parle des affaires d'Etat avec une éloquence qui semble déceler de grandes lumières. Que son ton est agréable; & propre à faire impression! Que son air est persuasif & imposant! Tout en lui, a de la dignité. Par-tout on s'applaudit; & il n'y a pas jusqu'à des bagatelles, qu'il ne sache faire valoir. Cet homme m'honore d'un regard de bienveillance: combien n'ai-je pas à m'en féliciter! Il s'approche pour m'entretenir; j'ai le bonheur de lui répondre d'une manière qui le satisfait; il me le témoigne par un petit coup sur l'épaule; j'ai peine à contenir ma joie. Il lobe hautement ma modestie; il fait l'éloge de mes connoissances; il m'assure qu'il me veut du bien, & me flatte que je ne tarderai pas à devenir son ami. Quel bonheur pour moi! Que je me sens pénétré de respect pour un tel personnage! Jeune homme, tu t'abuses. Quel est ce Grand,



dont l'approbation te paroît si honorable ? Connoît-il le prix du mérite ? Tire-le de son rang élevé ; peut-être te paroîtra-t-il bien petit. Peut-être tiendras-tu à honte de mériter qu'il t'applaudisse. Tu ne pourrois pénétrer dans son ame , sans un mouvement de frayeur. Sépare de lui ce qui n'est pas de lui ; suis-le dans son cabinet , où il dépose l'ordre dont il est décoré , l'habit & les pierreries qui éblouissent tes yeux. Est-ce là ce personnage si digne d'admiration ? Peut-être ne vois-tu plus qu'un corps énérvé & flétri par le vice & les excès. Peut-être toute sa parure n'avoit pour objet que de dérober aux yeux ses infirmités. Tâche de lire dans son ame. Suis-le dans ses pensées & ses discours. Est-il toujours ce sage , cet homme heureux , tel qu'il te le paroîssoit ? Renfermé chez lui , il se dit à lui-même qui sont ceux qu'il veut mettre hors d'état de lui nuire , & ceux qu'il veut mettre en place , pour soutenir son crédit. Sa science politique n'est qu'un pénible manège , pour captiver la faveur du Souverain,

& rendre sa fortune toujours plus grande & plus assurée. Quelle est la supériorité de génie à laquelle il doit son élévation ? L'art d'amuser le Prince, & de le distraire par de brillantes scènes, heureusement variées & liées sans interruption l'une à l'autre ; c'est l'assujettissement d'un esclave, qui s'en fait un titre de grandeur. Voilà donc ce sage Ministre, cet homme divin ! Un de ses favoris arrive, & lui annonce qu'il lui a trouvé une nouvelle victime de ses plaisirs. Quoi ! ce grave, ce respectable personnage est un esclave de la volupté ! Il louoit votre modestie, & il manque lui même de pudeur ! Il exaltoit vos connoissances, & le premier livre qu'il prend, est un roman licencieux ! A son air & à ses discours, quelle idée bien différente ne vous feriez-vous pas faite de ses occupations, le reste de la journée, lorsqu'il seroit rentré chez lui ? »



LETTRE VIII.

*Etretnes Lyriques , Anacréontiques  
pour l'Année 1787. A Paris , chez  
l'Auteur , (c'est-à-dire , chez l'Édi-  
seur , M. Cholet ) , rue des Nonain-  
dières , N<sup>o</sup>. 31.*

**S**i les François n'ont pas naturel-  
lement la tête lyrique , ils l'ont du  
moins fort chansonnière ; il n'y en a  
guère qui , par galanterie ou par mé-  
disance , n'aient fait un couplet dans  
leur vie. Leur donner pour *Etretnes*  
des chansons , c'est donc les traiter  
selon leur goût : mais pourquoi cher-  
cher de grands noms pour de petites  
choses , & appeller *lyrique* ce qui n'est  
que chanson ? Ce seroit bien assez ,  
si ces chansons étoient bonnes. Ex-  
ceptez-en une vingtaine de couplets  
agréables & délicats ; le reste est un  
ramas de Pont-Neufs , de calambourgs ,  
de sales & plattes équivoques , ou de

fadeurs rechauffés de la vieille Cy-  
thère. Qui croiroit que M. de la H. eût  
donné dans ce genre fade & langou-  
reux :

Sur l'AIR : *La lumière la plus pure*

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes  
Engagé plus d'une fois ,  
Quoiqu'Amour , malgré ses peines ,  
M'ait fait adorer ses loix ;  
Par une erreur trop facile  
Dans un cœur bien enflammé ,  
Je crois , près de *Cléophile* ,  
N'avoir pas encore aimé.

Je veux , à ses loix fidèle ,  
Ne chanter que mon ardeur ,  
Dieux ! que ma Muse n'est-elle  
Aussi tendre que mon cœur !  
Ma voix à l'Amour docile ,  
N'a qu'un refrain à former :  
J'aime , j'aime *Cléophile* ,  
Et ne vis que pour l'aimer.

Le fidèle Ecuyer des équivoques  
& des calambourgs, c'est M. de Pils,  
qui remplit une grande place dans

- cet *Almanach*. Il a senti que son burlesque ne valoit rien dans le genre grave & didactique ; il revient à ses chansons ; il en a même consacré une à ce sujet , où il suppose que *Pégase* l'ayant jetté rudement par terre, quoiqu'il l'eût sellé, bridé & caparaçonné, l'Amour arrête *Pégase* par la bride, & le ramène plus doux qu'un mouton, à *M. de Piis*, qui remonte *plein d'un nouveau feu*, & sans crainte,

Puisqu'Amour lui tient l'étrier :

*M. de Piis* avoit trouvé une idée très-ingénieuse pour une chanson ; c'est l'Amour mis en nourrice chez l'Espérance. Vous allez voir comment il a gâté ce joli cadre par ses pointes & ses jeux de mots. Il commence par dire que l'Espérance est une bonne nourrice ; mais que son lait est un peu clair. L'Amour est bientôt assez fort pour courir de côté & d'autre, Voici un couplet qui est curieux :

L'Espérance , toujours errante ,  
Pour fixer depuis mon lutin ,  
Renversa son ancre pesante ,  
Et la planta dans son jardin.

Le tendre Amour, dans sa lisière,  
 Vix passer ce double crochet ;  
 Les dents lui vinrent de colère.  
 L'ancre alors lui sert de hochet.

A-t on jamais vu une image plus grotesque, exprimée en vers plus durs ? Je doute que ce burlesque en chanson, réussisse mieux que le burlesque de l'harmonie imitative.

Passé encore si l'on trouvoit souvent des couplets aussi délicats que celui-ci de M. de Boufflers :

Sur l'AIR : *Le Serin qui te fait envie.*  
 Je vous aimai dès votre enfance,  
 Mais il est temps de fuir vos coups ;  
 en goûtant un plaisir si doux.  
 D'un seul baiser mon cœur frissonne,  
 Et c'est trop tard qu'il s'apperçoit  
 Que c'est l'amitié qui le donne,  
 Quand c'est l'Amour qui le reçoit.

Cet autre du même Auteur, est encore plus tendre : quoiqu'il soit bien connu, on ne peut le citer trop souvent.

## 218 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Sur l'AIR : *Que ne suis-je la Fougère.*

Tu jurois que l'Amour même  
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;  
Tu trouvois le bien suprême.

Dans l'excès de mon ardeur ;  
Tu me peignois la tendresse ,  
Hélas ! c'est moi qui la sens ;  
Tu jurois d'aimer sans cesse ,  
Et je tiens tous tes sermens.

La pierre de touche d'une bonne chanson , c'est qu'elle soit aussi agréable à lire qu'à chanter. Voilà ce qui a conservé celles d'*Anacréon* , & si peu de celles de *Coulanges*. Parmi des Recueils sans nombre de chansons françoises , combien y en a-t-il qui soient lisibles ? On pourra lire avec quelque plaisir , celle-ci de *Colardeau* , parce que les vers en sont harmonieux & bien faits ; elle est adressée à son *Ami* :

Sur l'AIR : *Daigne écouter l'Amant fidèle & tendre.*

Tu plains mes jours troublés par tant  
d'orages ,  
Mes jours affreux d'ombres environnés ;

Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,  
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse  
J'abandonnai l'effort de mes desirs ;  
A peine , hélas ! j'en ai senti l'ivresse ;  
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs,

Brûlant d'amour & des feux du bel âge ,  
J'idolâtrai de trompeuses beautés ;  
J'aimai les fers d'un si doux esclavage .  
En les brisant je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de Mémoire  
Un fugitif de sa chaîne échappé ;  
Mais je ne pus arracher à la Gloire  
*Qu'un vain laurier que la foudre a frappé. (1)*

Enfin , j'ai vu de mes jeunes années  
L'astre pâlir au midi de son cours ;  
Depuis long-temps la main des Destinées  
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire , plaisirs , cet éclat de ma vie  
Bientôt pour moi tout s'est évanoui ;  
Ce songe heureux dont l'erreur m'est ravie,  
Fut trop rapide & j'en ai peu joui.

---

(1) Ce vers est de Rousseau.



Mais l'amitié sçait , par son éloquence ,  
Calmer des maux qu'elle aime à partager ,  
Et chaque jour ma pénible existence  
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau , si son appui me reste ,  
Il est encor des plaisirs pour mon cœur ,  
Et ce débris d'un naufrage funeste  
Pourra lui seul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire ,  
Intéresser est le bien le plus doux.  
Et l'amitié nous est encor plus chère ,  
Lorsque l'Amour s'envole loin de nous.

On distingue aussi dans ce Recueil ,  
le talent de M. Grouvelle. La chanson  
qui a pour titre , *la Vieille de seize ans* ,  
offre des traits d'une aimable naïveté.  
On trouve un sentiment doux & tou-  
chant dans ces autres couplets du  
même Auteur :

AIR; *Ces jours passés mes moutons s'égarèrent.*

Des cœurs trahis j'ignorois le martyre ,  
Et j'en faisois plus d'un conte joyeux ;  
Pleurs de dépit m'avoient toujours fait rire ;  
Pleurs de dépit mouillent enfin mes yeux.

Eglé

Eglé m'aimoit , m'adoroit , disoit-elle ;  
 J'étois l'unique & j'étois le premier :  
 Je la rendois *aussi folle que belle* ;  
 O gens de bien ! à qui donc se fier ?

J'y crus enfin , je devins la conquête ;  
 Mais je ne sçais ce qu'il en arriva :  
 A peine hélas ! j'avois perdu la tête ,  
 Dans son bon sens elle se retrouva.

Beauté sans foi ; ris de ma plainte amère ;  
 Ris , mais ton cœur sera bientôt frappé :  
 Las ! un jour vient que l'on est plus sincère ,  
 C'est ce jour là que l'on est plus trompé.

J'ignore quel est l'Abbé \*\*\* qui  
 a fait la chanson intitulée , *Chacun a  
 son goût* : il paroît que c'est un élève  
 de M<sup>r</sup> de P<sup>u</sup>s , tant sa manière est  
 grotesque ! Jugez-en par ce couplet :

Le vin conserve la vie ,  
 C'est l'eau qui donne la mort ;  
 Oui , de l'eau je me méfie ;  
 Enfin , je hais l'eau si fort ,  
 Que , lorsqu'on me barbisie ,  
 Au lieu d'eau , dans mon bassin ,  
 Je veux qu'on mette du vin ,

N<sup>o</sup>. 9. 27 Février 1787. P

222 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

\* Cette boutade contre les Maris ,  
par Mme. de la Feraudiere , vous pa-  
roîtra sans doute plus agréable &  
d'un meilleur goût.

AIR : *Des Trembleurs.*

Un amant léger , frivole ,  
D'une jeune enfant raffole ;  
Doux regard , belle parole ,  
Le font choisir pour époux :  
Soumis quand l'hymen s'apprête ,  
Tendre le jour de la Fête ,  
Le lendemain il tient tête ;  
Il faut déjà filer doux.

Si tôt que du mariage  
Le lien sacré l'engage ,  
Plus de vœux , pas un hommage ,  
Plaisirs , talens , tout s'enfuit ;  
En vertu de l'hyménée ,  
Il vous gronde à la journée ,  
Baille toute la soirée ,  
Et Dieu sçait s'il dort la nuit.

Sa contenance engourdie ,  
Quelque grande fantaisie ,  
Son humeur , sa jalousie ,  
Oui , c'est là tout votre bien :

Et pour avoir l'avantage  
De rester dans l'esclavage,  
Il faut garder au volage  
Un cœur dont il ne fait rien.

Nos Poètes chansonniers ont encore perdu le secret du piquant Vaudeville, ils ne manquent pourtant pas d'esprit, ni de l'envie d'en montrer : c'est la gaieté, le bon sens, la fine critique & le goût qui leur manquent ; car le Vaudeville demande tout cela : il s'attache à la peinture des mœurs, des ridicules & des travers ; c'est la satire en chansons. De trois ou quatre prétendus vaudevilles que contient cet Almanach, à peine tirerez-vous deux ou trois couplets qui aient un peu de sel & d'enjouement. Ceux de M. *le Cat* n'en ont pas beaucoup.

Le Vaudeville intitulé, *la Province & la Capitale*, ne tient pas tout ce que le titre promet. Le badinage en est un peu triviale ; nul trait fin & piquant ; nulle peinture bien marquée. Ce sujet qui prêtoit beaucoup, demandoit un *Panard*, ou un *Collé*,

Fi

124 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

enfin il n'y a de passable en ce genre que celui de M. *Ducray*, sur la *pointe d'une Aiguille*, Encore, si l'on étoit un peu difficile, ne feroit-on grâce qu'à ces trois couplets.

AIR ; *Life* chantoit, &c.

C'est sur la pointe d'une aiguille,  
Que le hardi Navigateur  
Fonde l'espoir dont il pétille,  
Quand il va franchir l'Equateur.  
C'est par elle que Mesmer brille,  
Par elle il est si grand Docteur ;  
Chez lui, mainte beauté fourmille,  
Qu'il guérit de fil en aiguille.

C'est sur la pointe d'une aiguille  
Qu'on vous intente un bon procès ;  
Pour un rien Thémis vous étrille :  
Et c'est toujours avec succès,  
L'Avocat *bavarde*, babille ;  
Et pour mieux assurer ses frais,  
L'honnête Procureur vous pille,  
Et tout va de fil en aiguille.

C'est sur la pointe d'une aiguille  
Que dispute plus d'un sçavant ;

Souvent ce n'est qu'une vétille  
 Que l'on discute gravement.  
 Pour un bibus, une brouille,  
 On se déchire à belle dent ;  
 La médisance s'égoïlle,  
 Et tout va de fil en aiguille.

Voilà bien assez d'*Almanachs* &  
*d'Etrennes*. Nous sommes enfin dé-  
 livrés de cette inondation annuelle ;  
 c'est un torrent qui n'a son cours que  
 dans le mois de Janvier ; c'est la fonte  
 des neiges du Parnasse.

Je suis, &c.



## LETTRE IX.

*Clarisse Harlove, Drame en 3 Actes & en prose : prix 1 liv. 10 s. A Paris, de L'Imprimerie de MONSIEUR ; & se trouve chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près le Pont St. Michel, N<sup>o</sup>. 13, 1786, avec approbation & privilège du Roi,*

**I**L est des sujets, Monsieur, qui séduisent au premier coup d'œil : l'auteur de ce Drame, dans une préface d'ailleurs très-moderne & très-bien écrite, paroît surpris que l'on ne se fût pas encore avisé de traduire *Clarisse* sur la scène, moi je suis surpris qu'on le fasse aujourd'hui. C'est précisément parce que le Roman de *Richardson* est sublime & inimitable, qu'il ne devoit pas être permis d'y toucher ; car ou l'on seroit obligé d'employer les pensées & les termes du Romancier, ce qui est une répétition inutile, ou l'on

oseroit y en substituer de nouveaux :  
ce qui est une entreprise téméraire !  
D'ailleurs le Drame n'est il pas tout  
fait dans l'Ouvrage anglois ? Les per-  
sonnages n'y jouent-ils pas tous cha-  
cun leurs rôles ? Les scènes n'y sont-  
elles pas toutes dialoguées, les ca-  
racteres bien prononcés, soutenus  
jusqu'au bout ? Mais, dira-t-on, tout  
cela n'est pas sur la scène.

Segnius irritant animos demissa per au-  
res, &c.

Tant mieux ; & pour citer à mon  
tour :

Il est des objets que l'art judicieux  
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Ne sortons point de notre sujet &  
appliquons tout de suite le précepte  
de *Boileau*. Comment l'Auteur du  
Drame que je vous annonce, Monsieur,  
n'a-t-il pas été arrêté tout court par  
le lieu de la scène ? Où est-elle ? chez  
la veuve *Saint Clair* . . . . C'est tout  
dire en un mot, & vous savez qui est  
cette femme. N'est-ce pas mériter le



reproche que *Boileau* faisoit à *Régnier* de traîner les *Muses* . . . . Mais je ne veux pas être moins discret que lui : il a imprimé ces vers , je ne dois pas les répéter. Ainsi les Actrices nécessaires seront une femme infâme , des filles perdues , des servantes criminelles ; c'est là que l'on place la vertu ! Je fais bien que *Lovelace* l'y a placée , mais il ne forçoit pas le spectateur de l'y suivre. Voilà pour le lieu de la scène ; l'heure de l'action n'est pas plus heureusement choisie. *Lovelace* ouvre la scène avec *Balford* ; & lui annonce qu'il vient de consommer son crime . . . . Peu s'en faut qu'il ne rende compte de tous les détails de sa conquête.

« C'est de nuit , . . Mais il en faut » convenir , ce n'a pas été sans peine ; » car il a fallu , comme dans un siège » en règle , user de ruse ; faire jouer » les mines , les contre-mines , & en » un mot employer les plus grandes » ressources de l'art ».

*Clarisse* paroît ; mais après ce que l'on vient d'entendre , quelle entrée ! Je suis bien fâché de le dire , mais on

hasarde tout à présent; il n'est rien qu'on ne dise, il n'est rien qu'on ne mette sur la scène : les Anglois, à qui nous reprochons tant de licence en ce genre, vont rester bien loin derrière nous. Il y a cependant une belle situation; c'est celle de *Clarisse* seule au milieu de toutes ces femmes déterminées à l'outrager; seule, dis-je, en imposant à ce conciliabule, & atténuant *Lovelace* par la force de sa vertu. Elle s'échappe, & c'est là que finit le premier acte qui, par parenthèse, contient très-peu de chose.

La moitié du second n'est guère moins vuide. Il se passe en allées, en venues, en recherches, en clabauderies, & en injures; *Lovelace* frémit à la nouvelle de l'évasion de *Clarisse*, & *Belford* met son désespoir au comble en lui apprenant que *Clarisse* a été traînée en prison pour dettes par l'ordre de *la Saint Clair*: il l'instruit qu'il a eu le bonheur de l'en arracher & de la reconduire chez *Madame Smith*: voilà aussi tout le second acte.

Il le faut avouer, le troisième est

plus intéressant. Ce sont les derniers moments de *Clarisse*, & par-tout cela doit intéresser ! *Belford* soutient son caractère d'homme d'honneur ; elle le désigne son exécuteur testamentaire. Le Colonel *Morden* paroît ; car tous les évènements sont bien pressés. Cela ne peut être autrement , & c'est encore un défaut des Romans mis en drame ; le Colonel *Morden* reçoit les derniers soupirs de *Clarisse*, qui le prie de pardonner à *Lovelace*, comme elle lui pardonne-elle-même. *Morden* lui promet à moitié ; *Clarisse* meurt, & est emportée dans la chambre voisine. *Lovelace* entre, veut la voir ; *Morden* s'y oppose ; ils se battent. *Lovelace* succombe & n'a que le temps de reconnoître que le ciel est juste. Quelle précipitation ! Ce n'est pas ainsi que *Richardson* a conduit cette affaire : ce n'est pas à quatre pas de *Clarisse*, à l'instant de sa mort, que *Morden* oublie sa promesse. Une chose encore me frappe, c'est la distance à laquelle cette scène reste loin du Roman : je ne puis résister à l'envie de vous en donner un échantillon. Vous

connoîtrez en même-temps le style de ce Drame.

M O R D E N.

Où courez-vous?

L O V E L A C E.

Je vais chercher *Clarisse*. . .

. . . . .

M O R D E N.

*Clarisse* n'est plus.

L O V E L A C E.

*Clarisse* n'est plus . . . . Eh bien ,  
je vais mourir près de son lit.

M O R D E N.

Arrêtez ! c'est bien assez de l'avoir  
persécutée jusqu'à sa mort : n'allez  
pas insulter ses mânes par votre pré-  
sence.

L O V E L A C E.

Qui êtes-vous , pour oser me fer-  
mer le passage. •

M O R D E N.

Je m'appelle *Morden*.

Maintenant , Monsieur , rappelez-  
vous la scène de *Morden* & de *Lovelace*.

face chez Milord . . . Je vais aider un peu votre mémoire.

M O R D E N.

Permettez, Monsieur, que je vous fasse une question. Est-il vrai, comme on le dit, que vous épouseriez ma cousine, si elle vouloit y consentir. Que répondez vous, Monsieur ?

L O V E L A C E.

Certaines questions, par la manière dont elles sont proposées, semblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, Colonel, comment dois-je prendre les vôtres. A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

M O R D E N.

Je ne pense point, Monsieur, à donner ici des ordres. Ma seule vue est d'engager un galant homme à prendre des résolutions dignes de lui.

L O V E L A C E.

Et par quels argumens, Monsieur, prétendez-vous y parvenir ?

M O R D E N.

Par quels argumens ? engager un

galant homme à se montrer digne de lui ? Cette question me surprend dans la bouche de M. *Lovelace*.

LOVELACE.

Et pourquoi donc, Monsieur ?

MORDEN.

Pourquoi, Monsieur ? Assurément . . . . .

LOVELACE.

Je n'aime point, Colonel, que vos termes soient répétés de ce ton.

MILORD.

Doucement, doucement, Messieurs. Je vous demande en grace de vous mieux entendre. On est si vif à votre âge !

MORDEN.

Ja ne prends point ce reproche pour moi, Milord. Je ne suis ni fort jeune, ni trop vif. M. *Lovelace* peut me rendre tel qu'il le souhaite..

LOVELACE.

Et je souhaite, Colonel, de vous voir tout ce que vous souhaitez d'être.

## LE COLONEL.

Je vous en laisse le choix , Monsieur : votre ami ou votre ennemi , suivant la disposition où vous êtes de rendre justice à la plus parfaite de toutes les femmes.

La scène du Duel n'est presque rien ici : & quelle scène dans *Richardson* ! Quels détails préliminaires ! Quel art de rendre *Lovelace* intéressant ! Je demande pardon à l'Auteur si je parle si souvent de *Richardson*. Mais il s'est exposé à cette comparaison ; on est trop plein de *Richardson* , pour louer ici des choses qui sont meilleures chez lui. On ne peut que louer l'intention de l'Auteur ; & la sagesse de son exécution.



## LETTRE X.

*Mémoires concernant l'Histoire , les Sciences , les Arts , les Mœurs , les Usages des Chinois ; par les Missionnaires de Peking , tome dixième. A Paris , chez Nyon l'aîné , Libraire , rue du Jardinet , vis - à - vis la rue Mignon , près l'Imprimerie du Parlement.*

**E**N publiant le huitième volume de ces Mémoires , les Auteurs avoient promis , Monsieur , une table des matières , & ils avoient annoncé dans le neuvième , qu'elle rempliroit la plus grande partie de celui qu'ils viennent de publier. Leur promesse est accomplie. L'homme de Lettres qui a rédigé cette table pour la rendre utile , soit par l'étendue & l'exactitude des détails , soit par la facilité d'y trouver sous divers rapports , les objets sur



lesquels on voudra s'instruire, se propose de donner de temps en temps des tables semblables pour les volumes qui suivront. Les matériaux qu'il a déjà, & ceux qu'il attend incessamment, le mettent en état de continuer encore long-temps un ouvrage qui, jusqu'ici, a été accueilli avec intérêt.

Cependant comme la table dont il s'agit, quoique très-considérable, n'aurait pas suffi seule pour remplir le volume entier, on y a joint quelques autres pièces.

On trouve d'abord une quatrième suite des *Portraits*, ou vues des Chinois célèbres. Celles-ci sont au nombre de quatre.

La première est celle de *Sse-mat-Kaond*, qui vécut durant la plus grande partie du onzième siècle. Il réunit à un haut degré les talens de l'homme de lettres & ceux de l'homme d'Etat, & parvint aux dignités que procurent le mérite & la faveur; mais le zèle avec lequel il s'éleva contre les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement, offrit à ses ennemis

les moyens de le perdre. Obligé de quitter la Cour, il profita de quinze ans de retraite pour écrire une Histoire universelle, qui s'étend depuis l'an 403 avant J. C. jusqu'à l'an 960 de l'ère Chrétienne. Appelé à l'administration, il mourut premier Ministre, au comble de la gloire & du pouvoir.

*Souché*, qui vécut comme lui, dans le onzième siècle, composa différens ouvrages en prose & en vers. Il fut revêtu de divers emplois, & s'y distingua par ses talens; mais il déclama avec moins de ménagement que *Sé-ma-Koang* contre le Gouvernement, & en fut plus sévèrement puni. Il passa une partie de la vie dans l'exil & la pauvreté.

*Hoang ting-kien* vivoit du temps de *Souché*. Dans un pays où les talens littéraires conduisent aux grandes places, il en remplit plusieurs, & fut spécialement chargé d'écrire l'Histoire: fonction importante en Chine, & qui n'en est que plus dangereuse. Ses ennemis y trouvèrent matière à d'odieuses imputations, dont il fut la victime.

Il mourut en 1204, après un long & rigoureux exil.

*Yang-ché*, né à-peu-près dans le même-temps, fit de l'étude sa principale occupation. Il écrivit sur les *King*; & on le mit à la tête du Collège impérial. Plus prudent que ceux dont nous venons de parler, il évita les malheurs qu'ils avoient éprouvés, & il jouit durant le cours d'une longue vie, des principaux avantages que peuvent procurer les talens unis à la vertu.

Ces quatre vies sont remplies de traits curieux, relatifs aux mœurs & aux usages des Chinois.

Elles sont suivies de l'extrait d'une lettre de *Pé-king*, par M. *Amiot*, le 20 Octobre 1782, qui contient diverses particularités intéressantes sur l'administration actuelle de l'Empereur qui regne en Chine.

A l'âge de soixante-quinze ans, ce prince gouverne son vaste Empire avec la plus grande rigueur; son attention infatigable à veiller sur les dépositaires de son autorité, ainsi que sa

sévérité à punir leurs malversations, ne peuvent être qu'admirées.

On a exagéré cette sévérité dans quelques-unes de nos Gazettes, qui ont annoncé qu'il avoit fait couper la tête à trois cens Mandarins. Il est vrai que trois cens quatre-vingt furent trouvés coupables ; mais tous ne l'étoient pas au même degré ; & l'Empereur proportionnant la peine au crime, n'en punit de mort qu'un très-petit nombre.

Cette même lettre renferme des détails de la submersion de l'isle Formose, arrivée le 11 Mai 1782. On avoit cru d'abord que cette isle avoit disparu pour toujours : mais la submersion ne fut que passagère. Elle n'en a pas moins causé les plus terribles ravages, & l'Empereur a ordonné sur le champ de les réparer, en prenant dans le trésor de l'état tout l'argent nécessaire selon l'usage, dit-il dans sa lettre, sagement établi.

Le tout est terminé par un recueil de pensées, maximes & proverbes, très-propres à faire connoître le caractère de cette nation : vous en

lirez quelques uns avec plaisir ; plusieurs renferment un très-grand sens. Les premières ont pour objet les Princes , les ministres, & les courtisans.

Les Princes qui ont remporté le plus de victoires, sont ceux avec qui personne n'a osé faire la guerre.

Les Empereurs qui ont été les plus heureux, n'avoient pas besoin de plaisirs pour l'être : témoins *Yac & Chun*.

Prince impudique , maître sans pitié.

Ministre discoureur , esprit borné.

Les grands se plaignent de n'avoir point d'amis ; c'est de mériter peu d'en avoir qu'ils devroient se plaindre.

#### SUR LES EPOUX.

Les Epoux qui s'estiment, s'aiment toujours assez.

Qui aime tendrement ses enfans , se gardera bien de maltraiter sa femme.

Femme qui deshonne son mari , fait jurer à son galant de lui être fidèle.

Femme adultère , mère sans entraîles.

La femme la mieux louée est celle  
dont on ne parle pas.

La pudeur est le courage du sexe.

Les femmes & les fots ne pardon-  
nent jamais.

Une femme ne loue jamais sans  
médire.

La langue des femmes est leur  
épée, & elle ne la laissent pas rouiller.

Femme qui achete son teint veut  
le revendre.

Les femmes les plus curieuses,  
baissent volontiers les yeux pour être  
regardées.

Fille qui rougit de trop de choses,  
en a bien appris.

# PROVERBES.

Qui n'a rien dans son assiette,  
regarde au plat.

L'eau la plus claire fait de la boue.

Quand les cuisiniers se battent,  
tout froidit ou se brûle.

Fruit mûr tombe de soi-même.

Qui a soif rêve qu'il boit.

Qui n'a pas de bonnet, ne craint  
point de s'enrhumer.

Qui est borgne plaint les aveugles.  
 Qui tient la bouche ouverte, a  
 froid aux dents.

Toutes les poules qui pondent ne  
 crient pas.

Quand on tombe, ce n'est pas le  
 pied qui a tort.

Il n'est si bon miroir que plus  
 belle que soi.

Qui a dix lieues à faire, en doit  
 compter neuf pour la moitié.

Qui bat le chien doit songer au  
 maître.

Que d'épines sur une seule rose !  
 Les revenans viendront toujours,  
 si les domestiques s'entendent.

Qui cède le haut du pavé s'élargit  
 le chemin.

Qui oublie les bienfaits se souvient  
 des injures.

Qu'est-ce qu'un sot qui a fait for-  
 tune ? c'est un cochon qui est em-  
 barrassé de son lard.

Un mot dit à l'oreille, est entendu  
 de loin.

Le secret le mieux gardé est celui  
 qu'on ne dit pas.

On trouveroit plus d'honnêtes

gens dans les prisons que dans les  
Douanes.

Ce n'est pas ce que les Colons  
donnent à l'Empereur, qui ruine :  
c'est ce qu'on lui vole.

Les pensées des malades sont les  
plus saines.

L'on n'a jamais tant besoin de son  
esprit, que lorsqu'on a affaire à un sot.

Avoir trop d'esprit, c'est n'en avoir  
pas assez.

Toutes ces maximes ne sont pas,  
également saillantes ; si on juge ce-  
pendant du caractère des Chinois par  
le grand nombre de proverbes qui se  
trouvent renfermées dans ce recueil,  
ce doit être un peuple fort sentencieux,  
& fort grave. Je ne vous ai fait con-  
noître qu'une très-petite partie de  
tous ceux que les Auteurs ont pris soin  
de rassembler. Il y auroit de quoi  
former un petit volume.

Je suis, &c.





LETTRE AU RÉDACTEUR de  
*l'Année Littéraire.*

Paris ce 7 Février 1787.

Nous voyons, Monsieur, dans une des notes de M. Bret, sur les Œuvres de Molière, édition de 1773, au Bourgeois Gentilhomme, que les plaisanteries du Maître de Philosophie, devenu Maître de Langues, étoient une critique d'un ouvrage ridicule de ce temps-là. Il a paru sans doute peu important à l'Editeur de nous indiquer autrement cet ouvrage. Il s'est contenté de réfuter quelques Historiographes qui ont voulu trouver dans Rohault, Auteur d'un Journal de Physique, l'original du portrait tracé dans la Comédie.

Il vient de me tomber sous la main, un de ces vieux livres latins qu'on est convenu, je ne sçais trop pourquoi, d'appeller *bouquins* : il a pour  
titre ;

titre : *Galeoti* (1) *Martii Narniensis de homine libri duo cum annotationibus Georgii Merulae*; *Bazileæ* 1517, in-4°. Tout en secouant la poussière de ce volume, je me suis arrêté au chapitre du second livre, qui traite de *Lineris*; je l'ai parcouru d'abord machinalement; mais une seconde lecture m'a fait soupçonner que l'ouvrage de *Galeoti* étoit celui que *Molière* avoit sous les yeux lorsqu'il composa la cinquième scène de son troisième acte: vous allez en juger; la conférence ne fera pas longue.

---

(1.) Galeotus Martius, italien, vivoit au quinzième siècle: il enseigna les Lettres à Bologne; delà il passa en Hongrie, où le Roi Mathias Corvin le fit son Secrétaire; il y composa plusieurs Traités, & entr'autres, celui de *Homine*, qui fit beaucoup de bruit alors: *Cucullati Sacerdotes*, ainsi que s'exprime Paul Jove, firent arrêter l'Auteur, & l'affaire eût eu pour lui des suites fâcheuses, si le Pape Sixte IV ne s'en fût mêlé pour le sauver. Louis XI le fit venir en France, où il mourut en 1478. *Vossius*, de *Histor. Lat.* pag. 592; & d'après lui, *Moreri*.

N°. 9. 27 Février 1786. G.

MOLIERE, GALEOTI, pag. 57.

acte 3, scène 5.

*Le Maître de Philosophie.*

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche. A.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en haut de celle d'en bas.

Et la voix J. en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles.

La voix O se forme en r'ouvrant les mâchoires, & rapprochant les lèvres par deux coins, le haut & le bas. O. l'ouverture de la bouche fait justement

*A. Littera ex duabus lineis constat : lineæ spiritum ostendentes coeunt in angulo acuto. & in fine circa os dilatatio fit.*

*E. Spiritus facit linguâ paulum pressiore ; non enim hæc littera fit si lingua aut ad palatum ascendat, aut si prostrata jaceat, sed si mediocriter surgat.*

*J. Spiritus propriè dentibus pressus exit sine impedimento tenuiter.*

*O. Rotundiore spiritu comparatur ; forma per se pates ; circulus enim, hoc est forma capacissima est, unde re rotundo loqui dicuntur hi qui multa paucis exprimunt : J. efficit, ut dictum est*

comme un petit rond  
qui représente un O.

U. La voix U se  
forme en rappro-  
chant les dents sans  
les joindre entière-  
ment, & allongeant  
les deux lèvres en  
dehors, les appro-  
chant aussi l'une de  
l'autre, sans les join-  
dre tout-à-fait.

La consonne D,  
par exemple, se pro-  
nonce en donnant du  
bout de la langue au-  
dessus des dents d'en  
haut.

L'F, en appuyant  
les dents d'en haut sur  
la lèvre de dessous  
Fa.

Et l'R. en portant  
le bout de la langue  
jusqu'au haut du pa-  
lais ; de sorte qu'é-  
tant frolée par l'air  
qui sort avec force,  
elle lui cède, & ré-  
vient toujours au  
même endroit, fai-

*spiritus dentibus pres-  
sus, O & intra pala-  
tum, semi-clauso ore  
retentum, productio-  
rem spiritum facit.*

U. Ore restricto, la-  
brisque prominulis ex-  
hibetur : hujus forma  
nota satis est ; nam  
inferius clauditur, &  
superius aperitur, ut  
compressus in principio  
exhalationis spiritus li-  
berius evagetur per la-  
bia exposita.

D. Appuisu linguae  
circa superiores dentes  
innascitur ; ascendit  
enim linguae cuspidis ad  
dentes ut spiritum con-  
cidat.

F. Dentes labrum  
superius deprimentes,  
&c,

R. Lingua crispante  
dicitur ; duae enim bra-  
ves longiori linea à  
parte dextra annexa,  
quarum superior lire-  
ram claudit, inferior  
vero vibrata descendit,  
vibrationem linguae ad  
superiora clauso spiritu.

148 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tant une manière de *tendentem manifestis*  
tremblement R. R. A. *simè ostendunt.*

Au surplus, je n'ai point entendu, Monsieur, vous dénoncer ici un plagiat. Les détracteurs de *Molière* qui ont recueilli & publié avec autant de soin que de malignité, ces prétendus larcins littéraires, nous renvoient aux Romains, aux Italiens, aux Espagnols, &c. pour nous prouver que cet Auteur n'étoit rien moins qu'original. Loin de moi l'idée de leur fournir ici de nouvelles armes: je n'ai eu en vue que de suppléer en quelque sorte à une omission, ou plutôt proposer une conjecture vraisemblable échappée aux recherches de M. *Bret* dans ses notes lumineuses sur les ouvrages de notre Philosophe comique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant  
Serviteur, GIRAULD, de l'Académie  
de Châlons-sur-Marne, ancien Notaire  
à Paris.

*J'ai l'exemplaire de Galignani. Rue St. Louis;  
dans l'Isle. N°. 14.*

*Le désordre régulier, ou Avis au Public  
sur les prestiges de ses Précepteurs  
& sur ses propres illusions, avec  
cette Epigraphe :*

Non unus toto naturæ vultus in Urbe ;  
Hinc imitanda mihi quæ dum loquor omnia  
vertit.

A Berne, 1786.

CE titre-là donne de l'humeur, Monsieur : le *Désordre régulier*, qu'est-ce que cela signifie ! Cela présente-t-il une idée nette ? Eh Messieurs les Auteurs, nommez les choses par leur nom : si votre Ouvrage est bon, annoncez-le simplement ; s'il a besoin d'un titre piquant, pour valoir quelque chose, pourquoi le faisiez-vous ; & si vous l'avez fait, à quoi bon le faire imprimer ?

Au surplus, il faut convenir que la moitié de ce titre convient assez à l'Ouvrage. Car on n'y voit ni plan, ni ordre, ni suite. *Bacon* sert de texte à chaque chapitre, mais le commen-

tateur combat son texte à tout moment. Il va d'un sujet à l'autre, & voltige çà & là, comme l'abeille de fleur en fleur ; cette manière d'écrire est en effet assez commode. Voici un exemple assez frappant de ce défaut de tenue & de liaison.

Dans le paragraphe qui a pour titre *du pouvoir des grands mots*, sur-tout dans un discours prononcé, paragraphe d'ailleurs écrit avec chaleur, & où Cicéron est bien vengé des déclamations de nos beaux-esprits modernes ; on trouve un discours touchant & doux, dont je veux vous citer quelque chose. Cette citation ne peut que faire honneur à l'esprit & au cœur de l'anonyme.

» Eh mon ami, croyez vous qu'armé  
 » d'une figure passable, & trop louée  
 » autrefois, d'une facilité à parler, qui  
 » ne m'a coûté que le plaisir d'être hon-  
 » nête homme, & de cette souplesse  
 » d'ame qui me fait me plaire par-  
 » tout, il m'eût été bien difficile de  
 » séduire quelques femmes? Combien  
 » de fois j'en ai été tenté! combien  
 » de fois leurs yeux timidement ca-  
 » ressants, m'ont dit : *si tu voulois, je*

» *serois à toi ! sois donc tout à moi.*  
 » Mais qu'est-ce qu'une minute de vo-  
 » lupté , contre le remords d'avoir  
 » troublé la paix d'une famille , con-  
 » tre l'indigne violation des droits  
 » sacrés de l'hospitalité ? qu'est-ce  
 » qu'un éclair de plaisir , contre ce  
 » sentiment continu de sa perfection ,  
 » la plus douce société des hommes  
 » vraiment grands ? Femmes je serai  
 » tout à vous , quand vous serez toutes  
 » à la vertu . . . . .

» . . . . .  
 » Trop plein quelquefois d'un senti-  
 » ment qui déborde , je l'épanche  
 » indiscrettement , je parle à des cœurs  
 » qui n'entendent point le mien. Je  
 » vois l'insultante raillerie défigurer  
 » leurs traits ; j'attends l'avenir , au  
 » lieu de m'arrêter , & je retiens sé-  
 » vèrement le sarcasme qu'un reste  
 » de vanité fait encore flotter sur  
 » mes lèvres . . . . .

» Le souvenir des bonnes actions dis-  
 » trait l'homme vertueux de ces peti-  
 » tes insultes ; un ridicule ne lui cause  
 » point d'insomnie , & quand il ré-  
 » gagne sa couche , après les fatigues



» d'une journée consacrée au bon-  
 » heur public , d'une voix douce &  
 » caressante , sa conscience lui dit :  
 » dors en paix , homme de bien ; si la  
 » mort interrompt ton sommeil , tu te  
 » reveilleras dans le sein de ton Dieu ».

L'Auteur s'égare quelquefois dans des dissertations trop métaphysiques ; quelquefois il est tranchant , ami du paradoxe , ou même un peu caustique : il est tout cela à la fois dans son chapitre *sur le ridicule*. Je ne sçais quel mal lui a fait *Moliere* , mais il le traite fort lestement.

» On est fâché qu'un homme de  
 » génie comme *Moliere* , ait épuisé  
 » toutes ses facultés dans le genre  
 » propre de l'envie , & que par in-  
 » dulgence pour lui , nous appellerons  
 » le gerre de désespoir d'un homme  
 » de génie qui n'a point de tenue ».

Justement indigné , j'allois examiner ; je lus attentivement le *Désordre régulier* , quand j'ai jetté les yeux sur les dernières lignes de l'Ouvrage.

» Lecteur , je n'ai pu mettre dans  
 » ce petit essai , composé , revu & trans-  
 » crit en trente jours , cette correction ,  
 » ce fondu qui est le fruit de la tran-

« quillité d'ame & du temps. La  
 « nécessité, la providence n'a pas  
 « voulu que j'eusse le loisir. J'ose  
 « donc espérer que vous le regarderez  
 « d'un œil d'indulgence, de cet œil  
 « d'une bonté éclairée, qui ne punit  
 « pas un infortuné des rigueurs du  
 « sort, quand d'ailleurs il les endure  
 « avec constance ; je ne puis me dissi-  
 « muler que mon style & mon ton se  
 « sentent encore de la rude éduca-  
 « tion que j'ai reçue. Parlez, je serai  
 « docile ; car je sens mes défauts.  
 « Accoutumé dès l'enfance, à braver  
 « la douleur & la mort, je dois non  
 « braver, mais supporter courageu-  
 « sement votre critique, & ne m'en  
 « souvenir que pour me corriger.  
 « Epurez cette mine encore brute :  
 « polissez mes expressions, & sacrifiez  
 « aux Graces pour moi. »

Que dire après une telle supplique ?  
 Engager du moins l'Auteur à mettre  
 plus de trente jours à la traduction  
 de *Bacon* qu'il nous annonce ; & à  
 ménager un peu plus de grands  
 hommes, tels que *Moliere*.

Je suis, &c.

G. G.

*Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.*

Tous ceux qui aiment la religion & les bonnes mœurs, se font un plaisir de lire vos feuilles. Vous y démasquez les faux sages du siècle : vous rendez un compte exact des ouvrages où leurs principes sont réfutés, vous en recommandez la lecture ; vous les faites connoître, & s'ils se répandent, c'est principalement par vos soins.

Un seul de ces Ouvrages s'est dérobé, je ne sais comment, à vos recherches. Vous n'avez rien dit des *Pensées Philosophiques* de M. Boudier de Villemer.

Ces pensées, vraiment Philosophiques, sont la matière de trois volumes petit format, très-jolie édition. On les trouve chez M. Royez, quai des Augustins. L'Auteur vient de donner au Public un quatrième volume, terminé par un précis fort bien fait, qui ramène toutes ces pensées au but principal, c'est-à-dire, à la religion.

*Cet Ouvrage*, dit le censeur, où règne par-tout la plus saine philosophie, & dont l'Auteur, nouveau *Pascal*, présente à ses différens lecteurs, dans autant de pensées détachées, autant de maximes également solides & sublimes, bien propres à détruire dans les esprits prévenus le poison des erreurs philosophiques, si accréditées de nos jours : ce qui me fait croire que cette utile production d'un zèle vraiment patriotique sera favorablement accueillie des citoyens animés de la religion & des *bonnes mœurs*.

Oui sans doute, elle sera accueillie de tous ceux qui la connoîtront. Mais il est difficile de la connoître autrement que par les Journaux. Aucun, que je sache, n'en a parlé. Sans la feuille qui sert de couverture au *Mercur*e de France, j'ignorerois qu'elle existe..

Cependant, Monsieur, rien n'est plus capable d'inspirer du respect & de l'amour pour la Religion, que ces pensées. Elles sont écrites, en général, d'un style concis, mâle & nerveux. L'élégance s'y rencontre moins.

que la force & la noblesse. Permettez-moi, Monsieur, de vous en citer quelques-unes.

*Qu'importe.*, dit l'esprit fort, sous quelle forme ou sous quel nom on adore Dieu? Sans doute le sacrifice du cœur est le seul qui puisse lui plaire; mais la religion chrétienne est la seule qui le prescrive; & la plupart des autres déshonorent le nom de Dieu, en le célébrant *par des crimes.*

*Qu'est-ce que cette loi universelle* que nos Philosophes réclament comme seule suffisante? Ce n'est certainement pas la raison, obscurcie chez presque tous les hommes. A-t-elle été connue chez les anciens peuples, qui prostituoient les femmes & immoloient leurs semblables? L'est-elle chez les peuples de l'Asie, dont les Serrails sont remplis de belles esclaves, & d'hommes dégradés pour les garder? Règne-t-elle chez ces nations sauvages qui rôsissent & mangent leurs ennemis, qui tuent les vieillards & exposent les enfants, ou qui, comme les Hottentots, pour premier acte de virilité, maltraitent leurs mères? Et ce n'est pas là, comme

chez nous , des excès blâmés , mais des *pratiques autorisées*.

Où est-elle donc établie , cette religion naturelle , dont on nous parle sans cesse ? Nulle part sur la terre : elle est dans la tête de nos Philosophes , & différente dans chaque tête. On les défie de former un symbole qui puisse servir de *regle de foi*.

Pour s'établir Juge de la vérité de la religion , il ne faut tenir à rien de ce qu'elle prescrit. Autrement on est Juge récusable , on est *partie contre*.

Quelques gens du monde , & ce sont les moins indifférens , regardent la religion comme une loterie , à laquelle ils veulent bien hasarder une légère mise , pour un intérêt douteux. Ils lui donnent quelques momens , sans trop compter sur ses promesses. Ne leur parlez pas de tout vendre pour acquérir *cette perle de l'Evangile*.

Romans , spectacles , bals , je ne vois pas là de danger , dit une femme. C'est par la même raison que parfumée jusqu'à entêter ceux qui l'approchent , elle ne sent rien de tout cela.

Les gens d'un certain monde n'ont

point de tentations; ils n'ont que des *chûtes*.

Ne croyez pas, Monsieur, que j'aye parcouru les quatre volumes pour recueillir les plus belles pensées. Celles que je vous mets devant les yeux sont répandues en divers endroits du premier volume. Si vous jettiez un coup-d'œil sur celles que renferment les autres volumes, je suis sûr que vous en trouveriez beaucoup qui vous plairoient encore davantage.

On peut encore trouver à redire qu'il ait transporté dans ses *Pensées* quelques morceaux, quoiqu'en petit nombre, de son premier ouvrage. L'Auteur répondra peut être, comme *Malherbe*, qu'il lui est permis de transporter ses porcelaines d'un endroit de sa maison à l'autre, & de les mettre tantôt dans son armoire, tantôt sur le devant de sa cheminée. Mais ne vaudroit-il pas mieux être dans le cas de n'avoir pas recours à cette réponse, plus ingénieuse que solide & satisfaisante.

Je suis, &c.

BARBE, Prêtre de la Doctrine Chrétienne.

LETTRE XI.

*Dictionnaire Universel de Police, contenant l'origine & les progrès de cette importante partie de l'Administration civile en France, les Loix, Réglemens & Arrêts qui y ont rapport; les Droits, Privilèges & fonctions des Magistrats & Officiers qui exercent la Police; enfin, un Tableau historique de la manière dont elle se fait chez les principales Nations de l'Europe; par M. Desessarts, Avocat au Parlement, membre de plusieurs Académies. Tome second. A Paris, chez Moutard, Imprimeur - Libraire de la REINE, de MADAME, de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, hôtel de Cluni, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

**M**. Desessarts poursuit, Monsieur, sa vaste carrière, & les volumes vont se succéder promptement. Il le faut avouer; ce *Dictionnaire de Police* me



reconcilieroit volontiers avec les Dictionnaires ; car il est très-utile. On y trouve une foule d'anecdotes précieuses , de faits qu'on ignoroit après un séjour de vingt ans dans une Capitale. On y reconnoît les soins généraux dont on ne faisoit qu'éprouver les effets ; & l'on s'applaudit d'habiter une Ville si bien gouvernée. L'article *Bornes* est le plus étendu de ce volume, & il devoit l'être , car c'étoit le lieu de parler des accroissemens que Paris a reçus en divers temps, & c'est quelque chose d'agréable que de voir la capitale des Gaules , resserrée d'abord entre les deux bras de la Seine , s'étendre par degrés jusqu'au point où la voilà. Ce volume est précédé comme le premier , d'une notice sur les réformes & les principaux établissemens utiles , faits dans la Police de Paris , sous le règne de Louis XVI. Cette notice est intéressante , elle contient sur-tout une anecdote qui fait honneur à cet Ouvrage , & qui fournit une nouvelle preuve du patriotisme de l'Auteur. Il y rend un juste hommage au Magistrat respectable , qui

a pris la place de l'illustre protecteur de cette entreprise ; dignes tous deux de figurer dans un ouvrage qui n'est que l'Histoire de leur zèle & de leurs talens. M. *Desessarts* a commencé cette notice par un court éloge du Commissaire de *Lamarre*, Auteur du traité de la Police. Il a cru devoir donner cette marque de reconnaissance à un homme qui lui a été si utile, & faire connoître au public un citoyen, qui, dans l'ancienne Rome eût mérité plus d'une couronne civique. En un mot, Monsieur, cet ouvrage sera long, mais il sera nécessaire, si l'on en juge par les deux volumes faits déjà sur les lettres *A* & *B*, & à peine le commencement de *C*. On pourroit dire de ce Dictionnaire, ce que disoit un Poëte aimable de celui de l'Académie. Ils sont à la lettre *F*. Et je ne souhaite que de vivre jusqu'à *G*. Mais qui feroit ici le même vœu, ne souhaiteroit peut-être pas de longs jours. Les volumes seront plus nombreux ; mais l'Auteur ira plus vite.

Je suis, &c.

## L'ATHÉE MOURANT.

CERTAIN Auteur dont la manie  
 Fut de se croire un grand génie ,  
 Disant de bouche & par écrit  
 Que nous n'avons rien de l'esprit ;  
 De croire sa gloire éternelle ,  
 S'il démontreroit en érudit  
 Que l'ame de l'homme est mortelle ,  
 Que tout est corps , que tout périt.  
 Cet Apôtre de l'Athéisme ,  
 Dans un gros volume oublié  
 Avoit pesamment délayé  
 Le plus désespérant sophisme ;  
 Ce qui l'avoit tant égayé !  
 L'impitoyable maladie ,  
 Fondant sur lui comme un voleur ;  
 A mon sçavant plein de frayeur ,  
 Fait chanter la psalmodie. —  
 Vite , qu'on aille aux Capucins :  
 Sous mon lit s'ouvrent des abîmes ;  
 Ma vie est un tissu de crimes :  
 Invoquez pour moi tous les Saints.  
 Père Ange arrive. Un livre impie

Est le grand , l'énorme forfait  
 Que le moribond , dans sa vie ,  
 S'accuse en pleurant d'avoir fait. —  
 Un livre impie ! Et sous quelque titre ?  
 Quand ? chez qui ? comment imprimé ?  
 De tout , chapitre par chapitre  
 Le Capucin est informé. —  
 C'est un Dieu de Miséricorde ,  
 Que ce Dieu que vous implorez.  
 Le pardon que vous désirez ,  
 Ne doutez pas qu'il ne l'accorde.  
 Hélas ! reprend le pénitent ,  
 Dans ma douleur la plus amère ,  
 Dieu me doit toute sa colère ,  
 Car je l'outrage à chaque instant ;  
 Et même après ma sépulture ,  
 J'insulterai mon Créateur :  
 L'Ouvrage , dont je suis l'Auteur ,  
 Va jusqu'à la race future  
 Porter un poison corrupteur. —  
 Calmez-vous , reprenez courage ,  
 Lui dit le Père avec douceur ,  
 Touché de son pieux langage ;  
 Ne vous livrez point à la peur  
 Sur le danger de votre Ouvrage ;  
 Excepté deux de vos amis.

## **264 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

Que je connois , qui , pour vous plaire ,  
Ont acheté leur exemplaire ,  
Sans l'avoir lu me l'ont remis ,  
Je suis sûr que de votre livre  
Nul mortel ne fut curieux ;  
Votre Libraire est furieux  
De vendre le tout à la livre. —  
A la livre ! que dites-vous ?  
Reprend le malade en courroux ;  
( L'orgueil lui relève la tête. )  
Un Capucin n'est qu'une bête.  
Sortez , vil tartuffe , imposteur ,  
Impudent calomniateur :  
Ils sont tous de la même étoffe.  
A la livre ! il m'auroit dupé ;  
Mais me voilà bien détrompé :  
Je vais mourir en Philosophe.



## L'HOMME ET LA BÉQUILLE.

### F A B L E.

Un vieux suppôt de Mars, invalide éclopé  
Sur un bâton fourchu, traînoit sa vie  
oiseuse.

Son corps étoit usé, sa tournure piteuse,  
Et par les fondemens le mur étoit s'appé :

Un bel-esprit de son village

Le rencontre & lui dit... Mais vous n'y  
pensez pas :

Ce bâton vermoulu dont vous faites usage ;  
Pent vous manquer à chaque pas.

Prêtez-le moi....voyez, sans effort je le  
brise.

C'étoit un mauvais meuble à mettre au  
galetas.

Adieu, que le ciel vous conduise.....

Eh! Docteur, aides-moi du moins

A retourner à ma chaumière...

Ah! vraiment oui, le Docteur est bien loin,

Conduire n'est pas son affaire.

Philosophes du temps, si j'ai manqué vos  
traits,

166 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ce n'est pas de beaucoup ; parés du nom de  
sages,

Vous détruisez l'appui de tous les âges ;

Et dans vos sublimes accès

Vous élaguez , vous abattez sans cesse ,

De quoi vous sert votre sagesse ,

Si vous ne construisez jamais.

*Par M. l'Abbé DEVENET,*

*Chanoine de St. Quentin.*



## A V I S

*Aux Souscripteurs du Plutarque  
Anglois.*

**L'**ACCUEIL favorable que le public a fait au *Plutarque Anglois*, m'engage à lui donner un nouveau témoignage du désir que j'ai de mériter ses suffrages. Quoique la souscription ait été fixée à douze volumes, ayant reçu de nouveaux mémoires sur la vie des *Lords Chatham & Chesterfield*, de l'*Amiral Keppel*, du *Capitaine Cook*, de *Samuel Johnson*, & de quelques autres personnages non moins célèbres, je croirai mon ouvrage incomplet, si j'en privois mes lecteurs. En conséquence, je promets de livrer à mes Souscripteurs seulement & *gratis*, le premier Mai prochain, un supplément qui formera un treizième volume. Pour faire jouir du même avantage ceux qui n'auroient pas souscrit pour



les douze volumes, la souscription sera ouverte jusqu'au premier Mars; après quoi l'on ne pourra plus se procurer cet ouvrage, qu'à raison de trente-neuf livres les treize volumes. — Je prie en même temps ceux qui m'ont honoré de leur souscription, de vouloir m'envoyer leur nom, pour être compris dans la liste des Souscripteurs qui sera à la tête du volume que je promets de leur donner *gratis*, en présentant leur quittance de souscription. La Baronne DE VASSE.

Le prix de la souscription est 30 liv. pour Paris, & 36 liv., franc de port, pour la Province. On souscrit à Paris chez *Mérigot l'ainé*, Libraire, Boulevard de l'Opéra; *Mérigot jeune*, quai des Augustins; *Belin, Renault*, rue St. Jacques; *Galey* Libraire au Palais Royal, & chez l'Auteur, rue Ste. Apolline, N<sup>o</sup> 6.



# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE XII.

*Collection des meilleurs Ouvrages fran-  
çois, composés par des Femmes,  
dédiée aux Femmes Françoises; par  
Mademoiselle de Keralio, 2 volumes  
in-8°. première livraison. A Paris,  
chez l'Auteur, rue de Grammont,  
N°. 17; & Lagrange, Libraire,  
au Palais Royal, N°. 123.*

CETTE Collection, qui formera  
environ 36 volumes, est précédée  
d'un Discours sur l'état des Lettres  
dans les Gaules, depuis leur origine,  
jusqu'au quinzième siècle. C'est une  
N°. 10 6 Mars 1786. H

analyse très-bien faite de tout ce que nos Scavans ont recueilli de plus curieux sur notre Histoire Littéraire. Mademoiselle de Keralio écarte avec discernement & avec goût, tous les minutieux détails de l'érudition, pour ne présenter que des résultats intéressans. Elle remonte jusqu'aux siècles héroïques des Gaulois, & démêle, autant qu'il est possible, les vérités éparées parmi les récits fabuleux. La Poésie, chez tous les peuples, a précédé les autres connoissances, & les a fait éclore. Les Gaulois avoient aussi leurs Poètes, appelés *Bardes*, c'est à-dire, *Chanteurs*. Ils étoient en effet Musiciens & Poètes : ils composèrent des Poèmes sur les guerres, les émigrations, & les actions éclatantes des Héros de leur Nation. La censure satyrique du vice fut aussi un de leurs objets : on ne craignoit pas moins d'être noté par eux, qu'on ne desiroit d'en être loué ; ils chantoient eux-mêmes leurs Poésies, en s'accompagnant d'un instrument qui avoit la forme d'une lyre. Ils redoublaient d'ardeur pendant la guerre, pour

exciter leur Nation, par le récit de  
ses exploits passés, à s'acquérir une  
gloire nouvelle. Si nous en croyons  
l'antiquité, la puissance de leurs  
chants ne se bornoit pas à entretenir  
les vertus guerrières: *Diodore* de  
Sicile dit que souvent on a vu deux  
armées prêtes à venir aux mains,  
l'épée nue, les lances baissées, termi-  
ner leur querelle sans combat, à la  
vue des Bardes, semblables à *Orphée*,  
dont les sons calmoient les Tigres  
furieux: toute animosité cessoit au  
son des voix & des lyres. « C'est ainsi,  
» ajoute Mlle de *Kéralia*, que dans  
» le cœur d'*Achille* même, la fureur  
» cède à la voix de *Minerve*, & que  
» *Mars*, apaisé quelquefois par le  
» chant des Muses, laisse tomber ses  
» armes. ».

Long-temps après la Poésie, l'Elo-  
quence parut, & fit de très-grands  
progrès dans les Gaules, sous la  
domination de l'Empire Romain. *Ju-  
venal*, se plaignant de ce que l'élo-  
quence étoit négligée à Rome, envoie  
dans les Gaules ceux qui vouloient  
devenir Orateurs. L'emblème de l'*Her-*

*cule Gaulois* est fameux ; il annonce à quel degré de force cette Nation avoit porté l'art de la parole. Les Ecoles Gauloises se multiplièrent ; il en sortit un grand nombre d'Orateurs, de Magistrats, de bons Administrateurs. On vit l'Empereur *Claude* rendre justice à la Nation Gauloise, en sollicitant pour elle l'entrée au Sénat. On y avoit admis depuis long temps les citoyens de la Gaule Narbonnoise : *Claude* en appella de plusieurs autres Provinces. Tous les Gaulois reçus dans ce corps, ne lui firent pas moins d'honneur que les Romains. Parmi les Consuls que les Gaulois fournirent à Rome, n'en citons qu'un seul, *Valerius Asiaticus*, cet homme célèbre dans l'Histoire, par son courage & par sa probité : Vienne fut sa patrie. Ce fut lui qui, indigné du Gouvernement tyrannique de *Caligula*, entra dans la conspiration formée contre ce Prince, & qui, après sa mort, eut la fermeté de dire devant le Sénat, qu'il voudroit l'avoir tué lui-même. Qui ne sçait qu'on voulut élever ce vertueux Gaulois à la place de *Caligula*.

*gula* ? Mais qui ne ſçait auffi que ſon pouvoir ; & ſur-tout ſes richesses, excitèrent l'envie de *Meſſaline*, & que cette Princeſſe, l'opprobre de ſon ſexe, fit donner la mort à ce grand homme ?

Enfin , l'éloquence gauloiſe ſuivit le ſort de l'éloquence romaine, & ne lui ſurvequit pas long-temps : de même qu'aujourd'hui, dans nos Provinces, la décadence du goût n'a pas tardé à ſe faire ſentir, après l'exemple de la capitale. Au deuxième ſiècle, le Chriſtianiſme ſ'établit dans les Gaules, & l'éloquence changea d'objet ; ou p'utôt on négligea toutes les études qui lui ſont relatives ; comme étrangères & même oppoſées au but de la Religion. Au quatrième ſiècle, on vit les Lettres Gauloiſes reprendre, pour un moment, leur ancien éclat. La Cour Impériale, fixée dans les Gaules par *Conſtantin*, attiroit de toutes les parties de l'Empire, les hommes les plus éclairés. Ayant appelé à ſa Cour *Enlance*, homme célèbre par ſon eſprit, ſon érudition & ſes écrits, l'Empereur lui confia l'édu-

qu'*Alcine* fut l'Historien de *Julien l'Apostat*. C'est ce même *Alcine* dont les Poésies grecques étoient comparées de son temps à celles de *Simonide*.

Les Lettres jouissoient encore de cet éclat au commencement du cinquième siècle : tout-à-coup un bouleversement général vint détruire ces restes précieux du goût antique des Gaulois. Le dernier jour de l'année 406, commença l'irruption des Barbares, qui inondèrent bientôt tout l'Empire.

Les Francs étoient au nombre de ces Barbares; ils avoient tenté plusieurs fois de former des établissemens dans les Gaules : ce ne fut qu'en 428, qu'ils y réussirent sur les confins du Diocèse de Tongres, près de Bruxelles, & sous la conduite de *Clotion* leur Roi. Ils chassèrent bientôt tous les autres Barbares de la Gaule; & les Bourguignons ayant fait alliance avec eux, ces deux Nations demeurèrent unies. Ici commence un nouvel ordre de choses; d'autres mœurs, un autre esprit, une autre langue; car la langue latine fut bientôt corrompue & presque anéantie.

Les efforts des Gaulois furent inutiles ; l'esclavage & la barbarie l'emportèrent ; & les deux peuples confondus par leurs mœurs & leurs usages ; furent réduits à s'éclairer ensemble , comme ils étoient devenus ensemble ignorans & féroces.

Il faut venir jusqu'au huitième siècle , & au règne de *Charlemagne* ! pour voir poindre en France le premier crépuscule de la renaissance des Lettres. Ce grand homme en tout genre voulut rendre sa Nation digne de lui. Après lui avoir fait partager la gloire de ses armes , il travailla à la rendre heureuse par sa législation , & à l'humaniser par la culture des mœurs & de l'esprit. Il falloit des maîtres , & toute la France n'offroit que des hommes à peine capables de devenir disciples après de longues études. *Charlemagne* tira des pays étrangers , les ressources qui manquoient à sa patrie. *Pierre de Pise* fut amené à Paris , par ce Prince. *Varnefride* , l'un des plus sçavans hommes de son temps , s'attacha à lui. *Glément* , Irlandois de Nation ,



fut aussi associé à cette grande entreprise. Parmi beaucoup d'autres, celui qui fit plus lui seul que tous ensemble, ce fut *Alcuin*, homme d'un grand génie, possédant à un degré supérieur les langues grecque & latine, & versé dans toutes les sciences sacrées & profanes. *Alcuin* s'étoit acquis la plus grande réputation en Angleterre. Quelques circonstances l'ayant depuis conduit en Italie, où *Charlemagne* se trouvoit, ce Prince s'en saisit aussitôt, & l'attacha près de sa personne. *Alcuin* & la lumière, amenés par *Charlemagne*, dissipèrent tout-à coup les profondes ténèbres dont la Nation étoit enveloppée. Aux leçons publiques qu'il donnoit avec la plus grande assiduité, son ardeur pour la réussite lui faisoit joindre encore les exhortations, les prières, & saisir tous les moyens de porter dans les cœurs, l'amour des lettres & l'horreur de l'ignorance. Tant de zèle, secondé par l'exemple de son Maître, qui lui-même prenoit ses leçons, ne pouvoit manquer de réussir. Et quelles raisons plus persuasives pouvoient agir sur

l'esprit des François ? Leur Souverain , plus jaloux du titre d'homme éclairé que de son empire sur un grand peuple , passoit souvent du Trône aux Ecoles de *Pierre de Pise* & d'*Alcuin* , pour n'être plus qu'un disciple attentif & docile. Ces études réglées, qui se faisoient au Palais de *Charlemagne* , formèrent cette Ecole devenue si célèbre dans notre Histoire , sous le nom d'*Ecole du Palais* , & à laquelle beaucoup de sçavans font remonter l'origine de l'Université de Paris.

On doit fixer au neuvième siècle l'origine de notre Poësie rimée , & de la mesure de nos vers , dont l'usage l'emporta peu-à-peu sur celui des vers latins. Nous avons emprunté cette sorte de versification de la Poësie tudesque , qui , selon *Eginhart* , faisoit les délices de *Charlemagne*. On parla vulgairement le roman & le tudesque ; mais la langue latine fut long-temps encore après la langue sçavante , celle des études & des écrits. Cette diversité de langage eut deux inconvéniens. Le roman & le tudesque , langues dans lesquelles les gens instruits n'écrivent

qui se livraient à ce genre de travail : ils commencèrent par ceux qu'ils crurent les plus nécessaires : c'étoient la Bible & les livres de liturgie , les écrits des Pères , les recueils des Canons. Il s'écoula donc un très-long-temps avant qu'ils pussent transcrire les Historiens , les Poètes & les Orateurs. Le défaut d'ouvrages aussi nécessaires au goût & au progrès des lumières , contribua beaucoup aux mauvaises études , & à la barbarie qui régnoit dans les classes distinguées de l'Etat , comme dans les plus humbles.

Il étoit réservé à *Saint-Louis* d'affermir l'édifice dont les fondemens avoient été jetés par *Charlemagne*. C'est au douzième siècle que l'esprit françois commence à briller avec un éclat peu commun. Les Croisades & la Chevalerie donnèrent aux ames de l'enthousiasme & de la vigueur ; mais plus que tout , la liberté que le Saint Roi rendit à son peuple , lui fit sentir ce qu'il valoit & l'avertit de son génie. *St. Bernard* , *Abeilard* & l'Abbé *Suger* furent sans contredit des hommes d'un mérite éminent. La célèbre

*Héloïse* a été, de toutes les femmes françoises, celle qui a eu le plus de génie, de sçavoir & d'éloquence; c'est par elle que Mlle. de *Kéralio* ouvre sa Collection. La vie de cette illustre infortunée, dont les principales circonstances sont assez connues, est écrite ici d'une manière très-intéressante. Nous n'en rapporterons qu'un seul trait; mais ce trait marque une ame bien sublime; il élève *Héloïse* au-dessus de toutes les personnes de son sexe.

On sçait la foiblesse qu'elle eut pour *Abeilard*, & quelles en furent les suites. » Epouser *Héloïse* étoit l'unique » moyen qui restât à *Abeilard* de » rétablir la réputation de son amante, » & de réparer les torts envers *Fulbert*. Il demanda donc la nièce du » Chanoine. Forcé de la lui accorder, » l'oncle consentit au mariage, quoique les conditions d'*Abeilard* fussent » de le tenir secret. L'un & l'autre » ne s'attendoient pas à trouver *Héloïse* opposée à leur résolution; & » en effet, sa résistance ne sçauroit être » expliquée d'une manière décente.

» que par les motifs qu'elle-même  
 » alléqua. Quoiqu'on lui ait attribué,  
 » à cet égard, un excès d'amour qui  
 » n'étoit déjà allé que trop loin pour  
 » son repos, elle répondit que les  
 » engagemens qu'on lui proposoit  
 » renverseroient la fortune d'*Abei-*  
 » *lard*, s'ils venoient à être connus,  
 » & qu'elle préféreroit un état équi-  
 » voque au regret de priver l'homme  
 » qu'elle aimoit, des dignités aux-  
 » quelles son rare mérite lui donnoit  
 » des droits dans l'Eglise. Elle  
 » prouva depuis, par un sacrifice  
 » encore plus rigoureux, que les  
 » intérêts & les volontés d'*Abeilard*  
 » lui étoient plus chers qu'elle-  
 » même. »

Les Lettres de cette femme aussi  
 généreuse que passionnée, sont dignes  
 de son grand caractère. Par la chaleur,  
 la tendresse & l'élévation des senti-  
 mens, elles surpassent tout ce que  
 les femmes, & peut-être les hommes,  
 ont écrit en ce genre. C'est un des  
 plus beaux monumens de notre an-  
 cienne éloquence. Mlle. de *Keralio*  
 en a rassemblé quelques-unes, d'après

la traduction de Dom *Gervaise*, à laquelle elle a donné plus de douceur, de correction & d'élégance. Je ne puis me dispenser de vous en citer quelques passages que je comparerai avec les imitations de *Pope*. Vous sentirez combien les embellissemens du bel esprit diminuent l'intérêt touchant qu'inspirent le langage du cœur & de la nature. *Héloïse* rappelle à *Abélard* à quel point elle a porté l'obéissance & le dévouement à ses volontés, & sur-tout en s'enfermant dans un Monastère.

Devenue incapable de m'opposer à aucun de vos desirs, je n'ai pas craint de me donner le coup de la mort, lorsque vous l'avez voulu. Rien ne m'étoit plus cher ni plus agréable que de vous obéir. Aux premiers ordres que j'en ai reçus de vous, sans délibérer un moment, j'ai changé d'habit & de mœurs, pour vous prouver qu'il n'y avoit que vous au monde qui eût la possession de mon cœur; possession si absolue, que dans le temps même où les loix sembloient vous interdire l'usage de ce pouvoir,

vous l'exerciez encore à votre volonté. Ce sont des prodiges de l'amour, que les siècles passés n'avoient pas encore vus, & que les suivans ne verront jamais. Oui, j'atteste le Ciel qu'en vous aimant, je n'ai aimé que votre personne; c'est vous, & non pas tout ce qui étoit à vous, que je cherchois : je ne pensois ni aux engagements du mariage, ni aux avantages de la fortune, ni à la dot qu'on m'auroit donnée, ni au plaisir que j'aurois de vous posséder : insensible à tout ce qui me touchoit, je considérois seulement que je faisois votre volonté, que je vous causois quelque satisfaction, & c'étoient là mes délices. Démentez-moi, si vous l'osez. Il s'en faut beaucoup que je dise tout, & les expressions me manquent pour exprimer & l'excès & le désintéressement de mon amour. Le nom & la qualité d'épouse, je l'avoue, ont quelque chose de plus saint & de plus révérentiel que le nom d'amante : celui-ci m'étoit infiniment plus cher & plus doux, parce que je vous faisois un plus grand sacrifice. Je m'abbaïssois

davantage pour l'amour de vous ; restant dans cet état , je faisois moins de tort à votre réputation , & j'apportoïis moins d'obstacles aux progrès éclatans de votre fortune , qui n'alloit pas moins qu'à devenir un des Princes de l'Eglise. . . . . Il alloit si loin cet amour pur & désintéressé que je vous portois ; oui , j'en prends le Ciel à témoin , il alloit si loin , que si l'Empereur , à mes genoux , m'eût voulu donner tout l'Empire du monde , avec sa couronne & sa foi , j'aurois préféré d'être l'amante d'*Abeilard* , au rang d'Impératrice. . . . . Rois , Princes , Empereurs , Philosophes , Orateurs , qu'étiez-vous en comparaison d'*Abeilard* ? Où sont les Villes , les Provinces , les Etats , les Royaumes qui ne désiroient pas avec empressement de vous posséder ? Quel est celui qui ne s'empressoit pas de vous aller voir passer , lorsque vous paroissiez en public ? Ah ! il falloit ne vous point voir , si on vouloit ne pas vous aimer ».

Retrouvez-vous cet épanchement d'une ame tendre & passionnée , qui



laisse exhaler tous ses sentimens, dans l'imitation de *Pope*, plus emphatique que touchante ?

« Combien de fois sollicitée de me soumettre au joug du mariage, ai-je maudit toutes les loix, excepté celles que l'Amour a faites ! L'Amour, libre comme l'air, à la vue des chaînes humaines, déploie ses aîles rapides, & disparaît à l'instant. Que la richesse, la gloire soient réservées à l'épouse légitime ; que ses fonctions soient augustes, & sa réputation révérée ; aux yeux d'une vraie passion, tous ces objets s'évanouissent. Renommée, richesses, honneurs, qu'êtes-vous pour l'Amour ? Lorsque nous profanons ses feux, ce Dieu jaloux se venge en nous inspirant ces passions tumultueuses, & ordonne que les mortels égarés qui, dans l'Amour, cherchent d'autre bien que l'Amour, gémissent par elles. Dût le Roi de l'Univers, tomber à mes pieds, je mépriserois son Trône, l'Univers, & lui-même : je ne daignerois pas être la femme de *Cesar*. Non, non, que je sois l'amante de l'homme que j'aime ; & s'il est un

nom plus libre, plus tendre, que je le porte pour toi ! Heureux état, quand les âmes s'attirent mutuellement, quand l'Amour est la nature ; la liberté, l'unique loi. Possession, jouissance, tout est plein, aucun refus ne porte la douleur dans l'âme ; la pensée trouve la pensée avant qu'elle sorte des lèvres, & les flammes élevées des cœurs, courent se confondre, &c. ».

Ce style guidé & recherché, ne refroidit-il pas bien vite l'émotion que vous avoit donnée l'expression si vraie & si touchante d'*Héloïse* ? Revenons, revenons à elle, si nous aimons à être émus & attendris.

« Dites-moi donc, si vous le pouvez, dites comment depuis ma retraite, depuis cette retraite, qui est votre ouvrage, vous m'avez tellement négligée, ou plutôt si parfaitement oubliée, que vous ne m'avez pas procuré depuis ce temps, la moindre consolation ; que vous ne m'avez point vue, que vous ne m'avez point écrit ! Répondez, si vous le pouvez ; ou plutôt si vous l'osez ; ou bien je

répondrai moi-même ; je dirai ce que j'en pense , ce que tout le monde en pense avec moi : c'est que vous ne m'avez jamais véritablement aimée ; que c'étoit la passion , & non point l'Amour qui vous attachoit.... Si , lorsque renonçant au monde , vous vous retirâtes dans un cloître , j'avois seulement suivi votre exemple , cette seule action peut être auroit dû m'attirer toute la tendresse de votre cœur , ou du moins toute celle d'un cœur plus fidèle & plus sensible que le vôtre. Mais j'ai fait plus : au lieu de vous suivre , ce qui étoit tout ce que notre mutuel amour pouvoit exiger , je vous ai précédé ; je me suis engagée la première ; j'ai prononcé mes vœux avant vous. Vous le voulûtes ainsi , cruel ! & je fus assez simple pour vous obéir. Tel fut l'Amour aveugle que je vous portois. J'en rougis encore. Ma fidélité vous étoit donc suspecte , ingrat , après tant de gages que vous en aviez reçus. Vous me crûtes capable de tourner la tête en arrière , & de rentrer dans le monde , aussi-tôt que vous auriez fait

profession. C'étoit votre pensée ; vous n'oseriez le nier. Ah ! que cette crainte me fut sensible ! je ne vous l'ai point encore pardonnée. Mais quoi ? je n'étois plus maîtresse de mon cœur ; vous le possédiez entièrement. Si vous me l'aviez ordonné , je vous aurois suivi jusqu'au fond des enfers , & j'aurois marché devant vous pour vous en frayer la route & vous la rendre plus facile. Tel étoit alors mon amour ! Et , le croiriez-vous ? encore à présent , il est le même ; mon cœur est à vous ; il n'est à personne ; il ne peut plus respirer sans vous : je le cherche souvent au milieu de mon sein , sans l'y trouver ; il est tout entier dans le vôtre ».

La réponse d'*Abailard* est moins brûlante & moins tendre que la Lettre d'*Héloïse* ; il y règne un mélange d'émotion & de fermeté , qui marque un très - beau caractère ; & sa passion s'y peint quelquefois avec une énergie qui saisit l'âme : témoin ce passage où il répond aux derniers reproches de son amante.

« Vous me demandez pourquoi je

III

vous pressai de faire des vœux , avant ,  
 que de m'engager : je ne puis vous  
 rien cacher , *Héloïse* , en voici le se-  
 cret. Quand votre oncle m'eut rendu  
 un exemple aux téméraires amans ,  
 ma foiblesse me rendit jaloux ; je crus  
 que ne trouvant plus en moi que des  
 desirs , vous cherchiez ailleurs des  
 feux plus réels. L'Amour croit ce  
 qu'il craint ; je voulus me rassurer ; &  
 vous pressant de faire des vœux , j'aimai  
 mieux vous perdre , que craindre de  
 vous partager ; & je remis à faire  
 profession , jusqu'à ce que vous eussiez  
 fait la vôtre , pour avoir la liberté ,  
 si vous eussiez résisté à faire ces vœux ,  
 de vous suivre par-tout pour faire le  
 bonheur de votre vie , si vous m'aviez  
 toujours aimé ; ou pour être votre  
 bourreau , si vous aviez été infidelle.  
 Cet amour est intéressé , je l'avoue ;  
 mais quel est l'amour qui ne l'est point ?  
 J'éprouve depuis long - temps qu'on  
 peut aimer sans jouissance ; mais il  
 n'est pas au pouvoir du cœur d'aimer  
 sans être aimé ; & je sens , à la honte  
 de ma passion , que mes chaînes se  
 fortifient des vôtres. Aidons-nous à  
 nous

nous guérir. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois disputée à tous les hommes ; mais il faut vous céder à Dieu , à qui vous appartenez , & faire , par cet effort , le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre lui puisse offrir ».

La seconde lettre d'*Héloïse* est encore plus passionnée , & d'une chaleur plus éloquente. Quelle peinture des agitations d'un cœur le plus tendre & le plus vrai que la nature ait jamais formé !

« Que je serois heureuse , dit-elle , de pouvoir effacer par mes larmes , le souvenir qui me reste de nos plaisirs , & que je me plais à conserver ! Eh bien , je veux faire un effort généreux sur moi-même. Je veux , en étouffant dans mon cœur les desirs qu'une nature fragile y fera naître , exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir.

Je tâcherai de vous satisfaire , si je ne puis obéir à un Dieu irrité. . . il est facile d'avouer sa foiblesse ; mais que de violence à se faire pour ou-

blier l'idée qu'une douce habitude a rendue maîtresse de notre esprit ! Une seule me suit en tous lieux , une seule retrace à mes regards & à mon esprit , ce que je devois oublier. Pendant le calme de la nuit , au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes , je ne sçaurois éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec *Abeilard*. Je le vois , je l'entends , je lui parle. Charmés l'un de l'autre , nous abandonnons les études de la Philosophie , pour nous entretenir de notre passion. Quelquefois aussi je crois être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis ; je m'oppose à leur fureur ; je remplis ma propre retraite de cris effroyables , & je m'éveille noyée de larmes. Dans les lieux les plus saints , jusqu'aux pieds des Autels , je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés ; j'en fais toute mon occupation ; & loin de gémir de les avoir goûtés , je soupire de les avoir perdus. Je me souviens , ( est-il quelque chose qui échappe à ceux qui aiment ! ) du moment & du lieu où vous me

déclarâtes pour la première fois, votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite; mes soupirs me trahissent, votre nom m'échappe à tous momens. Dans cet état, ô mon Dieu! que n'avez-vous pitié de ma foiblesse! que ne me fortifiez-vous de votre grace! Vous êtes heureux, *Abeillard*, cette grace vous a prévenu; votre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que votre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de votre ame. Je suis plus à plaindre que vous; j'ai mille passions à combattre: il me faut résister à ces feux que l'Amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que foiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque, me plaît: j'aime le péril qui me menace; comment pourrois-je n'y pas succomber? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces Filles que vous avez confiées à mes soins: toutes



celles qui m'environnent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétroient jusque dans mon cœur, que n'y découvriraient ils pas ? Mes passions y sont révoltées ; je commande aux autres, & ne puis me commander à moi-même. Ah ! cette vertu en apparence, est un vice en effet ! Les hommes me trouvent digne de louanges ; mais je suis condamnée aux yeux pénétrants d'un Dieu, à qui rien n'est caché, & qui lit dans les replis les plus secrets de l'ame. . . . Le Ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah ! mon cœur n'y pourra jamais consentir ».

Comparez encore à cette expression si naturelle d'une émotion véritable, l'imitation poétique de *Pope*, qui offre sans doute de belles images, mais trop souvent les exagérations de l'emphase, & des réflexions vagues qui refroidissent la passion.

» Ici même, ici, dans l'asyle de la froide chasteté, l'Amour trouve un Autel où se rallument des feux défendus. Je devrois me repentir, & ne puis faire ce que je devrois. Je regrette

l'amant, & ne pleure point la faute. Je vois mon crime; cette vue m'enflamme: je gémis des plaisirs passés, & j'en désire de nouveaux. Tantôt tournée vers le Ciel, je pleure mes offenses; tantôt, je pense à toi, & je déteste mon innocence. De toutes les afflictions imposées aux cœurs amoureux, la plus insupportable est sans doute celle d'oublier. Comment puis-je renoncer au crime, & en conserver le souvenir! comment puis-je, en aimant l'offenseur, détester l'offense? Comment éloigner l'image d'un objet chéri de l'idée du crime; ou comment séparer le repentir & l'amour?..... D'autres illusions, d'autres ravissmens, des plaisirs profanes occupent mon ame errante. Lorsqu'à la fin de chaque triste & malheureuse journée, l'imagination me retrace les forfaits de la vengeance, la conscience sommeille; & laissant libre la nature, mon ame dégagée de tout lien, s'élance vers toi!..... Je t'entends, je te vois, je contemple tous tes charmes: mes bras serrent ton image; ils s'y atta-

chent. Je m'éveille, je n'entends, je ne vois plus rien; aussi cruelle que toi, ton image me fuit: je l'appelle à haute voix; elle ne m'entend pas; j'étends en vain les bras, elle est évanouie. Je ferme encore les yeux pour obtenir les mêmes songes; douces illusions, chères erreurs, revenez! hélas! elles ne sont plus! je m'écrie, je treffaille, & je m'éveille enfin pour éprouver les mêmes tourmens. Pour toi, la destinée, par un bienfait rigoureux, t'impose une froide privation des plaisirs & des peines. Ta vie est un long calme, un repos fixe, semblable à la mort. Dans tes veines, nul feu sédition; dans ton sang, nulle ardeur brûlante. Il est calme comme la mer, avant que les vents eussent appris à l'émouvoir, ou que l'esprit moteur eût ordonné aux eaux de couler. Paisible comme les sommeils légers d'un Saint, dont la grâce a lavé toutes les souillures, & doux comme l'éclat dévoilé du céleste séjour! viens *Abcilar*; que peux-tu craindre? le flambeau de l'Amour ne brûle pas pour les morts.

Les penchans naturels sont réprimés; la Religion condamne; tu ne sens plus... Mais *Héloïse* aime encore ! ô flammes sans espoir, flammes éternelles, semblables à celles qui brûlent pour éclairer la mort, & rechauffer une urne stérile ? ».

Voilà certainement des images très-ingénieuses, très brillantes, très-Poétiques : mais pourquoi n'est-on plus ému, n'est-on plus attendri, pénétré, entraîné, comme on l'étoit par *Héloïse* ? pourquoi les larmes qu'elle avoit fait couler se séchent-elles dans nos yeux ? c'est que l'esprit imite mal le sentiment, & que *Pope* n'étoit pas doué du génie des passions. Si l'Auteur de *Phèdre* & de *Bérénice* avoit mis en vers les lettres d'*Héloïse*, il auroit rejeté les ornemens emphatiques, les pensées sèches & décousues ; il se seroit attaché davantage à peindre cet abandon de l'ame, cette simplicité charmante d'un cœur vraiment touché, cette éloquence naturelle que dicte la passion, & qui ne songe point à parer son langage de tous les atours d'une imagination plus

occupée à briller qu'à attendrir.

Dans le second volume, Mlle. de Keralio continue l'Histoire abrégée de l'état des Lettres en France, depuis la treizième siècle, jusques au quinzième; les progrès en font, pour ainsi dire, imperceptibles: la lenteur avec laquelle notre langue marchoit à la perfection qu'elle a eue depuis, n'a rien d'étonnant, quand on considère que tout parloit latin, parmi les Sçavans, au nombre desquels il n'y avoit de vraiment profonds que ceux qui étoient déjà dans l'Eglise, ou qui devoient y entrer; que la Théologie & les matières de droit canon occupoient la majeure partie des Collèges, des Universités & des Ecoles; que la dialectique, la Logique & la Médecine, & le Droit Civil se professoient & s'étudioient en latin. Rien ne pouvoit donc contribuer à embellir & former une langue dont on ne se servoit que pour la conversation, dans un temps où la gloire militaire étoit plus considérée parmi les Grands, que la vie studieuse & appliquée. Ils imitoient peu en cela,

l'exemple que leur donnoit un Roi vertueux & magnanime. On connoît la protection que *St. Louis* accordoit aux Lettres. Le principe qu'il s'étoit fait de n'admettre à la possession des bénéfices que des gens instruits, servit à augmenter la célébrité des Ecoles ; & sa bienveillance pour les Sçavans animoit encore plus que tout le reste, leur zèle & leur activité. Souvent il les admettoit à sa table, raisonnoit avec eux en homme, laissant à part la Majesté du Monarque ; cherchoit à s'instruire, combattoit quelquefois leurs opinions, s'applaudissoit de les éclairer, & ne rougissoit jamais d'être vaincu. On lui fut redevable, après son retour en France, du premier plan d'une Bibliothèque publique qui eût été conçu dans le Royaume depuis *Charlemagne* ; il fit construire à la Sainte Chapelle, un lieu propre à recevoir les exemplaires de l'Ecriture & de ses interprètes, avec les Pères de l'Eglise, dont il fit recherche avec soin les originaux & les copies manuscrites.

Le fils de *Saint-Louis*, *Philippe le*

hardi, ne veilla pas sur les lettres avec autant de zèle. Rien n'excita, sous son règne, à la culture des Sciences, & sous les deux règnes suivans, on n'apperçut que trop les suites du défaut d'émulation & d'encouragement. Au quatorzième siècle, les lettres reprirent quelque vie sous des Princes plus éclairés. La langue françoise commençoit à prendre un peu de physionomie. On vit paroître le *Roman de la Rose*, si admiré par les uns, si décrié par les autres, & que, long-temps après, *Clément Marot* entreprit de rajeunir; preuve certaine qu'il en faisoit cas; un ouvrage qu'il estimoit n'étoit sûrement pas sans mérite. Ces vers sur l'avarice, offrent une image frappante, & rendue avec des couleurs aussi fortes que vraies, dans un langage encore si grossier.

Avarice en sa main tenoit  
 Une bourse qu'elle épargnoit,  
 Et la nouoit si fermement  
 Qu'elle eût demeuré longuement  
 Avant que d'y mettre le poing;  
 Aussi de ce n'avoit besoing;

Car d'y rien prendre n'eut envie,  
Et fût-ce pour sauver sa vie.

Le Roman de la *Rose*, commencé par *Guillaume de Loris*, fut continué par *Jean de Meun*, dit *Clopinel*; le premier y mit plus d'images & de naïveté, le second plus de sel & de satire, & souleva contre lui toutes les femmes qu'il avoit trop peu ménagées; de toutes ses plaisanteries contr'elles, la plus douce est celle-ci :

Femmes sages, par Saint Denys !  
En est autant que de Phénix.

Tout le monde sçait comment il évita d'être battu de verges par les Dames de la Cour, en leur disant qu'il se soumettoit à la peine qu'elles vouloient lui infliger, à condition que la plus coupable d'entr'elles le fustigeât la première. On sçait aussi que pour se faire enterrer en paix & avec honneur, il légua aux Frères Prêcheurs, ou Jacobins de Paris, un coffre très pésant, avec cette clause qu'ils ne l'ouvreroient qu'après son enterrement, & que les conditions



remplies, on trouva ce coffre plein d'ardoises sur lesquelles il avoit dessiné des figures de Géométrie. Furieux, ils déterrèrent son corps ; & il fallut un ordre du Parlement pour les forcer à lui rendre les honneurs funèbres.

L'établissement des Jeux Floraux, à Toulouse, date de ce siècle ; & il entroit dans le plan de notre Auteur, de s'étendre un peu sur le sujet de : *Clémence Isaure*, fondatrice des prix qui s'y distribuent. Il est bien singulier qu'aucune bonne pièce de vers n'ait encore été couronnée ni par ces Jeux Floraux, ni par quelque autre Académie que ce soit.

La seconde femme qui ait eu de la célébrité, depuis l'*Héloïse*, mais qui n'avoit pas tout son génie, c'est *Christine de Pisan*, dont la vie & les ouvrages remplissent plus des trois quarts de ce second volume. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler Mlle. de Keralio, au sujet de cette femme célèbre, qui passa d'Italie en France, dès son plus bas âge, & qui fleurit sous *Charles V*, & *Charles VI*. « La douceur de l'ame & des

» expressions de *Christine de Pisan*,  
 » donne à ses ouvrages un degré  
 » d'intérêt, dont le style de son siècle  
 » sembleroit peu susceptible aujour-  
 » d'hui. Qu'on ne s'attende pas à trou-  
 » ver en elle cette éloquence mâle &  
 » sublime que l'énergie d'une vio-  
 » lente passion avoit inspirée à *Héloïse*.  
 » *Christine* nous présente par-tout  
 » une femme douce, paisible, peu  
 » éblouie de l'éclat de la fortune, &  
 » d'autant plus courageuse dans le  
 » malheur; une personne instruite,  
 » éclairée, mais simple & modeste.  
 » C'est vraiment l'image de ce carac-  
 » tère heureux que semblent toujours  
 » annoncer, & que malheureusement  
 » ne réalisent pas toujours les traits  
 » délicats d'un sexe timide, en qui  
 » les passions, soumises aux loix in-  
 » variables de la décence & de la  
 » pudeur, doivent être modérées par  
 » l'habitude. Mais s'il existoit un pays  
 » où quelques femmes, dépouillant  
 » la timidité que la nature imprima  
 » dans leur ame avec le sentiment de  
 » leur foiblesse; déguisant sous des  
 » ornemens étrangers à leur sexe, la

» douceur de leurs traits & la mo-  
 » destie de leur maintien ; contractant  
 » les habitudes , prenant le ton , l'ex-  
 » térieur , le son de voix , & peut-  
 » être même le langage d'un sexe  
 » hardi , dont la force & la témérité  
 » sont le partage ; & franchissant ainsi  
 » les barrières qui doivent les séparer ,  
 » invitassent elles-mêmes les hommes  
 » à les franchir ; *Christine de Pisan* &  
 » la douce morale ne feroient pas for-  
 » tune auprès d'elles ».

Comme cette supposition n'a rien  
 d'idéal ni de chimérique , nous osons  
 assurer que les productions de *Chris-  
 tine de Pisan* , ressuscitées dans cette  
 Collection , ne feront pas fortune  
 aujourd'hui. Mais on sera forcé de  
 rendre justice à Mlle. de Keralio , à  
 son érudition choisie & ornée , à la  
 solidité de son jugement , à la sagesse  
 de ses principes , à la noblesse de ses  
 sentimens , à la candeur , à la modestie  
 de son style , image intéressante de  
 celles de son ame. Ce qu'on peut dé-  
 sirer en elle , c'est plus de sobriété  
 dans les réflexions , une attention un  
 peu plus sévère à éviter les déclama-

tions modernes, un degré de correction & d'élégance de plus dans sa manière d'écrire. Au reste, on ne doit pas lui imputer toutes les fautes qu'on trouvera dans ces deux volumes; il en faut mettre un bon nombre sur le compte de l'*Imprimerie Potytype*, qui a été chargée de cet ouvrage, dont l'exécution typographique nous a paru extraordinairement incorrecte & négligée.

Je suis, &c.

---

## COMÉDE FRANÇOISE.

**L**E Mercredi 28 Février, on a remis au Théâtre la Tragédie de *Terés* de M. Lemierre, qui, en 1761, n'avoit paru qu'une fois sur la scène & n'auroit jamais dû y paroître. Il faut que la veine tragique de ce Poëte, autrefois si fécond, soit absolument épuisée, puisqu'au lieu d'employer à traiter de nouveaux sujets,

l'art & l'expérience qu'il doit avoir acquis avec les années, il ne rougit pas de reproduire aux yeux de la Nation, les essais informes & malheureux de sa jeunesse, qui, heureusement pour lui, étoient oubliés. Il faut qu'il ait bien compté sur les progrès du mauvais goût, sur l'extrême bonhomie du Parterre actuel, pour oser lui présenter une pièce aussi dégoûtante.

Tout le monde connoît la Fable de *Terle* ; elle rassemble toutes les atrocités, toutes les horreurs qui révoltent le plus l'imagination, & le sombre *Crébillon* lui-même en eût été effrayé : le sujet d'*Atrée & Thieste* est gai en comparaison de l'aventure de *Procné & de Philomèle*, on y voit une mère qui déchire les membres de son propre fils, & en fait un festin à son père : mais il y a de plus un Roi qui viole sa belle-sœur, & qui, après, lui arrache la langue par précaution, de peur qu'elle ne révèle le mystère. Voilà le trait frappant qui a excité le génie de M. *Le Mierre* & lui a fait naître l'idée d'enrichir le Théâtre

François. Il auroit dû se rappeler le précepte d'*Horace* :

Nec pueros coram populo Medea trucidet  
Aut humana palam coquat exta nefarius

Atreus ,

Aut in avem proguè vertatur cadmus in  
anguem

Quodcunque ostendis mihi sic incredulus  
odi.

M. *Lemierre* il est vrai, n'a pas montré sur la scène, *Progné*, changée en hirondelle; cette métamorphose au moins eût été fort plaisante; mais il a montré *Philomèle* qui vient d'être violée, à qui son amant a arraché la langue, & qui, par conséquent, ne peut avoir d'autre avantage pour les auditeurs que celui de ne point crier. Ce personnage muet a été fort mal reçu de l'assemblée, qui, loin de plaindre ses malheurs, a paru leur insulter. Grande preuve que *Philomèle*, malgré la perte de son honneur & de sa langue, ou plutôt à cause de cette perte, n'avoit intéressé personne. Si l'on a vu quelquefois réussir sur notre

scène, des atrocités dégoûtantes telles que *Gabrielle de Vergy*, ce succès a toujours été dû au grand intérêt qui s'y trouvoit mêlé, & à l'art extraordinaire du Poëte, qui avoit sçu, du plus affreux objet, faire un objet aimable. Mais en général, on doit sçavoir distinguer l'horrible du pathétique; il ne faut point chercher à ébranler les nerfs des Spectateurs : il faut émouvoir leur ame; c'est par une manière neuve de peindre, qu'on doit se piquer de paroître neuf, & non par la peinture d'objets bizarres, monstrueux, extraordinaires, qui montrent moins le talent du Peintre, que son mauvais goût, & le peu de respect qu'il a pour le public.

Je suis, &c.



*Versailles, le 23 Janvier 1787.*

L'ASSEMBLÉE des Notables, convoquée par ordre du Roi pour le 7 de ce mois & remise au 22, eut effectivement lieu ce jour. Le Roi, ayant été entendre la Messe dans la Chapelle en bas du Château, accompagné de Monsieur, de Monseigneur Comte d'Artois, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Duc de Bourbon, du Prince de Conti & du Duc de Penthièvre, qui, ainsi que Sa Majesté, étoient vêtus en habits de cérémonie, revint chez lui. Sa Majesté sortit de chez elle pour se rendre à l'Assemblée, étant accompagnée, dans la voiture, de Monsieur, de Monseigneur Comte d'Artois, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé & du Duc de Bourbon. Le Prince de Conti & le Duc de Penthièvre, ne pouvant se placer dans la voiture du Roi, s'y rendirent dans les leurs. Le Roi, qui étoit dans son grand carrosse de cérémonie, fut



accompagné d'un détachement de quarante-huit de ses Gardes-du-Corps & de leurs Officiers, précédé d'un détachement de vingt-cinq Chevaux-légers de la Garde ordinaire de Sa Majesté, commandés par le Duc d'Agénois, Capitaine-Lieutenant de cette Compagnie, en survivance, & suivi d'un pareil détachement des Gendarmes de la Garde, les Officiers de chacun de ces Corps, occupant les places qui leur sont marquées. La Fauconnerie commandée par le Chevalier de Forget, Commandant-général des Fauconneries du Cabinet du Roi, marchoit immédiatement devant la voiture de Sa Majesté, & derrière celle du service, dans laquelle étoient le Prince de Lambesc, Grand-Ecuyer de France, le Duc de Coigny, Premier Ecuyer de Sa Majesté, le Duc de Fleury, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, représentant le Grand Chambellan, le Duc de Liancourt, Grand Maître de la Garderobe de Sa Majesté, le Duc d'Ayen, Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi, en quartier, & le

Duc de Brissac, Capitaine Colonel des Cent-Suisses. Sa Majesté revint avec le même cérémonial & le même cortège, qui étoit composé de la voiture du Roi, de celle du service de Sa Majesté, d'une autre de ses voitures, d'une voiture pour le service de Monsieur, & d'une voiture pour le service de Monseigneur Comte d'Artois.

Le 23, Monsieur, & Monseigneur Comte d'Artois se sont rendus, en cérémonie, à l'Assemblée des Notables, à l'heure que le Roi avoit indiquée. Les Princes du Sang s'y sont également rendus chacun de leur côté.

Le Comte Chales d'Hautefeuille, le Baron de Saint-Marsault, le Baron de Saint-Marsault-Chatelaillon & le Chevalier de Châteaubrillant, qui, précédemment, avoient eu l'honneur d'être présentés au Roi, ont eu, le 19, celui de monter dans les voitures de Sa Majesté & de la suivre à la chasse.



*Discours du Roi , à l'Assemblée des Notables , tenue à Versailles , le 22 Février 1787. A Versailles , de l'Imprimerie de Ph. - D. Pierres , premier Imprimeur ordinaire de Sa Majesté.*

**M**ESSIEURS, Je vous ai choisis dans les différens ordres de l'Etat , & je vous ai rassemblés autour de moi pour vous faire part de mes projets.

C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de mes prédécesseurs , & notamment le Chef de ma branche dont le nom est resté cher à tous les François , & dont je me ferai gloire de suivre toujours les exemples.

Les projets qui vous seront communiqués de ma part sont grands & importans. D'une part , améliorer les revenus de l'Etat , & assurer leur libération entière par une repartition plus égale des impositions : de l'autre , libérer le Commerce de différentes

entraves qui en gênent la circulation, & soulager autant que les circonstances me le permettent, la partie la plus indigente de mes sujets; telles sont, Messieurs, les vues dont je suis occupé & auxquelles je me suis fixé après le plus mûr examen. Comme elles tendent toutes au bien public, & connoissant le zèle pour mon service dont vous êtes tous animés, je n'ai point craint de vous consulter sur leur exécution; j'entendrai & j'examinerai attentivement les observations dont vous les croirez susceptibles. Je compte que vos avis conspirans tous au même but, s'accorderont facilement, & qu'aucun intérêt particulier ne s'élèvera contre l'intérêt général.



*Discours prononcé, de l'Ordre du ROI & en sa présence, par M. de Calonne, Contrôleur Général des Finances, dans l'Assemblée des Notables, tenue à Versailles, le 22 Février 1786. A Versailles, de l'Imprimerie de Ph.-D. Pierres, Imprimeur ordinaire du Roi.*

## MESSIEURS,

CE qui m'est ordonné en ce moment m'honore d'autant plus, que les vues dont LE ROI me charge de vous présenter l'ensemble & les motifs, lui sont devenues entièrement personnelles par l'attention très-suivie que SA MAJESTÉ a donnée à chacune d'elles avant de les adopter.

La seule résolution de vous les communiquer, & les paroles toutes paternelles que vous venez d'entendre de sa bouche, fussent sans doute pour exciter en vous la plus juste confiance : mais ce qui doit y mettre le comble, ce qui doit y ajouter l'émotion de la plus vive sensibilité, c'est d'apprendre avec quelle application, avec quelle confiance le Roi s'est livré au travail

vail long & pénible qu'ont exigé, d'abord l'examen de tous les états que j'ai mis sous ses yeux, pour lui faire connoître sous tous les points de vue, la véritable situation de ses finances; ensuite la discussion de chacun des moyens que je lui ai proposés pour les améliorer & y rétablir l'ordre.

Après avoir créé une Marine & rendu le pavillon françois respectable dans toutes les Mers; après avoir protégé & affermi la liberté d'une nouvelle Nation qui, démembrée d'une Puissance rivale, est devenue notre alliée; après avoir terminé une guerre honorable par une paix solide, & s'être montré à toute l'Europe digne d'en être le modérateur, le Roi ne s'est point livré à une stérile inaction; Sa Majesté ne s'est point dissimulé combien il lui reste à faire pour le bonheur de ses Sujets, premier objet de tous ses soins, & véritable occupation de son cœur.

Allurer à ses Peuples des relations de commerce tranquilles & étendues au-dehors;

Leur procurer au-dedans tous les avantages d'une bonne administration;

C'est ce que le Roi s'est proposé, c'est ce qu'il n'a pas cessé d'avoir en vue.

Déjà d'heureux effets ont prouvé la sagesse des mesures prises par Sa Majesté.

Déjà des Traités de commerce conclus presque au même instant, avec la Hollande, avec l'Angleterre & avec la Russie, ont

N°. 10. 6 Mars 1787. K

fait disparaître des principes exclusifs, aussi contraires aux loix sociales, qu'à l'intérêt réciproque des Nations, ont cimenté les bases de la tranquillité publique, & ont fait voir à l'Europe ce que peut l'esprit patrie & modéré d'un Prince aussi juste que puissant, pour multiplier & fortifier les précieux liens de cette concorde universelle si désirable pour l'humanité entière.

.. Déjà aussi les affaires de l'intérieur ont pris la direction qui doit conduire à la prospérité de l'Etat.

: La plus parfaite fidélité à remplir tous les engagements, a rendu au crédit le ressort qu'il ne peut avoir que par l'effet d'une confiance méritée.

: Des témoignages de protection donnés au Commerce, des encouragemens accordés aux Manufactures ont ranimé l'industrie & produit par tout cette utile effervescence dont les premiers fruits en promettent de plus abondans pour l'avenir.

.. Enfin le Peuple a reçu des commencemens de soulagement qu'il n'étoit pas possible de rendre ni plus prompts, ni plus considérables, avant d'avoir rétabli l'ordre dans les finances de l'Etat.

C'est cet ordre qui est le principe & la condition essentielle de toute économie réelle; c'est lui qui est la véritable source du bonheur public.

.. Pour l'asseoir sur une base solide, & pour pouvoir balancer les recettes avec

les dépenses, il falloit nécessairement commencer par liquider le passé, par solder l'arriéré, par se mettre au courant dans toutes les parties.

C'étoit le seul moyen de sortir de la confusion des exercices entremêlés l'un dans l'autre, & de pouvoir distinguer ce qui appartient à chaque année; séparer l'accidentel de l'état ordinaire, & voir clair dans la situation.

Trois années ont été employées à ce préliminaire indispensable, & ces trois années n'ont pas été perdues.

Lorsqu'à la fin de 1783, le Roi daigna me confier l'administration de ses finances, elles étoient, on ne l'a que trop vu, dans l'état la plus critique.

Toutes les caisses étoient vuides, tous les effers publics baissés, toute circulation interrompue, l'alarme étoit générale, & la confiance détruite.

En réalité il y avoit 220 millions à payer pour restant des dettes de la guerre, plus de 80 millions d'autres dettes exigibles, soit pour l'arriéré des dépenses courantes, soit pour l'acquiescement de plusieurs objets conelus ou décidés antérieurement; 176 millions d'anticipations sur l'année suivante, 80 millions de déficit dans la balance des revenus & dépenses ordinaires; le paiement des rentes excessivement retardé; le tout ensemble faisant un vuide de plus de 600 millions; & il n'y avoit ni argent ni crédit.



Le souvenir en est trop récent , pour qu'il soit besoin de preuves ; d'ailleurs , j'ai mis sous les yeux du Roi tous les états justificatifs ; Sa Majesté les a vus & examinés ; ils sont restés entre ses mains.

Aujourd'hui l'argent est abondant , le crédit est rétabli , les effets publics sont remontés , leur négociation est fort active , & sans le trouble causé par les effets de l'agiotage ( fléau éphémère que les mesures prises par Sa Majesté feront bientôt disparaître ) , elle ne laisseroit rien à désirer.

La Caisse d'Escompte a repris toute la faveur qui lui est due , & qui ne pourra que s'accroître par l'extension de son utilité.

Les Billets des Fermes , & tous les autres genres d'assignation , sont en pleine valeur.

Les Dettes de la Guerre sont acquittées , tout l'arriéré est soldé , toutes les dépenses sont au courant.

Le paiement des rentes n'éprouve plus le moindre retard , il est enfin ramené au jour même des échéances , & 33 millions d'extraordinaires ont été employés à cet utile rapprochement qu'on n'avoit pas encore vu & qu'on n'osoit espérer.

Trente-deux millions de restant des Rescriptions suspendues sous le dernier règne , ont été remboursés avant leur terme , & leur nom , qui étoit un scandale en finance , n'existe plus.

Les remboursemens à époques , dont j'ai trouvé le Trésor Royal surchargé ,

s'effectuent à jour nommé , & la liquidation des dettes de l'Etat s'opère annuellement , ainsi que Sa Majesté l'a réglé par son Edit de 1784 , constitutif du salutaire & inébranlable établissement de la Caisse d'Amortissement.

Enfin l'exactitude des payemens a produit une telle confiance , & par elle des ressources si fécondes , que non-seulement il a été obvié à tous les dangers que la position de la fin de 1783 faisoit craindre , non-seulement il a été satisfait à la masse énorme d'engagemens & de dettes qui existoit alors ; mais de plus , il s'est trouvé assez de moyens pour faire face à une infinité de dépenses imprévues & indispensables , telles que d'une part , les sommes employées en préparatifs de précaution & autres frais politiques qu'ont exigé les affaires de la Hollande ; & d'autre part , les secours , les soulagemens , les indemnités que l'intempérie des saisons , & diverses calamités ont nécessité en 1784 & 1785.

Dans le même temps Sa Majesté convaincue par de grandes & judicieuses considérations , qu'il étoit également important & économique d'accélérer les travaux de Cherbourg , a fait quadrupler les fonds , qui d'abord avoient été destinés annuellement à cette immortelle opération , que Sa Majesté a consacrée par sa présence , dans le voyage mémorable , où Elle a goûté la juste satisfaction de recueillir

## 212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les bénédictions & les acclamations attendrissantes, d'une Nation qui sait si bien adorer ses Rois, quand elle se voit aimée par eux, quand elle voit les soins qu'ils prennent pour son bonheur.

Les utiles travaux du Havre & ceux de la Rochelle ont été suivis avec la même activité. Ceux de Dunkerque & de Dieppe ont été déterminés & entamés.

De nouveaux Canaux ont été ouverts en plusieurs Provinces; & Sa Majesté a contribué à leur entreprise.

Elle a rendu au département des Ponts & Chaussées la totalité des fonds destinés aux routes publiques, & les a même augmentés.

Elle a supprimé plusieurs droits nuisibles au Commerce, & le sacrifice qu'Elle a bien voulu faire de leur produit, en favorisant l'exportation des denrées, est devenu une nouvelle source de richesses.

Sa Majesté a créé, soutenu, vivifié plusieurs branches d'industrie, qui désormais approvisionneront le Royaume de grand nombre d'objets, qui se tiroient de l'étranger.

Plusieurs établissemens de grande conséquence ont été secourus & ont reçu des marques signalées d'une protection vigilante, tels, entre autres, celui des Forges de Mont-Cenis, le plus considérable qui existe en ce genre; & celui de la pêche de la Baleine, qui prend naissance sous les auspices les plus favorables, en même-temps

que toutes les autres pêches du Royaume sont encouragées, prospèrent & préparent à la Marine une pépinière de Matelots.

Notre commerce dans l'Inde prend aussi consistance; la nouvelle Compagnie fait les plus grands efforts pour répondre à l'objet de son établissement, & elle a doublé les effets de son zèle, depuis que le Roi lui a permis de doubler ses fonds.

En s'occupant de tout ce qui intéresse le Commerce, Sa Majesté n'a pas perdu de vue ce qui, dans un Royaume agricole, peut s'appeler la première & la plus importante de toutes les Manufactures, la culture des terres. L'Assemblée qu'elle a établie pour correspondre, tant avec les Intendants des Provinces, qu'avec les Sociétés d'Agriculture, & les particuliers appliqués à cet objet, a excité la plus utile émulation, & réuni les renseignemens les plus intéressans. Il s'est formé des associations champêtres entre des Propriétaires, des Ecclesiastiques, des Cultivateurs éclairés, pour faire des expériences, & donner aux habitants des campagnes la seule leçon qui les persuade, celle de l'exemple.

L'exploitation des Mines, trop long-temps négligée en France, a fixé aussi les regards & l'attention de Sa Majesté, qui sait combien de ressources on peut en tirer. Une école publique devenue intéressante pour la curiosité même des étrangers, des Professeurs pleins de zèle & de talents, des Elèves animés de la plus vive ardeur, des

Directeurs envoyés dans toutes les Provinces pour y faire des recherches utiles, ont déjà répandu l'instruction dans le Royaume, & l'ont portée jusqu'au fonds de ces dépôts des richesses souterraines qu'on n'obtient que par des efforts bien dirigés.

L'opération sur les Monnoies d'or, en faisant cesser la disproportion qui existoit entre le prix de ce premier métal & celui de l'argent, a produit le triple avantage d'arrêter l'exportation de nos louis, qui devenoit excessive, d'en rétablir la circulation qui étoit presque nulle, & de procurer un bénéfice considérable à l'Etat, en même-temps qu'un juste profit aux Particuliers.

Si j'ajoute qu'il s'élève de toutes parts des monumens dignes d'illustrer un règne, c'est qu'ils sont du genre de ceux qui, réunissant l'utilité publique à la décoration du Royaume, ont droit à la reconnaissance Nationale. Tel est le caractère de tous ceux dont Sa Majesté m'a ordonné de suivre l'entreprise.

Les nouveaux quais qui vont embellir Marseille, favoriseront le commerce; ainsi que la population de cette antique cité.

La superbe place qui s'érige à Bordeaux sur les ruines d'une inutile forteresse, procurera les communications les plus intéressantes, en même-temps qu'un des plus beaux points de vue de l'univers.

A Lyon, les travaux destinés à faire

fortir, un quartier habitable du sein d'un marais fétide, étoient nécessaires pour la salubrité de cette riche & grande ville.

A Nîmes, la restauration des arènes fera disparaître des mœurs mal-saines, qui déshonoroient ces magnifiques restes de la grandeur des Romains.

Aix aura enfin un Palais de Justice, digne de l'importance de sa destination.

Dunkerque verra réparer ses longs malheurs, par le rétablissement de ses écluses & de son Port.

Dans la Capitale, les travaux commencés pour espacer les anciennes halles, pour en construire de nouvelles plus commodes, pour en désobstruer les accès, & pour délivrer les ponts des bâtimens difformes & caducs dont ils étoient surchargés, sont autant de bienfaits que Sa Majesté consacre à l'humanité bien plus qu'à la gloire; & ce qui rend ces importans Ouvrages encore plus précieux, c'est que leur exécution s'opère & s'achèvera entièrement par des moyens qui ne sont onéreux, ni au Trésor Royal, ni aux Peuples, des moyens qui ne dérangent aucune destination, qui ne retardent aucun paiement.

En effet, MESSIEURS, au milieu de toutes ces entreprises, chaque département a reçu ce qu'il a jugé nécessaire pour son service; chaque Intendant a obtenu les secours qu'il a demandés pour sa Généralité; chaque Créancier de l'Etat a touché ce qu'il avoit droit de prétendre; aucun

ne se plain, aucune partie préhante ne se présente vainement, aucune n'est repoussée par cette vaste allégation de la situation *éclatante des Finances*, qui fut si long-temps la formule des réponses de l'Administration.

Sa Majesté a même fait solder plusieurs indemnités reconnues justes, mais renvoyées à des circonstances plus heureuses. Elle a fait justice à tout le monde, & elle a pu suivre les mouvemens de sa bienfaisance sans éprouver le regret d'aggraver les charges de son Peuple, sans qu'il y ait eu directement ni indirectement aucune sorte d'augmentation d'impôts, sans qu'aucuns droits nouveaux aient été établis, même pour remplacer ceux qui ont été supprimés. Par ce tableau raccourci des paiemens & des opérations effectuées depuis trois ans, d'après des décisions du Roi qui en font preuve, vous pouvez juger, MESSIEURS, si les dépenses ont été surveillées avec attention, & s'il y a eu de l'ordre dans le régime des Finances. Des effets salutaires ne permettent pas de présumer un principe vicieux; & quels que puissent être les vains propos des gens mal instruits, c'est toujours par les grands résultats qu'on doit apprécier l'économie dans une vaste Administration.

J'ai remis au Roi des détails exacts & détaillés de tout ce qui a été donné, acquis, déboursé, emprunté & anticipé, depuis que Sa Majesté a daigné me charger de ses finances; j'y ai joint tous les renseignements

tous les titres justificatives de l'autorisation & de l'emploi. Sa Majesté les a tous examinés Elle les a gardés, Elle est continuellement en état d'en vérifier par Elle-même tous les articles, & je ne crains pas que la malignité la plus venimeuse puisse rien citer de réel qui ne s'y trouve compris.

Il ne m'est pas permis sans doute de parler de moi dans cette auguste Assemblée, où il ne doit être question que des plus grands intérêts de l'Etat. Mais ce que j'ai à dire sur l'économie ne leur est point étranger; & avant de développer ce qui a conduit Sa Majesté aux résolutions qu'Elle veut, MESSIEURS, vous communiquer, il n'est pas inutile de faire voir que leur nécessité ne peut être regardée comme suite de relâchement sur les dépenses.

En général l'économie d'un Ministre des Finances peut exister sous deux formes si différentes, qu'on pourroit dire que ce sont deux sortes d'économies.

L'une qui frappe tous les yeux par des dehors sévères, qui s'annonce par des refus éclatans & durement prononcés, qui affiche la rigueur sur les moindres objets, afin de décourager la foule des demandeurs. C'est une apparence imposante, qui ne prouve rien pour la réalité, mais qui fait beaucoup pour l'opinion; elle a le double avantage d'écarter l'importune cupidité, & de tranquilliser l'inquiète ignorance.

L'autre, qui tient au devoir plutôt qu'au succès, peut faire plus en se montrant



moins; triste & réservée pour tout ce qui a quelque importance, elle n'affecte pas l'austérité pour ce qui n'en a aucune; elle laisse parler de ce qu'elle accorde, & ne parle pas de ce qu'elle épargne; parce qu'on la voit accessible aux demandes, on ne veut pas croire qu'elle en rejette la plus grande partie; parce qu'elle tâche d'adoucir l'amertume des refus, on la juge incapable de refuser; parce qu'elle n'a pas l'utilité & commode réputation d'inflexibilité, on lui refuse celle d'une sage retenue; & souvent, tandis que par une application assidue à tous les détails d'une immense gestion, elle préserve les Finances des abus les plus funestes, & des impérities les plus ruineuses, elle semble se calomnier elle-même par un extérieur de facilité que l'envie de nuire a bientôt transformé en profusion.

Mais qu'importe l'apparence, si la réalité est incontestable? Persuadera-t-on que les libéralités sont devenues excessives, lorsqu'il est constaté par le compte effectif de l'année dernière que les pensions qui s'élevoient notoirement à 28 millions, ne montent plus qu'à environ 27, & qu'elles continueront nécessairement de décroître chaque année par l'exécution du Règlement que Sa Majesté a rendu le 8 Mai 1785? Refusera-t-on de reconnoître que, dans un Royaume comme la France, la plus certaine, la plus grande des économies consiste à ne pas faire de fausses opérations, qu'une

Seule méprise en Administration, une spéculation erronée, un emprunt mal-calculé, un mouvement rétrograde, coûte infiniment plus au trésor public, sans qu'on le sache, que les dépenses ostensibles dont on parle le plus, & que le titre d'Administrateur économe est plutôt dû à celui dont on ne peut citer aucune opération manquée, qu'à celui qui ne s'attacheroit qu'à des épargnes, souvent illusoires, & toujours plus avantageuses au Ministre qui s'en fait un mérite, qu'à l'Etat dont l'utile splendeur est incompatible avec une stérile parcimonie.

Au surplus, les circonstances commandent: j'aurois tout perdu si j'avois pris l'attitude de la pénurie au moment que je devois en dissimuler la réalité. Toutes mes ressources, lorsque le Roi m'a confié la conduite de ses Finances, consistoient dans le crédit; tous mes efforts ont dû tendre à le rétablir. L'argent manquoit, parce qu'il ne circuloit pas; il a fallu en répandre pour l'attirer, en faire venir du dehors pour faire sortir celui que la crainte tenoit caché au dedans, se donner l'extérieur de l'abondance, pour ne pas laisser apercevoir l'étendue des besoins. L'essentiel étoit alors de ramener la confiance égarée; & pour y parvenir, il y avoit beaucoup à réparer dans l'opinion. Il falloit porter l'exactitude des payemens au-delà même de l'exigibilité, pour qu'elle ne parût pas rester en-deçà. Il falloit rembourser infiniment pour pouvoir recevoir encore plus; il falloit

abolir la terreur de ces moyens sinistres dont la seule appréhension seroit une tache dans un règne que caractérisent la sagesse & la vertu ; il falloit enfin égaler aux yeux de l'Etranger les Nations les plus fidelles à leurs engagemens , & donner à toute l'Europe une juste idée de la fécondité de nos ressources.

Le Roi , à qui j'ai rendu compte de tout , a jugé mes motifs , & réglé en conséquence la marche que j'ai suivie. Sa Majesté a reconnu la nécessité de commencer par rappeler les forces & ranimer la vigueur du corps politique , avant d'oser en fonder les plaies invétérées , & sur-tout avant de les découvrir , ce qui n'est permis que quand on peut en même temps présenter le remède curatif.

C'est le point où je suis parvenu. Depuis un an , je n'ai pas cessé de travailler à prendre une connoissance plus certaine qu'on ne l'avoit eue jusqu'à présent de la situation des finances , & de méditer profondément sur ce qu'elle exige.

Il semble qu'il soit bien facile à un Ministre des Finances de former un compte exact des recettes & dépenses ordinaires & annuelles. On croiroit qu'il doit le trouver dans les états de situation qu'on lui remet à la fin de chaque année & qu'il présente lui-même au Roi , pour le règlement des fonds de l'année suivante.

Mais ces états , quelque soin qu'on apporte à leur confection , ne peuvent servir

qu'à faire appercevoir les ressources extraordinaires qu'on est dans le cas de se procurer, dans l'année pour laquelle ils sont faits ; on ne peut en conclure rien de précis, ni de certain sur la situation ordinaire. Le nombre prodigieux de parties hétérogènes & variables dont ils sont composés, l'enchâssement des différens exercices, la confusion provenant des prélèvements locaux sur des recouvrements plus ou moins retardés, le rejet des valeurs & assignations reportées d'une année sur l'autre, la multitude incalculable des causes imprévues qui peuvent changer l'ordre des dépenses & celui des remboursements, enfin le mélange presque inévitable de l'arrière, du courant & du futur, du fixe & de l'éventuel ; de ce qui n'est que le résultat des versements, d'avec ce qui doit être compté pour effectif ; toutes ces causes réunies rendent extraordinairement difficile de discerner ce qui appartient à chaque année, pour former une balance juste & l'état ordinaire & annuel.

Perfuadé qu'il est de la plus grande importance de s'en assurer, & qu'en instruire le Roi sans aucune dissimulation, c'est un devoir rigoureux de ma place, en même temps que c'est servir, suivant ses principes, un Monarque qui aime la vérité ; je n'ai rien négligé pour parvenir à mettre sous ses yeux un compte général de ses Finances, dont je puisse lui garantir & justifier l'exactitude. Il y a

distingué soigneusement & par colonnes les revenus dans leur intégrité, les prélevemens qu'ils subissent avant d'arriver au Trésor Royal, & leur montant net, tel qu'il s'y verse effectivement pour chaque année.

J'ai suivi le même ordre pour les dépenses; j'ai séparé tout l'extraordinaire de celles qu'il faut regarder comme annuelles; j'ai compris dans celles-ci les parties acquittées sur les lieux, & je les ai classées toutes par date, par assignat, & suivant les époques auxquelles elles doivent se rapporter.

Ces comptes dressés sous deux points de vue, l'un pour l'année 1787, l'autre pour une année ordinaire, présentent une balance très-correcte des recettes & dépenses annuelles: je les ai remis au Roi, appuyés de soixante-trois états particuliers qui donnent le détail de tous les articles, & Sa Majesté qui a bien voulu en faire une étude approfondie avec l'application qu'elle ne refuse jamais à ce qui la mérite, est à présent plus instruite, que qui que ce soit ne peut l'être dans son Royaume, de la véritable situation de ses Finances.

Les résultats de cette connoissance n'ont pu lui paroître ni douteux ni satisfaisants.

Je dois l'avouer, & je n'ai eu garde d'en rien déguiser, le déficit annuel est très-considérable. J'en ai fait voir au Roi l'origine, les progrès & les causes.

Son origine est fort ancienne. Le déficit en France existe depuis des siècles. Le sys-

même, en bouleversant les fortunes particulières, devoit du moins rétablir le niveau dans les Finances de l'Etat : ce but a été manqué, & même sous l'administration économique du Cardinal de Fleury, on ne l'a point atteint. Ce n'est pas l'opinion commune ; mais c'est la vérité, & il est constaté par un travail fait au Trésor Royal sur les comptes de ce Ministère, que pendant sa durée le déficit a toujours subsisté.

Ses progrès sont devenus effrayants sous le dernier règne. Le déficit passoit 74 millions, quand l'Abbé Terray fut appelé à l'administration des Finances ; il étoit encore de 40 quand il en sortit. Cependant par le Mémoire qu'il remit au Roi en 1774, accompagné d'un état des recettes & dépenses pour la même année, il n'avoit porté le déficit annuel qu'à 27,800,000 livres, mais il est reconnu & prouvé par le compte effectif de cette même année, qu'en réalité il étoit alors de 40,200.000 livres.

Cette différence confirme ce que j'ai dit de la difficulté de former une balance exacte des recettes & dépenses ordinaires.

Les Finances étoient donc encore dans un grand dérangement, lorsque Sa Majesté est montée sur le Trône. Elles restèrent à-peu-près au même état jusqu'en 1776, époque à laquelle le déficit fut estimé être de 37 millions par celui même qui peu de temps après fut chargé de la direction des Finances.

Entre cette époque & celle du mois de Mai 1781, le rétablissement de la Marine & les besoins de la guerre firent emprunter 440 millions.

Il est évident que le produit de toutes les réformes, de toutes les bonifications qui ont été faites dans cet intervalle quel qu'évaluation qu'on puisse leur donner, n'a pu compenser, à beaucoup près, l'augmentation de dépense qui a résulté nécessairement de l'intérêt de ces emprunts, qu'il faut toujours compter sur le pied de neuf à dix pour cent, soit comme viagers, soit eu égard aux remboursements, & qui par conséquent s'est élevé à plus de 40 millions par an. Le déficit s'est donc accru, & les comptes effectifs le prouvent.

Il s'est accru encore depuis le mois de Mai 1781 jusqu'au mois de Novembre 1783; & l'on ne doit pas s'en étonner, puisque des emprunts faits pendant cet espace, montèrent à environ 450 millions.

J'ai constaté qu'à la fin de 1783 le déficit s'est trouvé être de 80 millions.

Il y avoit en outre 176 millions d'anticipations que j'ai compris dans la masse des dettes, lorsque j'ai dit qu'à cette époque, elles s'élevoient à plus de 600 millions. Il est prouvé par les états remis au Roi qu'elles montoient à 604, en sorte qu'en y joignant le déficit de 80 millions, je puis bien dire que le vuide étoit de 684 millions dans l'exercice de 1784.

Je n'ai pu ni dû le faire porter entière-

ment sur cette seule année ; il a fallu en rejeter une partie sur les exercices suivants , & l'on sent combien ce rejet , joint au déficit annuel , a dû les rendre pénibles ; on voit combien les emprunts faits à la fin des années 1783, 1784 & 1785, même en y joignant celui fait par la ville de Paris en Décembre 1786, sont au-dessous de ce que j'avois à payer , & l'on ne doit pas s'étonner que , pour y suppléer , il ait été inévitable de recourir à d'autres ressources de crédit moins directes , moins offensibles , mais toutes expressément approuvées par Sa Majesté , qui en a connu les motifs & l'emploi.

La réunion de tous ces moyens de crédit dont il n'a été usé qu'avec la plus grande réserve possible , ne forme pas , à beaucoup près , une somme égale à celles des acquittements qui ont été effectués pendant le cours de trois années : l'ordre , l'économie & les arrangements dont une grande manutention est susceptible , ont fait le reste , & tout est soldé.

Mais il n'en résulte pas moins que le déficit annuel a pris de nouveaux accroissements. Les causes en sont trop publiques , pour que les effets en soient mystérieux.

Ces causes s'expliquent toutes par une seule observation. Le déficit étoit de 27 millions à la fin de 1776 ; & depuis cette époque jusqu'à la fin de 1778, il a été emprunté 1250 millions.

Vous savez , MESSIEURS, combien ces



emprunts étoient nécessaires. Ils ont servi à nous créer une Marine formidable ; ils ont servi à soutenir glorieusement une guerre qui , d'après son principe & son but , a été appelée avec raison , *Guerre Nationale* ; ils ont servi à l'affranchissement des mers ; ils ont servi enfin à procurer une paix solide & durable , qui doit donner le temps de réparer tout le dérangement qu'une dépense aussi énorme a causé dans les Finances.

Ce seroit cependant prendre une idée fort exagérée du déficit actuel , que de joindre , pour en mesurer l'étendue , l'intérêt de cette masse d'emprunts , à ce qu'il étoit déjà antérieurement. D'un côté le revenu du Roi se trouve augmenté , tant par le produit des sols pour livre imposés en 1781 , que par les bonifications considérables obtenues dernièrement aux renouvellements des baux des différentes Compagnies de Finance : d'un autre côté il y a eu pour 250 millions au moins , de remboursements , qui ont diminué proportionnellement les intérêts , & suivant l'ordre réglé tant pour ceux de ces remboursements qui sont à époques fixes , que pour ceux que doit opérer la Caisse d'Amortissements , il s'éteindra encore , pendant les dix années prochaines , un capital de plus de 400 millions ; après quoi le Roi rentrera dans la libre jouissance de plus de 60 millions de revenu , absorbé présente-

ment, tant par les remboursements assignés, que par les intérêts.

Mais jusques-là, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1797, il est impossible de laisser l'Etat dans le danger sans cesse imminent auquel l'expose un déficit, tel que celui qui existe; impossible de continuer à recourir chaque année à des palliatifs & des expédiens, qui, en retardant la crise, ne pourroient que la rendre plus funeste; impossible de faire aucun bien, de suivre aucun plan d'économie, de procurer au Peuple aucun des soulagemens, que la bonté du Roi leur destine, aussi long-temps que ce désordre subsistera.

J'ai dû le dire, j'ai dû dévoiler au Roi cette triste vérité; elle a fixé toute son attention, & Sa Majesté s'est vivement pénétrée de la nécessité d'employer les moyens les plus efficaces pour y apporter remède.

Mais quels peuvent être ces moyens?

*Toujours emprunter*, seroit aggraver le mal & précipiter la ruine de l'Etat.

*Imposer plus*, seroit accabler les Peuples que le Roi veut soulager.

*Anticiper encore*, on ne l'a que trop fait, & la prudence exige qu'on diminue chaque année la masse des anticipations actuelles.

*Economiser*, il le faut sans doute; Sa Majesté le veut; Elle le fait; Elle le fera de plus en plus. Tous les retranchemens possibles de dépenses jusques dans sa propre Maison, tous ceux dont les différens dé-

parlemens sont susceptibles sans nuire aux forces de l'Etat, Elle les a résolus, & ses résolutions sont toujours suivies d'effet : mais l'économie seule, quelque rigoureuse qu'on la suppose, seroit insuffisante, & ne peut être considérée que comme moyen accessoire.

J'en ai garde de mettre au rang des ressources ce qui, en détruisant le crédit, perdrait tout ce que l'immuable fidélité du Roi à ses engagements ne permet pas d'envisager comme possible, ce qui répugneroit à son cœur autant qu'à sa justice.

Que reste-t-il donc pour combler un vuide effrayant, & faire trouver le niveau désiré ?

Que reste-t-il qui puisse suppléer à tout ce qui manque, & procurer tout ce qu'il faudroit pour la restauration des Finances ?

#### LES ABUS.

Oui, MESSIEURS, c'est dans les abus même que se trouvent un fond de richesses que l'Etat a droit de réclamer, & qui doivent servir à rétablir l'ordre. C'est dans la proscription des abus que réside le seul moyen de subvenir à tous les besoins. C'est du sein même du désordre que doit jaillir une source féconde, qui fertilisera toutes les parties de la Monarchie.

Les abus ont pour défenseurs l'intérêt, le crédit, la fortune & d'antiques préjugés que le temps semble avoir respectés : mais que peut leur vaine considération

contre le bien public & la nécessité de l'Etat?

Le plus grand de tous les abus, seroit de n'attaquer que ceux de moindre importance, ceux qui n'intéressant que les foibles n'opposent qu'une foible résistance à leur réformation, mais dont la réformation ne peut produire une ressource salutaire.

Les abus qu'il s'agit aujourd'hui d'arrêter pour le salut public, ce sont les plus considérables, les plus protégés, ceux qui ont les racines les plus profondes, & les branches les plus étendues.

Tels sont les abus dont l'existence pèse sur la classe productive & laborieuse; les abus des privilèges pécuniaires; les exceptions à la loi commune, & tant d'exemptions injustes qui ne peuvent affranchir une partie des contribuables, qu'en aggravant le sort des autres:

L'inégalité générale dans la répartition des subsides, & l'énorme disproportion qui se trouve entre les contributions des différentes Provinces, & entre les charges des sujets d'un même Souverain.

La rigueur & l'arbitraire de la perception de la Taille.

La crainte, les gênes, & presque le déshonneur imprimé au commerce des premières productions.

Les Bureaux de traites intérieures, & ces Barrières qui rendent les diverses parties du Royaume étrangères les unes aux autres;

Les droits qui découragent l'industrie, ceux dont le recouvrement exige des frais excessifs & des Préposés innombrables; ceux qui semblent inviter à la contrebande; & qui tous les ans font sacrifier des milliers de citoyens.

Le dépérissement du Domaine de la Couronne, & le peu d'utilité que produisent ses foibles restes:

La dégradation des forêts du Roi, & les vices de leur administration;

Enfin tout ce qui altère les produits, tout ce qui affoiblit les ressources du crédit, tout ce qui rend les revenus insuffisans, & toutes les dépenses superflues qui les absorbent.

Si tant d'abus, sujets d'une éternelle censure, ont résisté jusqu'à présent à l'opinion publique qui les proscrire, & aux efforts des Administrateurs qui ont tenté d'y remédier, c'est qu'on a voulu faire, par des opérations partielles, ce qui ne pouvoit réussir que par une opération générale; c'est qu'on a cru pouvoir réprimer le désordre sans en extirper le germe; c'est qu'on a entrepris de perfectionner le régime de l'Etat, sans en corriger les discordances, sans le ramener au principe d'uniformité, qui peut seul écarter toutes les difficultés de détail, & revivifier le corps entier de la Monarchie.

*La suite à l'Ordinaire prochain.*

24

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

*Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.*

**O**N aime à voir, Monsieur, un athlète à qui l'âge interdit les combats du cirque, employer encore sa longue expérience à instruire les jeunes gens qui se présentent dans la carrière, encourager leurs efforts, & leur montrer de loin la palme qui les attend. M. *Palissot*, à qui ses forces ne permettent plus de s'exercer dans l'arène dramatique, fait sans doute un noble usage de son loisir, lorsqu'il s'intéresse encore aux succès des jeunes Poètes, lorsqu'il les protège contre les attaques de l'envie & de la cabale, indique au public leurs talens naissans, & les for-

N<sup>o</sup>. 11, 13 Mars 1787. L

tifie contre les dégoûts qui pourroient les arrêter à l'entrée de la lice.

Ses avis auroient encore plus de poids, s'ils étoient appuyés de ses exemples : il auroit meilleure grace à s'ériger, comme il le fait, en protecteur du génie, en arbitre des réputations, si des couronnes & des triomphes faisoient respecter ses arrêts; & les candidats de la scène françoise, dont il cherche à se former une cour, iroient avec plus de confiance implorer sa faveur, & lui demander des oracles, s'ils voyoient sa tête ombragée des lauriers de *Thalie* ou de *Melpomène*. Mais, il faut en convenir, l'Auteur d'une Tragédie oubliée, & de quelques Comédies froides & médiocres, n'a point une assez grande autorité pour aspirer au titre de Chef de la Littérature : ses ouvrages sont dans le bon genre ; on n'a point à lui reprocher de fautes grossières contre le goût : mais le génie dramatique lui a manqué absolument ; & ses pièces de théâtre purement écrites, mais sans invention, sans couleur & sans verve, sont d'un homme

d'esprit, qui sçait éviter les défauts, sans pouvoir s'élever aux véritables beautés de l'art.

Vous devez cependant, Monsieur, vous en particulier, de la reconnoissance à M. Palissot, pour avoir pris la peine de faire imprimer dans le *Journal de Paris*, à-peu-près le même jugement que vous aviez porté dans l'*Année Littéraire*, sur la comédie de *l'Inconstant*, début de M. Collin, dans un genre difficile & presqu'abandonné. (1) Son zèle pour l'*Azemire* de M. Chenier, seroit assurément très-louable, s'il étoit plus circonspect, plus éclairé & plus modeste. On croiroit, à l'entendre, qu'il se regarde comme le seul connoisseur qu'il y ait dans la Capitale, ou du moins comme le seul juge impartial. Cependant dans toutes ce qu'il a dit d'*Azemire*, il n'y a que l'injustice, l'exagération & la partialité qui lui appartiennent en propre : vous aviez dit long-temps avant lui, que malgré les ressemblances nécessaires de sa pièce avec plusieurs Tragédies connues &

---

(1) Voyez l'Année Littéraire, 1786, Nos 23 & 26.



restées au Théâtre, qui étoient pour lui comme autant d'écueils ; il avoit cependant triomphé assez heureusement d'un pareil obstacle : (1) loin de lui faire un crime de ces ressemblances, vous les aviez regardées comme une difficulté de plus qu'il avoit eue à vaincre : vous aviez observé que *le troisième acte étincelloit de beautés tragiques* ; que *Turenne étoit intéressant* ; que *d'Amboise joue un personnage noble, imposant & vraiment tragique* ; qu'*Azémière est encore touchante après l'Héroïne du Tasse* ; vous aviez ajouté que le médiocre succès de la pièce ne devoit point décourager l'Auteur ; qu'il étoit *jeune, & que son début promettoit*.

En voilà je crois assez pour vous tranquilliser la conscience & pour vous persuader que vous n'êtes point compris dans cette malheureuse classe de Journalistes que M. Palissot honore d'un souverain mépris, qui, suivant leur noble usage, annoncent que les pièces n'ont aucun mérite, quand elles n'ont pas un plein succès

---

(1) Voyez l'Année Littéraire, 1786,

à la première représentation ; qui ne sont *ni capables ni jaloux d'instruire* le public , qui ne saisissent point les vraies beautés d'un ouvrage dramatique , ou qui les dissimulent , & par là détruisent toute émulation parmi les gens de lettres.

La morgue & le ton magistral de M. Palissot seroient encore déplacés , quand il auroit fait une rare découverte , & qu'il auroit rendu un service important à la scène françoise. Cependant il ne falloit pas assurément le coup-d'œil de l'aigle pour observer qu'un Amant qui sacrifie l'amour à la gloire , est plus théâtral que celui qui abandonne sa maîtresse par dévotion , comme *Enée* ; par intérêt , comme *Jason* ; & par caprice , comme *Thésée* ; si la plupart des Journalistes n'ont pas appuyé sur une pareille remarque , ce n'est point , comme M. Palissot le dit , *suivant son noble usage* , par ignorance de l'art ou par mauvaise foi , c'est qu'au fond rien n'est plus futile qu'une observation de cette espèce ; & pour y attacher une certaine prétention , il faut avoir

ou une vue bien bornée, ou un amour-propre bien étendu. M. Palissot s'admire lui-même d'avoir saisi les différences que l'Auteur a su mettre dans un sujet essayé par tant de mains; il admire l'Auteur d'avoir su rendre intéressans & le rôle de l'Amante abandonnée, & celui de l'Amant qui sacrifie l'Amour au devoir: il triomphe de ce que ce profond mystère de l'art, n'a été dévoilé qu'à lui seul, & a échappé à la plupart des Journalistes: mais il ne voit pas que ce qu'il attribue au talent de l'Auteur, appartient au sujet; que ce n'est point M. Chenier, mais le Tasse, qui a su rendre intéressans l'Amante & l'Amant; qu'il faut seulement sçavoir-gré au jeune Poëte, d'avoir senti que le sujet d'*Armide* & de *Renaud*, valoit mieux que celui d'*Enée* & de *Didon*, d'*Ariane* & de *Thésée*, de *Médée* & de *Jason*: en effet, jamais *Enée* n'a paru intéressant dans l'*Enéide*, & *Renaud* a toujours intéressé dans la *Jérusalem délivrée*. M. Chenier eût été bien mal-adroit, s'il eût détruit dans sa Tragédie, l'intérêt qu'il avoit trouvé tout établi dans le Poëme épique: M. Palissot,

pour être juste, devoit donc se borner à dire : « il a cru que si la Didon » de Virgile avoit pu fournir à M. de » Pompignan, l'idée d'une Tragédie , » l'Armide du Tasse, en retranchant » le merveilleux & la magie , pouvoit » offrir un sujet plus intéressant , & je » crois qu'il ne s'est pas trompé » , d'où il devoit conclure qu'un sujet plus intéressant devoit nécessairement & indépendamment du talent du Poète, produire une pièce plus intéressante. Cette remarque n'est pas , comme on peut le voir , à l'avantage de M. Chenier , qu'on loue indécemment & avec une partialité aveugle , aux dépens des Auteurs de Médée , d'Arion & de Didon. Ces Auteurs en effet , avoient à représenter sur la scène un Amant ridicule, insipide & méprisable ; & malgré cet obstacle presque invincible, ils sont parvenus à établir, sur un si mauvais fond, des pièces restées au Théâtre, & qui ont soutenu jusqu'au bout l'attention des spectateurs ; au lieu que M. Chenier avec un sujet plus intéressant, n'a pu cependant intéresser l'assemblée jusqu'à la fin.

Ce n'est pas rendre un service aux

## 248 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Lettres , que<sup>e</sup> de prodiguer au début d'un jeune homme des éloges outrés , & de flatter son amour-propre , au lieu de l'éclairer sur ses défauts ; ce n'est pas encourager son talent , c'est l'étouffer. Dans ce siècle où l'enthousiasme de l'ignorance a succédé au véritable amour des arts , on n'est que trop porté à s'engouer des plus médiocres productions , à profiter aux premiers jets d'une veine abondante & facile , les honneurs dus au génie perfectionné. Une sage critique seroit souvent plus utile aux jeunes Auteurs que ces louanges perfides : il est surtout très-imprudent de les louer aux dépens de leurs prédécesseurs , & de leur apprendre à mépriser ceux qu'ils seroient heureux de pouvoir égaler. *La Didon* de M. le Franc , dont le mérite a été confirmé à toutes les reprises par les suffrages réitérés du public , est certainement un ouvrage à tous égards fort supérieur à *Azemire* : c'est en vain que M. *Palissot* , pour élever M. *Chénier* , s'efforce de rabaisser M. *le Franc* : son injustice évidente ne peut servir qu'à rendre suspects les plus justes louanges qu'il

donne à son protégé. Plaignons M. Chenier d'avoir eu un panégyriste indiscret, beaucoup plus dangereux pour sa réputation que tous les traits de la critique. On ne doit pas être surpris que le même Ecrivain qui se montre si injuste envers l'Auteur de *Didon*, soit partial en faveur de l'Auteur d'*Azémiro*.

La *Didon* de M. le Franc n'est point un ouvrage très-médiocre : si M. Palissot eût été plus capable ou plus jaloux d'instruire que de flatter, il eût remarqué combien il y a de goût & d'invention dans le plan de cette pièce, & l'art infini avec lequel l'Auteur a surmonté des difficultés qui sembloient rendre son sujet impraticable. Le public n'a point fait grace au caractère d'*Enée*; mais il n'a pu s'empêcher d'admirer les ressources que l'Auteur avoit trouvées dans son génie, pour faire d'un Prince foible, odieux, ingrat & froid dans l'*Enéide*, un Amant noble, généreux intéressant sur la scène; & le dénouement qu'il a imaginé, a paru généralement digne de *Corneille* & de *Racine*.

Jusqu'ici, M. Palissot est le seul qui se soit apperçu de l'immutilité du personnage d'Jarbe, qui est l'âme de la pièce ; dont la passion violente répand sur toute l'intrigue, la chaleur & la vie ; qui est un rival d'Enée, très-nécessaire pour relever la gloire du Héros Troyen, lui sauver l'odieux de l'ingratitude, donner à son départ l'éclat d'un triomphe, & lui fournir un illustre moyen de s'acquitter envers sa bienfaitrice. M. Palissot ne parle point du caractère de Madherbal, Ministre vertueux & incorruptible, ami vrai & sincère, qui fut universellement applaudi. Enfin, le style de la pièce n'est ni vague, ni indéci, ni négligé ; il est correct, élégant, naturel, énergique quand la situation l'exige ; en un mot, tel que doit être le style d'une pièce plus touchante que terrible, plus faite pour attendrir que pour effrayer ou pour étonner.

M. Palissot a dû se trouver dans un étrange embarras, lorsque le jeune amateur a opposé à cette critique, dictée par une passion aveugle, le jugement que le même Ecrivain avoit

autrefois porté avec plus de réflexion & de sang-froid, sur la Tragédie de *Didon*. Quelque mépris que l'Aristarque affecte pour l'âge de son adversaire, il paroît que le *jeune amateur* a puisé au Collège, une meilleure logique que celle de M. *Palissot*. En vain pour embrouiller la question, il entasse un galimathias sophistique; malgré toutes les subtilités, malgré toutes les ruses de guerre qu'emploie le vieux *Entelle*, pour parer l'attaque vigoureuse du jeune *Dartés*; il a eu la douleur & la honte de succomber dans ce combat, aux yeux de tout le public; sous les coups d'un enfant qui sort du Collège; car il s'en faut bien qu'il ait prouvé qu'une Tragédie supérieure aux meilleures pièces de *Campistron*, une Tragédie dont l'Auteur sans égaler *Racine*, s'en approche cependant, d'une manière à avoir peu de rivaux, peut être en même temps un ouvrage très médiocre, écrit d'un style vague, indécis, négligé, & dont les deux rôles principaux sont foibles ou inutiles: écrire d'un style vague & négligé, est ce donc s'approcher de



*Racine de manière à avoir peu de rivaux ?* Comment l'Auteur d'une Tragedie très-médiocre, s'approche-t-il de *Racine de manière à avoir peu de rivaux ?* Ces deux jugemens sont aussi différens pour le fond que pour la forme. La contradiction est frappante ; & si M. Palissot, en disant que M. le Franc n'égalait pas tout-à-fait *Racine*, mais en approchoit de manière à avoir peu de rivaux, a voulu faire une plaisanterie, comme il le prétend ; elle est si bien cachée, que si l'n'avait lui-même révélé le mystère, personne ne s'en seroit jamais douté. Il n'est peut-être pas étonnant que M. Palissot, qui juge suivant les événemens & les circonstances, ait oublié dans sa lettre au Journal de Paris du 12 Février de cette année, ce qu'il avoit écrit un grand nombre d'années auparavant dans ses *Mémoires de Littérature* ; mais que dans le cours de cette même lettre, il se contredise formellement, c'est ce qui est vraiment étonnant, & ce qui semble prouver que M. Palissot n'a pas de principes bien fixes, & qu'il est familiarisé avec les contradictions.

*La représentation de Paris*, dit-il, en parlant d'*Azémire*, lui fut infiniment plus favorable. Applaudi avec transport pendant les trois premiers actes, **L'INTÉRÊT A LA VÉRITÉ PARUT SE REFROIDIR UN PEU DANS LES DEUX DERNIERS.** (La vérité est que l'intérêt se refroidit beaucoup dans les deux derniers actes).

Un peu plus bas, le même M. Palissot dit que l'ouvrage est combiné de manière qu'à la moitié du cinquième acte, **L'INTÉRÊT SUBSISTE ENCORE DANS TOUTE SA FORCE**, sans qu'on puisse prévoir le moyen qui amènera le dénouement.

Il n'y a point là de formes plus ou moins sévères, ni de plaisanterie cachée, auxquelles M. Palissot puisse avoir recours pour sauver cette contradiction qui est palpable. Si l'intérêt a paru se refroidir dans les deux derniers actes, comment l'intérêt subsiste-t-il encore dans toute sa force à la moitié du cinquième acte? Je ne vois qu'une seule réponse qui, à la vérité, justifie la contradiction, mais qui en même temps rend M. Palissot coupable d'une absurdité: quand j'ai dit, peut-il répondre

que l'intérêt a paru se refroidir dans les deux derniers actes, j'ai exposé le sentiment du public & l'effet général que ces deux actes ont produit sur les spectateurs; mais quand j'ai dit que l'intérêt subsiste dans toute sa force à la moitié du cinquième acte, j'ai exposé mon sentiment particulier; il n'y a point là de contradiction. On pourroit encore chicaner cette réponse, parce que M. Palissot ajoute, *sans qu'on puisse prévoir le moyen qui amènera le dénouement*: ce n'est pas M. Palissot en particulier, c'est tout le public qui ne peut prévoir encore à la moitié du cinquième acte, le moyen qui amène le dénouement, d'où il résulte que pour le public même, l'intérêt de la pièce, ou doit être nul, ou doit subsister jusqu'à la fin, puisqu'il est impossible de prévoir le moyen qui amène le dénouement.

Mais soyons généreux: admettons la réponse de M. Palissot, & convenons qu'il n'est point tombé en contradiction avec lui-même, mais à condition qu'il aura de son côté, la complaisance de nous dire, comment il arrive qu'il trouve de l'intérêt où

il n'y en a pour personne ; pourquoi, quand l'intérêt paroît au public se refroidir, il subsiste encore pour lui dans toute sa force ? L'intérêt d'une pièce est cependant l'espèce de mérite dont le public est le meilleur Juge, & sur laquelle il se trompe le moins ; on peut assurer qu'une pièce intéressante jusqu'à la fin, ne tombera jamais, quels que soient les défauts. J'ai d'ailleurs trop bonne opinion de M. Palissot, pour croire que ce qui n'intéresse personne, puisse l'intéresser. Et tout bien examiné, je suis sûr qu'il aimera mieux avouer la contradiction, que de se trouver ainsi en contradiction avec tous les spectateurs d'une manière si peu honorable pour son goût.

Au reste, que M. Palissot se contredise ou s'accorde avec lui même ; qu'il exalte outre mesure l'*Azémire* de M. Chénier, tandis qu'il rabbaïsse indécemment la *Didon* de M. le Franc : ce ne sont là au fond, que des opinions littéraires, dont il ne peut résulter qu'un petit ridicule pour celui qui les débite avec tant de confiance ; mais comment M. Palissot n'a-t-il pas craint de s'avilir lui-même, en insultant

tant à la cendre d'un de nos plus judicieux Littérateurs, en réveillant contre lui une calomnie absurde, démentie par ses propres ouvrages. On a lieu d'être étonné du mépris que M. *Palissot* affecte pour le jugement d'un aussi fin connoisseur que l'Abbé *Desfontaines*? Peut-il ignorer que cet homme qu'il paroît dédaigner, a rendu des services essentiels à notre Littérature; qu'il a été le plus courageux défenseur du bon goût, & le plus terrible fléau des novateurs? Un sens exquis, une saine logique, un tact sûr & délicat, une merveilleuse sagacité distinguent toutes ses critiques, & l'on y trouve ce que M. *Palissot*, longtemps après, a inséré de plus judicieux dans ses *Mémoires*. Au reste, que M. *Palissot* attaque la réputation littéraire de l'Abbé *Desfontaines*, c'est encore là un léger malheur; un Ecrivain aussi connu & aussi estimé, n'a pas besoin de son suffrage: mais qu'il pousse l'injustice jusqu'au point d'accuser l'Abbé *Desfontaines*, de n'avoir été animé que de la passion de nuire, c'est ce qui doit exciter l'indignation de tout honnête homme; ce n'est plus ici une

opinion littéraire , c'est une personnalité odieuse , une basse calomnie , que les écrits même du Journaliste détruisent d'une manière victorieuse. *Auriez-vous oublié* , dit M. Palissot , *que cet Abbé , digne modèle de la plupart de nos Journalistes , n'étoit animé que de la passion de nuire. Il honoroit M. de Voltaire de sa haine , il mouroit d'envie de lui susciter un rival dans l'opinion publique : de là ces éloges exagérés de Didon. Etoit-ce donc après Œdipe , après Brutus que cette pièce pouvoit être citée comme une des meilleures Tragédies que l'on eût vues depuis Racine.*

On voit par ce passage que M. Palissot honore de sa haine la plupart de nos Journalistes qui , sans doute , n'ont pas témoigné tout le respect qu'ils devoient à la volumineuse collection de ses œuvres ; & en cela , j'avoue qu'ils ont eu grand tort ; des œuvres de ce genre devoient être sacrées pour les Journalistes ; ils ne devoient pas plus y toucher que ne fait le public. Il faut croire que l'Auteur de la *Dunziade* & des *Mémoires de Littérature* a été guidé par un sentiment très-noble , & n'a point

été animé de la passion de nuire, lorsqu'il a insulté lâchement le successeur de l'Abbé Desfontaines, qui l'avoit accueilli dans sa maison, qui l'avoit comblé de bienfaits, & avec lequel il avoit vécu 15 ans dans le commerce de l'amitié la plus intime : mais ne répondons pas à des personnalités fausses & calomnieuses, par d'autres personnalités, quelques justes, quelques fondées qu'elles puissent être : laissons cette ressource à ceux qui défendent une mauvaise cause, & donnons à M. Patissot cette leçon d'honnêteté & de modération. Ne suffit-il pas pour le confondre, de montrer au public de quelle manière parloit des talens de Voltaire ce journaliste, uniquement animé de la passion de nuire &, qui honoroit de sa haine l'Auteur de la *Henriade*.

La Tragédie de *Brutus*, qui n'est pas une des meilleures pièces de Voltaire, & qui eut peu de succès, sembloit ouvrir à la haine de l'Abbé Desfontaines un bien libre champ : écoutons cet envieux, uniquement animé de la passion de nuire,

(1) « Le plaisir que fait la lecture de  
 » cette pièce , & le cours qu'elle a  
 » dans le monde , la vengent un peu  
 » de la froideur avec laquelle elle a  
 » été reçue , lorsqu'elle a été repré-  
 » sentée. . . . On seroit presque tenté  
 » d'imputer à la faiblesse des Acteurs ,  
 » le sort qu'elle a eu au Théâtre. . . .  
 » Presque tous les vers de cette Tra-  
 » gédie sont des vers de génie , &  
 » l'exception d'un petit nombre qui  
 » semblent être négligés ; plus on les  
 » lit , plus ils plaisent. . . . Dans  
 » la nouvelle Tragédie de *Brutus* ,  
 » que de pensées ! que de sentimens !  
 » que d'images ! que de sentances ! que  
 » de traits ! quelles expressions ! quelle  
 » harmonie » !

Ne trouvez-vous pas , Monsieur ,  
 que ces exclamations entassées & cet  
 enthousiasme peignent bien la haine  
 contre l'Auteur de *Brutus* , & la passion  
 de nuire dont l'Abbé Desfontaines  
 étoit animé ; sur-tout quand on se  
 rappelle , que c'est d'une pièce tom-

---

(1) Voyez le *Nouvelliste du Parnasse*,  
 tome premier , 1734 , quatrième Lettre ,  
 page 50 & suivantes.



bée qu'il parle en ces termes.

Je ne puis pas citer l'extrait en entier, mais le critique en parcourant les divers caractères de cette Tragédie, leur donne à tous l'éloge qu'ils méritent, en excuse autant qu'il est possible, les défauts, justifie M. de *Voltaire* des reproches qu'on lui faisoit d'avoir pillé Mlle. *Bernard*, & de ne point traiter de sujets neufs.

Il y a plus : sa haine contre M. de *Voltaire* l'excite à établir une comparaison entre la description qu'il fait du combat d'*Œdipe* contre *Laius*, dans la Tragédie d'*Œdipe* (1), & la même description faite par *Corneille* & la *Motte* : il laisse, à la vérité, aux lecteurs le soin de décider ; mais la différence est si sensible, & M. de *Voltaire* a tant d'avantage & de supériorité sur les deux autres, qu'on voit clairement que la passion de nuire à M. de *Voltaire*, a pu seule lui inspirer ce parallèle.

Le même Journaliste dit, en parlant de la *Mort de César* : « cette Tragédie,

---

(1) *Nouvelliste du Parnasse* ; tome premier, 1734, Lettre 4 page 63. & suiv.

malgré ses défauts , porte toujours l'empreinte de son Auteur , c'est-à-dire , *d'un grand génie & d'un grand Ecrivain* » : quelles expressions , Monsieur ! & remarquez que lorsque l'Abbé *Desfontaines* rendoit cet hommage à *Voltaire* , il n'avoit point encore publié ses véritables chef-d'œuvres ; n'avoit donné au Théâtre qu'*Œdipe* , *Mariane* & *Brutus* : « je crois , dit-il plus bas , que l'Auteur , dont les lumières , les talens & la réputation sont fort au-dessus de la critique , ne regarde lui-même cet ouvrage que comme une tentative singulière. »

Paroît il une critique des *Lettres Philosophiques* de (1) M. de *Voltaire* : voilà aussi-tôt notre Abbé *Desfontaines* que la haine éveille , qui prend la défense de M. de *Voltaire* , & qui fait sentir très-adroitement le ridicule & la foiblesse des objections du critique.

Quand l'*Histoire de Charles XII* parut , il s'éleva contre elle une nuée

---

(1) Voyez les *Observations sur les Ecrits Modernes* , tom. 2 , Lettre 28 , page 299 & suivantes.

## 262 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de critiques, qui tendoient à reléguer l'ouvrage dans la classe des Romans les plus frivoles. Toujours fidèle à sa *haine & à la passion de nuire*, l'Abbé Desfontaines l'annonça comme une *Histoire lue & goûtée de tout le monde*, soit pour les faits qu'elle contient, soit pour la manière agréable dont ils sont contés. (1)

Cet Abbé n'ignoroit pas assurément combien la fidélité de cette Histoire étoit suspecte; il connoissoit la plupart des critiques qu'elle avoit déjà essuyées; mais il étoit si aveuglé par la *haine*, si animé de la *passion de nuire*, que voici comme il s'exprimoit dans une occasion si favorable.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que  
 » M. de Voltaire a travaillé sur des  
 » mémoires qui lui ont été fournis  
 » & sur les récits de quelques Officiers  
 » qui avoient servi sous le Conquérant du Nord. Si d'autres relations  
 » sont contraires, la question est de  
 » sçavoir lesquelles doivent avoir plus  
 » d'autorité, c'est ce que le temps

---

(1) Voyez le Nouvelliste du Parnasse, tome 2, 1734, Lettre 47, page 444 & suivantes.

» pourra éclaircir , si , comme on le  
 » promet , il paroît un *Examen cri-*  
 » *tique* de l'Ouvrage de M. de Voltaire.  
 » En ce cas , on ne doute point que  
 » cet Auteur , dont les ouvrages sont  
 » toujours destinés à plus d'une édition ,  
 » ne profite des remarques de ses cen-  
 » seurs , si elles sont solides & bien  
 » appuyées. Pour moi , quoiqu'on  
 » m'en ait communiqué déjà quelques-  
 » unes , je ne m'y fie point assez pour  
 » vous en faire part , & celles que  
 » j'ai pu faire moi-même sont trop  
 » peu importantes. Je me borne à vous  
 » dire que ce célèbre Auteur , soit en  
 » vers , soit en prose , semble ne pour  
 » peindre les Heros ».

L'*Enfant prodigue* donnoit beaucoup  
 de prise à un censeur mal intentionné ,  
 par les mauvaises farces , les caractères  
 bas , les détestables plaisanteries , le  
 mélange du comique & du larmoyant  
 qui défigurent cette pièce .

L'Abbé Desfontaines n'a cependant  
 point profité d'une si belle occasion.  
 « (1) La nouvelle Comédie de l'Enfant

---

(1) Voyez les *Observations sur les Ecrivains*  
*Modernes*, tome 6 , 1736 , Lettre 98 , page  
 311 , & suivantes.

## 84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» *prodigue*, dit-il, malgré les endroits  
 » repréhensibles, a un succès qu'elle  
 » mérite par les grandes beautés dont  
 » elle brille. Le goût singulier de  
 » cet ouvrage, qui ne ressemble à  
 » aucun de ce genre, la forme même  
 » de la versification qui est neuve au  
 » Théâtre, contribuent au concours  
 » des spectateurs ; c'est une pièce où  
 » l'on pleure beaucoup & où l'on ne  
 » rit pas moins ; mais (ce qui est  
 » à remarquer) le *Comique-Larmoyant*  
 » n'y domine pas trop ; & par là, elle  
 » ne sort pas absolument du caractère  
 » de la Comédie. ».

Sans dissimuler les défauts, le criti-  
 que appuie avec complaisance sur  
 les beautés : » les caractères de *l'En-*  
 » *fant prodigue*, de son père, & sur-  
 » tout de sa charmante maîtresse, sont  
 » parfaits. La scène de *l'Enfant pro-*  
 » *digue* avec son ancien valet, est très-  
 » morale & aussi agréable que sen-  
 » sée.... Les deux derniers actes, &  
 » particulièrement le cinquième, m'ont  
 » paru admirables ; rien n'est si tou-  
 » chant & si bien conduit que la  
 reconnaissance

reconnoissance de *l'Enfant prodigue*  
& de sa maîtresse , &c.

M. de *Voltaire* garda quelque temps  
l'anonyme , mais l'Abbé *Desfontaines*  
fut des premiers à le reconnoître ; &  
à quoi dit-il qu'il le reconnoît ?

» Au milieu de toutes ces défec-  
» tuosités qui frappent les moindres  
» connoisseurs : le génie distingué &  
» rare perce ; on reconnoît en général  
» la singularité du talent de l'Auteur  
» caché , à la légèreté du style , à l'en-  
» jouement du dialogue , à la finesse  
» de quelques traits , & à l'élégance  
» caractéristique de plusieurs vers  
» frappés de main de maître ».

Il est difficile assurément de rendre  
au talent de M. de *Voltaire* un hom-  
mage plus franc & plus noble. Je  
n'ai point trouvé dans l'examen de  
la Tragédie de *Didon ces éloges exa-  
gérés* que M. *Palissot* reproche à  
l'Abbé *Desfontaines* ; j'ai vu au con-  
traire qu'il relève avec grand soin jus-  
qu'aux moindres défauts de cette pièce.  
Il la loue beaucoup moins & la criti-  
que plus que la plupart des pièces  
de *Voltaire* ; il ne dit point que *Didon*

N°. 11. 13 Mars 1787. M

soit la meilleure pièce faite depuis *Racine* : quand on cite , il faut citer juste ; il dit que c'est une des meilleures pièces faites depuis *longe - temps*. Et en cela il ne s'est pas trompé.

Les bornes d'une lettre ne me permettent pas de citer un plus grand nombre d'exemples de la justice, de la modération & de l'honnêteté de l'Abbé *Desfontaines*, sur-tout à l'égard de *Voltaire* : je n'ai pas choisi les productions les plus parfaites de ce Poëte illustre ; si le Journaliste a si bien traité des ouvrages qui prétendent à la critique, on peut juger de quel ton il aura parlé de ses chef-d'œuvres. Cependant, à entendre *M. Palissot*, on croiroit que tous les jugemens de l'Abbé *Desfontaines* sur les ouvrages de *Voltaire*, sont autant de satyres virulentes dictées par l'envie, tandis que ce sont presque autant de panégyriques dictés par l'admiration : c'est *Voltaire* qui étoit animé par la haine & par la passion de nuire, lui qui n'a cessé de vomir contre l'Abbé *Desfontaines* & son successeur, les plus dégoû-

tant d'ordures, tandis que ces deux Ecrivains sont constamment restés à son égard dans les bornes de la décence & d'une critique purement littéraire. Un artifice très-grossier de la haine des Auteurs contre les Journalistes, consiste à leur prodiguer les épithètes les plus odieuses & les plus atroces, tandis qu'ils affectent de se plaindre de leur mal-honnêteté & de leur impolitesse : & voilà comme la plus absurde calomnie s'accrédite ; voilà comme on abuse de l'inapplication & de l'ignorance du public pour le tromper : c'est ainsi que M. Palissot, qui reproche aux Journalistes d'être ou *incapables*, ou peu *ja'oux d'instruire*, en impose hardiment à ses lecteurs, & fait circuler le mensonge sur toutes les toiles. M. de Voltaire qui avoit tant de raison de ne pas craindre la critique, est le premier qui ait mis les gens de lettres sur le ton de crier contre les Ecrivains périodiques : de là cette foule de mirmidons littéraires qui s'imaginent ressembler à cet homme célèbre, lorsqu'à son exemple ils ont diffamé en style de



crocheteur, le critique qui a fait remarquer au public leur petitesse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

*Suite du Discours prononcé, de l'Ordre du ROI, & en sa présence, par M. de Calonne, Contrôleur Général des Finances, dans l'Assemblée des Notables, tenue à Versailles, le 22 Février 1787.*

Les vues que le Roi veut vous communiquer tendent toutes à ce but : ce n'est ni un système, ni une invention nouvelle ; c'est le résumé, & pour ainsi dire, le ralliement des projets d'utilité publique, conçus depuis long-temps par les hommes d'état les plus habiles, souvent présentés en perspective au Gouvernement lui-même, dont quelques-uns ont été essayés en partie, & qui tous semblent réunir les suffrages de la Nation ; mais dont j'isqu'à présent l'entière exécution avoit paru impraticable par la difficulté de concilier une foule d'usages locaux, de prétentions, de privilèges, & d'intérêts opposés les uns aux autres.

Quand on considère par quels accroisse-

mens successifs, par combien de réunions de contrées diversement gouvernées, le Royaume est parvenu à sa constitution actuelle, on ne doit pas être étonné de la disparité de régimes, de la multitude des formes hétérogènes, & de l'incohérence de principes qui en désunissent toutes les parties.

Ce n'étoit pas au sein de l'ignorance & de la confusion dont le voile a couvert le temps des premières Races ;

Ce n'étoit point lorsque les Rois, mal affermis sur leurs Trônes, n'étoient occupés qu'à repousser sans cesse les usurpations des grands vassaux ;

Ce n'étoit pas au milieu des défordres & de l'anarchie du régime féodal, lorsqu'une foule de petits tyrans, du fond de leurs châteaux fortifiés, exerçoient les brigandages les plus révoltans, bouleverser soient tous les principes de la constitution, & interposeroient leurs prétentions chimériques entre le Souverain & ses Sujets ;

Ce n'étoit point lorsque la manie des Croisades, échauffée par le double enthousiasme de la Religion & de la gloire, portoit sous un autre hémisphère les forces, la bravoure & les malheurs de la France ;

Ce n'étoit point lorsqu'un Prince, qui obtint le surnom d'Auguste, recouroit les principaux démembrements de sa Couronne, & en augmentoit la puissance & l'éclat, au lorsque la sombre politique d'un de ses

Successeurs , en donnant de l'extension au Gouvernement municipal , préparoit les moyens de réunir dans la main du Souverain , tous les trésors de la force publique ; ni lorsque le Monarque le plus avide de gloire & le plus valeureux des Chevaliers , disputoit au Souverain son rival , la célébrité qu'ils acquirent tous deux aux dépens de leurs Peuples ;

Ce n'étoit pas dans ces temps orageux & sinistres , où le fanatisme , déchirant le sein de l'Etat , le remplissoit de calamités & d'horreurs ; ni lorsque ce bon Roi , si chéri des François , conquéroit son Royaume à la pointe de son épée , & avoit à réparer les long désordres , & les effets désastreux des guerres civiles.

Ce n'étoit pas lorsque toute l'énergie d'un Ministre habile & redouté se concentroit dans le double dessein d'enchaîner l'ambition d'une puissance devenue formidable à l'Europe , & d'assurer la tranquillité de la France par l'affermissement du pouvoir Monarchique ;

Ce n'étoit pas non plus sous ce règne éclatant , où les intentions bienfaisantes d'un grand Monarque furent trop souvent interrompues par des guerres ruineuses , où l'Etat s'appauvrissoit par des victoires , tandis que le Royaume se dépeuploit par l'intolérance , où le soin d'imprimer à tout un caractère de grandeur , ne permettroit pas toujours celui de procurer à l'Etat une solide prospérité ;

Ce n'étoit point enfin avant que la Monarchie eût étendu ses limites jusqu'aux points naturellement destinés à les fixer, avant qu'elle fût parvenue à sa maturité, & que le calme tant au dehors qu'au dedans, fût affermi solidement par la sage modération de son Souverain, qu'il étoit possible de songer à reformer ce qu'il y a de vicieux dans la constitution, & de travailler à rendre le régime général plus uniforme.

Il étoit réservé à un Roi jeune, vertueux, & qui n'a d'autre passion que de faire le bonheur de ses sujets dont il est adoré, d'entreprendre, après un mûr examen, & d'exécuter avec une volonté inébranlable, ce qu'aucun de ses précédesseurs ne pouvoit faire, de mettre de l'accord & de la liaison entre toutes les parties du corps politique, d'en perfectionner l'organisation, & de poser enfin les fondemens d'une prospérité inaltérable.

C'est pour y parvenir que s'arrêtant à l'idée la plus simple & la plus naturelle, celle de l'unité de principes, qui est le vau de la justice & la source du bon ordre, il en a fait l'application aux objets les plus essentiels de l'administration de son Royaume, & qu'il s'est assuré par une longue méditation sur les conséquences qui devoient en résulter, qu'il y trouveroit le double avantage d'augmenter ses revenus, & de soulager ses Pe. ples.

Cette vue générale a conduit Sa Majesté à s'occuper d'abord des différentes formes

## DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE

d'administrer, qui ont lieu dans les différentes provinces du Royaume, où il n'y a point de convocation d'Etats. Pour que la répartition des charges publiques cesse d'y être inégale & arbitraire, Elle a résolu d'en confier le soin aux Propriétaires eux-mêmes, & Elle a puisé dans les premiers principes de la Monarchie le plan uniforme d'un ordre graduel de délibérations, suivant lequel l'émanation du vœu des contribuables & leurs observations sur tout ce qui les intéresse, se transmettoient des assemblées *paroissiales* à celles de *district*, de celles-ci aux assemblées *provinciales*, & par elles jusques au Trône.

Sa Majesté s'est ensuite attachée avec une attention toute particulière à établir le même principe d'uniformité, & l'égalité proportionnelle dans la répartition de l'impôt territorial qu'Elle a regardé comme étant la base, & devant être la mesure de toutes les autres contributions. Elle a reconnu par le compte qu'elle s'est fait rendre de la manière dont se perçoivent aujourd'hui les vingtièmes, qu'au lieu d'être assis, comme ils devroient l'être, sur l'universalité des terres de son Royaume, dans la juste proportion de leurs valeurs & de leurs productions, ils souffroient une infinité d'exceptions tolérées plutôt que légitimes; que les pays d'Etats s'en acquittoient par des abonnemens disproportionnés; que le crédit & l'opulence parvenaient par des moyens indirects à s'en exempter en partie,

tandis que les moins aisés en supportoient toute la rigueur ; que des vérifications toujours inquiétantes, souvent interrompues & très-incomplètes dans l'état actuel, ne pouvoient donner une règle certaine de fixation ; enfin que les résultats de cette imposition générale, au lieu de procurer au Gouvernement la connoissance essentiellement nécessaire, des productions du Royaume, & de la balance comparative des forces de chaque province, ne servoient qu'à manifester l'inégalité choquante de leurs charges respectives, & ne présentoient pas, à beaucoup près, un produit égal à la valeur annoncée par la dénomination même de cet impôt.

Sa Majesté a jugé que le moyen de remédier à ces inconvéniens par la seule application des règles d'une justice exactement distributive, de ramener l'impôt à son principe fondamental, de le porter à sa vraie valeur, en ne surchargeant personne, en accordant même du soulagement au Peuple, & de rendre tout privilège inapplicable au mode de sa perception, seroit de substituer aux vingtièmes une subvention générale qui, s'étendant sur toute la superficie du Royaume, consisteroit dans une quotité proportionnelle de tous les produits, soit en nature pour ceux qui en seroient susceptibles, soit en argent pour les autres, & n'admettroit aucune exception même à l'égard de son Domaine, ni aucunes autres distinctions, que celles

résultantes des différences qualités du sol, & de la variété des récoltes.

Les biens ecclésiastiques se trouvent nécessairement compris dans cette répartition générale, qui, pour être juste, doit embrasser l'universalité des terres, comme la protection dont elle est le prix. Mais pour que ces biens ne soient point surchargés en continuant de payer les décimes qui se levont pour la dette du Clergé, le Roi, souverain protecteur des Eglises de son Royaume, a résolu de pourvoir au remboursement de cette dette, en accordant au Clergé les autorisations nécessaires pour s'en libérer.

Par une suite du même principe de justice qui n'admet aucune exception quant à l'imposition territoriale, Sa Majesté a trouvé équitable que les premiers ordres de son Etat, qui sont en possession de distinctions honorifiques qu'Elle entend leur conserver, & dont Elle veut même qu'ils jouissent à l'avenir plus complètement, fussent exempts de toute espèce de taxe personnelle, & conséquemment qu'ils ne payassent plus la capitation, dont la nature & la dénomination même semble peu compatibles avec leur état.

Sa Majesté auroit voulu que le produit du tribut territorial qui doit remplacer les vingtièmes, la mît dès à présent en état de diminuer le fardeau de la taille, autant qu'Elle se le propose.

Elle fait combien cette imposition &c.

L'arbitraire de son recouvrement pèsent sur la partie la plus souffrante de ses sujets ; & s'il est de sa sagesse de suspendre l'entier accomplissement de ses vues bienfaisantes, jusqu'à ce qu'Elle ait connu les résultats de la nouvelle forme de perception sur les terres, & que les administrations provinciales l'aient éclairée sur les moyens de rectifier la répartition de la taille, Elle veut du moins en corriger provisoirement les principaux vices, & ne pas différer à faire jouir ses Peuples d'un commencement de réduction sur la masse totale de cet impôt.

L'entière liberté du commerce des grains, assurée en faveur de l'agriculture & de la propriété, sous la seule réserve de déférer aux demandes des Provinces lorsque quelques-unes d'entr'elles croiront nécessaire d'interdire momentanément l'exportation à l'étranger, & sans que la sollicitude paternelle du Roi pour tout ce qui intéresse la subsistance de ses peuples cesse de donner à cet important objet les soins utiles & jamais inquiétans d'une surveillance inaperçue.

L'abolition de la corvée en nature, & la conversion de cette trop dure exigence en une prestation pécuniaire répartie avec plus de justice, & employée de manière que sa destination soit inviolablement assurée.

L'affranchissement de la circulation intérieure ; le reculement des Bureaux aux



frontières; l'établissement d'un tarif uniforme combiné avec les intérêts du Commerce; la suppression de plusieurs droits nuisibles à l'industrie, ou trop susceptibles d'occasionner des vexations; & l'allègement du fardeau de la Gabelle; dont je n'ai jamais parlé à Sa Majesté, sans que son âme ait été sensiblement émue par le regret de n'en pouvoir décharger entièrement les sujets;

Ce sont, MESSIEURS, autant d'opérations salutaires qui entrent dans le plan dont Sa Majesté vous fera développer les détails, & qui toutes concourent aux vues d'ordre & d'uniformité qui en sont la base.

Après avoir donné la principale attention à ces grands objets, le Roi s'est occupé des moyens d'accélérer la libération de la dette publique, libération déjà assurée par l'assignat invariable des sommes qui se versent chaque année dans la Caisse d'Amortissement, & par l'emploi perpétuel du fonds progressif résultant des intérêts combinés des différentes extinctions.

Sa Majesté a considéré que les Domaines, dont une grande portion s'est depuis longtemps éclipée par des engagements, des apanages, des concessions de toutes espèces, & dont les foibles restes, quoique mieux administrés depuis quelques années, supportent des frais & charges qui absorbent le moitié de leurs produits, ne pouvoient jamais acquiescir entre ses mains une valeur proportionnée à celle des propriétés parti-

oulières; qu'ils étoient & seroient perpétuellement attaqués par une foule de demandes, dont la bonté du Souverain le plus réservé dans ses libéralités, a peine à se défendre, & qu'il étoit possible d'en tirer un parti beaucoup plus avantageux par la voie de l'inséodation, puisque sans diminution de revenu, & en conservant la supériorité d'un droit qui est l'objet essentiellement inaliénable, leur produit pourroit servir à l'extinction d'une partie des dettes constituées de l'Etat.

Sa Majesté n'a pas jugé à propos d'user du même moyen par rapport à ses forêts; Elle s'en réserve l'entière propriété, & se propose d'en améliorer les produits par une Administration mieux dirigée, moins incommode pour le public, & moins dispendieuse que ne l'est celle des Maîtrises.

Vous verrez, MESSIEURS, en dernier résultat, l'influence de ces différentes opérations par rapport aux Finances de Sa Majesté; vous aurez connoissance de quelques dispositions qui y sont plus directement relatives, & qui tendent, les unes à bonifier les recettes par des moyens qui ne feront pas onéreux, tel qu'une perception plus exacte du droit de Timbre; les autres, à faire sur les dépenses tous les retranchemens possibles, & toutes à rétablir entr'elles l'équilibre, sans lequel il ne peut y avoir ni véritable économie, ni puissance solide, ni tranquillité durable.

Les soins que le Roi a pris pour étendre

les opérations de la Caisse d'Escompte, pour les rendre plus utiles au Commerce, & pour augmenter en même-temps la sûreté de ses engagements, acheveront de vous faire voir combien Sa Majesté est attentive à tout ce qui peut procurer quelque-avantage à ses sujets, combien Elle veille sur l'intérêt public.

Vous reconnoîtrez enfin dans tout l'ensemble du plan sur l'exécution duquel Sa Majesté veut vous consulter, qu'il est si utile pour le bon ordre, si nécessaire pour le redressement des abus, & si avantageux pour le Peuple, qu'il faudroit en désirer l'exécution, quand la situation des Finances ne l'exigeroit pas impérieusement.

Qui pourroit douter des dispositions dans lesquelles vous allez vous pénétrer de ces grands intérêts? Appelés par le Roi à l'honorable fonction de coopérer à ses vues bienfaisantes, animés du sentiment du plus pur patriotisme qui, dans tous les cœurs françois, se confond avec l'amour pour leur Souverain & l'amour de l'honneur, vous n'envisagerez dans l'examen que vous allez faire, que le bien général de la Nation, dont les regards sont fixés sur vous.

Vous vous souviendrez qu'il s'agit du sort de l'Etat, & que des moyens ordinaires ne pourroient ni lui procurer le bien que le Roi veut lui faire, ni le préserver des maux qu'il veut prévenir.

Les observations que vous présenterez à Sa Majesté, auront pour but de secondes

& de perfectionner l'accomplissement de ses intentions ; elles seront inspirées par le zèle , & mêlées des expressions de la reconnaissance due à un Monarque qui n'adopte de projets que ceux où il voit le soulagement de ses Reufles , qui s'unit à ses fujets , qui les consulte , qui ne se montre à eux que comme leur père.

Que d'appuyes relient cette maxime de notre Monarchie , *fi veut le Roi , fi veut la Lo* ; la maxime de Sa Majesté est , *fi veut le bonheur du Peuple , fi veut le Roi*.



## LETTRE XIII.

*Métaphysique de la Langue Françoisse ,  
ou Développement des Principes sur  
lesquels est établie la contexture de  
cette langue , à l'usage des Institu-  
teurs & Pères de familles ; par M.  
Fouleux : prix , 40 s. broché. A  
Paris , chez l'Auteur , rue du Gros  
Chenet , au coin de la rue de Clery ,  
N°. 2 ; Mequignon , le jeune , rue  
de Richelieu - Sorbonne , au coin de  
la rue de la Harpe , 1786 ; avec  
approbation & privilège du Roi.*

**S**I nous ne parlons pas bien le  
françois , Monsieur , ce ne sera pas  
faute de Grammaires. Nous en avons  
de toutes les espèces , de sèches , de  
galantes. Voici la *Métaphysique de la  
Langue Françoisse* , c'est-à-dire , une  
Grammaire raisonnée , si vous voulez ,  
une Grammaire philosophique. Assu-

fément l'Auteur prend la chose *ad  
ovo* ; car il commence par ces lignes :

« Une langue quelconque n'est au-  
» tre chose que l'expression des sons,  
» par le moyen de *quels* les hommes  
» se communiquent leurs pensées ».

Et plus bas :

« On peut donc regarder une langue  
» quelconque, comme une machine  
» dont les hommes se servent pour  
» communiquer leurs idées ; & la  
» Grammaire est l'art d'exécuter cette  
» machine & de la mettre en jeu ».

Mais voici bien autre chose ; ce  
n'est plus seulement la *Métaphysique*,  
c'est la physique de la langue française :  
écoutez bien, Monsieur, la raison  
du *Maître de Philosophie*.

« L'air qui sort de la trachée-artère,  
» est la matière de la voix. Lorsque la  
» poitrine s'élève, l'air extérieur entre  
» dans les poumons, comme il entre  
» dans une pompe dont on lève le  
» piston : c'est ce qu'on appelle *inspi-  
» ration*. Quand la poitrine s'affaisse,  
» l'air sort des poumons, & c'est ce  
» qu'on nomme *expiration*. L'un &

» l'autre de ces deux mouvemens  
» forment la respiration ».

« Les cartilages & les muscles de  
» la partie supérieure de la trachée-  
» artère forment une espèce de tête  
» ou de poumon, qu'on appelle la-  
» *rynx*, par lequel passe l'air que  
» nous respirons, au moyen d'une  
» ouverture qu'on appelle *glotte*, au-  
» dessus de laquelle est une petite  
» soupape, qu'on nomme *épiglotte*,  
» qui la ferme dans le temps du passage  
» des alimens, pour les empêcher  
» de pénétrer dans la trachée-artère ».

« Il y a à chaque lèvre de la *glotte*,  
» une espèce de ruban tendu horizon-  
» talement; l'action de l'air qui passe  
» par la *glotte*, excite dans ces ru-  
» bans, des vibrations qui le font  
» sonner comme des cordes d'instru-  
» ment, &c. &c. »

Cela ne vous rappelle-t-il pas un  
peu, Monsieur, le *Bourgeois Gentil-*  
*homme*? Et en lisant ces lignes :

« Le mouvement des lèvres qui  
» fait entendre le *B*, n'est pas préci-  
» sément le même que celui qui fait  
» entendre le *P*. Si l'on cesse l'ex-

» pression foible des lèvres qui a  
 » fait entendre le *B* dans la syllabe  
 » *Ba*, &c. &c.

Nefongez-vous pas à *Fa*, *Fa*, *Da*,  
*Da*?

Je me suis arrêté sur cette démonstration physique, que j'ai pourtant abrégée des trois quarts, parce que c'est moins dans le fond des préceptes que ces Grammairiens modernes diffèrent des autres, que par certaines formes accessoires, par les Préfaces, les Notes, &c. En effet, les chapitres sur les *parties du discours*, sont à-peu-près semblables à ceux qui ont paru, excepté qu'on les divise en *parties nominales*, en *parties verbales*, & en *parties stecurfales*. L'Auteur entre dans quelques détails plus neufs sur la *pureté du langage*, sur la *quantité*, sur les *figures*, & sur les différentes espèces de *gallcismes*.

Si cette Grammaire n'est pas très-neuve par le fond des idées, elle peut n'être pas moins utile pour cela. Il est des choses qui demandent d'être redites pour être comprises; & tel à qui on auroit répété vingt fois sans suc-



tés, une proposition, va l'entendre tout de suite, si l'on la lui présente d'une autre façon.

Je suis, &c.

## LETTRE XIV.

*Préceptes de Rhétorique, tirés des meilleurs Auteurs anciens & modernes ; par M. l'Abbé Girard, Professeur d'Eloquence au Collège Royal de Rodez, avec cette Epigraphe :*

*Fiunt Oratores.*

*A Rodez, chez Marin Devie, Maître-ès-Arts, Imprimeur du Roi, de Mgr. l'Evêque & Comte de Rodez, & du Collège.*

UN défaut essentiel de toutes nos Rhétoriques, même les meilleures, est de ne former, pour ainsi dire, qu'à l'Eloquence du Barreau. Ce genre

d'Eloquence étoit presque le seul cultivé parmi les anciens ; il n'est pas étonnant qu'il soit presque le seul aussi sur lequel les Rhéteurs de l'antiquité aient laissé des préceptes. Les genres s'étant multipliés parmi nous, une Rhétorique doit les embrasser tous également. Telle est celle que je vous annonce aujourd'hui. Les principes en sont purs, applicables à la Chaire comme au Barreau, aux Oraisons funèbres & aux Parégyriques, comme aux Discours Académiques : les exemples en sont choisis dans nos Auteurs les plus estimés ; elle remplit, en un mot, l'idée que M. de *Fénelon* s'étoit formée d'une excellente Rhétorique. « Celui qui entreprendroit une Rhé- » torique, dit ce savant Prélat, devroit » y rassembler tous les plus beaux » préceptes d'*Aristote*, de *Cicéron*, de » *Quintilien*, de *Longin*, de *Lucien*, » & autres célèbres Auteurs. Leurs » textes qu'il citeroit, feroient les » ornemens du sien. En ne prenant » que la fleur de la belle antiquité, » il feroit un ouvrage court, exquis » & délicieux ».

• C'est là le plan qu'a suivi M. l'Abbé Girard; en ne paroissant travailler que d'après les autres, il a fait un ouvrage qui appartient à lui seul; & par là même qu'il n'a point cherché, comme beaucoup de nos Rhéteurs modernes, à donner du neuf & de l'extraordinaire, son livre aura sans doute le mérite de la nouveauté. Il en est un autre plus estimable, qu'on ne sçauroit lui contester, c'est d'être bon & utile.

Je suis, &c.



## LETTRE XV.

*Description des Gîtes de Minéral des Forges & des Salines des Pyrénées, suivie d'observations sur le Fer mazé, & sur les Mines des Sardes en Poitou; par M. le Baron de Dietrich, Secrétaire Général des Suisses & Grisons, membre de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Göttingue, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin, Commissaire du Roi à la visite des Mines, des Bouches à feu & des Forêts du Royaume; Ouvrage exécuté en Planches solides, par les procédés de l'Imprimerie Polytype. A Paris, rue Favart, 2 volumes in-4<sup>o</sup>.; chez Didot fils aîné, Libraire, rue Dauphine; Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente; & à Strasbourg, chez Treuttel, Libraire, 1786: avec approbation & privilège du Roi.*

**C**ET ouvrage est le fruit de recherches immenses & d'un travail considé-

Table. Il semble que l'Auteur ~~en~~ fondé les entrailles de la terre, & au retour ait appris aux habitans même à connoître les richesses de leur sol. Au sortir de la lecture de cet ouvrage on éprouve la satisfaction d'un héritier qui a parcouru les papiers de sa succession; on se trouve plus riche, & l'on s'applaudit d'être François. Cet ouvrage important est fait pour ajouter à la réputation de M. le Baron de *Dietrich*, & pour justifier la confiance de Monseigneur Comte d'ARROIS, auquel il est attaché, & à qui il a dédié son ouvrage.

Je suis, &c.



# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



## LETTRE XVI.

*Voyages en Europe, en Asie & en Afrique, contenant la description des Mœurs, Coutumes, Loix, Productions, Manufactures de ces contrées, & l'état actuel des possessions Angloises dans l'Inde; commencés en 1777, & finis en 1781, par M. Makintosh; suivis des Voyages du Colonel Capper, dans les Indes, au travers de l'Egypte & du grand Désert, par Suez & par Bassora, en 1779, traduits de l'Anglois, & accompagnés de notes sur l'original, & de Cartes Géographiques, 2 vol. in 8<sup>e</sup>. A Londres; & se trouvent à Paris, chez Regnaud, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.*

**D**ANS un moment où la raison  
N<sup>o</sup>. 12. 20 Mars 1787. N

humain semble n'être plus qu'une force géométrique & calculante, uniquement appliquée aux opérations pécuniaires, tout ce qui a rapport au trafic, au commerce, & à la propagation du luxe, a droit d'exciter la curiosité publique. Dans un moment sur-tout où les Anglois s'empres sent à réparer dans les Indes Orientales, la perte qu'ils viennent de faire en Amérique; où ils cherchent à étendre leur commerce par-tout, & à couvrir l'univers de leurs marchandises; où presque toutes les Nations de l'Europe désirent de prendre une part plus ou moins grande au commerce; la traduction de ces *Voyages* récemment écrits en Anglois, peut être utile à nos trafiquans politiques. Ce qui a ruiné presque toutes les Compagnies qui ont ci-devant entrepris le commerce de l'Inde, c'est l'ignorance de la situation politique & commerciale de cette contrée. Une foule de Voyageurs nous ont instruits, à la vérité, sur quelques productions, sur le caractère, les mœurs de quelques Castes, de quelques Nations, sur les cérémonies religieuses, les

antiquités, &c. mais aucun Voyageur françois ne nous a donné des renseignemens exacts sur l'état politique de l'Inde; & cependant, sans la connoissance préalable de cet état, les grandes Compagnies Européennes qui veulent y former des établissemens, doivent s'y ruiner infailliblement. La lumière sur l'état politique de l'Inde ne peut nous venir que des Anglois. Ils y possèdent à présent le plus vaste empire qu'on y connoisse. Ils y ont des relations plus ou moins intérieures avec les autres Puissances. Ils y entretiennent dans les Cours des Envoyés, des Résidens; dans presque toutes on rencontre des Anglois, qui aux opérations du commerce les plus étendues, joignent le goût des connoissances, qui observent tout, recueillent tout, impriment tout; & voilà comment il y a en Angleterre mille personnes parfaitement instruites de la géographie, de la topographie de l'Inde, de l'histoire de ses différens Seubas, Nababs, de leurs forces actuelles, de leurs richesses, de leurs dispositions, &c. tandis que dans le



reste de l'Europe, à peine pourroit-on rassembler cinquante personnes qui ayent des idées nettes & vraies sur tous ces points.

Ces Voyages sont écrits en forme de lettres. Les premières qui contiennent de minces observations sur quelques Villes de l'Europe, sont en général assez peu intéressantes; mais ce qui doit procurer un plaisir sensible à tout lecteur françois, c'est de trouver l'éloge de son Roi dans la bouche d'un Anglois; éloge qui ne doit pas être soupçonné de flatterie; car un Anglois accoutumé à dire la vérité à son propre Monarque, ne la trahira pas pour un Prince étranger. D'ailleurs les louanges de M. Makintosh sont motivées; & il parle de Louis XVI, comme en parlera l'Histoire.

« Je compte, dit-il, au nombre des » obstacles que nous aurons à redou- » ter, les vertus du Monarque qui » est aujourd'hui sur le Trône. C'est » un Prince judicieux, humain & » juste, qui n'est attaché à aucun » objet qui puisse le détacher seule-

» ment une heure des affaires d'état.  
 » Ses vues sont invariablement tour-  
 » nées vers le bonheur de son peuple;  
 » il s'efforce de le procurer par les  
 » moyens les plus efficaces, quel-  
 » qu'opposés qu'ils puissent être aux  
 » préjugés & aux maximes de la  
 » nation Françoisse. Il n'est guidé dans  
 » le choix de ses Ministres, que par  
 » leur capacité, leurs connoissances  
 » & leur probité, & n'a nul égard à  
 » leur rang, ni à leur famille.... Que  
 » n'a pas à craindre l'Angleterre de  
 » l'ambition d'un peuple rival, gou-  
 » verné par un tel Roi ? »

M. *Makintosh* qui ne paroît occupé dans toutes ses lettres que de la gloire de sa nation, ne s'aveugle point sur les vices & sur les cruautés de la politique Angloise. Partout il réclame en faveur des Indiens opprimés, écrasés jusqu'ici par la cupidité la plus tyrannique. « Jusqu'à présent, dit il, les Européens ont tiré de grands avantages en Asie de leur supériorité dans l'art de la guerre; mais les naturels du pays, étant aujourd'hui instruits dans l'usage des armes & dans

l'art militaire, on ne peut espérer une influence permanente parmi eux, qu'au moyen d'un système doux & sage, fondé, comme les constitutions originelles de l'Inde, sur la justice & la vertu. Il faut renverser le système tyrannique établi en Asie par les aventuriers Européens, qui sont faussement considérés comme les peuples les plus civilisés & les plus humains. Il est temps de faire succéder un esprit de liberté de commerce, dont la douceur bannira insensiblement les haines du cœur des Européens, & éloignera de la société cette crainte destructive qui a si long-temps & si malheureusement effarouché les esprits des Indiens. Il n'est pas dans le monde un peuple plus vertueux, plus traitable, plus docile, ou plus capable d'arriver à une plus grande perfection dans les arts qui donnent de l'élasticité aux ressorts du commerce, que celui que la Compagnie Anglaise s'est soumis dans les Indes ».

Voilà un grand aveu de la part d'un Anglois. Et c'est ce peuple dont & docile qu'on abrutit, qu'on met.

aux fers ! il est pourtant vrai que les Indiens sont aujourd'hui moins vertueux que par le passé , depuis que leurs liaisons avec les Européens , les mettent dans la nécessité de faire , pour leur propre conservation , assaut de fourberie avec eux. Et quelle impression n'ont pas dû faire sur ces peuples , les traitemens des Anglois , les insultes publiques & privées que ceux-ci ont commises , par exemple , envers le Nabab du Carnate ? Les indignités qu'a essuyées ce Prince dans ses propres Etats , de la part des Procureurs , Négocians privés , & même de ses propres Officiers ? Un simple Procureur de la Cour du Maire , écrivoit des lettres insolentes & des menaces à ce Souverain ; de qui la Compagnie Angloise tient toutes ses possessions. On osoit , dans Madras , arrêter pour dettes , la voiture du jeune Nabab , & l'insulter dans les termes les plus bas , les plus injurieux ; en le menaçant même de le frapper. Au reste , il arrive souvent que des particuliers réparent autant qu'il est en eux , par des actions généreuses , les injustices

de leur Nation. L'anecdote suivante en est une preuve.

» M. *Wood*, Négociant, revenant de Dacca à Calcutta, & passant par de vastes bois incultes & ménéageux, rencontra un pauvre fendeur de bois du pays. Dans le courant de la conversation, le pauvre homme lui dit que s'il avoit seulement cinquante roupies, ou cinq livres sterlings, il pourroit former un assez bon établissement. M. *Wood* lui prêta les cinquante roupies. Après être resté quelque temps à Calcutta, ce Négociant retourne à Dacca, il voit les heureux effets de sa générosité. L'Indien possédoit un établissement, situé sur une petite éminence, qui étoit depuis peu dépouillée de ses arbres. Il prêta encore au fendeur de bois, cinquante roupies, sans qu'il les lui eût demandées. Au voyage suivant, M. *Wood* vit avec plaisir, les progrès rapides de cet établissement, & fut surpris d'entendre cet Indien lui offrir de lui rembourser la moitié du prêt: M. *Wood* refusa; il fit plus, il lui prêta encore cent roupies. Environ 18 mois après cette époque, M. *Wood* eut la satis-

faction de voir son pauvre fendeur de bois à la tête de cinq villages peuplés, & possesseur d'une grande étendue de belle terre bien cultivée, où tous les marais étoient séchés & les bois coupés. Le pauvre homme paya la plus grande partie de la somme qu'il avoit empruntée, & en offroit l'intérêt, tandis que les larmes de reconnoissance couvroient son visage vénérable & « ferein ».

Comment, au récit d'un pareil trait, & à l'exemple de M. Wood, l'Européen qui est dans l'Inde, ne se sent-il pas pressé du désir de faire des heureux, à si bon marché? Le plaisir qu'il goûteroit, ne vaudroit-il pas bien celui de rouler dans un phaëton, ou de s'empoisonner avec une fille? Les Européens de l'Inde n'ont donc plus d'ame, plus de sensibilité? Et pour excuser leur égoïsme, ils ont encore la bassesse de calomnier les Indiens, de soutenir qu'ils ne sont capables d'aucun effort, d'aucune vertu! Les cruels! ils reprochent à ces Indiens de ne pouvoir marcher, lorsqu'ils leur ont coupé les jambes.

Dans ce pays célèbre, si fécond en objets de curiosité, un étranger est sur-tout frappé des coutumes, des mœurs, des opinions, dont l'origine est cachée dans les abîmes d'une antiquité impénétrable. Mais les traits les plus saillans qu'offre le caractère des Indiens, sont leur superstition & leur vénération pour les institutions & les dogmes de leurs premiers pères. Dans l'Inde, l'empire de la Religion s'étend sur une foule de cas particuliers qui, dans d'autres pays, sont fixés par les Loix civiles, par le goût, la coutume ou la mode. L'habillement, la nourriture, les événemens ordinaires de la vie, les états différens de la société sont du ressort de la Religion; elle prescrit des règles de conduite dans toutes les situations, dans toutes les circonstances; & à peine existe-t-il un objet assez minutieux pour être regardé comme indifférent. Le premier Gouvernement des Indous étoit réellement une hiérarchie. Chez ce peuple religieux, la *Caste* des Bramines étoit revêtue de la plus grande autorité; c'étoit une

classe de Prêtres semblable à celle des  
Lévites chez les Juifs. Les Nations  
Européennes ont un amour de la  
nouveaueté & un amour de la perfec-  
tion, qui les portent à mépriser le  
passé, & à estimer par-dessus tout le  
présent. En Asie, sur-tout dans  
l'Inde, tant en-deçà qu'au-delà du  
Gange, on observe scrupuleusement  
les coutumes & les manières ancien-  
nes. Le sujet d'émulation n'est point  
d'inventer de nouvelles choses, mais  
de conserver dans leur première pu-  
reté, les usages & les doctrines de  
l'antiquité la plus reculée.

« J'ai souvent eu occasion, conti-  
nue l'Auteur, de remarquer l'idée  
fautive des Européens sur les Nations  
qu'ils traitent de Barbares. Presque  
toutes les Nations de l'Asie pourroient  
bien plus justement accuser de barba-  
rie les naturels arrogans de l'Europe.  
J'ai eu occasion de vivre & de con-  
verser avec des individus de ces hor-  
des du continent & des Isles de l'A-  
mérique, qui sont appellés *Sauvages*.  
J'ai eu des détails exacts sur plusieurs  
Nations de l'Afrique, & des rensei-



modestie & de respect. Le François est poli, parce qu'il croit qu'il est de son honneur de l'être; l'Indien, parce qu'il croit que c'est son devoir. Le premier est poli, parce qu'il se confie; l'autre parce qu'il vous respecte. Leur taille est droite & élégante, leurs membres sont bien proportionnés, leurs doigts longs & bien faits, leur figure est ouverte & agréable, & leurs traits montrent dans les femmes, les plus grandes marques de délicatesse & de beauté, & dans les hommes une espèce de douceur mâle: leur marche & leur port sont remplis de graces. L'habillement des hommes consiste en une robe qui leur serre le corps, semblable à celle de nos femmes, & en de larges caleçons, qui ressemblent aux jupons, & tombent jusque sur leurs pantoufles. Les femmes qui paroissent en public, ont des voiles qui leur couvrent la tête & les épaules, un collet court & qui leur serre la taille, & des caleçons serrés qui tombent jusqu'à la cheville du pied. Ainsi l'habillement des hommes leur donne à nos yeux un

air efféminé, tandis que les femmes  
 ont en quelque façon, un air masculin.  
 De la différence qui existe entre les  
 castes ou classes du peuple originaire  
 de l'Inde, il s'ensuit une différence  
 dans l'éducation & leurs habillemens.  
 cependant les classes inférieures ap-  
 prennent à lire, à écrire & à comp-  
 ter; on n'enseigne point ces arts aux  
 enfans dans une maison, mais en plein  
 air. C'est un spectacle singulier, &  
 en même temps agréable, de voir  
 dans chaque Village, un vénérable  
 vieillard, courbé sous le poids des  
 ans, s'occuper dans une plaine, de  
 l'éducation d'un grand nombre de  
 jeunes gens qui l'environnent, &  
 l'écoutent avec la plus grande révé-  
 rence & la plus grande attention.  
 Dans ces simples séminaires, où la  
 magnificence des appartemens est  
 remplacée par le superbe spectacle  
 qu'offre la voûte du Ciel, non seule-  
 ment on donne aux fils dociles des  
 Indous, quelque idée du commerce;  
 mais on leur fait connoître les devoirs  
 de l'homme, on leur inspire une pro-  
 fonde vénération pour les objets du

culte religieux , du respect pour leurs pères & mères , & pour leurs supérieurs ; de la justice & de l'humanité envers tous les hommes , & une affection particulière pour ceux de leur propre caste.

La langue des Indous est belle , expressive , énergique. Ce peuple lit & parle d'une manière très-harmonieuse ; il observe comme les Italiens , en parlant , une espèce de mesure. Il existe une langue morte , qui n'est comprise que par les Sçavans du pays , c'est-à-dire , les Prêtres. C'est dans cette langue , appelée *Sanscrit* , que sont écrits tous les ouvrages sacrés , comme nos livres saints sont écrits en grec & en hébreu.

Quoique de tous les mortels , les Indous soient les plus paisibles , cependant leur humanité consiste plus à s'abstenir des outrages , qu'à faire de bonnes actions. Il y a dans leurs loix , comme dans leurs mœurs , une douceur prodigieuse qui est le produit de leur caractère. Le meurtre d'un homme ou d'une vache , sont les seuls crimes qu'ils punissent de

mort. Cependant, avec ce caractère de douceur, ils font, pour les vertus de compassion & de générosité, bien inférieurs aux Européens. Ils manquent de cette tendresse qui est la partie la plus aimable de notre nature. Il n'est pas de Nation qui porte à un si haut degré l'insensibilité pour le malheur, les dangers & les morts accidentelles des uns & des autres. Ils aiment pourtant à l'excès; ce qui est une preuve, ou de l'inconséquence de leur caractère, ou que la passion de l'amour n'appartient pas à la plus noble partie de notre être.

Peut-être le despotisme que les Mogols exercent depuis si long-temps chez eux, en familiarisant les esprits avec l'aspect fréquent de la mort, l'a-t-elle dépouillée à leurs yeux de toutes ses terreurs; peut-être ces idées de prédestination & de destin irrésistible qui sont répandues dans toute l'Asie & sous tous les gouvernemens despotiques, préparent-elles les esprits à se résigner à tous les événemens. Un Anglois causoit avec un Indou, lorsqu'un tigre, s'élançant

d'un bois touffu, emporta un petit garçon, le fils d'un de ses voisins. L'Anglois frissonnoit d'horreur, lorsque l'Indou étoit tranquille : quoi ! dit le premier, êtes-vous insensible à une scène aussi horrible ? Le grand Dieu l'a voulu ainsi, répondit froidement l'Indou. Quelle que soit la cause de cette indifférence pour la mort, il est certain qu'il n'est point de contrée sur la terre où elle soit portée à un si haut degré.

Les garçons & les filles se marient aussi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté, c'est-à-dire, les femmes à l'âge de neuf ou dix ans, & les hommes à l'âge de treize ans. La cérémonie du mariage se fait trois fois : la première, lorsque les deux personnes destinées l'une pour l'autre, sont encore dans l'enfance ; la seconde, lorsque l'époux a environ huit ou neuf ans, & la femme cinq ou six ans ; & la dernière fois, à l'âge indiqué plus haut. Entre la première & la seconde cérémonie, on permet au jeune couple de se voir ; ils courent & jouent ensemble comme font les autres enfans,

& ſaçant qu'ils ſont deſtinés l'un pour l'autre, ils conçoivent ordinairement de bonne heure une affection mutuelle. Mais après la ſeconde cérémonie, on les ſépare: l'épouſe, ſurtout ſi c'eſt une perſonne de condition, eſt enfermée dans un appartement de femmes juſqu'au jour de la troiſième & dernière cérémonie: alors le Prêtre jette ſur les deux époux une grande quantité de riz, comme un emblème de la fécondité. Ces attachemens contractés de bonne heure, ſont certainement propres à inſpirer aux deux époux, une affection durable. L'enfance eſt dans tous les pays, le temps le plus heureux; & tous les objets qui nous rappellent cette époque, ſont agréables. Les caractères ſouples des enfans, ne ſont bientôt qu'un; & le temps le plus heureux de leur vie eſt toujours joint au ſouvenir de leurs premières affections. Il n'en eſt pas ainſi de nos époux & épouſes de trente, quarante & cinquante ans; ils ont déjà eu d'autres attachemens; la fleur de la vie eſt fanée avant leur

union, avant même qu'ils se soient vus.

On sçait généralement que la coutume d'inoculer la petite vérole, est suivie dans tous les pays de l'Asie; mais il est un moyen pratiqué dans l'Indostan, qui n'est pas connu en Europe, & dont l'effet certain est d'empêcher que les enfans ne conservent les traces de la petite vérole. Ce préservatif est composé de certaines herbes Indiennes, & d'une espèce d'huile, qu'on applique sur la figure, aussi-tôt que les boutons commencent à noircir. Il est surprenant qu'aucun Chirurgien des Compagnies Européennes ne se soit encore informé de cette recette. Faisons connoître une autre opération chirurgicale de ces pays. Lorsqu'une personne se meurtrit, soit par une chute, par un coup, ou d'une autre manière, ceux qui se rencontrent près d'elle, lui ôtent bien vite la plus grande partie de son habillement, & lui frottent doucement avec la main, la partie blessée; après cette première

friction, elles lui frottent avec plus de force, tout le corps. Ce sont les femmes qui rendent ordinairement ce service. Dans le fait, elles sont les Chirurgiens & les Médecins de ce pays; & elles dirigent leurs malades, avec toute l'adresse imaginable.

Il faut lire dans l'ouvrage même, un grand nombre de descriptions curieuses, d'observations intéressantes & de réflexions politiques, qui rendent ces *Voyages* amusans & instructifs pour toute sorte de lecteurs. On doit convenir que nos Voyageurs François ne voyent pas les choses d'un œil aussi réfléchi, avec une attention aussi exacte, ni aussi profonde, ni aussi utile pour leur pays.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les vexations, de toutes les injustices criantes que M. *Makinosh* reproche à l'administration angloise dans l'Indostan; nous nous contenterons de rapporter le tableau de la vie oisive & efféminée que mènent la plupart des Anglois en ce pays. Qui le croiroit? la mollesse est cruelle; tous les exemples le



prouvent. Le luxe & la débauche desséchent & pétrifient le cœur humain. Voici donc comment un Anglois passe sa journée dans le Bengal.

« A sept heures du matin environ, son Durvan (portier) ouvre la grande porte, & alors la viranda (galerie) est remplie de ses circars, péons, (domestiques), de ses harccarals, (messagers ou espions), de ses chubdars (espèce de connétables), de son huccabadars & son consumas (maître d'hôtel & bouteillier), de ses écrivains & solliciteurs. Le chef des porteurs & le jemmadar entrent dans le salon, & dans sa chambre à coucher à huit heures. La dame qui est avec lui est conduite alors par un escalier dérobé, dans son appartement ou hors de la maison. Au moment où le maître met les pieds hors du lit, toute la troupe qui attendoit dans la galerie, se précipite dans sa chambre, faisant chacun trois salutations, en baissant le corps & la tête jusqu'à terre, & en se touchant le front avec l'intérieur des doigts, & le plancher avec l'extérieur.

Il condescend quelquefois à faire un signe de tête, à jeter un coup-d'œil sur ceux qui sollicitent sa faveur & sa protection. Au bout d'une demi-heure, après avoir ôté ses grands caleçons, on lui met une chemise blanche, des culottes, des bas & des pantoufles, ce qui se fait sans qu'il se donne beaucoup plus de mouvement que si c'étoit une statue. Le barbier entre, le rase, lui coupe les ongles & lui nettoie les oreilles. Un domestique apporte le chillungre, le bassin & le pot à l'eau, il lui verse de l'eau sur les mains pour les laver, ainsi que son visage, & lui présente un linge. Ensuite l'important va gravement en veste dans le salon où il déjeune; on l'assied : le consumah fait le thé, le verse, & lui présente une assiette de pain rôti. Le coëffeur vient & commence son opération, tandis que l'huccabadar lui glisse subtilement dans la main le bout supérieur du tube, ou serpent l'houcca; (espèce de pipe très-longue) pendant que le coëffeur fait son devoir, l'Anglois mange, boit & fumé tour-à-tour. Un instant après, son banian

vient se présenter en faisant trois salutations très-humbles, & avance un peu plus près de son maître que les autres serviteurs. Si parmi les solliciteurs, il se trouve quelque personne d'une grande qualité, on lui fait l'honneur de lui donner une chaise. Toutes ces cérémonies durent ordinairement jusqu'à 10 heures, tems où accompagné de sa cavalcade, on le conduit à son palanquin, qui est précédé de huit ou douze chubdars, harccarabs & péons, portant l'enseigne de leur profession, & leur livrée se distingue par la couleur de leurs turbans & de leurs longues ceintures de mousseline. Il vont d'un pas assez rapide, les porteurs qui sont au nombre de huit, se relayent avec agilité, & sans incommoder le maître. S'il a des visites à faire, les péons conduisent les porteurs, & si les affaires ne demandent que sa présence, il se montre, & continue ses visites jusqu'à deux heures. Alors lui & sa compagnie s'asseyent à un bon dîner, chacun servi par son propre domestique, & bannissent toute cérémonie dans leurs ajustements & leurs

leurs manières. Aussitôt qu'on apporte les verres, sans faire attention aux dames, les houccabadaras entrent chacun avec un houcca & présentent le tube à leurs maîtres, il reste derrière eux pendant tout le temps, pour souffler le feu. Comme le maître de la maison attend tous ses convives à souper, à quatre heures chacun se retire, en sorte qu'au bout de quelques minutes, le maître a la liberté d'aller dans sa chambre à coucher, où on le deshaille jusqu'à la chemise, pour le revêtir de ses longs caleçons; il se jette sur son lit, & dort jusqu'à sept ou huit heures; ensuite on répète la première cérémonie, & on lui met, comme au matin, du linge blanc de toute espèce; son houccabadar lui met le tube en main; on lui fait boire du thé, & son coëffeur fait la même opération que dans la matinée; après le thé, il met un bel habit, & va faire des visites de cérémonie aux dames; il se rend chez lui avant dix heures, parce que le souper est servi à cette heure. La compagnie reste jusqu'à minuit ou une heure du matin,

& lorsqu'elle s'en va, on conduit notre héros dans sa chambre à coucher, où il trouve une dame pour l'amuser jusqu'à sept ou huit heures du matin. C'est ainsi qu'avec aussi peu d'occupation, les serviteurs de la compagnie amassent les plus grandes fortunes ».

Il faut voir dans l'ouvrage, avec quelle vigueur & quelle liberté M. *Makintosh* attaque & dévoile les opérations tyranniques des Gouverneurs Anglois, & cela sans aucun autre intérêt que celui de l'humanité & de la gloire de sa Patrie. Voilà ce qui élève, ce qui annoblit plus que toute autre chose, le caractère d'un écrivain patriote; il est bien étonnant qu'on n'ait pas encore songé en France à rendre les gens de lettres aussi utiles à l'administration qu'ils le sont en Angleterre; & ils pourroient l'être encore davantage. Je ne demande pas qu'on en fasse des Mandarins, ni qu'on leur confie les plus importantes fonctions du gouvernement; il faudroit au contraire leur interdire tout motif ambitieux & intéressé, & qu'ils n'eussent d'autres mobile que l'honneur &

l'amour de leur pays. Répandus dans les différentes Provinces & dans la Capitale en qualité de surveillans, ils tiendroient un registre fidèle de toutes les vexations, injustices & oppressions des différens Administrateurs ; ils seroient, pour ainsi dire, les Avocats du peuple, dont ils adresseroient les réclamations directement au Souverain. Ils lui seroient connoître aussi les vertus & les talents des Citoyens obscurs, mais nés pour se distinguer, qui faute de moyens pour percer l'obscurité où ils sont enfouis, restent inutiles à leur Patrie. Quoi de plus glorieux pour un homme de lettres que cette double fonction ? Quelle plus noble récompense pourroit-il recevoir de ses travaux & de sa bonne conduite ! car on sent que, pour un tel emploi, une probité intacte seroit aussi utile que les lumières & les talents : on sent aussi combien une réputation éclatante & justement méritée seroit nécessaire pour fixer l'opinion publique sur la considération personnelle que demande une fonction de cette importance. Il seroit même à désirer qu'une

### 315 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

fortune honnête , quoique médiocre ,  
le mit en état d'exercer un pareil  
emploi , sans aucune autre rétribution  
que l'honneur de faire le bien , la  
reconnoissance publique & l'estime  
de son Roi.



## LETTRE XVII

*Optique de Newton , traduction nouvelle ; par M\*\*\* , sur la dernière édition originale , ornée de 22 Planches , & approuvée par l'Académie Royale des Sciences , dédiée au Roi , par M. Beauzée , Editeur de cet ouvrage , l'un des Quarante de l'Académie Française , &c. A Paris , chez Leroy , Libraire , rue St. Jacques , vis-à-vis celle de la Parcheminerie , 2 vol. in-8°. avec privilège du Roi ; prix , 15 liv. broché.*

**N**EWTON est sans contredit , un des Auteurs les plus difficiles à traduire ; & pour ne parler ici que de son *Traité des Couleurs* , absorbé par l'importance de la matière , ce beau génie semble n'avoir écrit que pour en consacrer le fond. Sans trop



s'embarrasser du choix des mots & de l'ordre des idées , il a laissé courir sa plume , & s'en est tenu à ce premier jet. Aussi ses pensées toujours grandes , profondes , sublimes , sont-elles quelquefois rendues en termes obscurs , souvent noyées dans des périphrases , & toujours accompagnées de vaines redites : on trouve même dans son ouvrage des définitions & des observations intercalées dans le texte , sous la forme de parenthèses ; des passages transposés , des explications de figures géométriques venant après la démonstration dont elles sont le sujet. Il falloit donc éclaircir des passages qu'on n'entendoit point ; remplacer par des mots propres de longues circonlocutions , retrancher des répétitions fastidieuses qui ne servoient qu'à embrouiller la matière , en faisant traîner les démonstrations ; jeter en notes des définitions & observations intercalées dans le texte , qui rompoient la chaîne des raisonnemens : transposer des passages déplacés qui suspen-  
doient trop long-temps l'attention ;

fondre dans le corps des démonstrations les explications séparées des planches, hors-d'œuvres qui fatiguoient le lecteur ; en faisant perdre à l'Auteur le mérite précieux d'une marche rapide.

C'est ce qu'a entrepris notre Traducteur , & ce qu'il a exécuté avec succès. Souvent il éclaircit , il élague , il transpose , il lie plus étroitement les différentes parties de l'original ; par-tout il sépare l'or de la fange : mais quelque libre que soit sa traduction , elle n'en est pas moins fidelle ; de forte que sous sa plume , l'Optique de *Newton* est devenue un Traité achevé , tel en un mot , qu'il seroit sorti de celle de *Newton* lui-même , si ce grand homme avoit pris la peine d'y mettre la dernière main.

Nous ne craignons donc pas d'affirmer que les lecteurs instruits trouveront que c'est la première fois que l'immortel *Traité des Couleurs* paroît parmi nous en langage intelligible : & que ceux-même à qui cet ouvrage est le plus familier , surpris du nerf de la rapidité entraînant des raison-

nemens de l'Auteur, ne pourront se défendre d'admirer sa mâle dialectique.

Quoique cette traduction paraisse particulièrement utile aux Opticiens-  
Géomètres, elle n'est pas moins nécessaire aux Physiciens & Chymistes; indépendamment d'une multitude de faits curieux, faits inépuisables pour les Auteurs qui veulent travailler sur ces matières, le dernier livre contient le germe de toutes les expériences nouvelles sur les différentes espèces d'air, & la transmutation des élémens dont on s'occupe si fort, sans parler de plusieurs morceaux admirables sur les affinités, branche si essentielle de la Physique & de la Chymie.

Mais c'est sur-tout aux jeunes gens qui courent la carrière des Sciences, que cette traduction doit être précieuse, par la facilité qu'elle leur donnera d'entendre le plus sublime ouvrage qui ait jamais paru sur les étonnans phénomènes de la lumière.

Dans un siècle où toutes les Sciences sont cultivées avec ardeur, un pareil ouvrage ne sera point indifférent aux lecteurs de goût qui veulent avoir

une idée des merveilles de la vision.

Enfin , le *Traité des Couleurs* est un de ces livres classiques dont aucune Bibliothèque ne peut se passer , & cette traduction nouvelle le rendra plus précieux encore aux amateurs des belles éditions. La correction en est due aux soins de M. *Beauzée* , & l'exécution typographique fait beaucoup d'honneur aux presses de M. *Pierres*.

Je suis , &c.

N. B. MM. les Souscripteurs sont priés de vouloir bien faire retirer les exemplaires pour lesquels ils ont souscrit , chez *le Roi* , Libraire , rue St. Jacques , vis - à - vis celle de la parcheminerie.



Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.

Paris, ce 10 Mars 1787.

**I**L est en effet possible, Monsieur, que *Molière* ait calqué sa sixième scène du second Acte du *Bourgeois Gentilhomme*, sur les morceaux du Livre de *Galeottus Martius*, rapportés par *M. Girauld*, dans votre Feuille du 9 Février dernier. Mais il est tout aussi probable que le Comique François n'avoit jamais vu ce Livre, & qu'il a plutôt voulu faire la critique de quelque Ouvrage de son temps, comme le pense *M. Bret*. Ce détail sur les élémens des Lettres & sur la manière de les prononcer, *Molière* a pu le prendre dans tout autre ouvrage de Grammaire ancien & moderne, où il se trouve, presque dans les mêmes termes, que dans *Gal. Martius*. Je n'en citerai qu'un exemple, celui d'un Danois, nommé *Jacobus Matthia*, qui dans son Livre de *Litteris*, imprimé à

Bâle ; par Conrad Waldkirch , en 1586 , in - 8°. présente sur chaque lettre , le même détail qui a pu donner à notre Comique , l'idée de sa scène. Jugez - en , Monsieur , par les passages que voici :

Pag. 21. *A magno rictu , lingua reductâ & depressâ fit ; & ex imo ore. prodiens , plenissimè sonat.*

Pag. 22. *E mediocri rictu linguâ mediâ ad medium palatum subductâ & non nihil porrectâ , quasi medio ore nascens , plenius sonat.*

Pag. 23. *I minimo rictu mediâ linguâ ad extremum palatum sublatâ , ubi & nasci videtur & extremâ ad dentes inferos magis admota , supero labro renidet angustius.*

Pag. 25. *O pleniore orbe & ore rotundo labiis paululùm porrectis profertur.*

Pag. 42. *L interius palatum pulsât & tangit , &c. &c.*

Sans étendre plus loin les extraits du Livre du Grammairien Danois , il est clair par les passages cités , que Moliere a pu puiser le détail comique de sa scène , aussi bien dans ce Danois &c. dans tout autre Grammairien qu'il

s'est appesanti sur la nature des lettres, & sur la manière de les prononcer, que dans *Galeottus Martius*; qui ne dit que ce qu'ont dit, avant & après lui; les Auteurs qui ont traité cette matière. Quoi qu'il en soit, & dans quelque source qu'ait puisé *Molière*, le rapprochement fait par M. Girault, de son texte & de celui de l'Auteur Italien, a quelque chose de piquant pour la curiosité. J'aurois seulement désiré que dans la courte Note qu'il nous donne sur *Galeottus Martius*, M. Girault ne se fût pas laissé tromper par son *Moréry*, tant sur l'époque de la mort de l'Écrivain Italien, que sur la cause des chagrins qu'il éprouva.

1°. *Vossius* & d'autres Auteurs, font mourir *Galeottus Martius* en 1478; la *Monnoye* (tom. I, pag. 173 du *Menagiana*) fixe sa mort à 1476: aucune de ces deux dates n'est véritable, puisqu'il est certain qu'il vivoit encore en 1488. La preuve s'en trouve dans l'*Histoire Littéraire d'Italie*, par le docte *Tiraboschi*, tom. 6, pag. 337, édit. in-4°, & l'on peut assurer qu'il n'est pas mort avant 1493 ou 1494.

2°. M. Girauld manque d'exactitude, quand il assure que l'Ouvrage de *Homine* fit beaucoup de bruit; que l'Auteur fut arrêté, &c. Cet Ouvrage ne commit son Auteur qu'avec *George Mérula*, qui l'attaqua par un Livre, auquel répondit *Martius*, dont la réponse fut imprimée dès 1476, à Venise. Un autre Ouvrage souleva donc contre l'Auteur, & causa sa détention; c'est lui-même qui nous apprend le fait, dans le chapitre 27 de son Livre de *Diſtis & factis Mathiæ Regis Hungariæ*, où il s'exprime ainsi: « Sed » contigit Galeottum Martium. . . . » in discrimine vitæ & rerum suarum » sapè fuisse, & PROPTER LIERUM » de *Ineognitis vulgo* hære eos dam- » natum, &c. »

Ce Livre de *Ineognitis vulgo*, qui suscita des chagrins à l'Auteur, n'a jamais été imprimé; mais il se répandit sans doute assez, pour mériter l'attention des amis de la Religion, qui furent scandalisés des assertions téméraires de l'Auteur, entr'autres, de celle où il prétend que, sans la foi, on peut être sauvé. Est-il bien éton-



nant qu'un Auteur qui s'est permis de pareilles opinions, ait été poursuivi dans le quinzième siècle, & qu'il ait eu besoin de la protection du Pape Sixte IV, qui avoit été son élève, pour se soustraire à la punition qu'il auroit subie ? J'ai vu, Monsieur, ce Livre manuscrit de *Martius* ; j'ai vu encore son Livre de *Homine*, ainsi que la critique de *M. rula*, & la réplique de l'Auteur. Je connois aussi les autres écrits de *Martius* tant les manuscrits que les imprimés ; & parmi ces derniers, celui qu'il a intitulé de *Doctrinâ promiscuâ*, espèce d'*Ana*, curieux, amusant & assez instructif, dont la première édition de *Florence*, 1548, in 8°. est très rare. Il me seroit donc aisé de dresser, d'après ces livres, un mémoire sur la personne & sur les Ouvrages de *Martius*, qui seroit d'autant plus intéressant, que le P. *Niceron* n'a point donné d'article à cet Ecrivain ; & que ceux qui s'en trouvent, soit dans les Bibliothèques, soit dans les Dictionnaires Historiques, même les plus modernes, sont très imparfaits, peut ne rien dire de plus. Mais les

Bornes de vos Feuilles ne permettent pas un pareil détail que je remets à un autre temps; pour vous assurer des sentimens avec lesquels, &c.

L'Abbé DE ST. L\*\*\*

P. S. M. Girauld dit que M. Bret s'est contenté de réfuter ceux qui ont voulu trouver dans *Rohault*, Auteur d'un *Journal de Physique*, l'original du portrait tracé par *Moliere*. M. Bret n'a eu garde de donner à *Rohault* un *Journal de Physique*; il connoissoit trop bien le zélé Cartésien *Rohault* & son *Traité de Physique*, pour lui attribuer un *Journal* qu'il ne fit jamais. A la manière dont parle M. Girauld, on n'imagineroit pas qu'il voulût parler du célèbre Physicien *Jacques Rohault*, d'Amiens, dont le *Traité de Physique*, fut si estimé, que *Samuël Clarcke* n'a pas dédaigné d'en donner une traduction latine, avec des notes, imprimée à Leyde en 1729, in-8°.



## LETTRE XVIII.

*Instruction élémentaire sur la vérité de  
la Religion Chrétienne :*

*hæc est victoria quæ vincit mundum, Fides  
nostra, C. r. Jean, 54.*

*A Paris, chez la Veuve Crapart &  
Fils, Libraires, place St. Michel,  
à l'entrée de la rue d'Enfer, 1785,  
avec approbation & privilège du Roi.*

**L**E Livre que je vous annonce, Monsieur, doit intéresser tous les Chrétiens, & sur-tout les simples Fidèles, qui ne sont pas toujours assez versés dans la Religion pour appercevoir tout-à-coup la foiblesse des systèmes de l'impiété; ils doivent être bien-aîsés de trouver sur un point de vue rapproché, les preuves sur lesquelles est appuyée la Religion qu'ils se font gloire de suivre.

Avant d'entrer dans le détail des

preuves de la Religion Chrétienne, l'Auteur nous remet sous les yeux la Religion de *Moïse*, divine & révélée comme la Religion Chrétienne, mais qui n'en étoit que la figure, & pour ainsi dire la préparation.

Comme l'une & l'autre Religion (Mosaïque & Chrétienne) tirent toute leur certitude des Livres saints, il étoit nécessaire de nous démontrer invinciblement l'authenticité de ces saints Livres; de nous convaincre qu'ils ont été dictés par l'Esprit-Saint, enfin qu'ils ne peuvent avoir été l'ouvrage des hommes, ni même altérés en aucune façon dans leur substance, & que les faits qu'ils contiennent, ne peuvent être des faits controuvés & fabuleux.

» Si d'abord, nous faisons attention,  
 » dit l'Auteur, aux Livres de l'Ancien  
 » Testament, nous voyons que depuis  
 » *Moïse* jusqu'à *Jésus-Christ*, ils ont  
 » été successivement écrits, conservés  
 » & transmis fidèlement de générations  
 » en générations. *Moïse* reconnu pour  
 » le législateur des Juifs, par les Au-  
 » teurs profanes mêmes, écrit ou fait

» écrire la Loi que Dieu lui révèle ;  
 » & qu'il lui commande de donner à  
 » son peuple, pour être observée pon-  
 » tuellement : les Lévites étoient char-  
 » gés de la garde de cette Loi : il  
 » leur étoit recommandé de la lire  
 » toute entière au peuple, de sept ans  
 » en sept ans. Les pères la conservoient  
 » soigneusement chez eux : il leur étoit  
 » même ordonné de l'enseigner à leurs  
 » enfans , & de leur en parler tous  
 » les jours. Les Livres de la Loi con-  
 » tiennent les prodiges que *Moïse* avoit  
 » opérés dans l'Egypte & dans le désert  
 » jusqu'à la mort.

» Le Livre même de la Loi fut  
 » déposé dans le Tabernacle , précau-  
 » tion qui écarte tout soupçon de  
 » supposition ou de corruption.

Au reste, ce n'est pas tant l'authen-  
 ticité de la Loi, que l'incrédule rejette,  
 que la vérité des miracles opérés par  
 le Ministère de *Moïse* pour autoriser sa  
 mission. Or la vérité & la certitude  
 de ces miracles, est clairement démon-  
 trée dans les s IX, X, XI & XII de  
 la première partie.

Je regrette, Monsieur, de ne pou-

voir renfermer dans cet extrait les preuves lumineuses de chacun de ces faits miraculeux qui revoltent nos Philosophes incrédules, tels que le séjour des Israélites dans le désert pendant 40 ans, sans que leurs habits aient été aucunement usés, la manne céleste dont Dieu les nourrit sans qu'elle manquât un seul jour à leurs besoins; leur passage au travers de la mer rouge, &c.

Tous ces faits, dis-je, sont certains, & Moïse n'a pu les supposer: en effet, » comment faire accroire à plus de six » cens mille hommes, qu'ils ont été » l'occasion & les témoins des playes » & des malheurs de l'Egypte, qu'ils » ont passé la Mer rouge à pied sec, » qu'ils ont erré dans le désert pendant 40 ans? Comment oser instituer » des Fêtes solennelles en mémoire » d'événements fabuleux, & les leur » remettre sous les yeux à tous les » instants?

» Un Ecrivain qui est en même- » temps chef & législateur de sa nation, » ne sauroit en imposer à ses Contem- » porains sur les grands événemens du » temps, moins encore à un peuple

« immense qu'il a rassemblé sous sa  
 « conduite, pour aller porter la guerre  
 « dans un Pays étranger, & par des  
 « marches longues, difficiles & péril-  
 « leuses? On peut tromper sur de petits  
 « détails, mais non sur des faits essen-  
 « tiels & éclatants qui intéressent tout  
 « un peuple que l'on prend à témoin  
 « de ces faits.

Enfin, pour remplir le but que  
 l'Auteur se propose, qui est de prou-  
 ver incontestablement la vérité & la  
 divinité de la Religion Chrétienne, il  
 falloit encore prouver l'authenticité  
 des livres du Nouveau Testament, qui  
 renferme la révélation de la Loi nou-  
 velle, il falloit démontrer les faits,  
 les prédictions, les miracles qui y sont  
 consignés, & c'est ce qu'il fait victo-  
 rieusement par des raisonnements so-  
 lides & des preuves sans répliques.

Tous ces faits rapportés dans le  
 Nouveau Testament, ne peuvent être  
 accusés de fausseté que dans deux cas,  
 c'est-à-dire, qu'en supposant que les  
 Apôtres ayent été trompés par les  
 apparences, ou qu'ils ayent voulu  
 tromper leurs contemporains & la pos-

vérité : ces deux suppositions sont ridicules & répugnent au bon sens.

Ceux qui sont de bonne foi, & qui ne cherchent que la vérité, liront avec plaisir ce que dit l'Auteur, pour réfuter ces deux suppositions absurdes, & concluront aisément avec lui ; qu'on ne peut les admettre.

Les prédictions de *Jésus-Christ*, & les miracles qu'il a opérés pendant sa vie mortelle, sont également portés jusqu'à l'évidence, d'où il faut conclure qu'il est le *Messie* annoncé dans les écritures, qu'il est le fils de Dieu, & Dieu lui-même. . . Ici l'Auteur saisit avec discernement le vrai & seul moyen de confirmer tout ce qu'il a dit sur les prédictions, les miracles & les guérisons subites opérées par *Jésus-Christ*. A l'exemple de S. Paul, des Saints Pères, des Docteurs de l'Eglise, & des plus habiles défenseurs de la Religion Chrétienne, il s'attache à prouver invinciblement la résurrection du Sauveur, auteur & législateur de la Loi nouvelle. En effet, *Jésus Christ* ne se bornoit pas à dire qu'il étoit fils de Dieu, il ramenoit sans cesse



### 334 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les Juifs incrédules au témoignage de ses œuvres, & sur-tout à sa résurrection. Si vous ne croyez en moi, leur disoit-il, croyez à mes œuvres. Écoutons encore l'auteur lui-même. Rassemblons pour l'édification du lecteur, « tous les prodiges & les » oracles de *Jésus-Christ*, dans un seul » fait, qui est à la fois, l'objet & » la fin des prophéties, la preuve la » plus intéressante de la Religion, » le fondement de notre foi & de notre » espérance : c'est la résurrection de » *Jésus Christ*, il est important d'exa- » miner si ce grand prodige s'est » accompli.

Il emploie avec avantage ce passage de l'Apôtre, Si *Jésus-Christ* n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, ( 1. cor. 15, 24. ) dans toutes les preuves qu'il multiplie, il ne dit rien, il est vrai, que nous ne trouvions dans plusieurs Auteurs qui ont écrit avant lui, sur le même sujet, mais il ne prétend pas non plus, nous rien apprendre de nouveau ; son dessein, comme il le dit au commencement, est de montrer aux simples Fidèles

les principes solides sur lesquels leur foi est appuyée , & de fournir des motifs de crédibilité à ceux qui pouvoient encore avoir quelque doute.

Mais si la Religion Chrétienne est véritable ou plutôt la seule véritable, elle est évidemment divine , & a Dieu même pour premier principe; l'Auteur démontre. 1°. Par la manière dont elle s'est propagée; que la propagation seule de l'Evangile serviroit de démonstration complète pour les miracles, les prophéties, les promesses & les mystères des deux Loix. Si ces objets étoient dénués de preuve de particulières, cette preuve unique remplaceroit toutes les autres. #

2°. Par les progrès rapides qu'elle a faits, malgré tous les obstacles qui s'y oppoient, & que n'auroient pu vaincre des moyens ordinaires & naturels.

3°. Par l'ensemble admirable de la doctrine évangélique , qui prouve que l'édifice de la Religion Chrétienne ne peut être l'effet de l'invention humaine.

A l'occasion des Livres saints qui

tous portent un caractère de vérité & de divinité, auquel il est impossible de se refuser, l'Auteur cite à propos le fameux passage de l'Auteur trop célèbre d'Emile, sur le Nouveau Testament, & qui est trop connu de tout le monde, pour le remettre ici sous les yeux du lecteur. Mais ce que je ne puis passer, c'est une réflexion bien judicieuse qu'il fait sur cet endroit de *J. J.*, lorsqu'on répand, dit il, sur les principes, une lumière aussi belle & aussi vive, comment peut-on se refuser aux conséquences? les jugemens de Dieu sont impénétrables.

Enfin, l'Auteur termine la première partie de cet excellent ouvrage, par le détail des maux sans nombre dont la Religion a délivré le monde Chrétien, & des biens qu'elle lui a procurés & lui procure sans cesse.

» Vous qui doutez encore si la  
 » Religion Chrétienne est l'œuvre de  
 » Dieu, considérez les heureux chan-  
 » gements qu'elle a opérés dans le  
 » monde, les avantages qu'il en retire,  
 » & vous conclurez que ces revolu-  
 tions

tions ne sont pas l'effet des causes humaines, mais que le doigt de Dieu y paroît merveilleusement.

Avoir prouvé la vérité de la révélation, & des saintes Ecritures, la certitude des faits miraculeux & prophétiques, l'établissement & le progrès de l'Evangile; c'est avoir refusé par avance, toutes les sectes & les faux systèmes des Philosophes anciens & modernes, qui l'ont attaquée dès son origine, & qu'on s'efforce encore aujourd'hui de détruire. Néanmoins l'Auteur consacre toute sa seconde partie à cet important objet, ce qui répand un nouveau jour sur cette matière, & ne laisse rien à désirer.

Il rencontre trois sortes d'incrédulés sur sa route: l'Athée qui nie la Divinité, le Déiste qui rejette la révélation, & le Sceptique qui ne prononce point, & doute également de la vérité & du mensonge.

Il fait peu de cas de l'Athéisme & du Septicisme qui se refusent par la seule exposition du système de l'un & de l'autre, il s'attache

N°. 12. 20 Mars 1787. P

uniquement à combattre le Déisme

Cette seconde partie est moins susceptible d'analyse que la première, & beaucoup moins encore à la portée des simples Fidèles qui ne connoissent ni les Athées, ni les Déistes, ni les Septiques.

Mais les incrédules de bonne foi, s'il y en a, pourront se convaincre, & ouvrir les yeux à la lumière; les Savans & les personnes instruites applaudiront à la justesse des raisonnemens & à l'évidence des preuves dans le détail desquelles je ne puis entrer. Tout bon Chrétien s'affermira dans sa croyance, en lisant attentivement cet ouvrage, & dont cette seconde partie renverse & pulvérise tous les faux systèmes de Religions étrangères.

L'incrédulité prétend que les preuves que nous donnons en faveur de la Religion, sont communes à toutes les autres Religions, qu'elles ont comme la nôtre, leurs progrès, leurs disciples, leurs oracles, leurs prodiges & leurs martyrs.

L'idolatrie & le mahométisme  
 sont les deux principales qu'on ose  
 mettre en parallèle avec l'Evangile  
 de *Jésus-Christ*. « Car la Loi de *Moïse*,  
 » dit l'Auteur, ne doit entrer pour  
 » rien dans la question présente ;  
 » puisque nous reconnoissons qu'elle  
 » est divine ; qu'elle a eu ses Pro-  
 » phétées, sa révélation, ses prodiges  
 » & ses Martyrs. De même les sectes  
 » hérétiques, si l'on en excepte peut-  
 » être quelques unes, ne doivent y  
 » entrer non plus pour quoi que ce  
 » soit, parce que nous reconnoissons  
 » tous, unanimement, les écritures, &  
 » les autres preuves de la Religion. . .  
 » Nous ne sommes divisés que sur  
 » le sens de certains Dogmes, &  
 » sur les caractères de la véritable  
 » Eglise, hors laquelle il n'y a point  
 » de salut. Or l'idolatrie étoit si favo-  
 » rable aux passions, qu'il n'est pas  
 » étonnant qu'elle fut répandue sur  
 » presque toute la terre. L'orgueil  
 » & l'ambition donnèrent lieu au  
 » Mahométisme, & son Prophète  
 » sans prophéties, ne l'établit que  
 » par la violence & la force.

Encore une fois, il faut lire, Monsieur, dans l'ouvrage même la suite de tous ces raisonnemens, qui se prêtent un mutuel secours, & portent dans les esprits, non prevenus, la lumière & l'évidence. Tout cela soutenu d'un style noble & correct, & proportionné à l'importance du sujet.

Je termine cet extrait par une dernière observation de l'Auteur.

» Les incrédules qui ne veulent ad-  
 » mettre que la Loi naturelle, se  
 » contentent & se glorifient d'adorer  
 » Dieu dans le silence de leur cœur,  
 » & c'est le premier caractère de  
 » cette Loi intime, qu'ils disent  
 » reconnoître; mais dans leur système,  
 » qu'importe aux hommes, qu'il y  
 » ait un Dieu, si ce Dieu est indiffé-  
 » rent à leur égard? s'il n'est ni  
 » puissant ni redoutable, s'il ne fait  
 » rien espérer ou craindre après la  
 » mort? voilà autant de blasphèmes  
 » qui conduisent encore à l'Athéisme  
 » par le chemin de la Philosophie.  
 » Les Déistes font l'Être-Suprême  
 » indifférent, pour faillir sans remords,

» comme les Payens faisoient leurs  
» Dieux vicieux pour faillir avec  
» exemple.

» Le second caractère de leur Re-  
» ligion , qu'ils préconisent sans  
» cesse, & qu'ils n'observent pas,  
» c'est *l'humanité* : mais *l'humanité*  
» a-t-elle donc assez d'empire pour  
» changer un cœur que la *charité*  
» n'aura pu réformer? ou bien est-  
» elle faite pour perfectionner une  
» ame que la *charité* aura sanctifiée?

» Enfin, le troisième caractère de  
» la Religion naturelle des Philoso-  
» phes , consiste à s'abstenir des  
» crimes qui sont sous autorité de  
» la vindicte publique ; mais si  
» l'on ne s'abtient de ces crimes,  
» qu'à cause des Loix civiles, il  
» n'y a plus de vertus morales. . . .

» Le tems & les Rois n'ont jamais  
» pu former l'essence des vertus ;  
» elle part du sein de Dieu même  
» elle est éternelle..

Je suis, &c.



L E T T R E X I X.

*Abbrégé de l'Histoire Générale des Voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes Géographiques & de Figures. Tomes XXII & XXIII, contenant le troisième Voyage de Cook. A Paris, chez Laporte, rue des Noyers, 1786, avec approbation & privilège du Roi. 2 vol. in-8°, le premier de 614 pages, dont 56 d'Introduction, & le second de 616.*

L'ÉDITEUR commence par avvertir que « les Naturalistes, les Littérateurs & les Sçavans qui voudront

» tirer du troisième Voyage de Cook,  
 » des remarques & des inductions,  
 » doivent consulter la grande Relation  
 » plutôt que cet *Abrégé* ». On pro-  
 met cependant que la route de cet  
 intrépide Navigateur y sera tracée  
 avec exactitude; qu'on indiquera  
 ce qui a rapport à *chacune des Terres*  
 où les vaisseaux ont abordé, &  
 aux mœurs de *toutes les peuplades*. »  
 » L'abrégé de ce troisième voyage,  
 » est-il dit dans l'*avertissement*, con-  
 » tiendra ainsi plus de détails que  
 » n'en contient l'abrégé des deux  
 » premiers. . . . Il ne s'agit d'ailleurs,  
 » que d'instruire & d'amuser le lecteur,  
 » & nous tâcherons de ne dire que  
 » des choses instructives & amusan-  
 » tes. » *Utile dulci*.

De pareilles intentions, Messieurs,  
 sont très-propres à concilier à un  
 ouvrage, la bienveillance de cette  
 partie du public qui n'aime pas les  
 lectures longues & trop sérieuses. Peut-  
 être ces mêmes intentions auroient-  
 elles dû rendre l'*Abrégé* du troisième  
 Voyage de Cook, un peu moins vo-  
 lumineux. On auroit pu se dispenser

de faire précéder chaque *relâche* d'une espèce de sommaire ou de préambule qui annonce ce qu'on va lire, & d'un titre particulier qui répète cette annonce ; & le Littérateur & le sçavant étant prévenus dès les premières lignes, qu'ils doivent chercher ailleurs ce qu'ils désirent, on pouvoit conduire en moins de mots, de telle *relâche* à telle autre, l'homme du monde pour qui l'on supprime tant d'autres détails, afin de ne pas laisser languir son attention.

Il auroit encore été à souhaiter qu'on eût évité certaines négligences, quelques exposés inexacts qui déparent cet *Abrégé*, & que le style en eût été plus soigné. La pureté du style est un mérite accessoire qu'on recherche avec raison aujourd'hui dans les ouvrages même dont l'intérêt porte le plus sur des faits. Comme je vous dois la vérité & la preuve ; voici quelques citations.

On lit, tome XXII. page 397, où il est question des habitans des *Iles des Amis* : « Ils tirent leurs cordages des fibres de la gousse de coco ; ces

» fibres n'ont *que* neuf ou dix pieds  
 » de long ; mais ils les joignent l'une  
 » à l'autre en les tordant ; ils en font  
 » ainsi des ficelles de l'épaisseur d'une  
 » plume ». Des fibres de *neuf ou dix*  
*pieds* donnent-elles lieu d'observer  
 qu'elles n'ont *que* cette longueur ? Ces  
 Insulaires font leurs cordages de ces  
 fibres , ou avec ces fibres ; mais ils ne  
 tirent pas leurs cordages de ces fibres.  
 L'épaisseur & la grosseur ne sont pas  
 synonymes.

Page 439 : « Il parloit à voix basse ,  
 » & d'un ton si criard , qu'il étoit  
 » difficile de l'entreprendre ». Si *ce que*  
*l'on conçoit bien , s'énonce clairement ,*  
*ce que l'on exprime clairement &*  
*bien , se conçoit avec facilité ;* j'avoue  
 que je ne comprends point cette  
 phrase. On lit ailleurs : » des Sommes  
 » épointés, en aiguille. — Les Naturels  
 » de ces *Iles* , non plus que les Russes,  
 » ignorent-ils. . . — Il accrocha l'un  
 » à l'autre ses deux *avant-doigts*. . . . .  
 » — Dès qu'il y eut du jour ( pour  
 » dès qu'il fit jour ) &c.

Croirez-vous, Monsieur, qu'il soit  
 rigoureusement vrai que la peuplade

du Port de Noutka » n'a pas même  
 » une seule interjection pour exprimer  
 » l'admiration & la surprise ( tome  
 » XXIII pag. 185 ) ». Un peuple  
 à qui l'on suppose l'usage de la pa-  
 role & les mêmes sens qu'au reste des  
 hommes , un peuple sensible , sus-  
 ceptible d'admiration & de surprise ,  
 n'avoir pas même une seule interjection  
 dans sa langue ! Et des Voyageurs  
 qui n'entendent pas cette langue , qui  
 ne séjournent chez ce peuple , que  
 quelques heures , faire une semblable  
 découverte ! Les premiers essais d'une  
 langue naissante , sont-ils autre chose  
 que ces cris , ces sons ou simples ou  
 articulés , qu'on nomme ensuite *in-*  
*terjections* , lorsque la raison & l'usage  
 ont modifié les mots , en ont formé  
 un système correspondant au système  
 des idées ? Plus le langage est impar-  
 fait , plus il reste de ces mots qui n'y  
 sont pas encore liés. Pour le peuple  
 éclairé , telle période entière est une  
*interjection* avec toutes ses nuances  
 bien rendues ; pour le sauvage , un  
 mot , un cri est l'expression informe  
 d'une foule de pensées , ou de senti-

mens qu'il ne sçait pas mieux rendre. Une langue neuve & pauvre , abonde en *interjections* , où le peuple qui la parle use fréquemment des mêmes. Aussi lirez-vous, deux pages plus bas , où il s'agit encore des Habitans du *Port de Noutka* : « Lorsqu'ils sembloient » satisfaits ou *charmés* d'une chose » qu'ils voyoient , ou d'un incident » quelconque , ils s'écrioient d'une » voix commune ( pour d'une commune » voix ) : *Wakash ! Wakash !* » Si en multipliant nos connoissances , les voyages multiplient nécessairement nos erreurs , il seroit du moins fort utile que leurs abbréviations en supprimassent les conjectures invraisemblables.

L'Auteur de cet *Abbrégé* donne plus d'une fois au mot *lobe* , une tout autre signification que celle qui le restreint à exprimer , lorsqu'on parle de l'oreille , le bout qui est plus charnu que le reste ; & le Graveur , en représentant (Planche I.) un homme qui a un couteau passé dans une longue ouverture faite à la partie large de l'oreille , a prouvé qu'on ne devoit pas écrire

*lobe*, ou qu'il n'entendoit pas ce mot. Où est la vérité ? Est ce dans le texte qui dit *le bout de l'oreille*, ou dans la Planche, où ce n'est point le *lobe* qui est percé ?

Ce: *Abrégé* est enrichi d'une Carte de la partie Septentrionale de la Mer du Sud comprise entre la Californie, les Iles Sandiwich, le Japon & le détroit de Behring. La manière dont cette Carte est gravée nuit beaucoup à sa netteté, & peut-être ne seroit-ce pas rendre un médiocre service à l'art précieux des Graveurs en Géographie, que de les avertir des inconvéniens de cette façon de distinguer l'eau & la terre, adoptée par quelques-uns d'entr'eux depuis quelques années. Je les reconnois d'avance, juges de cette question; & je me bornerai à vous exposer l'effet que j'éprouve. Les anciennes & les meilleures Cartes représentent les mers en creux & les terres en relief; celle-ci représente au contraire les mers en relief & les terres en creux. Dans les premières, c'est sur le bord de l'eau qu'est placée l'ombre de

la terre; ici c'est sur le rivage; c'est en deçà du trait qui termine la terre, que les ombres sont projetées: aussi les Iles y paroissent-elles des lacs, & les Mers des Continens ou des Isthmes, ce qui désoriente souvent l'œil inattentif, & empêche de distinguer l'embouchure de petites rivières, ou des bourgs situés près du rivage. Aussi le livre a beau nous parler de l'entrée de l'*Awatska*; nous ne voyons sur la Carte qu'une Baie de ce nom, une ombre continue sur la rive du fond de cette Baie, & dans l'intérieur des terres, un trait qui semble n'être que le commencement du *Kamschatka*, fleuve dont l'embouchure est fort loin de cette Baie; nous n'appercevons aucune trace du Volcan que l'ombre nous cache & qu'on auroit si bien remarqué sur un rivage blanc.

Je ne vous entretiendrai, Monsieur, ni des expéditions de *Cook*, ni des services qu'il a rendus à la navigation, ni des mœurs des peuples qu'il a visités; vous avez les originaux, & je ne vous annonce qu'un *Abbrégé* très-intéressant pour ceux qui ne vou-



dront ou ne pourront pas consulter la grande relation. Ces voyages, déjà si connus, forment une réunion d'objets si neufs, si piquans, si attachans, que quelques détails arides & quelques négligences sont bien vite oubliées, dès qu'on aborde une terre habitée. Cook & ses compagnons déploient tant de rares qualités, courent tant de dangers pour l'avantage du monde entier qu'ils aggrandissent, que les idées s'élèvent, s'étendent, que le cœur trouve une douce volupté dans ces nouveaux rapports d'une bienfaisance universelle. Les derniers momens de cet homme justement célèbre, font une si douloureuse impression, qu'après cette scène, la *relâche* de ses successeurs au *Kamschatka*, la conduite généreuse du Major de Russie, & cette sensibilité qui l'apprécie si bien, font un plaisir dont l'ame avoit besoin.

Je suis, &c.

---

LETTRE AU RÉDACTEUR de  
*l'Année Littéraire.*

*Versailles, ce 15 Mars 1787.*

**V**ous me demandez, Monsieur, des détails sur le Spectacle de Versailles, vous désirez savoir s'il est digne d'attirer les regards des connoisseurs de la Capitale, & si la vogue momentanée qu'il vient d'avoir, est due ou au talent particulier des Acteurs qui le composent, ou au mérite des pièces qu'ils ont données au public. J'ai parcouru la Province, j'ai vu les Spectacles d'un grand nombre de villes, beaucoup moins considérables & beaucoup moins peuplées que Versailles, & je vous avouerai franchement que je n'en ai pas trouvé qui fussent aussi peu soignés que celui-ci. Malgré sa médiocrité excessive, la Cour, la Ville & les Faubourgs y courent en foule dans ce moment-ci, & pour y entendre une Musique de-

scieuse que des sons discordans & faux n'ont pu dénaturer. Vous vous doutez bien, Monsieur, que c'est de la pièce de *Théodore à Venise*, dont je veux parler & dont je vais vous entretenir.

L'Auteur de la Pièce semble avoir puisé son sujet dans le *Candide* de M. de Voltaire. *Théodore* Roi de Corse, chassé de cette île par les *Génois*, se réfugie à Venise, sous le nom du *Comte Albert*; il y devient amoureux de la fille de son hôte, que la vanité rend quelques temps infidèle à ses premières amours. Sur le point de l'épouser, il en est détourné par la rencontre de sa sœur, devenue Maîtresse du Sultan *Achmet*, chassé aussi du trône de l'Empire Ottoman par *Mahomet* son neveu. Voilà, Monsieur, tout le sujet de cet Opéra-Comique, à quelques folies près de l'Aubergiste, vrai pantalon italien; qui, fier d'avoir pour gendre un Roi, donne bêtement dans tous les pièges qu'on lui tend pour lui excroquer de l'argent. La Pièce se termine par la générosité du Sultan détroné, qui paye les dettes.

son confrère & beau-frère, qui de son côté rend la fille de l'hôte à son premier amant.

C'est sur un cannevas aussi léger & aussi peu intéressant, que *Pasello* a fait la Musique la plus délicieuse qui ait peut-être encore paru dans ce genre là. Tout y est parfait, richesse d'harmonie, stile pur & naturel, airs soignés & finis; duos, trios, quatuors sublimes, rien n'y manque que des voix pour l'exécuter, & un orchestre pour l'accompagner, quoique l'habitude ait enfin rendu celui de Versailles un peu supportable. Je ne suis pas Musicien, Monsieur, & quoique ma sensibilité m'ait rarement égaré sur cet article, il me seroit cependant bien difficile de vous parler savamment & des talents & de la Musique de *Pasello*, dont la réputation n'a pas besoin de mes foibles éloges; mais il est de fait que ni *Gluck*, ni *Piccini*, ni tous nos grands maîtres n'ont produit sur moi le même effet que *Pasello*. Vous dire quel est cet effet que j'ai si bien senti, quel est ce plaisir inconnu jusqu'à présent, &

quelle en est même la cause ? c'est que je serois bien embarrassé de faire. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il est des choses que l'on sent fort bien , & qu'il seroit impossible d'exprimer. Ce que les connoisseurs ont sur-tout applaudi, comme un chef-d'œuvre au-dessus de tout éloge, c'est un septuor qui sert de finale au second acte. Ce morceau est unique pour la perfection avec laquelle il est traité. Aussi est-il vivement senti , & l'enthousiasme est-il universel , quand on a été conduit de beautés en beautés, jusqu'à cet endroit sublime. Un éloge bien flatteur pour *Pasello* , c'est que notre auguste Souveraine , qui sçait si bien apprécier le mérite & encourager les talens, n'a pas laissé échapper une seule occasion d'aller applaudir l'Opéra de *Théodore* ; & que peu satisfaite de la manière dont il étoit joué , elle l'a fait exécuter chez elle dans un Concert particulier, par la Musique de la Chapelle du Roi.

Avant de finir cette lettre, permettez, Monsieur, que je vous témoigne tous mes regrets de ce que la Capitale, par des

entraves inconcevables , soit privée de pareils chef-d'œuvres. Le succès étonnant de *Théodore* nous auroit peut-être fait connoître une infinité d'autres Opéra qui font les délices de l'Italie. Enhardi par un tel exemple, un Amateur de cette Ville s'est associé un jeune Poète , connu dans la littérature françoise , par des poësies fort agréables , & ils ont essayé conjointement de faire jouer , par les mêmes Acteurs , un autre Opéra traduit de l'Italien , intitulé *les Rivaux* , musique de *Cimarose*. Cet ouvrage , d'abord destiné à l'Opéra , avoit été augmenté d'un récitatif , & embelli d'une belle ouverture par l'Amateur de Musique : ennuyés des longueurs qu'ils ont eu à essuyer de la part de l'Académie , ils se sont adressés aux Comédiens de Versailles. Leur tentative n'a pas été heureuse : que ce soit la faute des Acteurs ou celle des Traducteurs , la pièce n'a été jouée qu'une fois , & aussi-tôt retirée. Le Poète désespéré , s'est enfui , & a quitté la partie. L'Amateur plein de son original , n'a pas voulu que ses peines fussent per-

dues ; il ne s'est pas tenu pour battu ; il a formé une nouvelle Compagnie Poétique, & a remis sa pièce sur le chantier. Puisse-t-il avoir plus de succès ! C'est le souhait que je formerai toujours en sa faveur & en faveur de tous ceux qui , comme lui , consacreront leurs veilles à augmenter nos plaisirs & nos jouissances ; c'est par ce vœu là que je finis ma lettre ; Monsieur , en vous renouvelant les sentimens bien sincères , &c.

Je suis , &c.



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

### C O N T E N U E S

DANS CE SECOND VOLUME.

- Etrennes du Parnasse ; par M. Mayeur,  
de St. Paul. Paris, Lesclapart, rue  
du Roule, page 3.*
- Zoroastre, Confucius & Mahomet,  
comparés comme Sectaires, Législa-  
teurs & Moralistes ; par M. Pastoret.  
Paris, Buisson, rue des Poitevins,  
23.*
- Lettre au sujet des Synonymes de l'Abbé  
Roubaud, 41.*
- Lettre au sujet d'un Bateau qui a fait  
capot, en traversant la Meuse, 46.*
- A Zulmé, le jour de Ste. Magdeleine ;  
par M. de Launval, 48.*
- L'Ane d'or d'Apulée, in-8°. 2 vol, fig.  
chez Bastien, rue des Mathurins, 49.*
- Coup-d'Œil sur le Gouvernement An-  
glois, in-8°. 73.*
- Le Paradis perdu, traduction nou-  
velle, 3 vol, in-16., chez Royez,*



# 358      T A B L E

|                                                                                                                                                                        |      |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>quai des Augustins ,</i>                                                                                                                                            | 84.  |
| <i>A mon Fils ; par M. Dufriché de Valazé, Paris , chez Belin , rue St. Jacques ,</i>                                                                                  | 91.  |
| <i>Leçons de Morale , ou Lectures Académiques , faites dans l'Université de Leipzig ; par feu M. Geller , 2 vol. in-8°. Paris , chez Buisson , rue des Poitevins ,</i> | 97.  |
| <i>Clarisse Harlove , Drame en 3 Actes , chez. Née de la Rochelle , rue du Hurepoix ,</i>                                                                              | 126. |
| <i>Mémoires concernant l'Histoire , les Sciences &amp; les Mœurs des Chinois tome 10. Paris , chez Nyon , rue du Jardinets ,</i>                                       | 135. |
| <i>Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire ,</i>                                                                                                                     | 144. |
| <i>Le Désordre régulier ,</i>                                                                                                                                          | 149. |
| <i>Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire ,</i>                                                                                                                     | 155. |
| <i>Dictionnaire universel de Police ; par M. Desessarts , tome second. Paris , chez Moutard , rue des Mathurins ,</i>                                                  | 159. |
| <i>L'Athlée mourant ,</i>                                                                                                                                              | 162. |
| <i>L'Homme &amp; le Béquillar , Fable ; par M. de Venet ,</i>                                                                                                          | 165. |

# DES MATIERES. 359

*Avis aux Souscripteurs du Plutarque Anglois ,* 167.

*Collection des meilleurs Ouvrages François , composés par des Femmes ; par Mlle. de Keralio , 2 vol. in-8°. chez l'Auteur , rue de Grammont ; & Lagrange , Libraire , rue St. Honoré ,*

*Comédie Française , Terée , de M. Le Miere ,* 207.

*Assemblée des Notables , &c. 211.*

*Discours du Roi à cette Assemblée , 214.*

*Discours de M. de Calone , 216.*

*Lettre au sujet de M. Palissot , 241.*

*Suite du Discours de M. de Calone . 268.*

*Métaphysique de la Langue Française ; par M. Fouloux. Paris , chez l'Auteur , rue du Gros Chenet ; & Mequignon , rue de Richelieu-Sorbonne ,*

*Préceptes de Rhétorique ; par l'Abbé Girard. Rodez , chez Devic , Imprimeur , 284.*

*Description des Gîtes de Minéral des Forges & des Salines des Pyrénées ; par le Baron Dietrich. Paris , Cuchet , rue Serpente , 287.*

# 360 TABLE, &c.

*Voyages en Europe , en Asie & en  
Afrique , contenant la description des  
Mœurs , &c. par M. Makintosh.  
Londres ; & se trouve à Paris , chez  
Regnault , Libraire , rue St. Jacques ,  
289.*

*Optique de Newton ; par M. Beauzée ,  
Editeur de cet Ouvrage. Paris , chez  
Le Roy , Libraire , rue St. Jacques ,  
317.*

*Lettre au Rédacteur , au sujet de la  
Comédie du Bourgeois Gentilhomme ,  
de Moliere , 324.*

*Instruction élémentaire sur la Vérité de  
Religion Chrétienne. Paris , chez la  
Veuve Crapart & Fils , Place St.  
Michel , 330.*

*Abrégé de l'Histoire des Voyages , tom.  
22 & 23 , 2 vol. in-8°. 342.*

*Lettre au Rédacteur , au sujet du Spec-  
tacle de Versailles , 351.*

Fin de la Table.

